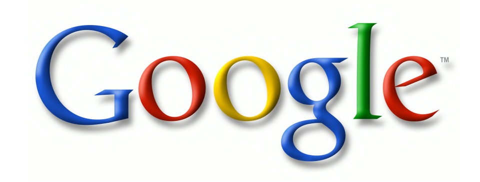
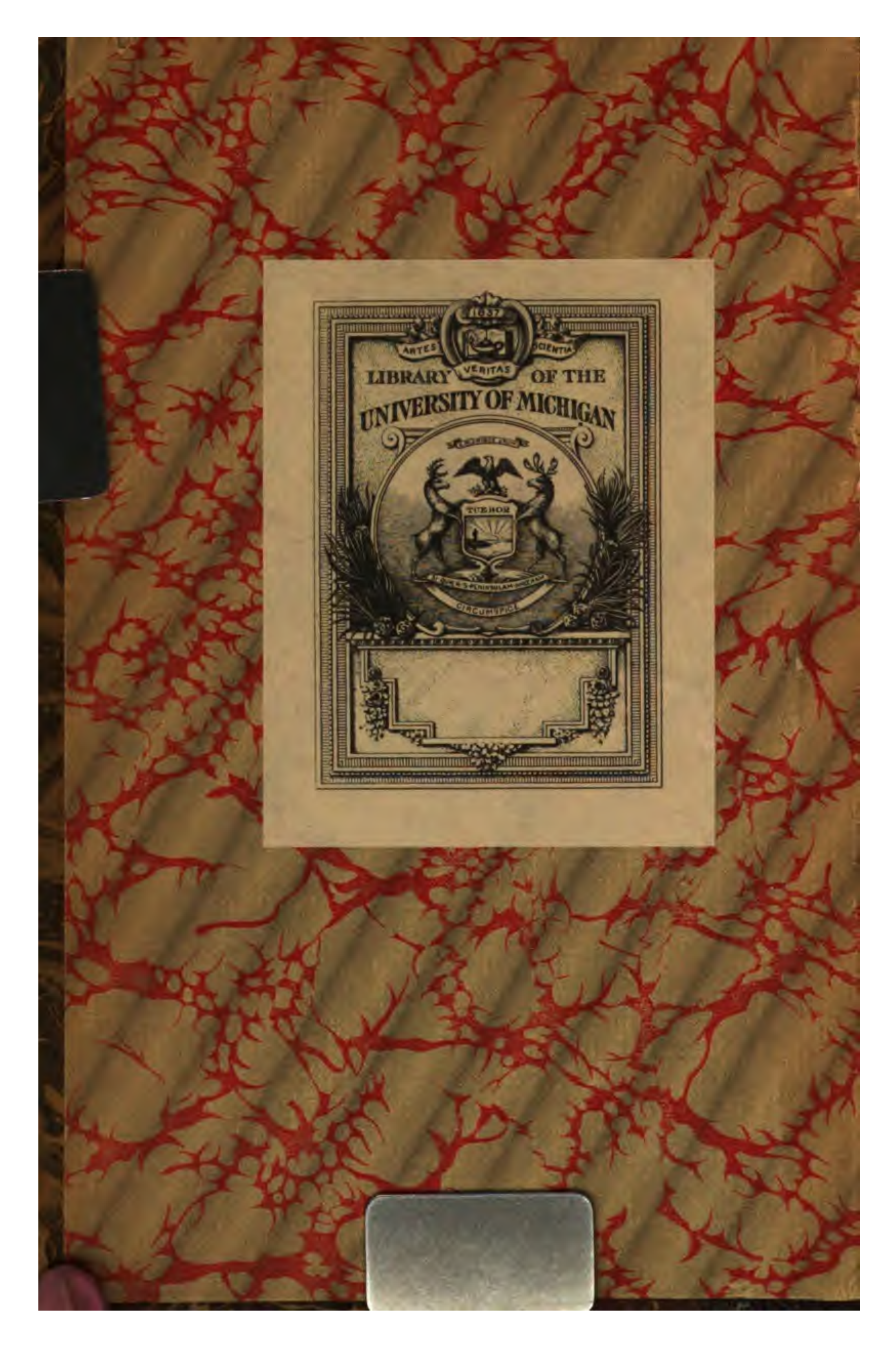



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



PIERRE MARTINO
PROFESSEUR AGRÉGÉ DES LETTRES AU LYCÉE D'ALGER
DOCTEUR ÈS LETTRES

L'ORIENT

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

L'ORIENT

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

PIERRE MARTINO
PROFESSEUR AGRÉGÉ DES LETTRES AU LYCÉE D'ALGER
DOCTEUR ÈS LETTRES

L'ORIENT

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

L'idée première de ce travail m'a été donnée par M. Émile Bourgeois, maître de conférences à l'École normale supérieure.

Je le prie d'agréer ici l'hommage de ma respectueuse reconnaissance.

P. M

L'ORIENT

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE

INTRODUCTION

I. La tradition littéraire de l'Orient. La naissance et les premières formes de cette tradition, c'est le sujet de ce travail.
II. Pourquoi on ne le fait pas commencer au moyen âge. Il y a eu un Orient du moyen âge fort différent du nôtre : le paradis terrestre; légendes extravagantes sur Mahomet et l'Islam; leur place dans la littérature. Ni le commerce avec le Levant, ni les relations de Marco-Polo n'ont pu éveiller le goût de l'exotisme.
III. L'incuriosité du moyen âge devient plus grande encore après les Croisades. L'Orient semble disparaître de la littérature. Le goût pour l'Orient réapparaît au xviie siècle, c'est là que commence ce travail. Il s'épanouit au xviiie siècle et aboutit vers 1780 à la formation de la science orientaliste, c'est là que cesse ce travail.
IV. Après la délimitation historique, la délimitation géographique. Ce que les hommes du xviiie siècle entendaient par le mot Orient. Le domaine de l'Orient littéraire.

I

Dans un de ces dessins qu'il tirait d'une tache d'encre, élargie, allongée, métamorphosée enfin par de multiples ramifications et d'étranges lavis, Victor Hugo a voulu un jour représenter l'Orient[1] : un ciel noir où se tour-

1. Dessin signé et daté de 1860. Sur sa vision de l'Inde, voir par exemple *Rayons et ombres*, XIII, Puits de l'Inde, tombeaux....

mentent des nuages et qui se blanchit en son centre lividement; sur cette pâleur se détache, obscure, une bâtisse singulièrement lourde, sans lignes et presque sans contours : l'œil au bout d'un moment voit, ou plutôt devine qu'elle est écrasée par une monstrueuse idole, ventrue et difforme; le devant du tableau s'éclaire un peu, il s'y dessine quelques arabesques et vers une porte haute et grise s'achemine une caravane confuse où il semble bien qu'il y ait des hommes, des chevaux et des parasols. De soleil point. Aussi l'impression première n'est-elle pas sans stupeur : on dirait la représentation d'un burg tout à fait fantastique, par une nuit noire dans une gorge obscure; or la légende du dessin assure bien que c'est là un paysage oriental et que Victor Hugo y a mis sa vision particulière d'une pagode hindoue. Mais quelque déférence qu'on ait pour l'auteur, quelque sympathie qu'on se soit donnée pour la peinture impressionniste, il y a là une étrangeté qu'on aurait peine à comprendre autrement que par de subtils détours de réflexion.

Cette image nous choque évidemment; c'est que, au fond de l'esprit, nous en avons une autre, tout à fait différente, qui peut-être ne s'est jamais réalisée en un dessin ou dans quelques phrases, mais qui s'impose à nous toutes les fois que l'idée d'Orient se met en travers de nos pensées. Vaguement, si nous nous arrêtons à préciser cette image, il nous vient la sensation d'arbres à la poussée gigantesque, d'une terre aux chaudes couleurs avec des habitants étranges et des mœurs singulières; surtout nous croyons voir un ciel bleu à l'infini, où brille sans relâche un soleil qui, le long de maisons très blanches, ne permet point la descente de l'ombre. Tout est obscurité dans la vision que se donne de l'Orient Victor Hugo; tout est lumière dans celle que s'en font les autres hommes; et ils aiment avec

un particulier empressement les écrivains qui, comme Loti, savent, par de luxuriantes descriptions, satisfaire ce besoin de leur imagination.

A vrai dire, si par curiosité d'analyse nous poussons jusqu'à nous demander l'origine de cette conception, ou même simplement jusqu'à lui trouver une expression complète et convenable, il nous faut aussitôt reconnaître. que l'effort est très malaisé. Elle est une manière de postulat en notre imagination, un préjugé artistique et littéraire, une habitude; et, chez la presque unanimité du public qui lit ou qui écrit, le mot Orient n'appelle rien de vu ou même de vraiment réfléchi. Assurément cette habitude, nous ne l'avons pas créée de notre propre travail : nous l'avons reçue de nos lectures, de nos conversations, de nos visites aux Musées, d'ailleurs : et elle s'est installée en nous par les procédés cauteleux et insinuants, chers aux sentiments qui ont le plus de prise : on ne discute point l'obéissance qu'on leur donne, n'ayant jamais médité sur leur existence et sur leur venue. En littérature, comme partout, il y a des manières de voir héréditaires que tous nous avons acceptées, en naissant à la vie de l'esprit : notre image familière de l'Orient paraît bien être une de ces traditions, de ces conventions, si l'on veut.

Or on se propose précisément d'étudier en ce travail la naissance de cette tradition littéraire et les premiers aspects sous lesquels elle s'est manifestée. Il semble bien (c'est ce qu'on cherchera à montrer) qu'elle est née au cours du xvii[e] siècle et qu'elle s'est formée pendant le xviii[e]. Mais cette délimitation du sujet, pourtant bien vague encore, peut être accusée d'arbitraire : et, pour éviter des objections, il convient de donner dès à présent quelques éclaircissements.

II

Assurément l'Orient n'a pas été découvert par les Français au siècle de Louis XIV; ils le connaissaient depuis longtemps et lui avaient donné place dans leur littérature, dès ses origines. Il pourrait donc paraître naturel qu'on fît commencer cette étude au moyen âge; mais je crois qu'il est de bonnes raisons pour ne pas la reculer aussi loin dans le temps.

Il y a eu un Orient du moyen âge, si je puis dire, fort différent du nôtre; à l'étudier, on découvrirait bien quelques sources, profondément enfouies, de la tradition littéraire postérieure; mais on se persuaderait surtout du caractère tout à fait particulier de la conception médiévale. Pour le dire d'une ligne, l'exotisme n'en est point du tout la partie essentielle; on pourrait même assurer qu'il n'existe pas; or ce mot nous semble aujourd'hui presque un synonyme du mot Orient, et l'auteur qui écrirait *paysage exotique* en place de *paysage oriental* ne verrait là qu'une substitution permise d'expressions, où le lecteur ne peut se tromper.

Comme toutes les pensées du moyen âge, la vision qu'on eut alors de l'Orient fut modelée tout entière et déformée par l'idée religieuse. Les pays lointains d'Asie étaient ignorés : seuls le Levant et la Terre Sainte apparaissaient aux imaginations, transfigurés par la légende et l'éloignement; c'était, aux yeux des hommes d'Occident, la contrée merveilleuse où le Christ avait vécu, où la religion était née; maintenant soumise au joug des infidèles, elle était devenue l'objet des espérances guerrières de la chrétienté. Ce serait donc un sujet tout à part que d'étudier la conception de l'Orient dans la littérature du moyen âge[1]; la

1. Voir Dreesbach, *der Orient in der altfranzösischen Kreuzzugslitteratur*, Inaug. Diss., Breslau, 1901.

matière serait abondante, malaisée quelquefois à mettre en œuvre. On n'indiquera en cette introduction que les points les plus saillants, ceux qui domineraient les principaux aspects du travail. Puisque nous voulons établir à quel moment a commencé la tradition littéraire moderne sur l'Orient, il est nécessaire de dire quand la tradition ancienne a cédé devant elle : et on ne le peut sans esquisser ce qu'elle était.

On n'ignorait pas tout à fait que l'Asie se parait en certaines de ses contrées d'une extraordinaire végétation; on pouvait dès lors se figurer que le travail de l'homme était inutile en ce jardin immense, puisque les ressources de vie s'offraient spontanément; cette idée jointe à ce qu'on devinait confusément de l'origine orientale de la religion, poussait tout naturellement les hommes du moyen âge à placer le paradis terrestre [1] dans quelque pays situé très loin vers l'Est; les bords de l'Euphrate, la Perse, l'Inde, le Thibet apparaissent successivement dans les légendes comme le lieu, autrefois domaine de la primitive humanité, que garde contre l'approche des fils d'Adam l'archange à l'épée de feu : c'était, disait-on, un jardin embaumé, riche de plantes aromatiques; il enfermait des arbres aux feuilles d'or ou d'argent, des fruits aux propriétés merveilleuses, des champs de pierres précieuses. Mais ces détails par lesquels on voulait donner du paradis une image concrète, n'ont pas eu la fortune qui aurait pu leur échoir, et devant eux ont passé, dominatrices, des idées toutes différentes sur l'Orient. Si ces indications avaient reçu leur entier développement, peut-être le goût

1. Voir A. Graf, *il mito del paradiso terrestre* dans *Miti e leggende*, Torino, 1892, t. I. Voir aussi Huet, *Traité de la situation du paradis terrestre*, Paris, 1691. Il existe des représentations assez nombreuses du paradis terrestre exécutées au moyen âge soit en tableau, soit en tapisserie. Le dessin n'a jamais rien d'exotique.

pour les choses exotiques eût-il été avancé de plusieurs siècles.

Ce qui a donné à l'Orient médiéval sa forme et sa couleur, c'est la haine du musulman, c'est la lutte sans cesse poursuivie contre lui, séculaire exaspération d'où est sorti le mouvement des croisades. Chaque jour, par les prédications, par les récits des pèlerins, l'attention des fidèles était tirée vers les lieux saints et vers leurs possesseurs impies; ce triomphe insolent, l'âme pieuse d'alors ne le pouvait expliquer qu'en attribuant aux Mahométans le rôle d'un fléau de Dieu; s'ils possédaient le corps du Christ, c'était afin que les chrétiens fussent punis dans leurs défaillances. Dès lors on ne pouvait s'enquérir, avec grande sympathie, de leur vrai caractère et de leurs mœurs : et les rares renseignements qu'on recevait sur eux, on les estimait abominables avant même de les avoir bien entendus. Mahomet paraissait une manière de brigand, un possédé du diable, commettant toute sorte de vilenies et d'impostures [1]; et « la Loi au Sarrasin » était jugée un recueil de honteuses superstitions, dont on ne voulait écouter le récit que pour se féliciter d'être chrétien et renchérir sa haine contre les Infidèles [2]. De vrai, on savait peu de chose sur eux [3] : la mode des ablutions, quelques détails sur les prières, la polygamie; on y ajoutait la communauté des femmes, et c'était à peu près tout; encore entourait-on ces pratiques d'un véritable effroi et l'on n'osait guère les tourner à plaisanterie. Il y avait pourtant là un riche thème de gauloiseries, de quoi multiplier les sujets de fableaux; le roman du XVIIIe siècle n'y manquera pas, mais au XIIIe c'était sans sourire et presque avec horreur qu'on lisait :

1. *Roman de Mahomet* par Alex. du Pont, en vers du XIIIe siècle.
2. *Le livre de la loi au Sarrasin*, prose du XIVe siècle.
3. *Le livre de la loi au Sarrasin* est assez renseigné, mais cela paraît tout à fait une exception.

Nostre sires velt entresait
Que uns seus hom. X femmes ait,
Et X maris ait une femme [1].

Aussi se réjouissait-on d'apprendre que Mahomet avait été dévoré par des pourceaux, un jour qu'il était tombé ivre mort; quoi d'étonnant après cela si les Mahométans marquaient quelque répugnance à user du vin! Et pour rendre le faux prophète tout à fait odieux, on en faisait naïvement un mauvais chrétien, un hérétique, un cardinal qui se serait donné au diable par désespoir de devenir jamais pape [2]! Avec de pareilles légendes, on devine aisément l'étrange aspect sous lequel l'Orient se présentait aux imaginations indignées.

C'est pourtant avec ce déguisement carnavalesque qu'il a pris place dans la littérature médiévale; il y figure en de multiples endroits. On ne s'en étonnera pas : il est naturel qu'une des grandes pensées de l'époque, la lutte contre l'Infidèle, ait eu son expression sans cesse renouvelée dans les ouvrages du temps. Mais l'image était bien singulière; il s'est formé alors « jusque dans les plus petits détails, à côté de la tradition historique et du monde réel, un monde fantastique et une histoire légendaire qui avait sa liaison, sa chronologie, sa ressemblance et qui finit par être seule connue et seule acceptée de la société laïque au moyen âge [3] ». Quelques théologiens ou bien des voyageurs auraient peut-être pu détruire par le menu cet ensemble de fictions; mais combien peu les auraient écoutés, et se

1. *Roman de Mahomet*, édition Reinaud-Michel, Paris, 1831, vers 1812.

2. G. Paris, *Littérature française au moyen âge*, Paris, 1890, p. 220. — D'Ancona, *la leggenda di Maometto in Occidente* (Giorn. stor. della lett. ital., 1889, XIII, 199). — Doutté, *Mahomet cardinal*, Châlons, 1889. — Voir aussi le compte rendu de l'article d'Ancona, par Renan : *Journal des Savants*, juillet 1889.

3. H. Pigeonneau, *le cycle de la croisade*, Paris, 1877, p. 48.

souciaient-ils eux-mêmes des écarts de l'imagination populaire?

Comme il est juste, c'est dans l'épopée qu'on a surtout représenté l'Orient : elle est la forme de littérature la plus familière au moyen âge, celle où sa pensée s'est exprimée le plus naïvement rudimentaire. On se souvient des musulmans de la *Chanson de Roland* : le public des jongleurs les voyait comme de vrais païens qui unissaient dans un cocasse Panthéon : Mahomet, Apollon, Jupin et Tervagant. Cette confusion première de l'image n'a pas permis que les Sarrasins de l'épopée eussent aucune nuance propre; on les a figurés sur le modèle des Chevaliers français, soumis aux lois d'une même féodalité, et fort semblables à eux dans leurs gestes et propos. Il traîne bien dans le poème quelques vestiges de mots arabes déformés; mais c'est là tout en fait de couleur locale : les Arabes ont si peu de caractère qu'aussitôt vaincus et pris, ils ne font pas de difficultés à devenir « vrais Crestiens »! Ce type, consacré de bonne heure, on le retrouverait dans toutes les épopées de ce qu'on a pu appeler « le cycle de la croisade [1] » et dont la moins inconnue est encore *le Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem* : on sait combien l'Asie s'y fait imaginaire et fantastique, et il en est ainsi dans toutes les autres œuvres; on est même surpris à rencontrer parfois, comme par inadvertance, des détails vrais en ces descriptions inventées : de riches broderies orientales ou d'interminables défilés de chameaux.

Créé par l'épopée, ce type a trouvé place, sans modification, dans toute la littérature, et nous pouvons contempler par exemple avec un indicible amusement les musulmans du *Jeu de saint Nicolas*, qui, après avoir livré de grandes

1. H. Pigeonneau, *ouvrage cité*.

batailles, se convertissent tous à la fin par l'entremise de saint Nicolas. Leur idole, Tervagans, en est bien quelque peu fâchée et son mécontentement jaillit en un jargon qui peut-être a la prétention de pasticher l'arabe :

TERVAGANS.

Palas aron ozinomas
Baske bano tudan donas
Gehe amel cla orlay
Berec hé pantaras tay.

LI PREUDOM.

Rois que voloit il ore dire?

LI ROIS.

Preudom, il muert de duel et d'ire
De che c'a Dieu me suis turkiés.

Ce serait le cas d'assurer, contrairement à Molière, que le langage turc dit peu de choses en beaucoup de mots! mais on n'aurait guère compris alors que ce roi sarrasin, ancêtre du truchement Covielle, voulût amuser son public par l'étrangeté des sons qu'il faisait entendre. Sans doute l'auteur put penser qu'il avait fait là de la vraie couleur locale.

Nombreux aussi sont les romans dont l'action se passe à Constantinople, ou qui se sont enrichis d'éléments orientaux, ou même qui sont tout entiers tirés de quelque fiction arabe[1]. Il semble que l'imagination des conteurs eût pu se faire une richesse littéraire facile avec l'exotisme de la donnée. Je ne parle point ici des fables, nées des récits orientaux[2], si abondamment répandues au moyen âge : leur matière avait été trop modifiée, on les avait trop accommodées aux mœurs européennes, et d'ailleurs les

1. Par exemple, *le dit de l'empereur Constant.* — *Partenopeus de Blois* ; *Cligès* de Chretien de Troyes; *Cléomadès*; *Berinus*; *Clarus*; *l'Escoufle* *Eracle* par Gautier d'Arras. — *Le roman des sept sages.*

2. J. Bédier, *Les Fabliaux*, Paris, 1893. — G. Paris, *les Contes orientaux dans la littérature française du moyen âge* (*Poésie française au moyen âge*, II, 75).

intermédiaires par lesquels elles passèrent avaient été si nombreux qu'il ne pouvait rien leur rester du caractère originel. Mais les romans d'aventure eussent singulièrement profité à imiter, même de loin, l'exubérante invention des auteurs arabes, dont se divertirent avec joie, plusieurs siècles après, les lecteurs des *Mille et une Nuits*. Il n'en est rien, et les princesses lointaines qui y paraissent ne sont jetées que dans les aventures banales familières aux *Amadis*; on s'empressait d'ailleurs de les baptiser, d'abord par l'amour qui les poussait vers un chrétien, ensuite par un vrai baptême[1]. C'était la revanche littéraire de la Chrétienté; ne pouvant chasser les Turcs des Lieux Saints, on faisait d'imaginaires diversions sur leurs harems, clos par une barrière fabuleuse de draperies d'or.

Mais de tels enlèvements n'étaient que fictions d'un moment et l'imagination ne s'en trouvait pas beaucoup excitée; du moins elle eût pu l'être à la vue des richesses que les commerçants, par de multiples et coûteux intermédiaires, faisaient venir de l'Asie jusqu'à la France. Tapis de Turquie, soie et satin de Chine, pierres précieuses de Perse, épices indiennes, les trouvères avaient pu voir tout cela de leurs yeux; mais, sans songer en tirer parti pour entourer d'un cadre léger leurs contes orientaux, ils se contentaient d'admirer toutes ces belles choses « ouvrées de la main des Sarrasins[2] » et d'y soupçonner quelque puissance maléfique. Le commerce avec le Levant eût pu cependant ouvrir les yeux et pousser à une conception moins fausse des choses et des gens d'Asie. Les échanges dès le début du moyen âge sont nombreux et fréquents[3]; par l'Italie et

1. Voir, par exemple, *D'un écolier amoureux de la fille du soudan de Babylone*, recueilli dans *la Nouvelle Fabrique des excellents traités de vérité*, 1579.

2. Voir les exemples dans Fr. Michel, *Recherches sur le commerce... des étoffes de soie*, Paris, 1852, II, 64.

3. Depping, *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe*, Paris, 1830.

Venise, par Marseille et Bordeaux se répandaient en toute la France les ballots qui, venus de l'Inde et de la Chine, avaient passé aux mains des caravaniers de la Mecque. Au temps des Mérovingiens on connaissait déjà les épices; les cadeaux retentissants d'Haroun-al-Raschid à Charlemagne symbolisent un commerce déjà développé; plus tard, au temps des croisades, l'extension fut considérable, et elle sut grandir encore jusqu'au XIVe siècle. Mais la curiosité des acheteurs semble n'avoir pas été émue; au XIXe siècle seulement, on sera assez nerveux et impressionnable pour rêver d'un voyage au Japon parce que l'on boit du thé dans une tasse à la porcelaine historiée! « L'Europe resta longtemps plongée dans une ignorance presque complète sur l'origine de tant de productions précieuses qui se répandaient chez elle. Il se passa des siècles avant que cette espèce de mystère fût dévoilé [1]. » Bien mieux, pendant des centaines d'années, les artisans du moyen âge reproduisirent, dans l'ornementation des étoffes qu'ils composaient à l'imitation des tissus d'Orient, des caractères arabes qu'ils ne comprenaient point. Cette incuriosité, dont rougirait aujourd'hui le plus ordinaire touriste, acheteur de cuivres algériens, est bien l'attitude imagée du moyen âge.

« Les caravanes de Florence, de Venise, de Bruges, assure M. Gebhart, rapportaient de Perse, de l'Inde et de la Chine, dans leurs ballots avec l'ivoire, la poudre d'or et la soie, la vision de civilisations éblouissantes et de religions plus étranges encore pour la chrétienté que l'islamisme [3]. » Cette vision, que jamais les hommes d'autrefois ne trou-

— Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, trad. fr., Leipzig, 1885. — Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, Paris, 1885. — Fr. Michel, *ouvrage cité*.

1. H. Pigeonneau, *ouvrage cité*, I, 217.
2. Fr. Michel, *ouvrage cité*, II, 131.
3. Gebhart, *Conteurs florentins*, p. 3.

vèrent vraiment dans les foires où se vendaient les produits exotiques, ils faillirent bien la recevoir de Marco-Polo et de ses récits merveilleux. Après avoir passé vingt ans en pleine Mongolie, ayant traversé la Perse, l'Inde et la Chine, touché peut-être au Japon, après avoir vu des spectacles et des mœurs qu'il comprit rarement et qu'il interpréta toujours d'une manière étrange, le voyageur vénitien fit rédiger en français, tout à fait à la fin du XIIIe siècle, le détail de ses voyages; cela s'intitula *Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise* [1]; les savants qui le lisaient pouvaient connaître les « chemins menant aux épices précieuses, à la poudre d'or, à l'encens, à l'ivoire, aux bêtes rares, aux ruines colossales, aux rites étranges, aux voluptés mortelles. Le soudan de Babylone, le prêtre Jean, le grand Khan des hommes à la face jaune, le vieux de la Montagne, les émirs et les khalifes, Mahomet, les pères de la Thébaïde, les ermites du Gange, formaient là-bas comme une humanité extraordinaire [2] ». Il y avait tout cela dans ce livre des merveilles et bien d'autres choses, qui aujourd'hui déconcertent parfois même un lecteur averti. Mais l'ouvrage resta fort longtemps peu connu, et c'est à la fin du XVe siècle seulement que l'imprimerie naissante en répandit dans l'Europe étonnée les éditions et les traductions [3]; jusque-là ces extraordinaires récits n'avaient été lus que par un petit nombre de lettrés; d'ailleurs ils ne voulaient point se laisser convaincre, et personne ne crut à la vérité de la relation. Dès lors, il était impossible que le goût de l'exotisme naquît à la lecture de ce manuscrit, dont on jugeait les fictions si invraisemblablement romanesques.

1. Édition Pauthier, 2 vol., Paris, 1865.
2. *Conteurs florentins*, p. 217.
3. La première édition latine parut à Anvers vers 1485, et la première édition italienne en 1496.

Cela amusait l'imagination ou la terrifiait, sans lui donner l'enthousiasme que produit la vision de spectacles étranges mais crus réels.

Au reste, si l'exotisme avait dû naître au moyen âge, les lettrés n'auraient pas attendu Marco Polo pour en parer leurs œuvres [1]; déjà chez les anciens et dans les *Thesaurus* ou les *Sommes* de l'époque, ils pouvaient lire d'incroyables assertions. Brunetto Latini, dans « li Livres dou Tresor[2] », prétendait leur donner une vision de l'Inde et des Indiens :

Tiex i a qui ocient lor peres avant que ils dechieent par viellescè ou par maladie; et si les mangent et ce est entre euls une chose de grant pitié. Cil qui habitent au mont Niles ont les piez retors, et est la plante desus et ont en chascun pié huit doiz. Autres i a qui ont teste de chien; et plusor n'ont chief; mais lor oilz sont en lor espaules. Unes autres gens i a qui maintenant qu'ils naissent, lor chevol deviennent chenu et blanc, et en la viellesce nercissent. Li autre n'ont que un oil et une jambe et corrent trop durement. Et si a femes qui portent enfanz à cinq ans, mais ne vivent outre l'aage de huit anz. Tos les arbres qui naissent en Inde ne sont onques sans fuelles.

Cette image extravagante « de la partie d'Orient qui est appelée Aisie » semble créée à plaisir pour heurter le sentiment de la vraisemblance [3]; et même si on l'avait prise au sérieux, elle ne pouvait donner que l'image horrifique d'un pays de monstres, propres à épouvanter la poésie et à arrêter comme devant un rempart infranchissable les héros de roman. De fait, il semble que la grande muraille de Chine se soit étendue au moyen âge le long de l'Asie tout entière et qu'elle l'ait assidûment protégée contre les curiosités de la littérature.

1. Voir les neuf chapitres du *Songe du vieil Pelerin* de Ph. de Mézières, relatifs à l'Orient, composition allégorique du XIV[e] siècle (*Revue de l'Orient Chrétien*, t. IV et V).
2. Publié par P. Chabaille, Paris, 1863, p. 151.
3. Errera, dans son *Epoca delle grandi scoperte geographiche*, constate la disparition au moyen âge des connaissances de l'antiquité sur l'Asie; du moins il n'était resté que les plus fantaisistes et les plus erronées.

III

L'examen a été superficiel et rapide; peut-être, en remuant les vieux textes, y découvrirait-on quelques aspects de véritable exotisme. Mais on ne démontrerait pas ainsi que le moyen âge a donné son attention aux choses d'Orient d'une manière vive, ni surtout qu'il y a recherché les impressions particulières et fortes qui nous plaisent aujourd'hui. Faut-il tâcher d'en produire une explication? cela ne sera pas tout à fait inutile à notre sujet; une fois disparues les causes qui faisaient obstacle au développement de l'exotisme, d'autres causes ont pu agir, promptes à diriger vers l'Asie la curiosité féconde des écrivains français. Si la littérature médiévale se montra si indifférente à l'Orient, c'est qu'elle était de sa nature peu curieuse; même ses panégyristes en conviennent. L'horizon de vie qui s'étendait devant la pensée des hommes d'alors leur paraissait suffisamment large; leur réflexion, acharnée à résoudre des problèmes étroits et quelquefois mesquins, n'éprouvait pas le besoin qu'on étendît sa matière. « Le monde matériel apparaît à l'imagination comme aussi stable que limité, avec la voûte tournante et constellée de son ciel, sa terre immobile et son enfer; il en est de même du monde moral.... Personne ne songe à protester contre la société où il est ou n'en rêve une mieux construite.... Le monde d'alors est étroit, factice, conventionnel [1]. » Un sentiment manquait tout à fait, celui de la diversité des choses et des gens, à travers l'espace comme dans le temps; et il n'y a pas beaucoup d'exagération à dire avec M. Brunetière : « Il semble qu'au moyen âge une façon de penser et de sentir com-

1. G. Paris, *Littérature française au moyen âge*, p. 31.

mune... ait opprimé pendant plus de quatre ou cinq cents ans, et comme anéanti toutes les distinctions d'origine de race et de personne[1] ». Or, l'exotisme est surtout fait de ce sentiment de la diversité ; il ne peut paraître que lorsque la pensée, enfin élargie, devient capable d'imaginer d'autres aspects que les paysages familiers, et de se figurer des sensations ou des raisonnements faits sur un autre modèle que les siens. Les enfants et les hommes sans culture ne songent pas à concevoir ce qui est trop différent d'eux; l'image d'un Chinois ou d'un nègre s'offre à leurs yeux sous forme d'une caricature; c'est pour eux un être bâti à leur ressemblance, mais affligé d'un invraisemblable déguisement; suivant l'âge et le caractère, ils ont peur ou se moquent, mais ils ne pensent pas que cet être puisse avoir à lui un ensemble d'idées et d'habitudes aussi respectables que les leurs.

L'exotisme semble donc n'avoir pas pu vivre au moyen âge; et même, s'il y avait paru, son existence n'aurait pas été longue. Les croisades avaient éveillé et entretenu un vif mouvement d'attention vers l'Orient; mais c'est, si je puis dire, à la venue de l'Occident en Orient, au rôle qu'il était appelé à y jouer, et non à l'Orient lui-même qu'on s'intéressait. Aussi lorsque l'élan des croisades s'épuisa dans l'insuccès et l'indifférence, la pensée de l'Europe s'en alla vite loin de l'Asie; d'autres soins s'imposaient à elle : c'est le moment où, par des luttes intérieures et de grandes guerres au dehors, se forment les principales nationalités et se constituent les États modernes. Cette grande œuvre consomme toutes les énergies, et bien que son dessein ne soit point visible alors à ses artisans, elle détourne les Français du XIV[e] et du XV[e] siècle vers la contemplation uni-

1. *Manuel de l'Histoire de la littérature française*, p. 3.

quement de la France. On sait avec quelle indifférence véritable la chrétienté apprit que l'Infidèle était entré dans Constantinople; le Turc devint l'allié du Roi Très Chrétien, ce qui acheva de lui enlever tout caractère exotique; et, comme pour précipiter ce détachement, les causes économiques y mêlèrent leur jeu; le commerce avec le Levant, si développé au XII[e] siècle, et qui avait reçu des croisades un tel regain, s'alanguit à partir du XIV[e] siècle, et le moyen âge finissant le laisse bien faible [1]. Si les commerçants abandonnaient la partie, source autrefois de riches profits, c'était décidément que la France ne voulait plus de l'Orient, tel qu'elle l'avait vu au moyen âge.

Aussi disparaît-il tout à fait de la littérature et je ne sache point qu'il fasse vraiment figure dans aucune œuvre importante du XV[e] ou du XVI[e] siècle : les poètes de la Renaissance s'enferment en des salles de collège et prolongent devant les livres anciens leurs après-midi studieuses; insoucieux des voyages qu'accomplissaient alors les navigateurs de tout pays, ils ne paraissent pas se douter qu'on puisse aller plus loin que Rome ou qu'Athènes. Les conteurs empruntent à des sujets orientaux, dont apparemment ils ignoraient l'origine, la matière de quelques rares et incolores nouvelles; parmi les « belles et honnestes dames » de Brantôme, il se trouve bien une ou deux Turques, mais sans cachet exotique. Rabelais, quoiqu'il ait parlé de tout et qu'il ait promené ses héros gigantesques dans maint domaine, réel ou imaginaire, n'a point l'idée de leur réserver des aventures turques ou indiennes : assurément Pantagruel a bien à un moment dessein d'aller au royaume de Catay, mais c'est pour y chercher l'oracle de

1. Heyd, *ouvrage cité*. — P. Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVII[e] siècle*, Paris, 1896. Peu après, l'ouverture de la route nouvelle des Indes hâtera la décadence de ce commerce.

la dive Bacbuc! encore son intention tourne-t-elle court : lui et son ami Panurge se contentent de refaire, après Jacques Cartier, quelques étapes sur une route de mer qui n'aboutit point aux Indes [1]. Panurge, lorsqu'il offre à Pantagruel ses salutations en quatorze langues, balbutie bien quelques sonorités étranges, où l'on peut, paraît-il, retrouver les vestiges de vrais mots arabes; mais ses connaissances sur l'Asie ne vont pas plus loin. Enfin l'homme, qui a tout lu et qui sait tout, Montaigne, ne semble jamais avoir eu, dans sa « librairie », la moindre hantise de l'Orient. S'il parle des veuves indiennes et de leur suicide sur le tombeau du mari, c'est qu'il a lu cette coutume dans Properce [2]; il ne s'en étonne pas beaucoup et passe sans insister; au XVIIIe siècle, on s'en indignera. Même réserve et même brièveté, qu'il s'agisse du paradis de Mahomet ou du fatalisme des Turcs [3]. Voilà un silence bien significatif : tout ce qui a occupé la pensée des hommes du XVIe siècle paraît, sous une forme ou sous une autre, dans les *Essais*. Il n'y est rien dit de l'Orient, il ne lui y est témoigné que de l'indifférence. L'attitude de Montaigne était celle de son époque, et nous pourrons constater abondamment combien enfantine et ridicule était la conception de l'Orient chez les premières générations du XVIIe siècle. Le goût pour l'Orient était mort [4].

Or il a eu sa renaissance au milieu du XVIIe siècle, et voilà justifiée la date dont nous avons fait un point de départ. Comme de la Renaissance proprement dite, on peut assurer de cette réapparition de l'Orient dans la litté-

1. Abel Lefranc, *Pantagruel explorateur* (Revue de Paris, 1er février 1904). *Les navigations de Pantagruel*, Paris, 1905.
2. *Essais*, liv. II, chap. XXIX.
3. *Essais*, éd. V. Leclerc, II, 184; III, 163.
4. En 1571 les Indes orientales sont considérées comme « les païs du monde les plus barbares presque ». (*Recueil des plus fraîches nouvelles écrites des Indes orientales par ceux de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1571, p. 5.)

2

rature qu'elle fut véritablement une naissance; du moins se présenta-t-il alors sous une forme nouvelle, et le mot exotisme [1] pourra, avec des réserves convenables, définir certains aspects de cette tradition littéraire en mal de formation. On cherchera, au début de cette étude, à rendre raison de l'événement; et l'on constatera ensuite l'épanouissement, en de multiples et vigoureuses pousses, d'une mode jusque-là inconnue; on montrera que la croissance, d'abord lente, s'est tout d'un coup brusquement précipitée, ainsi qu'il arrive souvent aux arbres d'Orient; le XVIIIe siècle, quelquefois avec beaucoup d'irrespect, exploite cette riche végétation.

Comme le goût pour l'Orient n'a cessé ensuite de grandir, il semblerait que cette étude ne puisse avoir de fin, ou du moins qu'il faille la prolonger jusqu'à nos jours. On croit devoir pourtant l'arrêter à la fin du XVIIIe siècle, à la veille de la Révolution, non point par une vieille superstition qui suspendait en l'année 1789 la vie normale des gens et des institutions, pour la diriger ensuite sur de nouveaux chemins; mais parce que la conception de l'Orient a été modifiée alors par un grand fait historique, et tout à fait renouvelée. D'une mode, jusque-là presque uniquement littéraire et artistique, il est né une science, l'orientalisme. On établira, à la fin du livre, que c'est vers 1780-1790 que s'est réellement constituée cette science nouvelle, dont la France du XIXe siècle a reçu un si grand éclat. Par elle, l'image de l'Orient a été à nouveau modelée sur l'Orient mieux connu : et la littérature a recueilli ces profitables indications; personne ne songera

1. Le mot est moderne. Il se trouve déjà dans Rabelais, IV, 2 : « Marchandises exoticques », mais au sens seulement de « qui ne croit point dans le pays ». — Le *Dictionnaire de l'Académie* n'admet ce sens qu'en 1762 : l'acception moderne y figura en 1878 seulement. Le mot et l'idée avaient déjà une longue vie.

à comparer l'Orient tel qu'il est dessiné dans Voltaire avec la vision que nous en donne Leconte de Lisle!

La naissance de l'orientalisme sera donc l'aboutissement de nos recherches; l'étude assurément serait grandement intéressante, qui du même point de vue envisagerait le XIXe siècle. Mais il faudrait pouvoir y parler avec compétence d'Anquetil Du Perron ou de Burnouf; c'est affaire à quelqu'un de leurs élèves d'aujourd'hui. On serait content déjà, si ce livre pouvait montrer comment tout un mouvement d'idées, surtout exploité par la littérature, a ouvert pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, d'abord des chemins au tracé incertain, puis quelques vraies routes vers la connaissance sérieuse de l'Orient.

IV

Mais voici longtemps déjà que nous usons de ce mot Orient sans en avoir bien précisé le sens; et, après avoir tenté une délimitation historique du sujet, il conviendrait peut-être de faire même travail pour ses frontières géographiques. *L'Orient littéraire* (je prie qu'on me passe l'expression suffisamment claire et fort commode à l'usage) n'est pas l'Asie. Le domaine de nos recherches paraîtra, je crois, fort nettement déterminé; mais encore faut-il, en le définissant, prouver que l'on n'a point agi par caprice et que l'Orient de ce livre est aussi l'Orient de la littérature au XVIIe et au XVIIIe siècle.

La logique veut que l'on justifie d'abord les éliminations; bien que Jérusalem soit ville d'Asie, et que la Palestine s'étende proche de la Turquie, il ne sera point parlé ici de la Terre Sainte; pourtant de nombreux voyages [1] retien-

1. Voir le *Catalogue de l'Histoire d'Asie* à la Bibliothèque Nationale; —

nent, en plein XVIIIe siècle, l'attention des hommes de France sur les pays qu'avaient illustrés les croisades. Mais jamais les écrivains d'alors n'ont mêlé la terre du Christ à l'image qu'ils avaient de l'Orient; on le comprendra aisément; aujourd'hui encore, les voyageurs qui vont vers Jérusalem, croyants ou non, ne peuvent pas se déprendre d'une sorte d'obsession : le souvenir du christianisme naissant nuance tous les paysages. Renan visita la Galilée, mais il n'en reçut ni n'en donna une vision pittoresque; il voulait simplement voir se dessiner en lui le cadre de la vie de Jésus; et il semble bien que des visiteurs, même plus humbles, ne puissent se départir de l'attitude imposée par l'extraordinaire puissance des souvenirs héréditaires; les contemporains de Bossuet ou de Voltaire subissaient plus encore que nous cette nécessité. Aussi, lorsque l'image de la Terre Sainte apparaît chez eux, c'est qu'ils ont un dessein pieux ou qu'ils discutent de religion; ce n'est pas pour eux une image littéraire et artistique; la littérature n'en a donc point usé, et l'on peut dire sans exagération que la Palestine en est tout à fait absente, tant au XVIIe qu'au XVIIIe siècle. Les poètes du moyen âge qui l'avaient connue, et quelquefois représentée en leurs vers, avaient été également incapables de tirer d'elle un exotisme qu'elle ne comporte pas.

Pour des raisons tout à fait semblables, et également aisées à admettre, jamais on n'a eu l'idée d'aller chercher une impression exotique dans ce que j'appellerai *l'Orient antique* : certes Babylone et Ninive, Sardanapale et Sémiramis, Alexandre conquérant les Indes, sont des visions d'Orient auxquelles, aujourd'hui, nous donnons volontiers la couleur pittoresque qui peut-être leur est convenable;

T. Tobler, *Bibliotheca geographica Palestinæ*; — *Catalogue de la bibliothèque orientale de M. Scheffer*, p. 108 et suiv.

mais il a fallu à cela tout l'effort des historiens, toute la curiosité des explorateurs, toutes les richesses sorties des dernières fouilles scientifiques. Et l'on peut maintenant monter à grands frais, aux arènes de Béziers, quelque drame persan ou quelque opéra babylonien, dont nous croirons réels les décors et les costumes; mais qui pensera ainsi satisfaire un vrai goût d'exotisme! On a là l'exhumation d'un passé, péniblement et mal amené au jour, et non pas le spectacle coloré et étrange que nous offre la description d'une rue de Pékin, l'arrivée de pèlerins sur les bords du Gange, ou simplement la vision d'une caravane qui s'allonge au sortir d'une oasis. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, on eût été encore bien plus embarrassé à mettre de vives couleurs sur des tableaux où l'on n'en avait jamais vu : les mœurs assyriennes, les royautés du Pont, l'Inde de Porus n'étaient connues que par les textes des anciens; elles avaient reçu, si l'on peut dire, une naturalisation gréco-latine, et personne ne songeait à leur restituer l'apparence originelle. Mithridate, dans Racine, parle comme un *imperator* romain; qui pourrait discerner entre Alexandre et Porus la moindre différence de race? Vraiment les sujets de cette nature ne sont orientaux que par les rares indications géographiques qu'ils enferment[1]; mais ils sont, pour tout le reste, traités d'après l'idéal antique cher à l'époque classique.

Ces retranchements ne sont point notre œuvre; ils constatent simplement un fait littéraire : le public du XVIIIe siècle, malgré son goût très décidé pour les choses d'Orient, n'a jamais fait entrer dans sa vision familière de l'Asie exotique ni ce qu'on lui racontait de la Terre Sainte,

1. On négligera ainsi des œuvres comme la *Roxane* de Desmarest (1650), *la Mort de Roxane* (1648), l'*Alexandre* et le *Mithridate* de Racine, le *Zarès* de Palissot (1751), la *Nitocris, reine de Babylone*, tragédie de Du Ryer (1650), etc. On fera à peine allusion à des œuvres comme la *Sémiramis* de Voltaire.

ni ce qu'il lisait de l'Orient dans les auteurs anciens ou dans les tragédies qui s'en inspiraient. Mais le domaine où il pouvait déployer son imagination n'en était pas moins très large.

Sous le nom d'Orientaux, écrit Galland, je ne comprends pas seulement les Arabes et les Persans, mais encore les Turcs et les Tartares et presque tous les peuples de l'Asie jusqu'à la Chine, mahométans ou païens et idolâtres [1].

Ces lignes sont de la fin du XVIIe siècle, au moment précisément où vient de se constituer l'image littéraire de l'Orient; cinquante ans après, en plein XVIIIe siècle, on n'a pas rendu ces limites plus étroites et « les nations orientales » sont toujours celles qui s'étendent « depuis les Dardanelles... jusqu'au fond de la Corée [2] »; mais toutes n'y figurent point :

Je vous épargne, dit Voltaire, les peuples du Tunquin, du Laos, de la Cochinchine chez qui on ne pénétra que rarement.... et où notre commerce ne s'est jamais bien étendu [3].... La Corée, la Cochinchine, le Laos, Ava, Pégu sont des pays de peu de connaissance [4].

On le voit, le domaine que définit l'énumération de Galland ressemble exactement à celui que Voltaire a circonscrit par ses restrictions : l'*Essai sur les mœurs*, qui est, de tous les livres du XVIIIe siècle, celui où l'Orient tient le plus de place, fait toujours paraître sous cette dénomination : les Arabes, les Ottomans, la Perse, l'Inde (le Mogol), la Chine et le Japon; joignons-y le Siam, dont la mode fut très passagère, et nous pourrons rester assurés d'embrasser tout l'Orient littéraire d'alors, et, ce qui est mieux, de n'y rien ajouter.

1. Galland, *Paroles remarquables des Orientaux*, Paris, 1694. Avertissement.
2. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. CXLII.
3. *Essai*, chap. CXLIII.
4. *Essai*, chap. CXCVI.

Aujourd'hui une distinction nous est devenue naturelle; les peuples du Levant ne font point même figure en notre esprit que les nations d'Extrême-Orient. Mais c'est là le résultat des études orientalistes, l'effet aussi des relations plus suiviés que nous avons entretenues avec les peuples d'Asie. Le XVIIIe siècle, à part quelques gens d'étude, n'eut guère conscience des différences profondes de civilisation qui séparent les hommes répandus en de multiples groupements sur l'immense Asie. De nos jours encore, le peuple, ou même le grand public distingue-t-il bien dans son esprit la conception d'un Turc de celle d'un Indien, celle d'un Persan de celle d'un Chinois? Ce sont les restes d'une confusion primitive.

Mais de telles observations commencent à n'avoir plus le caractère, qu'on voudrait leur laisser, de préliminaires. Voici venir maintenant la recherche des *sources* par lesquelles le XVIIe et le XVIIIe siècle connurent l'Orient, puis l'étude du parti que leur littérature tira de cette connaissance.

PREMIÈRE PARTIE

LA CONNAISSANCE DE L'ORIENT

CHAPITRE I

LA CONNAISSANCE DE L'ORIENT AU MILIEU DU XVIIe SIÈCLE

I. Le roman et la tragédie à sujet oriental dans les deux premiers tiers du XVII[e] siècle : manque d'exotisme.

II. Raisons de ce manque d'exotisme : insuffisance des *sources*; part tardive de la France au mouvement des voyages; tendances générales du XVII[e] siècle.

III. Raisons de l'apparition, vers 1660, du goût pour l'Orient : multiplication des voyages; l'expansion coloniale. Formation de la connaissance de l'Orient : les *sources*; leur division.

I

On fit en 1662 un carrousel vis-à-vis les Tuileries dans une vaste enceinte qui en a retenu le nom de place du Carrousel. Il y eut cinq quadrilles. Le roi était à la tête des Romains, son frère des Persans, le prince de Condé des Turcs; le duc d'Enghien, son fils, des Indiens, le duc de Guise des Américains[1].

Le spectacle devait être curieux et divertissant : dans un aimable internationalisme s'unissaient l'antiquité et les temps modernes, toutes les parties aussi du monde; les seigneurs de la cour avaient revêtu, j'imagine, leurs plus riches habits brodés, agrandi leurs rhingraves, allongé leurs canons et multiplié les rubans : tout au plus avaient-ils édifié sur le chapeau de feutre une mince aigrette à la

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, éd. Bourgeois, p. 467.

mode turque. Ainsi parés et chamarrés, ils caracolaient devant une assemblée de nobles dames, et s'efforçaient de se vaincre les uns les autres en prestance, politesse et galanterie. C'est là l'image vivante des romans d'alors à sujet oriental; les personnages qui y paraissent prennent tout juste la peine (et encore pas toujours) de se couvrir d'un nom demi-barbare; mais ils restent Français et courtisans dans toutes leurs manières; ils aiment, et combattent, et conversent, comme on le fait à la cour et à l'armée; et s'ils se prétendent Persans ou Chinois, ils ne dissimulent pas le dessein de leur déguisement, pas plus que les seigneurs chevauchant sur la place du Carrousel : ils désirent simplement que les légères singularités de leur costume leur vaillent, de la part des lecteurs, plus d'attention qu'on n'en donne, parce qu'on les a trop souvent vus, aux héros vêtus à la grecque ou à la romaine.

Les romans à personnages chinois, persans ou turcs sont en somme assez peu nombreux au XVII[e] siècle; tout au plus, avec beaucoup de bonne volonté et de recherches, écrirait-on, à la suite les uns des autres, une trentaine de titres plus ou moins orientaux[1]; c'est peu, si l'on songe au

1. Voici une liste qui peut être considérée comme à peu près complète : Du Verdier, *les esclaves ou l'histoire de Perse*, 1628. — Gomberville, *Polexandre*, 1629 (rééd. nombreuses). — J. d. B., *les aventures de la cour de Perse où sont racontées plusieurs histoires de guerre et d'amour arrivées de notre temps*, 1629. — De Logeas, *l'Histoire des trois frères princes de Constantinople*, 1632. — Mlle de Scudéry, *Ibrahim ou l'illustre bassa*, 1641. — Du Bail, *le Fameux Chinois*, 1642. — C., *Ladice ou les victoires du grand Tamerlan*, 1650. — Gomberville, *la Jeune Alcidiane*, 1651. — Segrais, *Floridon ou l'amour imprudent*, 1656. — Du Perret, *Sapor roi de Perse*, 1668. — Deschamps, *Mémoires du Sérail sous Amurat II*, 1670. — *Zizimi, prince... histoire dauphinoise*, 1673. — Mme de Villedieu, *Astérie et Tamerlan*, 1675. — *Axiamire ou le roman chinois*, 1675. — *Tachmas, prince de Perse*, 1676. — *Hattigé ou les amours du roy de Tamaran*, 1676. — *La belle Turque*, 1680 (réimpression du précédent). — De Preschac, *la Princesse d'Ephèse*, 1681. — *Alcine, princesse de Perse*, 1683. — *Cara Mustapha, grand visir*, 1684. — *Seraskier, bacha*, 1684. — *Ibrahim, bacha de Bude, nouvelle galante*, 1684. — Mlle ***, *Zamire, histoire persane*, 1687. — *Zingis, histoire tartare*, 1691. — *Syroës et Mirama, histoire persane*, 1692 (reproduction de *Zamire*, 1687).

développement, déjà considérable à l'époque, de la production romanesque. Le premier paraît vers 1630, mais le mouvement ne prend vraiment forme qu'aux environs de 1650. Jusqu'à l'apparition des *Mille et une Nuits* de Galland (1704) qui transforment complètement le roman français exotique, qui en commencent à vrai dire l'histoire, il ne paraît guère un ouvrage de la sorte que tous les trois ou quatre ans; un siècle après, cela eût semblé bien insuffisant; mais si l'on s'en est contenté au XVII[e] siècle, c'est apparemment que le goût pour l'Orient, ne faisant que de naître, n'était pas encore bien vif; en tout cas ce n'est point sur cette partie de la littérature que l'exotisme, à sa venue en France, dispersa ses premières richesses. De tous ces volumes d'ailleurs le temps a fait prompte et définitive justice; souvent ils ne sont plus conservés que par les notes bibliographiques d'un Langlet Dufresnoy; mais ceux mêmes dont on va déranger l'immobilité séculaire sur un rayon de la Bibliothèque Nationale, ne donnent, ouverts et feuilletés, que des sensations fastidieuses et poussiéreuses. Toutefois arrêtons-nous-y quelque peu : ces romans nous montreront quel était, vers le milieu du XVII[e] siècle, l'état des connaissances du grand public sur l'Orient.

L'*Astrée*, comme on sait, domine avec une véritable souveraineté la littérature romanesque du temps : c'est de l'œuvre d'Honoré d'Urfé que se sont inspirés et réclamés Gomberville, La Calprenède, Mlle de Scudéry, cent autres encore que la médiocrité de leurs œuvres destinait à un immédiat oubli; aussi tous les romans que les auteurs chargeaient alors de flatter les goûts de la cour ou d'éveiller

— Le Noble, *Zulima ou l'amour pur*, 1695. — Mme D**, *Histoire et aventure de Kéminski géorgienne*, 1696. — Mme de Villedieu, *Mémoires du sérail*, 1702. — Mlle D**, *Histoire des favorites sous plusieurs règnes*, 1699 (rééd. 1700, 1703, 1708). — L. N., *Zatide, histoire orientale*, 1703. — L'année suivante paraissent les *Mille et une Nuits.*

les imaginations de la ville, sont, à quelques exceptions près, de véritables reproductions de l'*Astrée*; le roman à titre oriental ne devait pas, quoiqu'il eût pu y trouver des facilités et des avantages, échapper à une telle influence. La Perse et la Chine, qu'on a la prétention de nous montrer, ressemblent trait pour trait à la contrée voluptueuse où le berger Céladon aima la belle Astrée, et les fleuves qui l'arrosent ne sont que des affluents du Lignon.

Ouvrons au hasard quelques-uns de ces livres; nous serons immédiatement frappés par le nom des personnages : Florizène, Lisdamant, Astralinde, Alcindor, Dorilas, Florinde, Dorimène sont les héros des *Esclaves ou de l'Histoire de Perse* (1628) et du *Fameux Chinois* (1642) : on devine combien les héros eux-mêmes sont peu exotiques. Souvent il n'y a sous ces noms que de simples *portraits* dont les contemporains savaient aisément le secret[1]. Si par hasard ces Chinois ou ces Persans de salon veulent se distinguer des Français, des Romains et des Grecs de Mlle de Scudéry, on les appellera Allagolikan, Sunamire, Metairiout[2], ce qui certes fait plus d'effet; mais c'est là chose rare, et ces nobles seigneurs s'empresseront du reste, par la galanterie de leurs manières et la politesse de leurs propos, par leur allure à la dernière mode, de se faire pardonner leur nom barbare. A cet oubli l'intrigue se prête merveilleusement : amours chevaleresques, hauts faits d'armes, conversations galantes, enlèvements, déguisements, duels, empoisonnements, intrigues de cour et révolutions, tout cela se suit, s'interrompt, se reprend; c'est une foule d'épisodes groupés sans lien autour d'un épisode central, et où chaque personnage, dès qu'il paraît, se croit obligé de dérouler longuement le tableau de sa vie amoureuse et guerrière, avant

1. Ainsi *le Fameux Chinois* est accompagné d'une clef.
2. *Tachmas prince de Perse*, 1676.

que l'histoire reprenne au point où il l'avait arrêtée, en arrivant sur la scène fictive du roman. Ces intrigues, déjà si difficiles à suivre dans leur multiplicité et leur embrouillement, sont elles-mêmes coupées et compliquées par de longs morceaux de poésie, par des stances, des élégies, des discours, des lettres, modèles de la correspondance galante du temps. Point d'effort pour le lecteur ; il se sent dans son milieu, il retrouve là la vie idéale qu'il a vécue dans l'*Astrée* et qu'il a un peu essayé de réaliser dans la société au milieu de laquelle il vit.

Il s'était en effet passé ceci simplement : après s'être suffisamment aimés ou combattus par toute la France et par toute l'Europe, les héros de roman en goût de voyage, et ne voulant plus retourner sur les bords du Lignon qu'ils avaient depuis longtemps délaissé, eurent fantaisie de passer dans les pays lointains qu'ils avaient quelquefois entendu nommer, et dont on commençait à parler beaucoup : Poliante se fit Persan et Alcindor Chinois ; c'est en Chine désormais que Dorilas aima Florise, en Perse que Dorimont fut le rival de Lisdamant : mais ils avaient tous emporté de France leurs habitudes, et s'ils se plurent dans la contrée nouvelle où les jetait leur caprice, c'est qu'elle offrait les mêmes paysages et les mêmes spectacles que celle qu'ils avaient quittée : le fleuve du Tendre y arrosait des régions aimables.

Pourtant il fallait justifier les sous-titres prétentieux dont s'alourdissait le frontispice du volume : *histoire persane, roman chinois*. Quelquefois la scène du roman n'est pas même située [1], mais le plus souvent les auteurs feuilletaient vite quelque « cosmographie » ou bien une relation de voyage ; et les rares mots qu'ils en retenaient, déjà

1. *Ladice ou les victoires du grand Tamerlan*, 1651.

déformés, ils les recopiaient plus ou moins exactement dans leurs romans; les baschas, les sophys et les eunuques y ont parfois un rôle, l'action se passe à Paquin (Pékin), à Xainton (Canton), à Chinansu ou à Holepaou, dans la province de Liampo ou dans celle d'Honao! A l'extrême fin du XVIIe siècle seulement, quand déjà le goût pour l'Orient aura grandi, il se trouvera un auteur pour se piquer d'une érudition plus étendue : il nous parlera des monnaies persanes que l'on appelle les *abbas* ou de l'ambassadeur qui a pour titre *coloumcha*; il a soin d'ailleurs de rédiger des notes où il nous explique ces mots étranges, d'autres encore, et où il s'excuse sur les habitudes d'Asie de son style allégorique [1]. Mais pourrons-nous tenir notre sérieux devant ces étalages plus ou moins riches de couleur locale, lorsqu'on nous parlera des officiers chinois « gentilshommes du régiment des gardes », de seigneurs qui vont faire leur cour à Pékin [2], de tournois où les dames persanes donnent à leur chevalier de blanches écharpes [3]? Comment ne pas rire en lisant au début d'un chapitre de *Zamire* : « Le soir il y eut bal chez la reine »?

Voilà ce que savaient et imaginaient, au milieu du XVIIe siècle, sur les choses d'Orient, les auteurs de roman et le public pour lequel ils écrivaient. Il s'était constitué un type de roman pseudo-oriental qui ne disparut qu'avec la lecture prestigieuse des *Mille et une Nuits*; à se laisser gagner par l'Orient le roman mit plus de mauvaise volonté que la tragédie, et il prolongea jusqu'au début du XVIIIe siècle une résistance que celle-ci ne fit pas si longue, ou du moins dont elle se relâcha par moments. Absence complète de couleur locale, manque absolu de sentiment exotique, telle

1. Mme D**, *Histoire et aventures de Kéminski géorgienne*, 1696.
2. *Le Fameux Chinois*, 1642.
3. *Syroës et Mirama*, 1692.

est l'impression que donnent ces quelques productions romanesques, d'ailleurs si dépourvues d'intérêt; il est évident que, vers 1650, et assez longtemps après, la grande majorité des lecteurs ne se sentaient aucune curiosité véritable vers les pays lointains, dont ils connaissaient à peine les noms; ils n'avaient d'autre désir que de se voir peints eux-mêmes et reproduits sous une forme idéalisée, dans le roman comme au théâtre.

Même spectacle en effet nous est assuré, si nous voulons lire les tragédies à sujet oriental, jouées pendant les soixante premières années du XVII[e] siècle; avant *Bajazet* il en a paru une quinzaine [1], tragédies ou tragi-comédies, dont l'action est presque toujours un épisode de l'histoire turque; à peine s'il en est deux dans le nombre qui témoignent que l'auteur a véritablement senti les nécessités de son sujet, ou seulement qu'il y a porté une curiosité particulière.

La Soltane de Bounyn (1561) est assez ancienne pour qu'on lui fasse l'honneur d'une mention, marque de respect due aux précurseurs les plus humbles; mais il faut s'empresser de dire que si elle vient la première dans la liste des sujets orientaux, il serait plaisant d'assurer qu'avec elle a commencé un genre nouveau : la liste des personnages, « Rose, Sirène, Rustan, le Chœur, Soltan, Moustapha, le Héraud, le Sophy, les eunuques », déconcerterait

1. Voici une liste, à peu près complète, qui va jusqu'aux environs de 1650. — Bounyn, *La Soltane*, 1560. — Mainfroy, *la Rhodienne ou la cruauté de Soliman*, 1620. — Cellotius, *Chosroës*, tragédie latine, 1629. — Mayret, *Soliman ou la mort de Mustapha*, 1630. — D'Alibray, *le Soliman*, 1637. — Scudéry, *Ibrahim ou l'illustre bassa*, 1642. — Desmaires, *Roxelane*, 1643. — Le Vayer, *le Grand Sélim ou le Couronnement tragique*, 1643. — Scudéry, *Axiane*, tragédie en prose, 1643. — Desfontaines, *Perside ou la suite d'Ibrahim bassa*, 1644. — Magnon, *Tamerlan ou la mort de Bajazet*, 1647. — Rotrou, *Cosroès, roi des Perses*, 1658. — Cadet, *Oromazes, prince de Perse*, 1650. — Jacquelin, *le Solyman ou l'Esclave généreuse*, 1653. — Tristan l'Hermite, *la Mort d'Osman* (composé en 1647), 1656. — Boyer, *Oropaste ou le Faux Tonaxare*, 1662.

déjà la bonne volonté du lecteur : or cette liste, en raison de deux ou trois mots qui y figurent, est précisément ce qu'il y a de plus turc dans toute l'œuvre : on juge du reste. Du moins se met-on ainsi dans la disposition d'esprit convenable, pour juger la dizaine de tragédies pseudo-orientales, venues sur les traces de *la Soltane* : on sera porté dès l'abord, non pas à y rechercher les vestiges d'un exotisme qui n'y est point, mais à se demander par quelle étrange idée les auteurs ont voulu que leur action eût comme scène Constantinople. A vrai dire ce n'est guère leur faute, et s'ils ont péché en la circonstance, c'est surtout par manque d'invention. Les premières de ces tragédies [1] à sujet exotique ne sont que l'imitation d'une même pièce italienne : *il Solimano* de Bonarelli [2], qui eut grand éclat en Italie et de là passa en France. Successivement Mairet, Vion d'Alibray, Desmaires et Jacquelin en reprirent le sujet et les personnages, faisant, selon leur fantaisie, le dénouement heureux ou lamentable. Il y a là un chapitre, peut-être intéressant, des relations littéraires entre la France et l'Italie du XVIIe siècle; mais c'est tout ce qu'on en saurait tirer.

Voici la liste bien réduite; déjà cette rareté des œuvres, cette pauvreté d'invention sont significatives; mais, même en choisissant un sujet *original*, si l'on peut dire, il sera aisé de montrer que l'exotisme, vers 1650, n'est point encore près de faire figure au théâtre. Pour n'y point trop insister, je bornerai la preuve à l'analyse du *Grand Tamerlan et Bajazet* (1648). La scène est dans la Galatie sous la tente de Tamerlan. Le chef tartare et le sultan

1. J'écarte *la Rhodienne*, 1621, où sont uniquement racontées « les infortunes amoureuses d'Eraste et de Perside », — et *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, 1642, histoire d'amour galant, délicat et généreux... au sérail.
2. Venise, 1619.

mènent l'un contre l'autre une guerre très courtoise. Tamerlan aime la femme de Bajazet qu'il a faite prisonnière, et il la traite avec les gestes dont Pyrrhus, plus tard, enveloppera amoureusement la captivité d'Andromaque. Le fils de Tamerlan n'a pu moins faire à son tour que d'aimer la fille de Bajazet. Tandis que Bajazet, sous un déguisement, vient revoir sa femme au camp de Tamerlan, le fils du chef tartare se fait volontairement prendre par les Turcs afin d'être près de celle qu'il aime. L'imbroglio amoureux ne saurait se dénouer que par une grande bataille, par le suicide aussi de Bajazet et de sa femme. La sensibilité de Tamerlan ne peut résister à la vue de ces cadavres :

Qu'on les oste d'icy,
Qu'on les porte au cercueil et qu'on m'y mène aussi!

Après une aussi comique invraisemblance des sujets, comment s'étonner que les personnages oublient sans cesse leur condition, et qu'une sultane par exemple s'écrie en plein sérail :

Pour vivre en femme libre et qui dépend de soy,
Il faut quitter le Louvre et s'éloigner du roy [1]!

Les exemples de telles distractions seraient nombreux, mais leur liste amusante n'ajouterait rien à la démonstration; il serait de même tout à fait inutile de s'appesantir sur la cocasserie des dénouements « orientaux » qui, dans quelques comédies de la même époque, font paraître sur la scène un grotesque corsaire turc [2].

On assure [3] que Corneille songea à placer en Chine l'action d'une de ses tragédies; il est amusant de se figurer avec

1. Circasse, dans *Roxelane*, 1643. Acte III, sc. II.
2. Par exemple : Molière, *l'Étourdi*. — Tristan l'Hermite, *le Parasite*.
3. Moland, dans son édition de Voltaire, IV, 292.

quelle singulière image l'auteur de *Cinna* et de *Rodogune*, s'il eût persisté dans son intention, nous aurait représenté le royaume du Fils du Ciel; quelque grandeur de sentiment qu'il eût donnée à ses héros chinois, sa tragédie ne se fût point distinguée beaucoup de ses rivales en exotisme. Pour le dire d'une phrase, la tragédie « orientale » n'existe point avant *Bajazet*; on peut l'apprendre de Corneille lui-même, car le jugement faux, que, par mauvaise humeur, il a voulu faire tomber durement sur la pièce de Racine, convient de tous points à celles qui l'ont précédée :

Il n'y a pas un seul personnage qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople; ils ont, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France.

II

Mais on aurait beau constater, de vingt manières encore, combien ces romans et ces tragédies sont pauvres d'exotisme, on n'effacera pas le fait même de leur existence : rien de tel n'apparaît au XVIe siècle. C'est qu'en réalité ces œuvres prouvent la naissance d'un goût littéraire, encore incapable de prendre la forme qui lui conviendrait; et deux choses sont à expliquer, d'abord l'espèce d'impossibilité où l'on était encore, vers le milieu du XVIIe siècle, de faire de l'exotisme, quelque désir qu'on en pût avoir; ensuite et surtout les raisons qui donnèrent naissance à ce désir, et les voies que prit alors pour le satisfaire la curiosité des Français.

Un romancier qui, vers 1630, et même quinze ou vingt ans après, aurait voulu *se documenter* sur la Chine, fût resté dans l'embarras; point de livres où il pût trouver de vrais renseignements, des détails clairement exposés, ou même des idées d'une généralité suffisante. Ce n'est pourtant pas

qu'il n'ait paru, dès le milieu du xvie siècle un assez grand nombre d'ouvrages relatifs à l'Orient; mais tous, un petit nombre excepté, ont trait aux choses de Turquie et bien peu en réalité parlent de la Turquie elle-même. Pour annoncer les progrès des Turcs en Hongrie, ou proclamer à l'Europe leurs « grandes et admirables défaites », il fallait bien, à défaut des journaux, que le livre fît besogne de nouvelliste; il s'en acquitta, sinon fort bien, du moins très souvent[1]. Mais, dans ces petits livres hâtivement imprimés, jamais le Turc n'était représenté sous les traits d'un Oriental; on l'y voyait comme un soldat incomparable, dont le courage et la discipline brisaient les résistances autrichiennes et hongroises, et menaçaient le reste de la chrétienté. Assurément le sultan semblait un personnage bien peu exotique, puisqu'on regardait en lui le rival surtout de l'empereur; ses armées, qui menaçaient Vienne, avaient depuis trop longtemps quitté la Corne d'Or, pour qu'on se préoccupât de leur lieu d'origine. Pour qu'on se plaise aux choses exotiques, il faut que le sentiment soit calme et désintéressé; je ne pense pas que l'idée du péril jaune puisse se présenter à nos imaginations modernes, avec un cortège d'images si vives et jolies qu'elle devienne une vision littéraire et artistique[2]. Rien d'étonnant dès lors à ce que les Turcs fassent si peu figure dans les romans d'alors; et s'ils se sont introduits dans quelques tragédies, c'est qu'ils pouvaient amener avec eux des spectacles horribles, et de sanglantes catastrophes. Plus tard, quand la puissance ottomane aura cessé d'inquiéter l'Europe, alors on se vengera du Turc; on lui fera place dans les romans badins et la comédie-bouffe.

1. Voir le *Catalogue de l'Histoire d'Asie* à la Bibliothèque Nationale, et le *Catalogue de la bibliothèque de M. Scheffer*, 1895.
2. Corneille, dans *l'Illusion comique* (acte III, sc. III), met encore sur le même rang le diable et le « Grand Turc ».

La Turquie mise à part, il n'y avait presque point de livres qui pussent servir de *source* aux romanciers; à peine si l'on en compterait cinq ou six où il est parlé de Tamerlan, de la Chine, des Indes. Il fallait donc s'en remettre aux géographies générales de l'époque, aux *Cosmographies*[1]. Or elles étaient bien piètres de renseignements. Ouvrons une des plus complètes, celle de Belleforest[2]; l'auteur s'y montre très loquace sur les Turcs, mais dès qu'il arrive à la Perse, ses indications deviennent d'une piteuse brièveté, et d'une insignifiance plus lamentable encore. Ce sont toujours les textes anciens, les vieilles connaissances du moyen âge, à peine débarrassées des détails les plus invraisemblables; l'auteur assurément ne croit plus aux hommes sans tête, ni à ceux qui n'ont qu'un pied, mais la licorne ne lui paraît point fabuleuse, et il accepte bien des extravagances sur le culte des idoles. Prétend-il nous donner idée d'un peuple asiatique? quelques phrases incolores et générales l'ont vite tiré d'embarras :

> Les Japonais sont les plus civils de l'Orient, vertueux et prudhommes, accostables et aisez à manier, et surtout ayant les fraudes et tromperies en détestation, aymant l'honneur et la réputation, désirans être loués, ne se soucians de richesses.... s'entre honorans les uns les autres, prenans plaisir aux armes.

Belleforest eût été bien en peine de nous dire autre chose, malgré son orgueilleuse jactance, puisque personne alors ne connaissait le Japon. Mais on se demande quelle image précise pouvaient bien évoquer, en l'esprit des lecteurs, ces incohérentes banalités.

1. Par exemple Gyllius, *Topographie*, 1533. — Münster, *Cosmographie universelle*, 1552. — Thevet, *Cosmographie du Levant*, 1554. — De Belleforest, *Cosmographie universelle*, 1572.

2. Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle de tout le monde, contenant l'entière description des quatre parties de la terre*, Paris, 1575, 2 in-folio.

Pourtant le grand mouvement des voyages et des découvertes aurait dû, dès le XVIe siècle, balayer ces sottes légendes, et constituer un trésor neuf de connaissances à peu près sûres. Mais cette richesse, longtemps les Français l'ont dédaignée; certes, ils ont tenu à ce que les noms de quelques-uns de leurs compatriotes fussent inscrits parmi ceux des premiers et des plus hardis voyageurs : on ne pouvait désormais parler des découvertes en Amérique ou dans l'Inde, sans rendre hommage à la France; c'était là uniquement de quoi satisfaire un amour-propre national, de bonne heure très chatouilleux. En réalité les Français du XVIe siècle voyagèrent peu en Orient; et s'ils connurent les contrées nouvellement ouvertes aux Européens, ce fut par les traductions de récits espagnols, portugais, italiens, hollandais. En 1604, François Martin, tout glorieux de son voyage aux Indes, exaltait l'utilité de semblables pérégrinations :

.... ce qui me fait déplorer, ajoutait-il, le défaut de la nation française laquelle estant plus que toute autre naturellement pourvue de vivacité d'esprit.... a néantmoins languy longtemps dans le sommeil d'oysiveté, mesprisant ces enseignements et outre cela les trésors des Indes orientales [1].

Aussi se proposait-il, comme une illustre tâche, « d'effacer cette honte » et « d'enrichir le public des singularités de l'Orient » [2]. Quelques années après, un autre voyageur, Pyrard de Laval, inscrivait en tête de son livre les mêmes récriminations [3]. De fait, jusque vers 1660, c'est à peine s'il paraît tous les deux ans un récit de voyage en Asie; encore faut-il faire entrer dans ce calcul les rééditions successives qu'eurent quelques-uns de ces volumes,

1. Fr. Martin, *Description du premier voyage aux Indes orientales*, Paris, 1604, p. 3.
2. Même passage.
3. *Discours du voyage de Pirard de Laval*, Paris, 1611, Épître, p. II.

plus heureusement accueillis que les autres. Après 1660, ce chiffre devrait être doublé, et, dès le premier tiers du xviiie siècle, triplé presque.

Aussi, jusqu'au milieu du xviie siècle, fut-il vraiment impossible au public de s'intéresser à cet Orient qu'on lui faisait mal voir, par de courtes et rares échappées. Voiture avoue qu'il ne sait pas « comme sont faites les beautez d'Asie [1] »; Balzac, ayant eu occasion de causer à un gentilhomme échappé des prisons d'Alger, marque fort peu de curiosité pour « les polices et coutumes des Maures » : en revanche, il s'inquiète de savoir si ceux-ci vivent « dans l'ignorance des affaires étrangères » et comment ils parlent de la grandeur de Louis XIII ou de la bravoure des Français [2]. Les gens d'étude eux-mêmes, si âpres pourtant à la lecture, continuent, comme Montaigne, à ignorer l'Asie. Si Descartes dit un mot de la Chine, c'est pour que nous songions à un pays étrange et inconnu [3]; Pascal, plus curieux, se propose d'étudier un jour ce que l'on a fait connaître de la vieille chronologie chinoise [4]; Bossuet enfin intitule : *Discours sur l'Histoire universelle* un livre où il n'est parlé ni de la Chine, ni de l'Inde, qui pourtant se révélaient alors; et il ne semble pas avoir à aucun moment conscience de cette étrange omission. Tous en sont restés aux connaissances de leur jeunesse : ceux qui les avaient instruits ne songeaient point qu'il pût être utile d'enrichir son esprit avec la vision de l'Orient.

Les grands écrivains classiques, élevés à même école, ont eu le silence indifférent de Bossuet : *le Bourgeois Gentilhomme* et *Bajazet* sont de remarquables exceptions,

1. *Œuvres*, édition 1734, t. II, p. 249. Voir aussi pp. 90 et 93.
2. *Le Prince*, Avant-Propos.
3. *Discours sur la méthode*, 3e partie.
4. *Pensées*, édition Braunschwig, §§ 593 et 594.

mais des exceptions; et peut-être n'eussent-elles point existé, sans le hasard de certaines circonstances; il n'y avait point en tout cas, chez leurs auteurs, une tournure particulière de l'esprit, un goût vrai pour l'exotisme. Quoi d'étonnant! Cette incuriosité, que rendait inévitable l'ignorance où l'on restait de l'Orient, les hommes du XVIIe siècle ne devaient point songer à se la reprocher. S'il est vrai que l'idéal d'un Bossuet ou d'un Boileau ait été de représenter, sous une forme impersonnelle, une humanité toujours identique à elle-même,

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,

il est naturel que le sentiment de la diversité n'ait point eu place dans l'ensemble étroitement lié de leurs idées. L'exotisme s'est développé à côté d'eux, il a grandi presque sans qu'ils s'en soient aperçus; il a gagné d'abord les auteurs de second ordre, moins sûrs de leur talent, et préoccupés de donner à leur matière au moins l'agrément extérieur de l'originalité. Il a fallu enfin, pour que l'exotisme reçût une vraie extension, que la querelle des anciens et des modernes ait rendu moins intransigeante, dans le XVIIe siècle finissant, la conception de l'art et de la littérature.

III

Mais ces constatations ne font que rendre plus urgente une autre série d'explications. Pourquoi, malgré tant d'obstacles, le goût de l'exotisme a-t-il pu paraître? et comment est-il né?

Si peu nombreuses que soient les relations de voyage en Orient, parues dans les soixante premières années du

XVIIe siècle [1], elles ont du moins le mérite d'exister; au siècle précédent, de telles publications étaient une véritable rareté. Il semble donc, malgré tout, que les reproches de François Martin ou de Pyrard de Laval aient été entendus : si les récits de voyage deviennent plus fréquents, c'est apparemment que les voyages eux-mêmes se multipliaient. Colbert [2], d'ailleurs, encourageait fortement les voyageurs, s'intéressait à leurs efforts, à leurs récits, et leur faisait passer des subsides : une protection aussi puissante les mettait singulièrement en crédit.

De tout temps, les aventures lointaines et les récits d'exploration ont trouvé faveur auprès du public : l'énergie sans emploi des uns se plaît à partager, par la pensée, les périls du voyage; l'imagination plus pacifique des autres est joyeuse de la riche matière qui s'offre ainsi aux rêveries; d'autres enfin, moins enthousiastes, trouvent profit aux spectacles étranges qu'on leur présente, tâchent à les expliquer et comparent les mœurs des contrées révélées avec celles de leur propre pays; il faut que l'écrivain soit bien malhabile, ou trop mensongers ses récits, pour qu'on ne se passionne pas à la lecture. A mesure que la curiosité est satisfaite par de nouveaux volumes, elle devient plus quémandeuse. Ce sentiment existe encore aujourd'hui; à voir la liste de leurs prix annuels, on pourrait croire que les académiciens eux-mêmes le partagent, et seuls les imprimeurs pourraient dire le nombre incalculable de récits de ce genre qui passèrent par leurs presses : ils disputaient, il n'y a pas bien longtemps, sur le catalogue des cabinets de

1. Une trentaine environ, en comptant les rééditions. Sinon, 15 à 20 relations originales.

2. Voir Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient*, Paris, 1902. Voir aussi dans la *Revue d'Histoire littéraire* de 1904, p. 382, des détails sur le rôle que joua Perrault comme correspondant et intermédiaire entre Colbert et certains voyageurs.

lecture, la première place aux œuvres de Dumas et des romanciers anglais! Moins blasés que nous, les hommes du xviie siècle ont dû accueillir, avec une affection plus vive encore, les premiers livres qui leur parlèrent de la lointaine Asie : avant 1660, il en avait paru une dizaine sur l'Inde, trois ou quatre sur la Chine et la Perse, quelques-uns sur le Levant. Ce n'était là qu'un commencement, mais d'excellent augure, et la preuve même du succès qu'eurent ces relations de voyage, ce fut leur multiplication rapide dans le dernier tiers du xviie siècle; il en fut publié alors, sur l'Inde, au moins deux fois plus que dans tout le reste du siècle, et dix fois plus sur la Perse. Quelle manifestation plus évidente du goût naissant pour l'exotisme, et de l'influence que purent avoir les récits des voyageurs!

Mais une autre influence, plus profonde, puisqu'elle explique à la fois l'apparition de l'exotisme et ce goût pour les voyages, agit alors très puissamment sur l'imagination des Français. Le xviie siècle, dès Henri IV, eut de grandes aspirations coloniales, et le xviiie faillit les réaliser sous forme d'un immense empire. Or, il est bien curieux de remarquer que l'histoire de la colonisation, sous l'ancien régime, commence presque au même moment que l'histoire de l'exotisme littéraire; il y a là une relation immédiate de cause à effet. Jusque vers 1660 ce sont des initiatives éparses, des tentatives manquées [1] : sous Henri IV on essaie de constituer une Compagnie des Indes (1604 et 1615) : l'échec est rapide; de même sous Richelieu : un vaisseau que l'on avait envoyé aux Indes, en revint riche d'une belle cargaison (1635), et il donna de si grands espoirs qu'on tenta à nouveau l'essai d'une autre Compagnie, pres-

1. Voir : Bonnassieux, *Les grandes Compagnies de commerce*, Paris, 1892, et Deschamps, *Histoire de la question coloniale en France*, Paris, 1891.

que aussitôt moribonde. Avec Colbert, le mouvement devint plus réfléchi et plus persistant : de même qu'il encourageait les efforts des voyageurs dans l'Orient musulman, il créait et soutenait de grandes compagnies de commerce : 1660, fondation de la Compagnie de la Chine; 1665, création de la Compagnie des Indes orientales; 1670, constitution de la Compagnie du Levant. Avec des fortunes diverses, toutes vécurent, et il parut que les aspirations coloniales des Français avaient désormais trouvé leur forme et leur matière.

Immédiatement, la littérature en tira son profit, et elle se mit en devoir d'exploiter ce domaine tout nouvellement ouvert. Jusque-là, elle s'était bornée, elle aussi, à des entreprises manquées; les romans ou les tragédies pseudo-orientales d'alors ressemblent tout à fait à ces vaisseaux que des commerçants audacieux, mais mal informés, lançaient par des mers peu sûres vers une Asie incertaine : le plus souvent les navires revenaient sans rien rapporter des richesses de l'Orient; quelquefois, ils n'avaient pas même pu aborder au but de leur voyage! Désormais cela va être une exploitation régulière; en même temps que l'on crée des comptoirs et des magasins, il se constitue des *sources* où les écrivains français peuvent puiser, et chaque année l'apport intellectuel, venu de l'Orient, augmente, par une tranquille progression, parce qu'il n'est point soumis aux mésaventures du commerce. Mais les premières richesses littéraires, arrivées d'Asie, sont contemporaines des premiers gains que réalisèrent les commerçants et les armateurs; c'est sous leur patronage qu'il faut mettre la littérature exotique : du moins les causes qui expliquent le développement du commerce français sont valables aussi pour elle.

De toute manière, on le voit, nous en revenons aux

environs de 1660; c'est à cette date que commence vraiment à se former la connaissance de l'Orient. Quels ont été les moyens d'information? par quelles étapes successives a passé cette connaissance? et quelle idée s'est-on formée de l'Orient? c'est ce qui sera étudié dans toute la première partie de ce livre. Mais il importe de dire dès maintenant, pour que le tracé de notre route apparaisse, quelles ont été les principales *sources*, et dans quel ordre il est convenable de les examiner.

Tout naturellement, on se préoccupera d'abord des *récits de voyage* : ils furent le premier et restèrent le principal instrument d'information sur l'Orient : la conception qu'ils en donnèrent est, si l'on peut dire, la base même de la tradition littéraire postérieure.

Les *relations commerciales*, de plus en plus développées, grâce surtout aux voyages, ont introduit des éléments nouveaux. Mais il serait tout à fait artificiel de les étudier en dehors des *relations politiques* que la France entretint avec les pays lointains : tentatives coloniales, échanges d'ambassades, etc. Ce sera en réalité préciser l'influence qu'eurent sur la connaissance progressive de l'Orient les questions coloniales.

Les voyageurs et les commerçants n'ont pas tout fait : les *missionnaires* ont été des auxiliaires fort estimables. L'exotisme est en grande partie leur œuvre; la Chine n'a été connue que par eux, et, plus que personne, ils ont contribué à créer certains des aspects, faux ou vrais, sous lesquels le XVIIIe siècle a vu l'Orient.

Récits de voyage, commerce des produits exotiques, réceptions d'ambassadeurs, relations des missionnaires, ce sont là, pour ainsi dire, des *sources* originales; dès le XVIIe siècle, il y a eu en outre un grand travail de seconde main, fait en France, qui a consisté à étudier ces données

d'origine diverse, à les rapprocher, puis à constituer une connaissance raisonnable et une image savante de l'Orient. Ces *études*, cet *orientalisme* à son début, ont donné à la littérature une riche matière.

Enfin un chapitre, nécessaire pour tirer de ces données multiples une impression générale, marquera le développement et les progrès, les phases et les modes de la connaissance de l'Orient. Ce sera proprement l'histoire du goût « oriental » avant l'étude des manifestations de ce goût dans la littérature.

CHAPITRE II

LES VOYAGES

I. Les premiers voyageurs (jusque vers 1660). — Conditions défectueuses de leur observation. — Image insuffisante qu'ils donnent de l'Orient. — Éléments les plus anciens de la conception de l'Orient.
II. Multiplication des récits de voyage (1660-1750) : la mode et ses étapes. — Les nouveaux voyageurs; leur autorité, leurs connaissances, leur attitude d'esprit. — Progrès de la connaissance de l'Orient.
III. L'homme d'Orient d'après les voyageurs : caractère, gouvernement, religion. — Abondances des détails sur l'amour : formation de l'image d'un Orient voluptueux.
IV. Erreurs et insuffisances de cette connaissance. — Nécessité d'autres sources.

I

On croit volontiers que pour voyager et publier sur ses aventures de véridiques récits, il suffit de partir riche d'audace et d'argent, puis de parcourir, pendant des années, des pays divers. Mais les qualités du voyageur ne s'estiment point aux milliers de kilomètres franchis, non plus qu'au nombre des dangers subis; il est sur les grands transatlantiques des matelots qui ont fait vingt fois le tour du monde, sans sortir presque de leur navire; du moins ils n'ont pas été frappés, en leurs escales lointaines, par la diversité des pays où ils touchèrent successivement; tout au plus s'ils auront pu comparer la qualité des alcools dont on les a grisés dans des cabarets toujours les mêmes,

ou apprécier la variété des plaisirs que leur réservent les abords des quais, à Yokohama, comme à Santander! Voyager est un art, ou plutôt puisqu'il ne s'apprend point dans les livres, mais à l'apprentissage, un métier; à qui n'a pas certaines connaissances, à qui ne s'est pas donné certaines habitudes d'esprit, les voyages ne seront d'aucun profit; car pour juger et comprendre, il faut d'abord regarder et bien voir, ce qui n'est pas chose aisée. Si l'on a mal vu soi-même, comment donnera-t-on à ses auditeurs une claire vision de ce qu'on leur raconte?

Jusque vers 1670 les Français en sont encore à faire l'apprentissage du métier de voyageur[1]; assurément les récits de ceux qui connurent alors l'Inde et la Perse commencent à donner quelque ouverture sur les paysages d'Orient; mais s'ils ont apporté à la tradition littéraire naissante ses éléments les plus anciens et les plus simples, donc les plus durables, ils restent encore bien éloignés de satisfaire vraiment à ce qu'on est en droit de chercher dans une relation de voyage.

Qu'étaient ces premiers voyageurs, François Martin, Pyrard de Laval, de Feynes, de Beauveau, d'autres encore[2]? des capitaines de vaisseau, des trafiquants, des aventuriers. Rien ne les avait préparés à croire que les voyages pussent être d'un profit intellectuel : la curiosité n'était

1. On trouvera les éléments d'une bibliographie des voyages : 1° dans Brunet, *Manuel du libraire*, t. IV, n°s 4 657 et suiv.; 2° dans le *Catalogue de l'Histoire d'Asie* à la Bibliothèque Nationale; 3° dans Cordier, *Bibliotheca sinica*, t. II, p. 584 et suiv., etc. La liste ainsi établie devra être complétée par des catalogues comme celui de la bibliothèque de M. Scheffer. Il serait inutile de la reproduire ici : je mentionnerai en note les ouvrages les plus importants.

2. *Description du premier voyage fait aux Indes orientales par un Français*, par Fr. Martin, 1604. — De Beauveau, *Relation journalière du voyage du Levant*, 1608. — *Discours du voyage de Pyrard de Laval aux Indes*, 1615 (plusieurs rééditions). — *Voyage fait par terre de Paris jusques à la Chine*, par le sieur de Feynes, 1630, etc.

point leur fait, et tout leur effort d'esprit consistait à se tirer des difficultés et des dangers, ou à exploiter les bonnes dispositions des habitants; remplir son escarcelle et revenir à bon port, c'étaient deux tâches assez difficiles pour qu'on ne perdît pas son temps à s'extasier sur la végétation hindoue, ou à sonder les états d'âme d'un Persan. Quand, un peu plus tard dans le xvii[e] siècle, on se fut formé des voyages une plus haute idée, on s'aperçut bien que ces premiers explorateurs avaient été tout à fait défaillants à leur office :

Au reste il ne faut pas s'étonner, écrit en 1684 Thévenot[1], de trouver tant de choses dans ce livre dont les autheurs qui ont traité des Indes orientales n'ont rien écrit; la seule curiosité et la passion d'apprendre faisaient voyager celui-ci [l'auteur du livre], et le négoce ou les employs ont fait voyager la plupart des autres : en sorte que estant distraits par leurs occupations, ils n'ont pu s'appliquer à la recherche d'une infinité de choses.

De plus on ne faisait alors que d'assez courts séjours, et, sauf exception, on ne voyait que les villes de la côte, en de rapides escales. Pour si avisé qu'il fût, le voyageur ne pouvait vraiment comprendre des gens qu'il entrevoyait à peine, et dont il savait aussi peu la langue que ceux-ci connaissaient la sienne. C'étaient là de fort mauvaises conditions pour bien observer!

Aussi après avoir noté avec un soin scrupuleux les longues étapes de sa course, après en avoir marqué la route à ceux qui viendraient après lui, le narrateur disait vite, en un amas d'observations sans choix, l'impression superficielle qu'il gardait des indigènes[2]. On n'y mettait

1. Thévenot, *Voyages*, Paris, 1684. Préface.

2. « Qu'un vaisseau européen abordât à un port de la Chine et y passât quelques mois, aussitôt les gens de l'équipage recueillaient avec avidité et jetaient sur le papier non seulement ce qui s'offrait à leurs yeux, mais encore tout ce qu'ils pouvaient ramasser dans les entretiens qu'ils avaient avec une populace assez peu instruite. De retour dans leur patrie, ils

aucune critique naturellement et, sur le même plan, paraissent ce dont le voyageur a été témoin lui-même, ce qu'il s'est laissé raconter, du moins ce qu'il a cru comprendre; même ce qu'il a vu avec ses yeux, souvent il l'a mal interprété; il a regardé les gestes, sans deviner la pensée qui les faisait accomplir; puis ayant prétendu leur trouver un sens, il l'a appliqué sur ces gestes et en a ainsi faussé non pas seulement la signification, mais l'image. Sans cesse l'observation est incomplète, inexacte, fausse. Quoi d'étonnant après cela si ces récits de voyage se renvoient des contradictions formelles, non pas sur des détails insignifiants, mais sur le caractère même d'une nation tout entière? Pyrard de Laval assure que les Indiens sont « extrêmement adonnez aux femmes, lascifs et débordez[1] »; de Feynes prétend avec non moins d'énergie que c'est « un peuple chaste et retenu[2] ». Les lecteurs devaient être fort gênés à se décider pour l'un plutôt que pour l'autre : c'était là pourtant une donnée importante à posséder, si l'on voulait concevoir par l'esprit la vie et la figure d'un Indien. Fallait-il tenter une critique des témoignages, supposer que les deux observateurs étaient de tempérament différent, ou du moins que leurs aventures avaient eu des succès divers? une rapide et facile initiation aux secrets de la vie indienne aurait-elle permis à l'un de s'édifier? par des déboires ou des refus, l'autre se serait-il trouvé engagé à proclamer une vertu dont il n'avait pu constater la fragilité?

En réalité, les uns comme les autres, ils étaient fort empêchés d'observer les mœurs et le caractère des Orientaux. Tant qu'il ne s'agissait que de décrire les plantes et

s'applaudissaient de leurs découvertes, et c'est sur des mémoires si peu fidèles qu'ils composaient leurs relations. » (Du Halde, *Description géographique... de l'Empire chinois*, Paris, 1735, t. I, Préface, p. II.)

1. *Voyage* de Pyrard de Laval, Paris, 1615, I, 331.
2. De Feynes, *Voyage*, Paris, 1630, p. 86.

les animaux de l'Inde [1], ils n'y trouvaient guère d'obstacles, car il n'y a point de préjugés zoologiques ou botaniques qui empêchent de mesurer l'étendue d'une feuille ou de compter le nombre des pattes chez un animal. Mais pour tout ce qui concernait l'homme, leur connaissance de la vie exotique était trop imparfaite : ils ne comprenaient et même ne voyaient que ce qui se rapprochait de leurs idées et en général de la vie française : les visions trop nouvelles et les sentiments trop étranges, ils les écartaient délibérément ou du moins ils les revêtaient de couleurs connues et moins vives. Voilà pourquoi ils sont si riches de détails sur la cour, le gouvernement et l'administration des pays d'Asie, ravis qu'ils étaient de trouver un spectacle analogue en somme à celui qu'offrait leur patrie :

> Je ne saurais dire autre chose, assure l'un d'eux, sur... la gentillesse de la cour, du Roy et de la noblesse... sinon que la cour de Perse approche fort de celle de France, et que la noblesse est fort polie tant pour la civilité que pour l'éloquence; ils parlent fort et sont complimenteurs et gausseurs comme les Français [2].

Cette disposition d'esprit est générale alors : et il faut bien reconnaître qu'elle n'était pas sans avantages : l'initiation du public se faisait en même temps que celle des voyageurs et il put se prendre de sympathie pour ces Orientaux qu'on lui montrait si semblables à lui-même; plus tard il sera curieux surtout des différences de mœurs et de races : mais il n'était pas mauvais qu'on lui présentât l'homme d'Asie d'abord par les aspects où il était le moins éloigné de lui.

Je ne parle pas de la crédulité ou même de la hâblerie [3] qui certainement ont faussé encore les observations de ces

1. Cette partie est en général très développée.
2. *Relation du voyage en Perse*, du R. P. Pacifique, Paris, 1631, p. 401.
3. Voir le reproche dans Du Halde, *ouvrage cité*, t. I, Préface, p. II.

premiers voyageurs. Ce sont là, le second surtout, défauts inhérents à la profession, et aujourd'hui même, il faut avoir un esprit merveilleusement rebelle aux tentations d'amour-propre pour ne pas exagérer un peu les dangers et les singularités de ses aventures.

Malgré toutes ces imperfections, en grande partie à cause d'elles, il avait commencé à se former vers 1660 un rudiment de conception sur l'Orient; c'est autour de lui que viendront s'agglomérer les acquisitions nouvelles, résultats de voyages postérieurs. Par-dessus toutes les contradictions et les différences de détail, il se dégagea cette idée que l'Oriental était un homme extrêmement sympathique, malgré quelques bizarreries de vie et d'étranges superstitions, de plus fort adonné à l'amour. Ce que Pyrard de Laval dit des Indiens résume excellemment cette impression :

Ce peuple est spirituel, advisé, fin et discret en la plupart de leurs (*sic*) actions. De courage ils n'en manquent pas aussi et ayment les armes et les exercices. Ils sont industrieux aux arts et manufactures et assez polis en leurs mœurs. Gens superstitieux outre mesure et fort adonnez à leur religion ; au demeurant extrêmement adonnez aux femmes, lascifs et debordez.... Les femmes sont étrangement impudiques et les hommes non moins vicieux[1].

Or, si l'on veut y prendre garde, cette conception, sous sa forme générale et réduite, a donné la charpente même de la tradition littéraire sur l'Orient; on en voit aisément l'origine. Les voyageurs ne pouvaient pas parler autrement d'un pays où ils avaient été en général accueillis avec beaucoup d'empressement, et où ils avaient trouvé les faciles plaisirs que les escales d'Orient réservent aux navigateurs[2].

1. Pyrard de Laval, *ouvrage cité*, I, 331.
2. Entre autres détails (et je choisis parmi les moins délicats à rapporter) ils ont connu et apprécié les « madame Chrysanthème » du

Mais cette conception trop rudimentaire, sans exotisme vrai, va se développer rapidement dans le dernier tiers du XVIIe siècle. C'est que les voyages se sont multipliés, et qu'on les a faits dans un autre esprit, avec plus de profit.

II

On a déjà remarqué qu'aux environs de 1660 le nombre des relations de voyage doubla tout d'un coup, et que la faveur du public pour ce genre de livres ne fit que croître ensuite. Pendant près d'un siècle — trois quarts de siècle environ, de 1665 à 1745 — il en a été donné à l'impression et à la lecure un nombre considérable[1]; et les conséquences ont été immédiates sur la formation du goût exotique. Avant de parler des résultats, disons quelques mots du mouvement lui-même.

Si l'on dresse une liste, aussi complète que possible, des récits de voyage parus à la fin du XVIIe siècle et dans le cours du XVIIIe, il est certaines constatations qu'on ne pourra pas manquer de faire : d'abord cette activité de production s'est ralentie brusquement vers 1745; ensuite sa marche n'a pas été uniforme, et l'on peut, sans trop d'artifice, y distinguer deux moments.

Dès 1665, il est évident que les lecteurs accueillent avec une faveur nouvelle les petits livres qui viennent leur parler des contrées orientales; mais libraires et auteurs hésitent et tâtonnent encore; assurés enfin des dispositions du public, ils se mettent à la tâche, et dès lors, jusqu'à la

temps. « Lorsque les étrangers viennent en ce lieu (dans l'Inde), ils acheptent des femmes pour autant de temps qu'ils veullent demeurer et sans qu'elles en demeurent scandaliseez. » (Fr. Martin, *ouvrage cité*, p. 41.)

1. Quelques libraires semblent s'en être fait une spécialité : Barbin à Paris, Benoît Rigaud à Lyon.

fin du XVII[e] siècle, il est peu d'années où ne soient publiées une ou deux relations de voyage; le mouvement est régulier; si l'on tient aux chiffres, on ne sera pas éloigné de la vérité en comptant qu'il en paraît environ quatre tous les trois ans[1]. L'Inde surtout, la Turquie et la Perse ensuite, semblent être les pays sur lesquels on aime le mieux à s'instruire. C'est l'époque de Tavernier, de Chardin, de Bernier[2].

Mais le XVIII[e] siècle naissant demande plus encore; la production augmente tout à coup de près d'un tiers; elle est particulièrement abondante entre 1710 et 1730 : les auteurs du temps nous en avertissent d'ailleurs[3]. On ne forcera pas beaucoup la réalité en disant qu'il est publié en moyenne deux volumes par an. L'Inde tient toujours de beaucoup la première place; la Turquie est un peu délaissée, la Perse reste au même rang; mais le Japon et surtout la Chine s'inscrivent honorablement dans une liste où jusqu'alors ils ne figuraient pour ainsi dire pas[4].

1. Je fais entrer en compte les rééditions.

2. Voici *les principaux* ouvrages parus dans cette période : Thévenot, *Récit d'un voyage fait au Levant*, 1665. — Daulier Deslandes, *Beautés de la Perse*, 1673. — De la Haye et Caron, *Voyage aux Grandes Indes*, 1674. — Thévenot, *Suite du voyage au Levant*, 1674. — Tavernier, *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, 1676. — *Relation d'un voyage fait aux Indes orientales*, 1677 — Thévenot, *Voyages* (Inde), 1684. — Dellon, *Relation d'un voyage aux Indes orientales*, 1685. — Chardin, *Voyages en Perse et autres lieux de l'Asie*, 1686. — Le P. Tachard et de Choisy publient deux *Voyages au Siam*, 1686 et 1687. — De la Haye et Caron, *Journal du voyage des Grandes Indes*, 1698. — Fr. Bernier, *Voyages* (Inde), 1699. — P. Lucas, *Voyages* (Levant), 1704.

3. « Quelque grand que soit le nombre des voyages qui ont été imprimés dans les deux derniers siècles, on peut assurer que la curiosité du public n'est point rassasiée et on a tout lieu d'espérer de lui plaire en multipliant ces sortes de livres » (*Troisième voyage du sieur Pierre Lucas*, Paris, 1719, Préface. — Voir aussi dans le *Mercure galant* de mai 1721, p. 1, un article sur les voyages et les voyageurs en Asie. Mêmes déclarations en tête de l'*Histoire de la Navigation*, Paris, 1722. Consulter L. Claretie, *Lesage romancier*, p. 60 et suiv., sur le goût du public pour les voyages au début du XVIII[e] siècle.

4. Outre les rééditions nombreuses de Tavernier, Chardin, Thévenot et Bernier, voici les principaux ouvrages de cette période : *Recueil des*

L'époque des grands voyageurs semble passée, et il n'y a plus de nom qu'on puisse opposer à ceux de Chardin et de Bernier, mais l'ensemble de ces récits n'en est pas moins fort estimable.

En 1746 commence la publication d'une grande *Histoire générale des voyages*, dont les vingt volumes parurent lentement, un tous les deux ans environ[1]. Dès la première vue, une entreprise de ce genre est bien significative; si ses éditeurs prétendent rassembler en une même collection les récits les plus intéressants, c'est apparemment qu'ils ne craignent plus l'apparition incessante de relations originales, *de nouveautés*, qui eussent fait bien du tort à leur entreprise. Ils ont l'air de vouloir, en lui élevant un monument convenable, dont en bons architectes ils tireront profit, clôturer dignement une période illustre de l'histoire des voyages. Or leur instinct de libraire a merveilleusement deviné la réalité; le nombre des voyages publiés diminue brusquement des deux tiers, et il n'en paraît plus guère qui puissent s'imposer à l'attention enfin lassée du public[2]. Les voyageurs ont fait leur œuvre; écrivains et lecteurs y ont puisé, ils se sont adressés aussi à d'autres sources. On croit désormais connaître l'Orient.

Pendant ces quatre-vingts années, il avait paru environ cent cinquante relations de voyage (une centaine seulement si l'on élimine les rééditions); la Turquie, la Perse, l'Inde,

voyages de la Compagnie des Indes orientales, 1710. — Du Bellon, *Voyage aux Indes*, 1711. — Tournefort, *Voyages* (Levant), 1717. — *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales*, 1721. — Luillier, *Nouveau voyage aux Grandes Indes*, 1726. — Le Gentil, *Voyage* (Chine), 1730. — De Saumery, *Mémoires et aventures...* (Levant), 1732. — D'Arvieux, *Mémoires* (Turquie et Levant), 1735. — Tollot, *Nouveau voyage au Levant*, 1742. — *Voyage de M. Schaw dans plusieurs provinces de la Barbarie*, traduit de l'anglais, 1743..., etc.

1. Paris, 1746 à 1789, 20 volumes. Tables au tome XVI.

2. Les voyages de A. Du Perron (1771) et de Niebuhr (1774) sont plutôt des études scientifiques. Il faut noter pourtant : G. Anson, *Voyage autour du monde* (Chine), traduit de l'anglais, 1749.

la Chine, le Siam s'y étaient successivement révélés, et si le public en a reçu une sérieuse instruction, ce n'est pas seulement parce que les récits furent nombreux, mais aussi et surtout parce que les voyages eux-mêmes avaient été faits avec beaucoup de soin et racontés fort diligemment.

Le recrutement du personnel, si l'on peut dire, avait été singulièrement amélioré. On ne chargera pas beaucoup la mémoire des premiers voyageurs en écrivant qu'ils furent surtout des aventuriers; or quand on court les aventures, c'est d'ordinaire par tempérament, ou par profit, quelquefois aussi parce qu'on s'est réduit à ne pouvoir mener une autre vie. Ceux qui vinrent après eux, n'avaient point les mêmes raisons de s'expatrier; ils tenaient fort bonne place dans la société du temps, fréquentaient chez les grands, et n'eussent pas été embarrassés à se donner en France des situations honorables et de repos. Thévenot est neveu d'un garde de la Bibliothèque du roi, et a occupé sa jeunesse à de bonnes études; Louis XIV accorde à Tavernier[1] l'honneur d'une audience et lui fait délivrer des lettres de noblesse; Chardin est chevalier et, lorsque la révocation de l'Édit de Nantes le force à se réfugier en Angleterre, le roi Charles II ne fait aucune difficulté à lui marquer une extrême faveur; Lucas est antiquaire de Louis XIV, et Philippe V d'Espagne, quand il veut se créer à Madrid un cabinet royal d'antiquités, lui en offre la charge et avec elle les honneurs. Bernier, ami de Racine, de Boileau, de Molière, écrivain lui aussi, a auprès de ses contemporains une célébrité de fort bon aloi. Il est le type du nouveau voyageur; et toutes les qualités qui désormais vont rendre si profitables au public les relations de voyage, Bernier les rassemble en lui.

1. Voir Ch. Joret, *J.-B. Tavernier*, Paris, 1886.

« Bernier est un philosophe[1] »; il a étudié la médecine jusqu'à se faire recevoir docteur à la faculté de Montpellier; comme les savants du XVIe siècle, il a voyagé à travers l'Europe; il a suffisamment approfondi la philosophie de Gassendi pour en devenir un excellent vulgarisateur; il commence à se faire connaître. Brusquement, vers trente-cinq ans, il se décide à partir pour l'Inde et n'en revient qu'après douze ans de séjour; fort en faveur auprès du Mogol, médecin d'Aureng-Zeb, il a pu assister, en témoin informé, à de très grands événements; il a pu disposer, pour que ses connaissances sur l'Asie fussent excellentes, de très précieuses ressources, celles surtout que lui donnait son crédit auprès de l'empereur. Il reparaît en France et tout de suite trouve accueil dans la société littéraire; « le Mogol », comme on l'appelle, peut s'enorgueillir de l'amitié de La Fontaine, de Racine, de Boileau, de bien d'autres; il conte ses aventures, étudie Gassendi, et rédige le récit de ses voyages qui ne paraîtront qu'après sa mort. Mais déjà l'on en sait la substance[2]; on est assuré de pouvoir lire cette relation avec confiance, tant l'auteur a d'autorité en la matière.

L'autorité, c'est justement là ce qui manquait le plus aux premiers voyageurs, car ils n'avaient aucune des qualités qui la donnent; il leur manquait une éducation spéciale, une préparation aux voyages, dont ne sont point dépourvus leurs successeurs. D'abord sans avoir tous, comme Thévenot, passé plusieurs années de leur jeunesse à l'étude préalable des langues orientales[3], ils savent du moins le parler des hommes chez qui ils vont habiter. Puis ce sont des

1. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. CLVII; il l'oppose à Tavernier, qui « parle plus aux marchands qu'aux philosophes ».
2. Voir dans le *Journal des Savants* de 1688, deux articles de lui.
3. Sous la direction de son oncle, Melchisédech Thévenot, bibliothécaire du roi.

gens d'études; Bernier est médecin, Lucas archéologue de profession; même ceux qui ne sont point spécialistes, le marchand Tavernier, et le joaillier Chardin, savent le prix et l'utilité des recherches. Ils ont tous une instruction assez grande, une intelligence assez cultivée pour ne point se laisser trop prendre aux erreurs ordinaires de l'observation : ils savent interpréter, ils sont capables de regarder, de chercher, d'expérimenter presque. Enfin leur observation ne fut point hâtive; tous ils ont fait séjour dans le pays dont ils décrivent les mœurs : Bernier y reste douze ans, Tavernier y fait successivement six voyages. On se souvient du docteur anglais que Bernardin de Saint-Pierre a représenté dans *la Chaumière indienne*; la Société royale de Londres l'a délégué vers les brahmanes, pour qu'il leur pose trois mille et cinq cents questions sur l'ensemble des connaissances humaines et divines! Il est fort possible que les voyages de Bernier aient inspiré à l'auteur l'idée de son personnage; en tout cas Bernier, et, avec lui, presque tous les voyageurs de cette nouvelle période, ressemblent vraiment au docteur anglais; leurs questions n'ont pas été si nombreuses, ni peut-être si judicieuses, mais ils en ont posé beaucoup; et, pour la solution, ils se sont adressés aux gens du pays, Indiens ou Persans.

Aussi la matière de leurs récits de voyage est-elle d'une vraie et profitable richesse; « le joaillier Chardin qui a voyagé comme Platon n'a rien laissé à dire sur la Perse[1] ». Les détails sont exacts et précis, soit qu'il s'agisse d'indications géographiques, de longueurs de route, ou de traits de mœurs; on en a banni les histoires stupides et les révélations étranges, qui déshonoraient les anciens volumes et violentaient par trop la bonne volonté du lecteur; même en

1. J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, note 10.

donnant sa confiance, il gardait quelque malaise. Cartes et gravures se sont multipliées, et les dessins ne sont point seulement pour satisfaire l'imagination; ils sont des relevés intéressants de monuments, ou des reproductions fort curieuses de costumes[1]. Il y a bien encore de nombreuses anecdotes, dont ne saurait se passer le lecteur, et surtout le voyageur, mais ce n'est plus là le principal du livre; les recherches archéologiques, les coutumes politiques des nations d'Asie, leurs dogmes religieux, leurs croyances et leurs pratiques, le détail de leurs mœurs, voilà à quoi s'emploient surtout les auteurs; et s'ils ne se privent point tout à fait des hors-d'œuvre, du moins tâchent-ils à en tirer quelque utilité.

C'est qu'en effet leur livre a presque toujours une intention autre que celle d'amuser et de raconter. Le titre de l'ouvrage de Bernier est, de soi, significatif : « Voyage de François Bernier, contenant la description des États du Mogol... où il est traité des richesses, des forces, de la justice et des causes principales de la décadence des États de l'Asie ». Circulation monétaire[2], force apparente du gouvernement mogol, théorie qui fait du souverain le propriétaire absolu des terres[3], Bernier étudie tous ces points comme ferait un économiste du XVIIIe siècle; il ne se borne pas d'ailleurs à des constatations, et il explique les avantages ou les inconvénients de pareilles institutions; déjà, ainsi que plus tard Voltaire, il cherche dans l'Orient un profit philosophique. Il va plus loin encore; quand il rapporte les coutumes religieuses de l'Inde, sa clairvoyance et son bon sens sont tels qu'on croirait lire des chapitres fort bien faits d'une moderne histoire des reli-

1. Voir surtout Chaulmer et Bernier.
2. Bernier, I, 269 (édition de 1699, Amsterdam, 2 volumes).
3. I, 210.

gions [1]. Bernier a tracé quelques chemins à ce nouveau genre de recherches dans sa « Lettre à M. Chapelain touchant les superstitions, étranges façons de faire et doctrines des Hindous ou gentils de l'Hindoustan, d'où l'on verra qu'il n'y a opinion si ridicule et si extravagante dont l'esprit de l'homme ne soit capable [2] » ; avec une attitude aussi excellente de l'esprit, il a pu écrire par exemple sur les fakirs [3] de fort bonnes choses, que n'ont point trop démenties des observations récentes et plus minutieuses.

Comme lui, avec des mérites moindres, tous les voyageurs de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe ne sont pas satisfaits d'avoir bien observé ; ils réfléchissent sur ce qu'ils ont vu, jugent et se croient tenus de dire leurs conclusions. Assurément ils sont bien loin encore de posséder toutes les qualités qu'Anquetil Du Perron réclamera du voyageur, laissant entendre qu'il en était lui-même l'image parfaite :

> Le vrai voyageur, c'est-à-dire celui qui, aimant tous les hommes comme ses frères, inaccessible aux plaisirs et aux besoins, au-dessus de la grandeur et de la bassesse, de l'estime et du mépris, de la louange et du blâme, de la richesse et de la pauvreté, parcourt le monde... ; s'il est instruit, s'il a un jugement sain, il saisit sur le champ le ridicule, le faux d'un procédé, d'un usage, d'une opinion [4].

Tavernier, Bernier, Chardin n'ont point prétendu à cet idéal de juge incorruptible ! mais leurs ouvrages n'en sont pas moins devenus la source d'informations la plus précieuse sur l'Orient : Voltaire, qui a tant lu et tant amassé de documents, pour écrire son *Essai sur les mœurs*, les cite de préférence à tous autres quand il parle de l'Inde ou de la Perse.

1. Voir dans la notice de Picavet (*Grande Encyclopédie*, v° BERNIER) une appréciation fort juste du mérite de Bernier.
2. II, 97.
3. II, 123.
4. *De la dignité du Commerce*, Paris, 1789. Préface.

III

Quelle vision avaient-ils donc donnée de l'Orient?

De cet ensemble de récits, le public, aux premières années du XVIIIe siècle, avait pu se composer une image moins simpliste, plus riche en détails que celle dont il s'était jusque-là contenté. Tâchons de retracer, d'après ces vieux livres, les linéaments au moins de la conception nouvelle; ce travail ne sera point tout à fait artificiel, puisqu'il est le même en somme qu'exécuta lentement, et par efforts dispersés, l'esprit des lecteurs d'alors : avec les lignes et les couleurs communes à toutes ces peintures, ils construisirent une sorte d'Orient-type, factice et incomplet, qu'il n'est pas difficile de rebâtir après eux; nous avons gardé les mêmes matériaux dont ils usèrent, et il est facile de retrouver soit dans la littérature du temps, soit dans notre tradition moderne, qui en est encore le prolongement, le plan suivant lequel ils furent disposés.

En réalité les voyages ont peu appris sur les paysages d'Asie; le cadre resta tout à fait insuffisant, et bien peu de gens, j'imagine, pouvaient placer à l'arrière-plan de leurs visions exotiques un maigre palmier ou quelque claire mosquée. En revanche l'homme d'Orient se présenta à l'esprit des hommes d'Europe, grâce aux récits des voyageurs, sous des traits fort précis; et ces données, qui furent les premières, constituèrent véritablement tout le support de la tradition littéraire en formation.

L'Oriental est bel homme, plein d'esprit, d'imagination et d'intelligence; il aime la gloire et n'est pas exempt d'une honnête vanité. Au reste il est « galant, gentil, poli, bien élevé[1] ». La race semble donc extrêmement sociable; et

1. Chardin, *Voyages*, Paris, 1686, IV, 99.

les voyageurs répètent volontiers qu'ils n'ont eu la plupart du temps qu'à se louer de l'accueil qu'on leur a donné; ils exaltent l'humanité, l'hospitalité et la tolérance des gens d'Asie :

Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs des Persans, c'est leur humanité envers les étrangers : l'accueil qu'ils leur font et la protection qu'ils leur donnent, leur hospitalité envers tout le monde, et leur tolérance pour les religions qu'ils croient fausses et qu'ils tiennent même pour abominables [1].

C'est là un trait que les Français se rappelleront avec une particulière mémoire, et l'on verra que l'Asiatique tolérant ou le Chinois philosophe deviendront au XVIII[e] siècle de faciles lieux communs. L'impression du premier abord est donc excellente et c'est elle que retiennent les lecteurs; on leur dira bien que les hommes d'Orient sont paresseux, querelleurs, menteurs, dissimulés, flatteurs et fourbes, rien n'y fera; la médaille où ils sont maintenant gravés a bien un revers, mais on ne la retourne jamais, tant la figure elle-même a un profil gracieux et sympathique. Ou plutôt, comme il faut partout, même en littérature, des boucs émissaires, on chargea de tous ces défauts un malheureux peuple : les Chinois. S'ils n'avaient été connus que par les voyageurs, et s'ils n'avaient pas eu par la suite des avocats fort ardents à les réhabiliter, jamais le public n'eût consenti à les voir dans l'attitude solennelle et décente que leur a toujours donnée Voltaire. De petits hommes, jaunes et laids, aux yeux bridés, buvant du thé dans de petites tasses, très polis et se confondant en salutations réciproques, ne songeant au surplus qu'à vous tromper [2], telle est l'image bien peu favorable que traçaient des Chinois les

1. Chardin, IV, 101.
2. Voir surtout G. Anson, *Voyage...*, Amsterdam, 1749. L'ouvrage fut très lu.

voyageurs. Cette vision fut corrigée par la suite; mais il n'en resta pas moins chez les Français une prédisposition, peut être vivante encore aujourd'hui, à ridiculiser le Chinois et la Chine, tandis qu'il donnait toute sa sympathie aux autres hommes d'Orient[1].

L'imagination les habillait ensuite d'une manière assez fantaisiste; des robes flottantes, des turbans plus ou moins longs, plus ou moins épais, des aigrettes surmontant la tête... on était vite satisfait. Les descriptions précises pourtant ne manquaient pas; mais elles étaient trop minutieuses pour qu'on pût en garder autre chose qu'une image très générale, celle que donnaient les quelques gravures encartées dans l'ouvrage.

D'ailleurs on préférait s'enrichir de connaissances plus substantielles et l'on était fort curieux d'apprendre, par exemple, comment les Orientaux étaient gouvernés. Les rois de ces contrées jouissaient d'un pouvoir merveilleusement despotique[2] :

Il n'y a assurément aucun souverain au monde si absolu que le roi de Perse; car on exécute toujours exactement ce qu'il prononce, sans avoir égard, ni au fond, ni aux circonstances des choses, quoiqu'on voie la plupart du temps clair comme le jour qu'il n'y a nulle justice dans les ordres et souvent pas de sens commun [3]. — Le roi est un dieu : « on rampe devant lui [4] ». — Ils croient que les rois sont naturellement violents et injustes, qu'il faut les regarder sous cette idée, et cependant que quelque injustes et violents que soient leurs ordres, on est obligé d'y obéir, excepté les cas de la religion ou de la conscience. Une de leurs manières de parler est de dire « faire le roi » pour dire opprimer quelqu'un et violer la justice[5].

1. « Ces loix genantes et cette gravité cérémonieuse ont beaucoup choqué les premiers Européens qui ont voyagé chez ce peuple. De là le ridicule qu'ils ont affecté de lui donner et qui a jeté de si profondes racines que la gravité chinoise a passé en proverbe. » (*Histoire moderne des Chinois...*, Paris, 1755, I, 363.)
2. Voir Tavernier, t. I (édition de 1676), et Chardin, t. VI.
3. Chardin, VI, 18. — Voir Tavernier, I, 579.
4. *Les beautés de la Perse*, Paris, 1672, p. 10.
5. Chardin, VI, 11.

Le bon Chardin, fidèle sujet du roi Louis XIV, n'aurait certes pas écrit de telles phrases s'il avait réfléchi un moment de quel usage elles pourraient être aux mains des philosophes, peu respectueux de la royauté; grâce à lui, grâce à d'autres, la conception du despotisme oriental a tenu une large place dans l'œuvre de Montesquieu ou de Voltaire. Il disait candidement les inconvénients du despotisme, la cruauté des rois orientaux, leurs abus de pouvoir, la rage qu'ils ont de tout sacrifier à leurs passions. Il ne prévoyait pas qu'un jour prochain viendrait où, à cause de lui peut-être, Louis XV serait représenté sous les traits d'un monarque asiatique[1]; où les critiques qu'on ferait d'un imaginaire gouvernement persan s'appliqueraient intentionnellement et mot pour mot à la royauté française[2]. De même, lorsqu'on nous montrait, avec tout le sérieux qui convient à une exacte relation de voyage, les pachas turcs, les khans de Perse, ou les gouverneurs tartares oppresser et piller les provinces dont ils avaient la garde, sans que jamais les plaintes de la population pussent se faire entendre jusqu'au trône du roi, n'y avait-il pas là comme une invite aux faiseurs de satire? pourquoi ne pas affubler de noms siamois ou de costumes indiens les intendants de Louis XV, et exposer dans un petit conte oriental, d'allure anodine, les vices d'une administration corrompue et d'une justice vénale, les injustices du favoritisme? La tâche était en tout cas rendue facile, tant Tavernier et vingt autres avaient pris soin de nous expliquer par le détail la constitution des gouvernements orientaux, en marquant à chaque instant leurs analogies avec les gouvernements européens.

1. Par exemple, *lès amours de Zeokinizul*, 1746 (œuvre de Crébillon).
2. Par exemple, *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse*, 1745. Voir 2e partie, chap. III de ce livre.

Ils s'étaient aussi beaucoup intéressé — et leurs lecteurs avec eux — aux croyances religieuses des peuples d'Asie. Toujours ils avaient cru voir à la base un fatalisme merveilleusement placide. « Ils sont fort philosophes sur les biens et les maux de la vie, sur la crainte et l'espérance de l'avenir [1]. » Leurs idées morales paraissaient d'ordinaire pures et élevées; c'était du moins l'impression que donnaient les sentences orientales, écrites en un style imagé et fleuri, qui, dès lors, commençaient à faire fortune dans les pays de l'Occident [2]. Quant aux religions, à l'exception peut-être de la chinoise dont les voyageurs entendirent parler, mais qu'ils ne connurent pas, on les modelait toutes sur l'islamisme, lui-même bien simplifié. Ce qui y frappait surtout l'Européen, c'était cette conception toute matérielle du paradis [3], thème futur des plaisanteries de Montesquieu, qui transformait la demeure éternelle des âmes en un délicieux harem, où jaillissaient de fraîches fontaines, et où, sur des tapis, se couchaient, indolentes et nombreuses, de belles femmes dévêtues. Puis c'étaient des superstitions sans fin : croyances à la divination, à la magie noire, aux talismans, aux amulettes, aux sorts, aux astrologues et aux devins; prescriptions relatives à la purification des corps; Tavernier, Chardin, Bernier racontaient tout au long et très sérieusement ces pratiques, comme ils auraient fait les dogmes du christianisme. N'était-ce pas là en effet la religion des peuples qu'ils avaient visités? De même ils disaient l'avidité des bonzes, les ruses grossières par lesquels les talapoins de Siam imposaient leur autorité, les jongleries extravagantes avec lesquelles les fakirs épou-

1. Chardin, IV, 99.
2. Outre les maximes citées par les voyageurs, voir l'ouvrage de Galland, *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux*, Paris, 1694.
3. Tavernier, t. I.

vantaient la crédulité des Hindous[1]. Aussi le temps n'était pas loin où l'on raconterait les atrocités des bonzes, quand on voudrait dauber sur le clergé et l'Église; où l'on insinuerait qu'entre les fakirs et les moines, il y avait cette différence surtout que les uns se promenaient nus par la ville et que les autres s'affublaient d'une soutane, mais qu'à cela près leur vie était confraternelle et identique. Bien plus, les voyageurs s'attachaient, par endroits, sans malice et plutôt par un curieux étonnement de l'esprit, à faire ressortir les analogies des croyances persanes, par exemple, avec celles des chrétiens; ils notaient les ressemblances de détail, et les plus avisés de leurs lecteurs devaient forcément être incités à des rapprochements. Par là on pouvait introduire un profitable et cauteleux scepticisme; les philosophes du XVIII[e] siècle, surtout Voltaire, ont usé et abusé du procédé.

Mais plus que le caractère des Turcs, le gouvernement des Persans, ou la religion des Hindous, ce qui, dans les relations de voyage, intéressa surtout, ce fut ce qu'on apprit de l'amour, tel que les Orientaux le comprenaient et le pratiquaient. Quand ils en viennent à ce chapitre — et tous y viennent — les auteurs semblent ne devoir jamais épuiser leur matière; Bernier, le philosophe, s'en excuse, mais il fait tout comme les autres[2]. Les détails étaient naturellement scabreux; toutefois les auteurs n'avaient point de scrupule, puisque c'étaient là des mœurs étrangères et lointaines. Chardin eut un jour de l'embarras; il s'en tira vite :

Au reste j'avertis les jeunes personnes qui lisent cette relation que comme il y a des matières dans ce chapitre.... qui n'ont pu être traitées avec tant de circonspection que la lecture ne fasse naître

1. Voir surtout Tavernier, I, 379. — Bernier, II, 123.
2. « Je ne craindrai pas de dire ici un mot en passant de quelques intrigues d'amour. » (Bernier, I, 17.)

l'idée de choses qui, quoiqu'innocentes, ne laissent pas de blesser la pudeur, je leur conseille de passer au chapitre de la Prière, ou de lire celui-ci avec tant de précaution qu'elles puissent passer par-dessus toutes ces sortes d'endroits là [1]. —

Peut-être il est de ses jeunes lectrices qui l'écoutèrent! mais la majorité du public se précipita avec entrain vers ce spectacle divertissant.

Dans cet Orient charmeur, les voyageurs avaient trouvé de faciles aventures, et leur modestie littéraire n'allait pas jusqu'à les cacher, ou même à se priver d'y faire longuement allusion; officiers de marine, quartiers-maîtres de l'époque, ou même simples touristes, ils conservaient le souvenir de rapides et vives passions : des regards les avaient fait naître, que laissaient tomber sur eux, à travers des fenêtres aux barreaux de fer, dans des rues étranges, de belles dames turques; la peur d'une vengeance toujours terrible, la difficulté des rendez-vous, la singularité du cadre, bien d'autres choses encore les rendaient assez peu oubliables, pour que déjà on se plût à nous décrire amoureusement la beauté d'une amie persane, ou le charme d'une maîtresse hindoue :

L'extrême contrainte avec laquelle elles sont gardées leur fait faire trop de chemin en peu de temps. Les plus vives font quelquefois arrêter par leurs esclaves les gens les mieux faits qui passent dans les rues. Ordinairement on s'adresse à des Chrétiens.... Les esclaves juives qui sont les confidentes des Turques... mènent souvent avec elles de beaux jeunes garçons déguisés en fille [2].

Peut-être quelque douloureuse Aziyadé de l'époque souffrit-elle de la concurrence d'une « grande dame », d'un Séniha hanum, qui vint, jusque chez elle, inquiéter la fidélité de son amant européen! On assurait même que certains

1. Chardin, VII, 115.
2. Tournefort, *Relation d'un voyage dans le Levant*, 1717, II, 94.

harems étaient de vraies Tour de Nesle exotiques[1]; de beaux jeunes hommes — des Français surtout, remarquait-on avec une certaine fierté — y étaient attirés, et bientôt un soupirail laissait tomber leur cadavre dans les eaux de la Corne d'Or, immobiles sous une lune claire. Tout était permis en ces pays d'Asie; la religion d'ailleurs enseignait que c'est péché de résister à l'amour. Combien l'imagination galante des Français devait s'exciter à de tels récits!

La contrée était vraiment bénie : on y mariait les enfants à neuf ou dix ans, quelquefois à cinq ou six! les parents étaient les premiers à chercher une concubine à leur fils, dès que celui-ci avait atteint sa seizième année[2]! Les hommes ne connaissaient pas avant la nuit du mariage la femme qu'ils épousaient; mais la polygamie, loi religieuse, était là pour les consoler des désillusions possibles; ils pouvaient recommencer plusieurs fois et renouveler, selon leurs désirs changeants, la recherche de leur idéal amoureux; d'ailleurs les danseuses et les bayadères s'offraient pour les distraire de leurs amertumes matrimoniales. Si ces tristesses devenaient trop âpres, il leur était facile d'y mettre fin : le mariage n'avait rien de sérieux, n'étant « autre chose qu'un contrat civil que les parties peuvent rompre[3] ». Aussi que de divorces! mais la loi avait prévu les repentirs, et il était parfaitement admis qu'on renvoyât et qu'on reprît sa femme sous le contrôle bienveillant du cadi, jusqu'à trois fois; alors seulement le mariage devenait indissoluble. Les Français, au temps de la Régence, durent estimer que les hommes d'Orient jouissaient d'un bonheur bien enviable.

Mais le principal de leurs imaginations exotiques alla

1. Baudier, *Histoire générale du sérail*, 2e éd., 1626, p. 158.
2. Chardin, IV, 108.
3. Tournefort, II, 88.

vers les harems privés et les sérails royaux, dont on leur avait permis de gâter l'intimité par de hardis regards. On se prit d'une grande sympathie, littéraire et ironique, pour les eunuques dont la condition infortunée provoquait à la fois la pitié, l'étonnement et le rire; ils eurent un énorme succès; mais c'est aussi qu'on n'ignorait plus rien de leur existence[1]; on savait précisément en quoi les eunuques blancs différaient des eunuques noirs, et comment leurs fonctions n'étaient pas tout à fait celles des muets : on répétait volontiers qu'ils ressentaient des passions violentes, et que quelques-uns d'entre eux, très riches, avaient des sérails. La matière sera abondante pour certains faiseurs de romans pornographiques : Montesquieu, et bien d'autres avec lui, exploiteront le riche thème de plaisanteries qu'offrait cette surveillance continuelle d'un troupeau de femmes très blanches, gardées par des esclaves très noirs, armés d'une autorité absolue, et pourtant abjects, vils et méprisés par celles-là même qu'ils dominaient.

Cette condition des femmes d'Orient avait bien de quoi étonner le public français; elles vivaient, enfermées dans les chambres d'un harem, ou derrière les murs d'un sérail royal, n'en sortant que sous prudente escorte, encloses presque en de véritables caisses, de l'approche desquelles on chassait les curieux, avec assez de brutalité parfois pour les tuer. Elles consumaient leur existence dans l'oisiveté[2], à des intrigues, à des amusements d'enfants, à des passions dénaturées aussi, sur lesquelles certains auteurs sont décidément inépuisables[3]. Malgré l'étroite garde où on les

1. Voir surtout : Baudier, Tournefort, Tavernier, Chardin.
2. Voir surtout Chardin, t. VI. — Tavernier, *Relation de l'intérieur du sérail du Grand Seigneur*, Paris, 1675, souvent réimprimé.
3. Voir surtout Baudier.

tenait, elles savaient encore tromper leur mari, tant la femme, disent les naïfs auteurs de relations, est partout la même : habile, dissimulée et trompeuse! La Roxane de Montesquieu n'aura cure d'être fidèle à Usbek; en lisant mainte page de Chardin ou de Bernier, on croit presque voir se dérouler le roman oriental qui occupe tant de place dans les *Lettres persanes*. Par intervalles, d'horribles tragédies venaient épouvanter l'oisiveté des harems : l'amour était terrible en Orient :

Ce ne sont pas des amourettes comme les nôtres qui n'ont que des aventures galantes et comiques; elles sont toujours suivies de quelque chose d'horrible et de funeste [1].

Mais ces drames d'amour, de sang et de mort ne pouvaient que rehausser la haute idée que les Français s'étaient donnée d'un Orient voluptueux.

On consentait bien à faire exception pour les femmes chinoises et les veuves indiennes; mais l'explication qu'on donnait aussitôt de cette vertu, gravement proclamée, ne pouvait que confirmer l'opinion déjà faite du lecteur. On racontait que les veuves indiennes ne manquaient jamais à se brûler sur le bûcher de leur mari mort [2]; mais aussitôt on arrêtait l'admiration naissante; c'était, paraît-il, une excellente habitude que leur avaient fait prendre les maris : elles étaient un peu trop enclines, quand elles devenaient amoureuses d'un autre homme, à empoisonner leur époux, afin que leur passion n'eût plus d'obstacles :

Si l'on obligeait en Europe les femmes à se brûler après la mort de leurs maris, les morts subites ne seraient pas si fréquentes [3]!

1. Bernier, I, 17.
2. Thévenot, p. 250; Bernier, II, 127; *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales*, 1721; II, 185, etc.
3. *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales*, 1721, II, 186.

On exaltait aussi la prodigieuse fidélité des femmes chinoises :

Il n'y a point de pays au monde où les intrigues soient moins communes. Je ne conseille pas à nos faiseurs de romans d'en mettre la matière à la Chine s'ils veulent donner quelque vraisemblance à leurs fictions. C'est peut-être le seul pays de la terre où la jalousie des maris ait rendu les femmes sages [1].

Mais on avait soin de nous apprendre que cette jalousie était fort industrieuse; les femmes de ces hommes jaunes avaient le pied petit et déformé; c'était avec une intention délibérée qu'on leur infligeait cette torture héréditaire; ainsi elles resteraient à la maison, et ne pourraient pas, comme les y eût portées leur complexion amoureuse [2], courir à des rendez-vous d'amants! Ces vertus contraintes étaient désormais de bien piteux effet.

Avec un tel luxe de détails, une insistance aussi minutieuse et répétée, il n'est pas étonnant que l'idée d'une contrée infiniment voluptueuse soit devenue l'élément principal de la tradition littéraire sur l'Orient, telle qu'elle se forma à travers les récits de voyages. D'ailleurs elle satisfait trop certaines tendances générales de l'esprit, pour que le public, et surtout celui du XVIIIe siècle, n'y ait pas donné avidement crédit; soit au théâtre, soit dans le roman, l'Orient a fourni une ample matière, comme on le verra, à une littérature plus ou moins délicatement érotique. Le « préjugé [3] » était devenu puissant, et l'on avait beau prétendre qu'une telle conception était souvent

1. Le Gentil, *Nouveau voyage autour du monde*, 1728, II, 70. Voir déjà dans M. Baudier, *Histoire de la cour du roi de Chine*, 1626 : « Le mérite de leur vertu a poussé la gloire de leur réputation jusques à notre contrée, elles qui sont éloignées de nous de tant de milliers de lieues ».

2. Le Gentil, II, 68.

3. Par exemple : Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. VII : « C'est un préjugé répandu parmi nous que le mahométisme n'a fait de si grands progrès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses ».

« calomnie[1] », personne n'en voulait démordre. Déjà le Matamore de Corneille avait eu soin, pour rendre ses bonnes fortunes moins invraisemblables, de les reculer jusqu'en Orient :

Les reines à l'envi mendiaient mes caresses;
Celle d'Ethiopie, et celle du Japon
Dans leurs soupirs d'amour ne mêlaient que mon nom.
De passion pour moi deux sultanes troublèrent;
Deux autres pour me voir du sérail s'échappèrent[2].

Plus tard Mme de Sévigné se croyait assez instruite sur la facilité de l'amour asiatique pour reprocher à Bajazet sa résistance à la passion de Roxane :

Les mœurs des Turcs y sont mal observées; ils ne font point tant de façons pour se marier[3].

Racine, de son côté, qui veut excuser les emportements amoureux de sa Roxane, écrit :

Y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connues que dans un lieu [le sérail], où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer[4].

« Jaloux comme un Turc » devient une expression familière[5]. Quand J.-J. Rousseau voudra évoquer les visions amoureuses dont il aimait à tourmenter sa solitude, il dessinera devant ses yeux « de grands yeux noirs à l'orientale[6] », ou se dira « entouré d'un sérail de houris[7] »; s'il prétend décrire la beauté extraordinaire d'une jolie Véni-

1. Voltaire, *Fragment sur l'histoire*, 1773.
2. *Illusion Comique*, acte II, sc. II.
3. Lettre du 16 mars 1672.
4. *Bajazet*, deuxième Préface.
5. Rousseau, *Confessions*, partie I, liv. I.
6. *Même ouvrage*, partie II, liv. VII.
7. *Même ouvrage*, partie II, liv. IX.

tienne, il ne peut s'en tirer que par un appel aux images voluptueuses de l'Orient :

Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les grâces de cette fille enchanteresse, vous resteriez trop loin de la vérité;... les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel[1].

La Fontaine, qui prenait la chose moins au tragique, avait, dans une ballade « sur le mal d'amour », écrit ces vers charmants :

Le mal d'amour est le plus rigoureux.
J'excepte amour qui se traite en Turquie
Dans les sérails de ces heureux bachas,
D'où cruauté fut de tout temps bannie,
Où douceur gît toujours entre deux draps.
Plaisirs y sont sur des lits de damas,
Chagrin jamais; jamais dame sauvage;
Jusqu'aux tendrons qui font apprentissage;
Tout est galant, traitable et gracieux.
Partout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux[2].

IV

Telle est, dans ses grandes lignes, et sous ses aspects principaux, l'image qui lentement, à travers tous les récits de voyage, s'était formée sur l'homme d'Orient. On n'attend pas que, par un travail, d'ailleurs peut-être impossible, nous tâchions de montrer ce qu'elle avait de trop factice ou de décidément erroné. Le public ne contrôla point cette vision qu'on ne lui avait point imposée, mais qui s'était faite comme d'elle-même. Tout au plus se préoccupa-t-il de la compléter, car il s'aperçut, son éducation

1. *Même ouvrage*, partie II, liv. VII. Voir aussi partie I, liv. V.
2. *Édition des Grands Écrivains*, t. IX, p. 40.

exotique se perfectionnant, que les voyages ne pouvaient être une source suffisante à la connaissance de l'Orient.

D'ailleurs les historiens et les philosophes l'y invitaient; il suffisait d'un peu de sens critique pour comprendre que, en outre des hâbleries, et des défaillances particulières de l'observation, il y avait une puissante cause d'erreur à laquelle les voyageurs se heurtaient fatalement : c'est ce que la philosophie baconienne appelle le danger des *généralisations hâtives*.

Il faut lire avec un esprit de doute, dit Voltaire, presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. Un cas particulier est souvent pris pour un cas général [1]. — C'est souvent dans les voyageurs qu'on trouve le plus de mensonges imprimés.... Je ne parle que de ceux qui trompent en disant vrai; qui ont vu une chose extraordinaire dans une nation et qui la prennent pour une coutume, qui ont vu un abus et qui le donnent pour une loi.... L'Alcoran dit qu'il est permis d'épouser quatre femmes à la fois : donc les merciers et les drapiers de Constantinople ont chacun quatre femmes, comme s'il était aisé de les avoir et de les garder. Quelques personnages considérables ont des sérails : de là on conclut que tous les musulmans sont autant de sardanapales : c'est ainsi qu'on juge de tout... Ils [les voyageurs] ressemblent à cet Allemand qui ayant eu une petite difficulté à Blois avec son hôtesse, laquelle avait les cheveux un peu trop blonds, mit sur son album : *Nota bene* : Toutes les dames de Blois sont rousses et acariâtres [2].

Voilà qui est parfaitement écrit, et c'est là la raison principale pour laquelle l'Orient littéraire du xviiie siècle a été souvent un Orient factice : mais ces lignes sont déjà de 1750 et bien des gens s'étaient passés et se passèrent encore des scrupules critiques de Voltaire.

Ce dont ils se rendaient assez bien compte, à la réflexion, c'est que la notion de l'Orient, donnée par les voyageurs, était bien étroite, et qu'elle convenait mal à l'ensemble des pays d'Asie. C'était l'Inde et la Perse à proprement

1. *Essai sur les mœurs*, chap. CXIII; suivent des exemples.
2. *Des Mensonges imprimés*, 1749, §§ 33 et 34. Voir *Fragment sur l'Inde*, 1773.

parler, et non pas l'Orient qu'ils avaient fait connaître[1]. Presque pas de voyages en Turquie; aucun pour ainsi dire chez les Arabes[2]; rien du Japon; presque rien de la Chine: on s'était en général arrêté à la côte[3]. Pourtant les Turcs, les Arabes et les Chinois ne restèrent pas inconnus aux Français du XVIIIe siècle; mais la connaissance particulière qu'on s'en fit, vint d'ailleurs; et par là l'idée de l'Orient, d'abord presque exclusivement hindou et persan, se trouva quelque peu modifiée, surtout étendue. Mais on ne saurait trop répéter, surtout au moment de passer à l'étude d'autres sources, que les voyageurs ont donné les premières curiosités et les plus anciennes connaissances : le principal de la tradition littéraire sur l'Orient leur est dû, et c'est pourquoi on a tenu à parler de leur œuvre avec assez d'étendue.

1. Encore mit-on assez longtemps à distinguer les deux Indes (Amérique et Asie); leur découverte, presque simultanée, les avait associées dans l'esprit du public européen. Dans *les Indes galantes*, ballet héroïque, 1735, la confusion paraît encore.

2. Voir surtout : d'Arvieux, *Mémoires* parus en 1735. — P. Martino, *Revue africaine*, 1905, p. 149. Les Arabes dans la comédie et le roman du XVIIIe siècle.

3. De Feynes, *Voyage...*, Paris, 1630, p. 161. — Vossius, *De vera ætate mundi*, 1669, p. 45. « Rari illuc se contulere, rariores qui in id regnum penetrare potuerunt : qui vero pedem inde rettulerit nemo. »

CHAPITRE III

RELATIONS COMMERCIALES, COLONIALES ET POLITIQUES

I. Les relations commerciales et l'Orient : services rendus par les marchands dans la formation du goût exotique. — Les compagnies de commerce : la réclame en faveur de l'Orient.
II. Les relations coloniales. — Influence de la colonisation française sur la connaissance de l'Inde et la place qu'elle a eue dans la littérature. — Intérêt que le XVIIIe siècle porte aux colonies.
III. Les événements politiques de l'histoire d'Asie : leur retentissement dans la littérature. Rapprochements et concordances : causes et effets.
IV. Les ambassades françaises en Orient : ambassadeurs ordinaires et extraordinaires, aventuriers.... — Influence directe et immédiate sur la production littéraire.
V. Enfin et surtout influence des ambassades venues d'Orient : leur succès, les enthousiasmes de la mode : les journaux, l'almanach, la chanson,... etc. De là, naissance de modes littéraires plus ou moins durables.

I

« Tavernier parle plus aux marchands qu'aux philosophes... », assure Voltaire[1]; et le reproche lui tenait à cœur puisqu'il l'a généralisé et s'est plaint, à plusieurs reprises, de la manière défectueuse dont *les marchands* faisaient connaître les pays d'Orient : « On est plus occupé à nous envoyer des côtes de Coromandel des marchandises que des vérités[2] ». L'Inde est « plus connue par les denrées

1. *Essai sur les mœurs*, chap. CLVII.
2. *Même ouvrage*, chap. CXLIII.

précieuses que l'industrie des négociants en a tirées de tous temps que par des notions exactes[1] ». Ne chicanons point Voltaire sur le bien fondé de ces critiques; il suffit qu'il nous indique, par ses récriminations, l'influence, très importante en effet, que les relations commerciales avec l'Orient ont eue sur la connaissance des pays d'Asie. On manquerait tout à fait, non pas seulement à la justice, mais à la vérité, si l'on ne disait, au moins brièvement, ce que la littérature a dû à l'initiative des négociants. Sans doute on pensera que Voltaire eût pu parler d'eux avec plus de considération.

Ils ont été de grands voyageurs et par là, quelque intérêt de gain qu'ils aient cherché dans leurs pérégrinations, ils ont enrichi par de multiples apports la notion que le public se forma des contrées orientales : Tavernier ne fut pas assez uniquement préoccupé d'acheter des diamants pour qu'il ne lui restât pas le loisir et la curiosité d'étudier fort diligemment les mœurs de l'Inde et de la Perse. A vrai dire, dans cette partie de leur tâche, les commerçants perdaient leur qualité distinctive; ils devenaient tout bonnement des voyageurs et le public, dans la masse des relations qui se présentaient à lui, ne faisait que des distinctions de mérite ou d'intérêt, non pas d'origine. Mais les marchands ont eu, par le côté purement commercial de leurs voyages, une action véritable, distincte de celle des autres voyageurs et qu'il faut tâcher à définir.

D'abord les « retours des Indes orientales », comme on disait alors[2], c'est-à-dire les cargaisons rapportées d'Inde, de Perse, de Turquie, ou même de Chine, ne faisaient pas seulement la richesse des négociants, elles entretenaient

1. *Même ouvrage*, chap. III.
2. Voir, par exemple, l'expression dans Arnould, *De la balance du Commerce*, 1791.

aussi dans le public une certaine curiosité profitable. Ce goût, au XVIIe siècle, est encore très loin d'être une passion de la mode, comme plus tard sous Louis XV; bien peu de salons sont ornés d'un paravent laqué, quelques rares pagodes apparaissent sur des cheminées privilégiées; on se montre comme étrangetés, des cabinets de la Chine; mais les soies, les épices, les « curiosités du Levant », les boîtes de laque, le thé, les porcelaines, etc., à peine débarqués des bateaux qui les ont amenés à Marseille par un interminable circuit, se répandent dans un cercle déjà étendu d'acheteurs[1]; d'année en année le commerce des produits exotiques se développe[2]. Assurément on paie fort cher pour avoir peu; mais n'est-il pas utile, et même assez agréable à l'acheteur que l'emplette ait été coûteuse? Il sera plus conscient ainsi de l'originalité de l'objet, et plus admirateur; grâce à l'espèce de sympathie que l'on a naturellement pour les objets de sa propriété, il se verra porté à trouver jolie une figure étrange, artistique un dessin désordonné. Le plaisir de montrer cette rareté à ses amis et de leur en donner l'envie, développera chez lui et chez eux une commune bonne volonté pour les pays d'où viennent ces luxueuses bagatelles. Puis elles constituent peu à peu comme une sorte de décor propice à l'imagination. Au XVIIe siècle on n'était guère difficile, et tous les menus objets d'Asie que les négociants donnèrent au commerce, furent un vrai magasin d'accessoires, encore pauvre, dont on tira parti pour la représentation de l'Orient. On lisait mieux un voyage en Turquie près d'un tapis persan,

1. On étudiera à la fin du volume la mode pour les objets d'Orient au XVIIIe siècle. Voir : Savary de Bruslons, *Dictionnaire universel du Commerce*, 1723, au mot : COMMERCE DE L'ASIE. — Du même, *le Parfait négociant*, 1721, et les ouvrages déjà cités de Bonnassieux et de Masson.

2. Voici les chiffres donnés par Arnould, *De la balance du Commerce*, 1791, I, 275. A la fin du règne de Louis XIV, il évalue les « retours des Indes » à 6 368 000 livres (en 1789, I, 281, il compte 33 300 000 livres).

on s'amusait plus à un roman chinois, si l'on arrêtait de temps en temps la lecture pour priser dans une tabatière de laque[1].

Le profit est encore mince; il deviendra grand lorsque ce goût sera une mode, et que l'abondante décoration exotique d'un salon éveillera dans l'esprit la vision, sans cesse répétée, des pays lointains. Mais là n'est pas le plus vrai service rendu par les marchands. Ils ont cherché et quelquefois réussi à nous mettre en contact direct avec l'Orient. A une époque où l'on ne connaissait guère l'Inde (1635) quelques-uns d'entre eux y envoyaient un navire qui revint richement chargé et fit naître des espérances de richesses; plus tard, à la fin du XVII[e] siècle, l'attention du public commençait à se tourner vers la Chine: vite un vaisseau de commerce s'y dirigea (1698); les croisières de l'*Amphitrite* furent fructueuses[2], et elles contribuèrent beaucoup à mettre les pays d'Extrême-Orient en honneur :

> Les officiers et les pilotes, n'ayant pas de quoi acheter des curiosités pour les porter à leurs amis d'Europe, voulurent suppléer à ce défaut en leur rendant compte de ce qu'ils avaient appris.... La Chine parut un sujet assez neuf pour occuper plus d'une plume[3].

Il en fut ainsi de plusieurs autres tentatives des négociants : elles donnèrent un regain vigoureux ou même un essor tout neuf à la curiosité des Français.

Bien plus, ces initiatives isolées aboutirent à la formation d'un véritable mouvement commercial. Les grandes compagnies de commerce, qui s'essayent avec des succès divers, dans le dernier tiers du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e], ont eu sur le développement du goût

1. Voir Bonnassieux, *les Grandes Compagnies du commerce*, 1892.
2. Bonnassieux, p. 343.
3. *Lettres édifiantes et curieuses*, édition de 1843, III, 659. Lettre du P. Parennin, 11 avril 1730. — Voir la *Relation du voyage fait à la Chine... par le sieur Gherardini sur le vaisseau Amphitrite*, 1700.

public pour l'Orient une influence qu'il serait difficile d'exagérer. Chacune d'elles fut plusieurs fois remaniée, souvent en faillite, toujours renaissante, de sorte que le public fut incessament tenu en haleine. Cela fit à l'Orient une merveilleuse réclame. Pour fonder ces compagnies, il fallait attirer des souscripteurs : Law, on le sait, s'y entendit parfaitement, et il a certainement fait beaucoup pour développer, au début du xviiie siècle, le goût exotique. Mais, bien avant lui, on avait exploité, au profit de l'Asie, la puissance nouvelle de la presse. Certes la compagnie de 1664 n'avait rien négligé pour *lancer* ses « Indes orientales »; on expédia dans toute la France des lettres et des brochures qui firent venir l'argent du fond de la province[1]; des circulaires expliquèrent le dessein des syndics, ou relatèrent les premiers résultats; on chargea même un académicien, Charpentier, de prouver aux Français, en style oratoire, l'urgente nécessité qu'il y avait à équiper des vaisseaux vers l'Inde :

> La nation française ne peut être renfermée dans l'enclos de l'Europe, il faut qu'elle s'étende jusqu'aux parties du monde les plus éloignées; il faut que les barbares éprouvent à l'avenir la douceur de sa domination et se polissent à son exemple[2].

Une fois les fonds recueillis et les comptoirs fondés, on n'abandonnait pas le public à la satisfaction de son premier effort : des récits de voyage, des comptes rendus, des études entretenaient de temps en temps son attention[3].

1. *Discours d'un fidèle sujet du roy touchant l'establissement d'une compagnie pour le commerce des Indes orientales*, Paris, 1664. — *Articles et conditions de la compagnie des Indes orientales*, 1664.

2. Charpentier, *Relation de l'establissement de la compagnie française pour le commerce des Indes orientales*, 1665, p. 4.

3. *Ambassades de la compagnie hollandaise des Indes orientales vers l'empire du Japon*, 1680 et 1722. — *Histoire des Indes orientales*, par Souchu de Rennefort, 1688. — *Recueil des voyages qui ont servi aux progrès et à l'établissement de la compagnie des Indes orientales*, 1710 et 1716. — *Histoire*

Vraiment les marchands ont courageusement travaillé pour développer chez les Français un mouvement sympathique vers l'Orient; cependant ils n'ont guère enrichi, par des données précises, la conception qu'on s'en était faite; tout au plus s'ils ont modifié un peu l'opinion qui s'était formée sur certains peuples. Quand on a l'esprit empli de préoccupations commerciales, on est très mal en situation pour juger impartialement de ceux avec qui on trafique; suivant la facilité des échanges, suivant le plus ou moins de profit surtout qu'on a tiré, on les dira fort bonnes gens ou grands coquins. Or les Chinois paraissent avoir réservé de désagréables surprises aux négociants du XVIIe et du XVIIIe siècle; ceux-ci s'en sont plaints amèrement, et c'est à eux qu'est due, je crois, cette conception du Chinois trompeur et rusé, un peu contradictoire avec la belle image qu'en donnèrent les missionnaires et les philosophes, mais solidement ancrée dans la tradition populaire :

Les Chinois, dit un commerçant, sont en Asie comme les Juifs en Europe, répandus partout où il y a quelque chose à gagner; trompeurs, usuriers, sans parole, pleins de souplesse et de subtilité pour ménager une bonne occasion; et tout cela sous une apparence de simplicité et de bonne foy, capable de surprendre les plus défiants [1].

Le témoignage en fut fait si souvent et avec une amertume si éloquente, que la mauvaise foi commerciale du Chinois devint un lieu commun; Montesquieu l'accepta [2], Voltaire le combattit sans enthousiasme [3]. Au moins faut-il en laisser la responsabilité aux marchands.

de la compagnie des Indes orientales, 1745. — Morellet, *Mémoire sur la compagnie des Indes orientales*, 1769, etc. (Il y eut vers 1770 une vive polémique.)

1. Savary de Bruslons, *Dictionnaire du commerce*, 1723, I, 1175. Voir aussi G. Anson, *Voyage...*, IV, 134 et suiv.

2. *Esprit des Lois*, XIX, 10.

3. *Essai sur les mœurs*, chap. I. — *Précis du siècle de Louis XV*, chap. XXVII. — Diderot (Lettre à Mlle Volland, du 15 octobre 1769) dit qu'il a été volé par un commerçant « chinois et fripon ».

II

Ce sont là d'assez sérieux services; mais il faut inscrire plus encore au compte des commerçants. Leurs efforts commerciaux ont abouti à un grand mouvement d'expansion coloniale, qui s'est prolongé pendant plus d'un siècle; l'action en a naturellement été considérable, et, ce qui est important, tout à fait immédiate sur la connaissance de l'Orient.

Ce mouvement se porta surtout vers l'Inde. Jusqu'au début du XVIII[e] siècle, on s'était contenté de fonder quelques comptoirs et de pousser de courtes explorations dans l'intérieur de la péninsule hindoue : les progrès de la colonisation étaient lents. Mais la réorganisation de la compagnie des Indes Orientales par Law (1719) lui donna un si brusque élan qu'elle supporta sans trop de secousse la banqueroute du financier écossais : les nouveaux directeurs, Lenoir et Dumas, hommes de grande initiative, amenèrent à un haut degré la puissance et l'influence françaises; hardiment ils se mêlèrent aux différends des princes indigènes, eurent une petite armée, et se disposèrent à devenir d'abord les protecteurs, ensuite les maîtres de l'Inde. En 1740, au moment où Dupleix y prend la direction des événements, il pouvait, sans trop d'illusion, rêver d'un prochain empire colonial. Pendant près de vingt ans, c'est une lutte aux succès difficiles, mais rapides, dont le retentissement est grand en France : en 1750 les ambitions de Dupleix semblent assurées d'un prochain triomphe; en 1760 tout est perdu. Mais les Français ne pourront plus ignorer désormais l'Inde qu'ils ont failli posséder : le procès à grand fracas de Lally-Tollendal et le retour glorieux de Dupleix seront là pour en rappeler le souvenir aux plus indifférents.

Or par un rapprochement significatif, qui serait étrange s'il n'était un simple rapport de cause à effet, c'est au moment précis où s'établit notre éphémère puissance coloniale, que l'Inde prend place dans la littérature. Jusque-là on peut dire qu'elle n'y a absolument pas figuré; pourtant de nombreux voyages déjà l'ont fait connaître, on n'est pas ignorant de l'histoire de ses princes et des mœurs de ses habitants; brusquement, à partir de 1730, les sujets « indiens » deviennent familiers à la littérature; une quinzaine de romans, une vingtaine de pièces de théâtre sont ainsi offerts au public[1] et ces œuvres paraissent surtout aux environs de 1755, c'est-à-dire à l'époque où la domination française semble à l'apogée. C'est évidemment que le grand effort colonial qui se poursuit alors dans l'Asie reculée, jette une sorte de fascination sur les esprits de beaucoup : les œuvres littéraires traduisent ce sentiment nouveau. Et l'on ne se trompera pas beaucoup en concluant que nous devons à l'expansion coloniale tentée par le XVIIIe siècle, non pas la révélation de l'Inde, mais sa vulgarisation, son entrée dans le domaine de la tradition littéraire. La constatation est d'une extrême importance : c'est surtout des études sur l'Inde, ses mœurs et sa religion, que naîtra la science de l'orientalisme.

Il ne serait pas juste d'opposer à cette évidence des faits

1. Romans : *Crémantine, reine de Sanga*, 1727. — *Les sultanes de Guzarate, contes mogols*, 1732. — *Angola, histoire indienne*, 1746. — Voltaire, *Bababec et les fakirs*, 1750. — *Le bramine inspiré*, 1751. — *Mirza et Fatmé, conte indien*, 1754. — Voltaire, *Histoire d'un bon bramin*, 1761. — De Boufiers, *Aline, reine de Golconde*, 1761. — Voltaire, *Aventure indienne*, 1766. — *Contes très mogols*, 1770..., etc.

Théâtre : *Arlequin, Grand Mogol*, 14 janvier 1734. — *Aben Saïd, empereur des Mongols*, 6 juin 1735. — *Les Indes galantes*, 23 août 1735. — *Margeon et Kalifé*, 1er septembre 1735. — *Les Indes Chantantes*, 17 septembre 1735. — *Arlequin, Grand Mogol*, canevas, 1737. — *Les Indes dansantes*, 20 juillet 1751. — *Le bonhomme Casandre aux Indes*, 1756. — *Aline, reine de Golconde*, 15 avril 1766. — Lemierre, *la veuve du Malabar*, 30 juillet 1770. — *L'Indienne*, 31 octobre 1770..., etc.

et des dates l'indifférence que les Français de France ont, en fait, témoignée aux entreprises coloniales; autre chose est de s'enthousiasmer pour une conquête lointaine et de consentir tous les sacrifices nécessaires; autre chose de s'intéresser par l'imagination et littérairement, si je puis dire, à un pays exotique [1]; l'exemple de l'Égypte, venu après celui de l'Inde, montre trop évidemment qu'on peut envoyer des armées et des flottes dans une contrée dont on semble vouloir faire une colonie, puis ne tenter aucun effort pour s'y maintenir, et se contenter d'un profit purement intellectuel et moral. La science d'Anquetil Du Perron et les découvertes de Champollion paraissent bien aujourd'hui le seul vrai résultat des luttes de Dupleix ou de l'expédition d'Égypte!

Voltaire représente à merveille cet état d'esprit, si général au XVIII[e] siècle; il a pris soin de nous dire expressément combien il était hostile aux entreprises coloniales [2]; il feint même quelque part de s'excuser parce qu'il lui faudra mentionner la guerre anglo-française dans l'Hindoustan :

> Ce sont, assure-t-il avec mépris, des « querelles de commis pour de la mousseline et des toiles peintes dont nous serons obligés malgré nous de dire un mot dans le cours de cet ouvrage [3] ».

Encore est-il qu'il se croit obligé d'en parler; et il n'est pas si indifférent qu'il cherche à le proclamer, car les « querelles de commis » ont une très large place dans plusieurs de ses écrits. Il était trop intelligent, trop préoccupé de se tenir au goût du jour, pour ne pas dire son mot, lui aussi, sur les guerres coloniales; même en les condamnant, il ne pouvait détacher d'elles son esprit. Il a

1. Voir Deschamps, *Histoire de la question coloniale en France*, 1891.
2. Voir, par exemple, *Fragments sur l'Inde*, article I, passim.
3. *Fragments sur l'Inde*, 1773, article XII.

étudié fort diligemment l'Inde, sa constitution, ses mœurs, sa philosophie; qui sait jusqu'à quel point n'y ont pas contribué les mésaventures retentissantes de La Bourdonnais; la gloire, discutée, mais indéniable, même pendant sa vie, de Dupleix; le procès enfin et la condamnation de Lally-Tollendal, auxquels Voltaire s'est si chaleureusement intéressé?

III

D'ailleurs, et ceci montrera mieux encore comment, dès le milieu du XVIIe siècle, l'attention publique se trouva attirée de toutes parts vers l'Orient, les Français ne bornèrent pas leur curiosité aux entreprises coloniales; les grandes guerres que les peuples d'Asie se livraient entre eux ont eu, bien que les Européens n'y fussent souvent mêlés en aucune manière, un retentissement rapide jusque dans l'Extrême-Occident. Pour le dire d'une phrase, le récit des événements politiques et militaires qui, au XVIIe et au XVIIIe siècle, emplissent l'histoire de la Turquie, de la Perse et de l'Inde, furent une source abondante pour la connaissance de l'Orient[1]. C'était un singulier prestige pour les imaginations européennes que ces luttes de peuples lointains : la distance, la difficulté de se renseigner exactement, tout contribuait à grandir les proportions des guerres, et à enfler jusqu'à des chiffres énormes[2] le nombre des combattants; dans le voyage qui les portait

1. Le nombre des ouvrages publiés sur cette matière est considérable. On en trouvera la plus grande partie indiqués dans les catalogues de la Bibliothèque Nationale (*Histoire d'Asie*. — *Histoire d'Europe*) et dans d'autres recueils bibliographiques déjà cités.

2. Voiture, Lettre à M. de Maisonblanche, ambassadeur à Constantinople (édition de 1734, I, 251). Le récit des guerres d'Europe, lui dit-il, ne vous donnerait aucun plaisir à vous « qui êtes accoutumés à vos armées de 300 000 hommes ».

en Europe, les faits perdaient leur complication originelle, et ils apparaissaient enfin avec cette logique simpliste nécessaire à la formation des légendes. C'était presque de l'épopée vivante, de la tragédie actuelle.

Il n'étonnera pas qu'on se soit surtout préoccupé de la Turquie; elle était trop mêlée à la politique européenne pour que le récit de ses actes militaires et de ses aventures diplomatiques ne parût pas une nécessité; bien plus, depuis le milieu du XVIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, la Sublime Porte semble vouloir tenter les plus grands efforts, d'abord pour étendre sa puissance, ensuite pour sauver son intégrité menacée. Siège de Candie, guerre toujours renouvelée avec l'Autriche, bataille du Saint-Gothard où elle se heurte à la France, paix de Karlovitz : voilà pour le XVIIe siècle finissant. Au XVIIIe elle se débat contre l'Autriche, contre la Perse, contre la Russie; et presque toujours la France, dans les négociations qui suivent ces entreprises guerrières, a le rôle d'une conseillère écoutée ou d'une médiatrice autorisée[1].

L'influence sur la littérature est chaque fois immédiate : ce sont d'abord des articles dans le *Mercure galant*[2] ou quelque autre journal, puis les illustrations grossières et les récits enfantins des almanachs; à peine quelques années ont-elles passé, permettant d'apercevoir avec plus ou moins de justesse les grandes lignes des événements, déjà paraissent des livres d'histoire, des considérations politiques; bientôt suivent des œuvres plus proprement littéraires. Je n'en veux que deux exemples : vers 1665 la France intervient directement dans le conflit austro-turc, et il en résulte, par une réaction naturelle, des

1. Surtout la médiation Bonnac — et les négociations pour la paix de Belgrade, 1741.
2. Voir, par exemple, *Mercure*, juin 1742, 2e partie, p. 958 à 977. Il y a presque dans chaque numéro un article sur les choses turques.

négociations plus suivies entre les ambassadeurs de Louis XIV et les ministres du sultan; on sent le besoin de renouveler à grand bruit les capitulations. Dans les quinze ou vingt années qui suivent, les récits historiques, relatifs aux choses turques, deviennent au moins quatre fois plus nombreux[1]; on publie une dizaine de romans et de nouvelles à donnée turque[2], alors que l'on en compterait à peine quatre ou cinq pour tout le reste du siècle : c'est le moment où paraissent *le Bourgeois Gentilhomme*, avec sa cérémonie turque, et la tragédie de *Bajazet*. Même concordance, plus marquée encore, lors du congrès de Belgrade (1740) et de la médiation française qui met fin au conflit turco-russe[3]; le nombre des récits historiques est subitement triplé, celui des romans et des pièces de théâtre au moins porté au double; il y a comme un envahissement de sujets turcs[4]. Puis, quand l'intérêt des événements s'émoussa, il y eut un ralentissement; mais la production reprendra avec vivacité, à la fin du siècle, lors des grandes guerres de la Turquie avec la Russie : il y a là relation évidente.

La démonstration est peut-être trop facilement probante, en ce qui concerne la Turquie; on la considérait en effet comme une puissance demi-européenne. Il sera aisé de montrer que le même phénomène d'influence s'est exercé sur la littérature française, à propos d'événements qui

1. Ce sont des relations du sérail, des histoires de l'Empire ottoman, des études sur les visirs, des considérations sur la puissance militaire des Turcs; environ 25 à 30 ouvrages en trente ans.

2. Ce sont des nouvelles galantes sur les visirs ou le sérail; une dizaine en vingt ans.

3. Vandal, *Une ambassade française en Orient*, Paris, 1887.

4. Au théâtre : *Zaïre*, 1732, — et sa parodie, — *Scanderberg*, 1735. — *Les Français au sérail*, 1736. — *Mahomet II*, 1739. — *Bajazet Ier*, 1739. — Voltaire, *Mahomet*, 1742. — *Arlequin pris esclave par les Turcs*, 1746. — *Arlequin au sérail*, 1747. — *Les Veuves turques*, 1747. — *Le Bacha de Smyrne*, 1748, etc.

bouleversaient alors, en des contrées plus éloignées, d'autres nations asiatiques. La Perse sera d'un excellent exemple : les voyages de Chardin et de Tavernier l'avaient mise péniblement en honneur, l'ambassade de 1715 et les *Lettres Persanes* lui donnèrent déjà un éclat convenable; mais, quinze années après, l'usurpation et les victoires de Nadir Thamas Kouli Kan la rendirent tout à fait populaire. Bien avant la mort de Nadir les Français connurent son histoire, et par de nombreux récits[1]; on sut qu'il « poussait la vertu guerrière aussi loin que les plus fameux conquérants et qu'il possédait l'art de régner autant que les plus grands rois qui sont nés sur le trône[2] ». A peine fut-il tué que l'on conta les particularités de son assassinat; on le compara à Alexandre le Grand[3]; on mit son aventure en vers tragiques[4]. Du coup les sujets persans réapparurent avec faveur au théâtre comme dans le roman et dans la satire[5]; la mode dura assez pour que, vingt ans après, on pût encore publier une histoire de sa vie et, dix années encore plus tard, composer sur sa mort une tragédie[6]. Pour un peu il serait devenu une gloire nationale; en tout cas il avait usurpé, dans la faveur du public, la place jusque-là réservée à un autre conquérant d'Asie, Tamerlan, dont on pouvait écrire, au début du XVIII[e] siècle, qu'il était « presque aussi connu en France que nos héros d'Europe[7] ».

1. Il meurt en 1747 : déjà ont paru sur lui environ quinze ouvrages.
2. *Histoire de Thamas Kouli Kan*, Paris, 1741, p. 430.
3. *Parallèle entre Alexandre le Grand et Thamas Kouli Kan*, 1752.
4. *La mort de Nadir ou Thamas Kouli Kan*, 1752.
5. Par exemple, *Mirza-Nadir*, 1749. — *L'Illustre Païsan*, 1754. — Mauger, *Cosroès*, tragédie, 1752. En outre il faut mentionner de nombreuses rééditions des *Lettres Persanes*, et les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse* (1745), qui furent plusieurs fois réédités.
6. *Histoire de Nader Chach, traduit du persan*, 1770. — *Nadir ou Thamas Kouli Kan*, 1780.
7. Le P. Catrou, *Histoire générale de l'empire du Mogol*, Paris, 1705. Préface.

Comme on le voit (et on pourrait en donner d'autres exemples, mais moins significatifs), les événements de l'histoire d'Asie, bien que très mal connus, ont exercé dès l'époque où ils se produisaient une action directe sur le goût du public pour les choses d'Orient. Peut-être n'ont-ils pas peu contribué à former l'idée que les philosophes ont eue du « despotisme oriental » et de ses ruineuses conséquences; l'histoire apprenait les catastrophes immédiates de puissants empires, les chutes de dynasties anciennes et redoutées, les victoires faciles d'usurpateurs souvent peu populaires; et elle tâchait à expliquer cette instabilité du pouvoir par les vices des constitutions politiques; elle se persuadait que, dans les pays d'Orient, l'honneur et le dévouement étaient monnaie étrangère, sans cours, et que tout s'y faisait par la terreur du bourreau ou par la puissance des armées de mercenaires. Puis ces masacres de peuples, ces familles royales entièrement immolées à une haine brutale, ces vengeances sauvages, si fréquentes dans l'histoire asiatique, tout cela inclinait les Français à imaginer l'Orient comme un pays de la *vie intense* où l'existence humaine était de bien peu de prix, où les passions avaient la croissance extraordinaire et le parfum mortel de certains arbres exotiques. Il y avait là en tout cas matière à éveiller l'imagination et à développer le sens historique.

IV

Si on lisait avec une telle curiosité les récits, en général incolores et froids, des livres, il était naturel que l'on se portât, avec plus d'entrain, encore vers les Français qui revenaient d'Asie et qui pouvaient, avec l'éloquence d'un témoin véridique, raconter des choses vraiment vues; cela surtout, quand ils avaient eu quelque part aux grandes

révolutions politiques. L'influence de nos ambassadeurs sur le développement du goût public pour l'Orient, et sur la connaissance qu'on en eut, a été certainement d'un grand effet; mais il n'est pas toujours aisé de l'établir, puisqu'elle s'est exercée surtout par des correspondances personnelles et des conversations intimes; par là d'ailleurs elle a été plus insinuante et plus durable que, bien souvent, l'impression née des livres, même les plus séduisants. On peut d'ailleurs deviner par mainte trace ce qu'elle a été.

Pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècle, la France a entretenu à Constantinople une ambassade. Dès François Ier il y avait eu des envoyés extraordinaires; mais c'est seulement avec le règne de Louis XIII que commence une liste presque ininterrompue d'ambassadeurs, et parmi eux des noms illustres : comte de Cézy, marquis de Nointel, comte de Guillerages, baron d'Argental, comte des Alleurs, marquis de Bonac, comte de Vergennes, comte de Saint-Priest, etc. La Turquie fut alors si prise dans tous les mouvements de la politique européenne que leur rôle ne se borna pas à jouir indolemment de la vie orientale; il y eut des négociations fort actives, des interventions, des médiations. Or le public s'intéressa beaucoup à tout ce travail diplomatique, pourtant si lointain, si enveloppé de mystère. Les journaux du temps, et, en tête, l'inlassable *Mercure*, ne manquent jamais à informer leurs lecteurs des faits et gestes du représentant de la France auprès de la Sublime Porte. Des négociations, aujourd'hui oubliées, et dont l'importance à l'époque ne paraissait peut-être pas considérable, ont assez ému le public pour qu'on ait voulu le renseigner par des publications spéciales. Qui connaît aujourd'hui la mission de M. de Guillerages, vers 1680? Elle occupa les conversations et donna beaucoup de besogne aux imprimeurs :

Toutes les relations, manuscrites et imprimées, qui lui sont consacrées, dit un auteur du temps, par leur nombre et leur grand volume... obscurcissent celles de Nimègue; il ne s'est point fait pour cette paix de la Chrétienté la dixième partie du bruit que l'on entend au sujet de ce qui s'est passé à Constantinople, et nous n'en sommes pas encore à la fin [1].

Il a paru, en effet, sur cette ambassade plusieurs petits volumes, hostiles ou favorables, témoignant en tout cas de l'intérêt très vif avec lequel on la suivait. Pour des négociations plus importantes, il en fut naturellement de même.

De loin nos ambassadeurs avaient piqué et entretenu la curiosité du public; en outre, par des lettres nombreuses adressées à des amis (la correspondance était dès lors un divertissement à ceux que leur charge exilait hors de Paris, et qui voulaient qu'on s'y souvînt d'eux), ils disaient leurs impressions d'Orient, et contaient les mœurs singulières dont ils étaient chaque jour les spectateurs. Déjà Voiture sollicitait un ami de passage à Constantinople :

Il faut écrire souvent et le plus agréablement que vous pourrez. Le lieu où vous êtes vous fournira d'ici dix ans de dire toujours des choses nouvelles. Je voudrais bien qu'il me fût aussi aisé de vous bien entretenir, et qu'en vous décrivant nos habillements, nos façons de faire, de vivre, de manger, les accoutrements et les beautez de nos femmes, je pusse faire des lettres que vous prissiez plaisir de lire [2].

Un siècle plus tard, le marquis des Alleurs informait soigneusement Mme Du Deffand du mode de vivre des Turcs [3]; il lui donnait des conseils fort autorisés sur la manière de fumer l'opium [4]. Tous ses prédécesseurs avaient

1. *Relation véritable de ce qui s'est passé à Constantinople avec M. de Guilleragea, ambassadeur de France*, 1682. — Voir encore : *Substance d'une lettre touchant la négociation de M. de Guilleragea*, 1683. — *Ambassade de M. le comte de Guilleragea*, 1687..., etc.
2. Voiture, *Œuvres*, édition de 1734, II, 150.
3. *Correspondance de Mme Du Deffand*, édition Lescure, I, 114 (15 octobre 1748), I, 117 (17 avril 1749).
4. *Même ouvrage*, I, 124 (17 avril 1749).

agi de la sorte; quel plaisir on avait à lire des renseignements pris en si bonne source, à recevoir des cadeaux exotiques, des portraits de visirs et de dames turques! puis à se figurer le noble correspondant vivant à Stamboul la vie étrange qu'il laissait apercevoir par de multiples aperçus et de menus détails!

Aussi le jour de leur réapparition en France, comme ils étaient recherchés! « On nous entourait comme des ours, dit l'abbé de Choisy à son retour de Siam; le roi me fit beaucoup de questions[1]. » Au comte de Cézy[2] on demandait de raconter les aventures qu'on lui prêtait avec les femmes du sérail; peut-être il consentait à dire les siennes, en tout cas il occupait ses loisirs à rédiger le récit d'une tragique histoire d'amour, dont il avait été presque le témoin; et ce récit sera la source d'une nouvelle de Segrais, plus tard, du *Bajazet* de Racine; M. de La Haye, qui revint de Constantinople au moment où Racine écrivait sa tragédie turque, lui donna toute sorte de bons avis[3]. Le marquis de Nointel dut décrire par le détail ses promenades en compagnie de Galland dans les bazars de Stamboul, et montrer à ses amis la riche collection de bibelots exotiques qu'il y avait recueillie[4]. Admis dans le monde des grands seigneurs, les hommes de lettres purent profiter de cette vision d'un Orient, observé et expliqué par des hommes de goût, quelquefois de science, qui avaient été en situation de voir beaucoup et bien. Ne devrait-on à ces conversations de nos ambassadeurs que *Bajazet* (et on leur doit bien autre chose), on estimera que c'est assez pour ne pas leur ménager la reconnaissance.

1. *Mémoires*, Collection Poujoulat, VI, 512.
2. Voir P. Flament, *Ph. de Harlay, comte de Cézy*, Paris, 1901.
3. *Bajazet*, deuxième Préface.
4. Vandal, *le marquis de Nointel* (dans *le Correspondant* de 1897; ces articles ont depuis été réunis en un volume).

Ils avaient d'ailleurs des auxiliaires fort empressés, eux aussi, à révéler les pays d'Orient, qu'ils avaient vus au cours de missions officielles. Les ambassadeurs extraordinaires — comme il arrive, paraît-il, — ne firent pas moins bonne besogne que leurs collègues ordinaires. Si *Bajazet* n'a pu être composé que grâce à la collaboration, lointaine peut-être, mais efficace, de MM. de Cézy et de La Haye, jamais la cérémonie turque du *Bourgeois Gentilhomme* n'eût été exécutée sans le concours direct et empressé du chevalier d'Arvieux; il fut pour Molière un costumier précieux et aussi un metteur en scène. Il avait déjà beaucoup voyagé en Orient[1], et lors de sa rentrée dans la vie parisienne il fut prestement entouré et incessamment interrogé. D'Arvieux dut faire à Louis XIV une relation de ses voyages; le roi s'intéressa, la famille et les maîtresses royales s'amusèrent[2]; naturellement la cour s'enthousiasma; et quand, par un regain d'illustration, il eut servi d'interprète à l'ambassadeur Soliman Muta Ferraca (1669), il parut impossible qu'on ne s'adressât pas à lui pour composer un divertissement turc; il put se croire l'auteur du *Bourgeois Gentilhomme*[3].

Plus tard, un autre aventurier qui, par instants, se donna figure d'agent diplomatique, et passa en Orient de nombreuses années, eut une célébrité tout européenne : M. de Bonneval[4] ne s'arrêta pas, en fait d'exotisme, aux demi-mesures; il se fit Turc et pacha, devint même presque un visir; les extravagances de ce grand original, dont on s'informait avec beaucoup d'amusement, contribuèrent

1. Ses mémoires posthumes (1735) sont un des rares livres qui, au XVIII[e] siècle, aient fait connaître les Arabes proprement dits.
2. Voir la notice du tome VIII de l'édition des Grands Écrivains de Molière.
3. Voir deuxième partie, chap. II.
4. Vandal, *le Pacha Bonneval*, Paris, 1885.

pour leur petite part à l'attention qui s'attacha vers 1740 aux choses de Turquie.

Les femmes elles-mêmes se mettaient à l'œuvre; on a conté, il n'y a pas bien longtemps, en un charmant volume[1], comment Mlle Petit quitta, en 1703, la rue Mazarine, où elle vivait sans gloire et même sans beaucoup de réputation, pour suivre jusqu'en Perse son amant, le négociant Fabre, chargé d'une mission. Fabre mourut, la jeune femme se déclara chef de l'ambassade et, à travers toute sorte d'aventures galantes et comiques, continua à s'acheminer vers Ispahan. Quand Marseille, quatre ans après, la revit, il ne fut bruit que d'elle; le gouvernement eut le bon esprit, pour lui donner un éclat convenable, de lui chercher chicane en justice, et d'abord de la mettre en prison; on se précipita pour la voir. « Héroïne d'un roman vrai, elle apportait le rayonnement authentique... des eunuques noirs et des sérails; des bagues enchantées et des roses capiteuses; elle revenait comme ambassadrice des princesses de Bagdad et d'Ispahan[2]. » Le dossier de cette cocasse histoire amusa assez le ministre Pontchartrain pour qu'il le confiât à Lesage, avec charge d'en tirer un roman[3]; le livre ne parut jamais (ç'aurait été pourtant une jolie réplique féminine à *Gil-Blas*!), mais Lesage ne s'en trouva pas peu encouragé à donner aux théâtres de la Foire plusieurs petites pièces tirées des contes orientaux.

Des aventures de ce genre, gloutonnement accueillies et colportées, créaient des modes passagères, ou à tout le moins entretenaient la curiosité vers les pays d'Asie. Cette mode devenait presque une passion, chez beaucoup une

1. La Maulde Clavière, *les Mille et une Nuits d'une ambassadrice de Louis XIV*, Paris, 1896.
2. *Ouvrage cité*, p. 192.
3. Voir Léo Claretie, *le Roman en France au début du XVIII[e] siècle*, dans son *Lesage*, Paris, 1890, p. 23.

folie, quand on voyait venir non plus des ambassadeurs de France, mais de vrais envoyés des souverains d'Orient, qui défilaient dans les rues de Paris, avec le luxe étrange de leurs costumes et la pompe de leur cortège exotique.

V

C'était un divertissement d'une singulière saveur! On avait entendu parler, en cent manières, des Turcs ou des Persans; on savait leur costume, on imaginait leur caractère, on devinait leur vie. Or voici que s'offrait l'occasion de contempler d'authentiques hommes d'Orient. Si l'on s'était jeté avec empressement sur les livres qui parlaient d'Ispahan, quelle ardeur ne mettrait-on pas à s'écraser au passage des ambassadeurs qui apportaient jusque dans Paris la vision réelle de cette ville lointaine? « Ah! monsieur est Persan? c'est une chose bien extraordinaire! comment est-on Persan? »

Jusque vers le milieu du XVIIe siècle, de telles ambassades avaient été rares; à peine en compterait-on une ou deux[1], et si discrètement faites que le public ne paraît pas en avoir eu grande connaissance. Dès le règne de Louis XIV l'orgueil du monarque et la curiosité des sujets prennent goût à ce spectacle, assez souvent renouvelé. En 1669 Soliman Muta Ferraca vient apporter les salutations intéressées de la Porte[2]; en 1684 et en 1686 ce sont les ambassadeurs de Siam[3]; mêmes scènes en 1715 lorsque parut Riza-bey, ce singulier ambassadeur persan, pauvre de présents comme de grandes manières, et que probablement

1. 1618, une ambassade turque.
2. Voir l'article de Vandal dans la *Revue d'Art dramatique*, XI, 65.
3. Lanier, *Étude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam*, 1883; voir toute la collection des *Mercure* de l'époque.

Pontchartrain imagina et créa, pour donner à Louis XIV, vieux et vaincu, l'illusion de revivre les jours les plus glorieux de son règne[1]; mêmes scènes encore en 1721, à la venue de Céleby Méhemet Effendi, « ambassadeur extraordinaire de l'empereur des Turcs auprès de l'empereur des Français[2] », ou en 1742 avec le cortège de « Saïd Méhemet pacha, Begler-bey de Romélie, fils de Méhemet Effendy, ambassadeur extraordinaire de Sa Hautesse à la cour de France[3] ». Il en vint aussi de l'Inde, envoyés par notre allié Typpo Saïb[4]; et les Français, presque à la fin du XVIIIe siècle, purent encore, avec une curiosité toujours aussi vive, contempler un Turc véritable qui, de par ordre du sultan, promena dans le Paris du Directoire son indifférence, son sans-gêne et peut-être aussi son dédain asiatique[5]. Si vite que les modes passent, les envoyés de l'Orient se succédèrent assez nombreux pour que, lors de l'apparition de l'un d'eux, on n'eût pas tout à fait oublié le souvenir de celui qui l'avait précédé.

Chaque fois d'ailleurs la mise en scène avait été suffisamment théâtrale pour charmer l'imagination badaude du public : une double haie de soldats s'allongeait depuis la porte, par où l'ambassadeur faisait son entrée dans la capitale, jusqu'à l'hôtel où il devait descendre, et derrière se pressait une confusion de petit peuple; malgré les fatigues de leur interminable voyage, ces hommes d'Orient en imposaient aussitôt par la majesté de leur contenance; et les regards

1. Saint-Simon, édition Hachette, in-12, IX, 88, 91 et 384. — *Lettres Persanes*, XCII. — La Maulde Clavière, *les Mille et une Nuits d'une ambassadrice* : Appendice. — *Mercure Galant* de février et mars 1715. — P. Gaulot, *Un ambassadeur persan à la cour de Louis XIV* (Revue hebdomadaire, 29 août 1896).

2. Vandal, *Une ambassade française en Orient sous Louis XV*, 1887. — Saint-Simon, XVII, 215; 248 et suiv. — *Mercure galant* de 1721.

3. *Mercure galant*, 1742. — Barbier, *Journal anecdotique*, II, 312.

4. Reiset, *Modes sous Marie-Antoinette*, I, 264 et suiv.

5. Herbette, *Une ambassade turque sous le Directoire*, Paris, 1902.

pouvaient, grâce à la marche lente du cortège, voir les traits fins et arrêtés de ces figures asiatiques, puis admirer l'ampleur et la richesse des costumes, le luxe des harnachements, tout de cuir et d'or[1]. Déjà les commentaires commençaient et la curiosité s'enflait; on s'entassait aux abords de la maison d'où, après quelques jours de repos, l'ambassade, mystérieusement enclose, allait ressortir. C'était l'heure de l'audience royale; le cérémonial se faisait alors plus solennel encore, puisqu'il fallait préparer à la réception du roi un cadre extraordinaire, et lui donner un aspect qui pût impressionner les Orientaux eux-mêmes. Bientôt le spectacle n'appartenait plus qu'aux privilégiés de la cour; mais vite, on savait dans tout Paris les minuties d'une étiquette improvisée pour la circonstance[2], les prosternements de ces hommes d'Orient devant le sultan d'Occident, la liste des cadeaux apportés et déballés devant la cour[3]; et l'on tâchait à deviner les sensations qu'avait produites sur l'ambassadeur l'étalage de la grandeur royale; toujours il s'y mêlait quelque déception, car son visage était resté impassible. Au fond on n'en avait que plus de considération pour lui.

Après l'audience, l'ambassade, dont jusque-là on avait tâché de garder la primeur au souverain, était rendue au public : la cour, seigneurs et dames, se précipitait chez lui; on allait le voir manger; on sollicitait le droit de lui faire visite. Céleby Méhemet Effendi, en 1721, reçut beaucoup de monde, « surtout des dames, qu'il gracieusa beaucoup et à qui il fit offrir du café selon la coutume des Orientaux; de sorte que pas une ne sortit de son hôtel sans être égale-

1. Il paraissait des petits volumes annonçant d'avance le programme détaillé de la cérémonie, ou ensuite la racontant minutieusement.

2. Voir l'article déjà cité de Vandal dans la *Revue d'Art dramatique*.

3. Voir, à la fin de la *Relation de l'ambassade de M. de Chaumont*, 1686, le « mémoire des présens du roy de Siam au roy de France ».

ment charmée de sa politesse, de la majesté de son visage que de ses manières honnêtes[1] ». A son tour, il consentait à rendre à ses admirateurs les plus empressés la politesse d'une visite : les petits salons et les meubles du XVIIIe siècle formaient, autour de sa personne et de sa suite, un décor bien singulier. Lui-même il paraissait prendre goût à cette curiosité amicale : souvent il sortait, quelquefois il allait au théâtre, et l'on recueillait le moindre de ses propos, ses compliments aux acteurs[2], ses galanteries à l'égard des dames françaises : un ambassadeur de Siam n'avait-il pas demandé, lors d'une représentation d'*Armide* à l'Opéra, si Armide était Française? On lui dit non. Il repartit : « Si elle eût été Française, elle n'aurait pas eu besoin de magie pour se faire aimer, car les Françaises sont charmantes par elles-mêmes[3] ». Du coup on jugea que les Orientaux, et particulièrement leurs ambassadeurs, étaient gens extrêmement spirituels.

Puis on se racontait leurs aventures galantes : il n'était pas possible, avec l'idée qu'on s'était faite de l'amour oriental, qu'ils n'en eussent pas même en plein Paris; au besoin on leur en aurait prêté. Mais ils avaient trop d'admiratrices et trop empressées, pour que quelques-unes ne fussent pas vraies : on les chansonna avec une ironie bienveillante[4]; on se plut à raconter, non sans une certaine satisfaction d'orgueil national, que Soliman Muta Ferraca

1. *Nouvelle description de la ville de Constantinople avec la relation du voyage de l'ambassadeur de la Porte Ottomane...*, Paris, 1721.
2. *Mercure*, septembre 1686, 2e partie, p. 279.
3. *Mercure*, janvier 1687, 2e partie, p. 186.
4. Par exemple dans Raunié, *Chansonnier du XVIIIe siècle*, VI, 313.

A mon mari je suis fidèle,
Mais je tremble pour mon honneur.
J'ai nuit et jour dans la cervelle
Les trois queues de l'ambassadeur.

Voir dans Herbette, *Ouvrage cité*, des détails amusants sur la jalousie des maris.

n'était pas resté insensible aux yeux d'une petite bourgeoise de Paris qui « le lorgnait illec sans cesse », et que « comme un franc Turquois », il avait tout de suite proposé de l'acheter[1]. Riza-bey fit mieux; aussi garda-t-on de lui un souvenir plus sympathique : il enleva tout simplement une belle dame, qui le suivit avec assez de constance pour devenir elle-même musulmane, et le rendre père d'un petit Persan[2]. Voilà nos hommes tout à fait au goût du jour!

Autour d'eux, et jusqu'après leur départ, la presse avait mené le bruit d'une incessante réclame. Des volumes entiers du *Mercure galant*, des suppléments extraordinaires racontent par le menu les moindres heures de leur existence. Si le journal tardait un peu trop à faire sa besogne de *reporter*, vite des lecteurs impatients protestaient; et il devait s'excuser de son retard comme d'un grave manquement[3]. Puis c'étaient des articles d'actualité : des généralités sur la Perse, une histoire résumée du Siam, des notes sur la langue turque, etc.[4]. Bientôt le *Mercure* n'y suffisait plus; et il paraissait de nombreux petits volumes spécialement consacrés aux ambassades, ou rédigés en hâte pour satisfaire la curiosité du public, nouvellement excitée sur certains pays d'Orient[5]. L'almanach ne tardait pas à s'emparer de ces événements, et, avec ses grossières illustrations, il allait porter un peu partout, jusque dans le peuple, l'image simpliste de ces scènes exotiques[6].

Pour son plaisir le roi faisait frapper des médailles com-

1. Robinet, *Gazette rimée*, 1669.
2. Gaulot, *article cité*. — La Maulde Clavière, *ouvrage cité*, Appendice. Il a paru à son propos un roman galant, *Amazolide*, Paris, 1716.
3. *Mercure galant*, février 1742.
4. Voir la collection des *Mercure* aux dates des ambassades.
5. Catalogue de l'Histoire de France à la Bibliothèque Nationale, sous la rubrique : Détails de l'histoire.
6. Voir Champier, *les Anciens Almanachs illustrés*, Paris, 1886, p. 105, 127, 131. En 1687, il parait 4 almanachs relatifs au Siam.

mémoratives[1] : des peintres à ses gages recevaient ordre de retracer les traits des ambassadeurs ou de représenter les audiences royales où ils avaient paru[2]; vite, le public voulait avoir part, lui aussi, à ces souvenirs : les graveurs les mettaient à la portée de tous[3]. Enfin, pour que ce spectacle restât tout entier dans la mémoire, la musique et la chanson venaient illustrer, avec leurs refrains faciles, la vision à peine disparue; les chanteurs populaires promenaient dans les ruelles leurs complaintes :

Or venez voir petits et grands
L'ambassadeur des Ottomans.
Il arrive de la Turquie,
Et a porté de l'Arabie
Un rare et superbe présent,
Pour notre monarque puissant
. . . .
Or prions nostre grand Sauveur
Pour le salut du grand Seigneur;
Qu'il reconnaisse le Messie,
Et que son âme convertie,
Sortant de son aveuglement,
Bientôt renonce à l'Alcoran[4].

Un tel engouement, manifesté sous tant de formes, a dû, comme bien on pense, trouver son expression immédiate dans la littérature, surtout au XVIII[e] siècle, où déjà les auteurs étaient préoccupés de servir les goûts du public. Soliman Muta Ferraca est reçu par Louis XIV en 1669 : *le Bourgeois Gentilhomme* est de 1670, *Bajazet* de 1672. Les *Lettres Persanes* paraissent en 1721, l'année même de

1. Voir *Mercure*, juin 1742; 2[e] partie, p. 958.
2. Le Brun, *le Roi recevant les ambassadeurs de Siam* (à Versailles). — Justinat et Gobert, *Portraits de Mehemet Effendi* (1721 et 1724). — Parrocel, *Entrée de Mehemet Effendi* (1732).... Voir, au musée de Rennes, des bas-reliefs de Coysevox sur la réception des ambassadeurs de Siam.
3. Voir, par exemple, les gravures annoncées dans *le Mercure*, janvier 1742, p. 135, et juin 1742, 2[e] partie, p. 958.
4. Raunié, *Chansonnier du XVIII[e] siècle*, III, 263 (1721); voir III, 261, IV, 313.

l'ambassade de Mehemet Effendy; Voltaire fait jouer *Mahomet* en août 1742, six mois à peine après l'entrée dans Paris de Saïd Mehemet Pacha, envoyé du sultan[1]; ces rapprochements sont déjà bien significatifs[2].

Mais voici qui prouvera plus nettement encore l'influence exercée sur la production littéraire par les ambassades orientales. Si l'on dresse une liste de tous les ouvrages relatifs au Siam : voyages, descriptions géographiques, histoires, études, œuvres proprement littéraires, on constatera qu'il n'en a point paru, à vrai dire, avant 1685 et guère après 1705 : au contraire, pendant ces vingt années, on publia quatre ou cinq récits de voyages au Siam, le double environ d'études historiques et politiques[3]; alors La Bruyère parla des Siamois[4], et « leur physionomie est assez connue en France[5] » pour que Dufresny écrive ses *Amusements sérieux et comiques*, dont le principal personnage est un Siamois; de nombreuses et rapides rééditions marquent la grande faveur avec laquelle le livre fut accueilli[6]. Puis c'est le silence : pendant tout le XVIIIe siècle, on ne compterait pas quatre volumes spécialement consacrés à ce malheureux pays : la littérature semble l'avoir tout à fait oublié[7]. Le Siam a passé de mode :

1. Sa correspondance montre qu'il avait eu antérieurement l'idée de la pièce, mais il hâta la rédaction et la représentation.

2. On pourrait en faire d'autres. Ainsi un personnage turc du ballet *les Indes galantes*, 1735, fut créé d'après un authentique Turc dont *le Mercure* (janvier 1734, p. 73) avait fait grand éloge.

3. *Relation historique du royaume de Siam*, 1684. — *Relation des voyages et des missions du royaume de Siam*, 1685. — Le Père Tachard, *Voyages au Siam*, 1686 et 1689. — *Voyage de Siam des pères Jésuites*..., 1686. — De Chaumont, *Relation de l'ambassade de Siam*, 1686. — De Choisy, *Journal du voyage de Siam*, 1687. — Gervaise, *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, 1688. — *Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam*, 1690. — La Loubère, *Du royaume de Siam*, 1691.

4. Edition Servois, II, 88; II, 248.

5. L. Lecomte, *Nouveaux Mémoires*, Paris, 1696, I, 419.

6. Paraît en 1705, réédition 1706, 1707, 1723.

7. Un roman aussi peu siamois que possible : *Minakalis*, vers 1732, et un ouvrage satirique, *les Lettres siamoises*, 1761.

Il n'a été bien connu, dit Voltaire, qu'au temps où Louis XIV en reçut une ambassade, et envoya des troupes et des missionnaires également inutiles [1].

Cette brusque faveur et puis ce long oubli (rien n'était venu réveiller l'attention enfin lassée) sont une démonstration presque mathématique.

A vrai dire, les ambassades orientales ont développé la curiosité des Français et précipité par de brusques élans leur attention vers les choses d'Orient, plutôt qu'elles n'ont enrichi de détails très précis leurs connaissances. La sympathie que la lecture des récits de voyages avait attirée déjà sur les Persans et les Turcs grandit encore; on sut beaucoup de gré à ces hommes d'Asie d'abord de la politesse même et des égards qu'on eut occasion de leur témoigner [2], ensuite de l'accueil gracieux qu'ils firent à cette curiosité sympathique. De plus en plus on fut porté (et d'autres causes vinrent y aider) à idéaliser un peu les races d'Orient; il parut que la dignité, la bonne grâce et l'esprit étaient leurs moindres qualités, et que le dernier des portefaix de Stamboul en était paré tout aussi bien que les grands seigneurs d'Ispahan.

Puis le souvenir de ces ambassades retentissantes fut comme une sorte de décor permanent, où purent évoluer, avec plus de vraisemblance, les fantaisies orientales de l'imagination; si préparée, si truquée qu'eût été toute cette mise en scène, elle n'en avait pas moins donné à la bonne volonté, vite satisfaite, des Français, l'impression d'une couleur locale fortement teintée. Avoir pris du café trouble, excellent sous sa dénomination de *kahoua*, dans de minuscules petites tasses, en face d'un musulman assis, les

1. *Essai sur les mœurs*, chap. CXLIII. Voir aussi CXCVI et *Siècle de Louis XIV*, édition Bourgeois, p. 239.

2. *Lettres d'Osman*, 1753, II, 59 : Sur la politesse des Français à l'égard des étrangers.

jambes croisées sur un tapis de Perse, et qui vous regarde impassible, une longue pipe aux mains,... c'était de quoi trouver le personnage de Mahomet moins étrange, ou à tout le moins s'acheminer vers une meilleure compréhension du fatalisme oriental !

On recommande aujourd'hui aux touristes algériens, qui veulent s'initier à la vie arabe, la fréquentation ses cafés maures : après un moment d'étonnement, peut-être ils s'ennuieront, sur les dures banquettes, à entendre des propos qu'ils ne comprennent point et à voir des figures impénétrables ; mais il restera dans leur esprit des attitudes et des visages, un dessin général sur lequel ils pourront plaquer par la suite leurs souvenirs abstraits et le résultat de leurs lectures. *J'ai vu* se confondra avec *J'ai lu*, et de là la pente sera rapide à dire *Je comprends* : cette assurance, si illusoire qu'elle soit souvent, n'est pas sans profit. Le grand service que rendit au public français la venue des ambassades orientales fut justement d'amener un contact, superficiel et passager, mais malgré tout un contact réel avec la vision, jusque-là purement imaginaire, de l'Orient.

CHAPITRE IV

LES MISSIONS RELIGIEUSES

I. Les missionnaires et l'Orient; l'évangélisation de l'Asie; la révélation de l'Extrême-Orient par les Jésuites.
II. Propagande et réclame, *Les Lettres édifiantes et curieuses*, du XVIe au XIXe siècle.
III. État d'esprit du missionnaire : sa vie, son apostolat. — Comment il arrive à l'admiration de la Chine. — Il se forme une Chine de convention : peuple vertueux, gouvernement idéal. — Effet sur le grand public.
IV. Les Jésuites et le monde savant : leurs études historiques, géographiques, religieuses..., etc. — La mission scientifique de Pékin. — Conception d'une Chine aussi savante que vertueuse. — La Chine devient la chose des Jésuites.
V. La querelle des cérémonies chinoises : ses phases. — Attitude des Jésuites : l'exaltation de la Chine. — Influence considérable de la querelle sur la connaissance de l'Orient et le goût public.

I

La venue des ambassades exotiques fut, comme on l'a vu, une merveilleuse réclame en faveur de l'Orient; mais on leur dut surtout des regains de curiosité, qui rendaient chaque fois plus vifs et plus sympathiques les regards du public vers l'Asie à demi entrevue. Les relations de voyage restaient en réalité la *source* principale : et les spectacles extraordinaires qu'offraient les représentants du sultan ou du schah étaient, si l'on peut dire, comme des illustrations nouvelles, de riches gravures, dont parfois on ornait les rééditions d'un livre aimé; mais dans ces tirages *grand*

luxe et *grand papier* le texte n'était point modifié, et il n'y apparaissait guère en définitive que l'image ordinaire de l'Orient, celle des voyageurs.

D'autres ouvriers avaient travaillé d'un labeur continu à révéler, puis à mettre dans une lumière convenable, les contrées lointaines dont le goût public s'éprenait plus chaque jour. Apparemment ce n'est pas avec ce dessein littéraire et artistique que la Compagnie de Jésus ou la Société des Missions étrangères envoyèrent leurs religieux annoncer la bonne nouvelle aux peuples de l'Asie : mais il n'en est pas moins vrai que les récits des missionnaires, leur propagande aussi, leurs disputes intestines même, ont été un appoint précieux à la connaissance de l'Orient et au développement de l'exotisme. Voltaire eût été tout à fait incapable, je crois, d'écrire sur l'Asie dix pages à la suite, sans glisser une allusion à la querelle des cérémonies chinoises : il n'est pas d'écrivain du XVIII[e] siècle qui, parlant de la Chine ou de l'Inde, n'ait puisé le meilleur de ses renseignements dans le recueil des *Lettres édifiantes*. Il importe donc de savoir comment les missionnaires se sont employés à une tâche aussi utile, et sous quel aspect ils ont fait connaître les pays qu'ils évangélisaient. L'Orient des Jésuites n'est pas tout à fait celui des voyageurs; mais il est venu se fondre avec lui dans la notion commune que se composa par un travail inconscient l'esprit du public.

L'évangélisation de l'Asie fut commencée de très bonne heure, mais d'un zèle inégal et mal dirigé[1]; c'est à la fin du XVI[e] siècle seulement, que François Xavier, « apôtre des Indes », crut pouvoir conquérir le Japon à la religion de

1. Voir sur la question : Henrion, *Histoire générale des missions catholiques*, Paris, 1847; — H. Launay, *Histoire de la société des missions étrangères*, Paris, 1894; — les articles de M. Cordier dans l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, V, 911; VI, 908; — Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux*, Paris, 1862, II, 67 et suiv.

Rome; au début du xvııe siècle seulement, que les Jésuites, sous l'impulsion nouvelle de Matteo Ricci, s'employèrent à christianiser la Chine[1]. Vers 1660 (et l'on remarquera au passage comment, de toute part, nous sommes conduits à placer à cette date le développement véritable de l'exotisme) l'œuvre était assez avancée pour qu'elle pût réclamer en Europe l'attention générale et la curiosité des écrivains. La tâche d'ailleurs se faisait plus étendue chaque jour : si l'on avait dû déserter le Japon, qui, dans un violent accès de fanatisme, s'était débarrassé des missions chrétiennes, restaient la Chine, tous les pays de l'Indo-Chine actuelle, l'Inde, la Perse et le Levant : le domaine entier de l'Orient littéraire. Aussi les Jésuites eurent-ils bientôt à leurs côtés des auxiliaires; et l'on ne s'étonnera pas qu'ils aient eu très vite contre eux un sentiment d'âpre rivalité. La Société des Missions étrangères se constitua et commença son œuvre vers 1660; en outre les Dominicains et les Franciscains disputaient déjà aux Jésuites la place prépondérante qu'ils s'étaient donnée en Asie. On se coalisa contre l'ennemi commun qui, dans l'espèce, fut non pas l'idolâtrie, mais le jésuite : de là naquit la grande querelle des cérémonies chinoises, longue de près d'un siècle. La propagande et l'évangélisation ne chômèrent point cependant; et elles eurent, jusque dans le premier tiers du xvıııe siècle, l'éclat de leurs incessants progrès. Puis ce fut le déclin : les Chinois commencèrent à trouver désagréable l'intérêt que leur portaient les missionnaires, et ils leur témoignèrent par des mesures assez efficaces ce changement de leurs dispositions; les autres nations d'Asie n'agirent pas autrement; à Paris on les aida avec entrain, tant et si bien qu'on finit par expulser les Jésuites de France, comme déjà ils

1. Noter la création, en 1627, de la congrégation *De propaganda fide*.

l'avaient été de Chine. L'œuvre des missionnaires s'en trouva malade, et la Révolution ne leur permit pas les années de convalescence dont ils avaient tant besoin. Néanmoins leur action avait pu s'exercer pendant plus d'un siècle et demi; c'était assez pour marquer, dans l'esprit public et dans les œuvres littéraires, des traces fortement empreintes.

C'est en effet aux missionnaires que nous devons la révélation de l'Extrême-Orient, de la Chine et du Japon, à peine effleurés par les voyageurs; et cela parut si évident aux contemporains qu'ils ne se crurent jamais quittes de le proclamer, soit qu'ils voulussent s'en montrer reconnaissants aux Jésuites, ou leur chercher chicane au contraire :

> Jusqu'ici, écrit vers 1690 un père de la Compagnie de Jésus, la France n'a rien eu à démesler avec ces peuples et il semble que la nature ne les ait placez si loin que pour les séparer entièrement de nos intérêts [1].

Le fait est que, jusqu'aux dernières années du XVIIe siècle, la Chine resta peu connue. Quarante ans après, les missionnaires avaient presque achevé leur besogne :

> On ne peut guère disconvenir — le témoignage est de 1735 — que les connaissances les plus certaines que nous ayons de la Chine, ne nous soient venues par le canal des missionnaires, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans la capitale et les provinces de ce grand empire [2]... L'indifférence qu'on avait témoignée jusqu'alors à la Chine se changea dans un vif empressement de connaître une nation si ancienne et dont on rapportait des choses si singulières [3].

Trente ans après (1770), on pouvait assurer de la Chine qu'elle était « mieux connue... que plusieurs provinces d'Europe [4] »; le mérite en revenait presque entièrement

1. L. Lecomte, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, 1696, I, 253. Voir aussi Voltaire (*Essai sur les Mœurs*, chap. II) : « Dans le siècle passé nous ne connaissions pas assez la Chine ».
2. Du Halde, *Description de l'Empire chinois*, 1735, t. I, préface, p. v.
3. *Prospectus* en tête du livre de Du Halde.
4. *Relation du bannissement des Jésuites de la Chine*, 1769, p. 1.

aux Jésuites ; aussi les auteurs, qui, par la suite, voulurent réformer un peu la conception populaire, ne manquèrent pas d'attaquer d'abord la bonne foi et l'impartialité des missionnaires, puisqu'ils étaient les auteurs responsables de cette tradition[1].

Ceux-ci s'en montraient fort glorieux d'ailleurs, et considéraient l'Orient comme leur domaine : aussi bien que la Compagnie de Jésus, la Société des Missions étrangères[2] dirigea le principal de son énergie sur les pays d'Asie, d'Extrême-Orient surtout : dans le recueil des *Lettres édifiantes* les relations venues de Chine et d'Indo-Chine ont une place tout à fait prépondérante, la moitié au moins de la collection entière[3]. Le Japon, avant le xixe siècle, n'a été connu que par quelques récits de Jésuites; tous les ouvrages où il est parlé de lui ont été écrits, ou à tout le moins directement inspirés par eux. A vrai dire les contemporains de Voltaire n'ont jamais bien distingué le Japon de la Chine, et ils se réservaient seulement de penser que les Japonais étaient plus Chinois encore que les Chinois de Chine! Entre les missionnaires des deux pays, il y avait eu une rivalité amusante : chacun exaltait ses catéchumènes ; et si le père Du Halde s'extasiait sur la vertu des Chinois, le père Charlevoix, non sans quelque aigreur, s'empressait de lui représenter que les Japonais étaient de beaucoup supérieurs[4]. Le public en retenait seulement que tous les peuples de l'Extrême-Asie étaient vertueux.

On raconte qu'un ministre de Louis-Philippe avait fini

1. Voir surtout Anson, *Voyage autour du monde*, déjà cité, IV, 137, 242, 288,... etc.
2. Launay, *ouvrage cité*, II, 40.
3. Dans l'édition de 1838, deux volumes in-4° (texte sur deux colonnes) sur quatre.
4. Du Halde, *ouvrage cité*, 1735. — Le P. Charlevoix, *Histoire du Japon*, 1736 (voir I, 43).

par avoir une peur maladive, la *jésuitophobie*[1], et que chaque soir il inspectait les pieds de sa table et la ruelle de son lit, par peur d'en voir surgir une robe noire, ainsi qu'il arrive dans les chapitres du *Juif-Errant*. Le médecin qui le soigna dut certes lui interdire la lecture des livres du xviiie siècle où il était parlé de l'Extrême-Orient : partout et dans tous les recoins, il aurait trouvé quelque Jésuite[2] !

II

Pour que cette propagande évangélique pût avoir son plein succès, il fallait d'abord beaucoup d'argent; si humble que fût l'existence des missionnaires, ils ne pouvaient vivre uniquement de prières et de jeûnes; puis les conversions des infidèles coûtaient parfois bien cher. Il était donc nécessaire que les libéralités du public vinssent emplir la caisse toujours vidée des missions. En outre il était besoin que cette œuvre, poursuivie à l'autre extrémité du monde, fût soutenue moralement en Europe et qu'elle eût l'opinion pour elle. Au besoin les « apôtres des Indes » devaient pouvoir trouver des défenseurs à Rome et à Paris, si la malice d'adversaires jaloux ou d'ennemis impies cherchait à compromettre les résultats de leur activité. Or il n'est qu'un moyen d'amener à soi l'argent et de se concilier l'opinion, c'est de faire beaucoup de réclame. Les Jésuites en eurent le sentiment très avisé, et les directeurs des agences modernes de publicité et d'affichage ne perdraient peut-être pas tout à fait leur temps, en leur deman-

1. Voir Nettement, *Études critiques*, Paris, 1845, t. I.
2. Voir, sur les publications des missions : Catalogue de l'histoire d'Asie à la Bibliothèque Nationale; — L. Pagès, *Bibliographie japonaise*, 1850; — Cordier, *Bibliotheca sinica*, 1878; — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* par De Backer,... etc., 1890, 9 vol. in-4°.

dant de rétrospectives leçons. La *Satyre Ménippée* n'avait-elle pas d'ailleurs représenté les bons pères sous figure de charlatans qui, à grand renfort de gestes et de verbiage, faisaient acheter leur drogue : le *Catholicon composé*? Bien que la comparaison soit irrévérencieuse, on ne mentira pas en écrivant qu'ils firent même besogne, plus honnête et plus rémunératrice, pour mettre en vogue l'Extrême-Orient. « A force de le manier, remuer, alambiquer et calciner », comme dit le vieil auteur[1], ils en composèrent « un électuaire souverain qui surpasse toute pierre philosophale ». Aussi se vendit-il à merveille : et ce fut tout profit pour la littérature.

> Les lettres de nos Pères vous apprendront la seule chose qui puisse les dédommager de tant de travaux et de souffrances. Ils convertissent chaque année plusieurs milliers d'infidelles.... Ce ne sont encore ici que les premiers des fruits de ces établissements que nous vous présentons. Nous vous conjurons de nous aider par vos vœux, par vos prières et par vos sacrifices, à en obtenir dans la suite de la miséricorde de Dieu de beaucoup plus considérables[2].

Ainsi s'expriment, en tête du premier recueil, les éditeurs des *Lettres édifiantes*; l'intention y apparaît certes bien ingénument. C'est en effet par le moyen surtout de ces petites lettres, écrites des lointaines missions, et publiées en Europe par les soins de la Compagnie, que fut pratiquée une incessante réclame en faveur des Églises d'Extrême-Orient. A vrai dire les *Lettres édifiantes et curieuses* ne commencent à paraître qu'en 1702[3]; mais sous d'autres titres, depuis près de cent ans déjà, elles étaient venues

1. *Satyre Menippée*, I : la Vertu du Catholicon.
2. *Lettres édifiantes et curieuses*, premier recueil, Paris, 1717. Préface, p. II.
3. *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1702, premier recueil. La collection véritable commence en 1703 et va jusqu'en 1776, 34 volumes. En 1780 on publia une réédition en 24 volumes.

au jour par une publication presque ininterrompue, et le recueil de 1702 était un achèvement, le couronnement d'une œuvre à son apogée, plutôt qu'une entreprise nouvelle. Les premières de ces lettres ont paru vers 1550; il en fut encore écrit vers 1775 : aussi convient-il de parler d'elles et de l'action qu'elles eurent sur la connaissance de l'Orient, avant d'étudier, à ce même point de vue, la querelle des cérémonies chinoises : il y a là un renversement de la chronologie, mais il est tout apparent : en réalité la publication de ces lettres a commencé bien avant la querelle; et celle-ci ne saurait guère se comprendre si l'on ne connaît d'abord l'état d'esprit des missionnaires : or il transparaît dans tous les recueils des *Lettres édifiantes*.

La plus ancienne date de 1545 : c'est une lettre de François Xavier, l'apôtre des Indes [1]. L'Église du Japon trouva apparemment le procédé excellent, puisqu'elle ne tarda pas à le reprendre; à partir de 1570, et pendant plus de cinquante ans, elle sut tenir en haleine la curiosité pieuse de l'Europe, lui contant en français, en italien, en espagnol, en portugais, en latin, ses gloires et ses martyrs [2]. C'étaient des *Recueils des plus fraîches lettres écrites par ceux de la Compagnie de Jésus*, des *Nouveaux advis sur l'amplification du Christianisme*, des *Advis de la bienheureuse mort de religieux de la Compagnie de Jésus*, des *Histoire glorieuse de la mort de Chrétiens japonais*, des *Relations de la persécution du Japon...*, etc.; presque un volume par an, un au moins tous les deux ans, c'était beaucoup pour le début du XVIIe siècle. Aussi n'était-il bruit que de l'Église du Japon et de ses progrès; pour donner plus d'éclat encore à leur œuvre, les Jésuites savaient à propos

1. *Copie d'une lettre envoyée par François Xavier*, Paris, 1545, in-12.
2. Voir la liste très longue dans le catalogue de l'Histoire d'Asie à la Nationale : articles Japon et Inde. — Voir aussi l'ouvrage cité de Pagès.

embarquer vers Rome quelques Japonais convertis, revêtus du titre d'ambassadeur : le pape les recevait en grande cérémonie, et vite des petits livres portaient dans toute l'Europe chrétienne la description de ce triomphe et la nouvelle de la conversion du roi du Japon[1].

Les Jésuites de la Chine ne voulurent pas être en reste avec leurs confrères; eux aussi ils avaient leurs martyrs, ils eurent leurs lettres; à partir de 1605 se succédèrent des relations sur le progrès de la religion chrétienne à la Chine, ou sur les persécutions dont elle était l'objet. Les missions de Siam, de Cambodge, de Perse et de l'Inde se mirent, elles aussi, à donner de la besogne aux imprimeurs[2]. Mais la réclame de l'Église du Japon resta longtemps la plus active : il fallut pour qu'elle s'alanguît que les combattants fissent défaut, tués, martyrisés ou chassés. Alors les missions de Chine n'eurent plus de concurrentes dans la faveur du public. Vers 1660 les querelles des divers ordres religieux augmentèrent brusquement le nombre de ces publications; il en parut une infinité. Non contents de leurs propres œuvres, les Jésuites de la Chine s'adressèrent aux journaux et le *Mercure galant* par exemple entretint souvent ses lecteurs de la vie des missionnaires et de leur propagande[3]. Vraiment lorsqu'ils entreprirent la publication des *Lettres curieuses et édifiantes*, les directeurs de la Compagnie de Jésus ne firent que donner une forme régulière à une habitude vieille déjà de plus d'un siècle.

1. En 1585. Voir F. d'Autremont, *les premiers rapports de l'Europe et du Japon*, Revue hebdomadaire, 23 mars 1895, et les ouvrages de l'époque signalés au catalogue de l'Histoire d'Asie, O²O 84 et suiv. — Il y eut une autre ambassade en 1615 (O²O 114 et suiv.).

2. Voir au catalogue de l'Histoire d'Asie sous ces diverses rubriques.

3. Voir, comme type de ces articles d'*actualité*, *le Mercure* d'octobre 1684, *Galanterie d'un jeune Chinois arrivé à Paris* [amené par le P. Couplet, jésuite] *le mois passé*.

Ces lettres répondent parfaitement à leur titre, écrit un auteur de l'époque; et si elles édifient la piété du lecteur, elles ne satisfont pas moins sa curiosité sur ce que l'on peut apprendre des Indes, de la Chine.... et de plusieurs autres païs [1].

En effet elle était chère aux âmes pieuses la lecture de ces petits livres, qui, à des intervalles rapprochés, venaient dire les succès de la religion chrétienne; de ces plaquettes où l'on contait, comme en de vénérables recueils hagiographiques, les actes de dévouement des missionnaires, parfois aussi leurs martyres. On était ainsi doucement « engagé à louer Dieu avec eux des bénédictions qu'il donne aux saints travaux de nos frères qui sont à l'autre extrémité du monde [2] ». Mais plus encore qu'*édifiantes*, ces lettres étaient *curieuses*, riches de détails et d'enseignements sur les Indiens et les Chinois; c'est par là surtout qu'elles ont été agréables au public. Leur succès fut vraiment peu ordinaire, et la conception qu'elles donnèrent de l'Extrême-Orient prit vite la force d'une tradition ancienne et chérie. Cette image, qu'il faut maintenant tâcher à dessiner, se forma de traits simplistes et de couleurs enfantines; rien n'est plus explicable, si l'on songe à l'état d'esprit tout particulier des missionnaires.

III

Peut-être, si l'on en est resté à l'image populaire du Jésuite, du Rodin souple et rusé, on pourrait penser que les *Lettres édifiantes* vont nous conter par le détail les phases successives d'une action habilement dirigée et d'une politique implacablement poursuivie; on serait bien loin

1. *Histoire de la navigation*, 1722, t. II, p. 222. — Voir même témoignage dans la *Relation des missions et des voyages des évêques français*, 1674, t. II, Préface.
2. *Lettres édifiantes*, premier recueil, 1717, Préface, p. II.

de compte. Le livre, aussitôt ouvert, donne l'impression d'une merveilleuse candeur, d'une bonne foi naïve qui va souvent jusqu'à la maladresse; les adversaires des Jésuites ne manquèrent pas d'en profiter [1]. Les propos et le style, le récit comme les appréciations sont d'une simplicité, d'une médiocrité parfois, qui dut ravir d'aise l'immense majorité du public : et si les habiles directeurs de la Compagnie de Jésus, qui eussent pu modifier à leur gré les termes de ces lettres, leur laissèrent ce ton si caractéristique, c'est qu'ils le savaient propre à attirer vers l'œuvre des missions toutes les sympathies des bonnes gens.

A peine sorti d'un séminaire campagnard, après quelques années de noviciat, le nouveau missionnaire était embarqué vers l'Asie; il lui fallait d'abord s'habituer à ce long voyage en mer, et les souffrances qu'il ressentait étaient quelquefois si fortes qu'après les avoir offertes à Dieu, il ne pouvait se tenir d'en écrire le détail : l'imagination des nouveaux venus, constate l'un d'eux, « n'est pas encore faite à voir s'abaisser sous leurs pieds le plancher qui les soutient, ni à demeurer dans des maisons qui tournent à tous les vents [2] ». Mais sa bonne humeur n'était pas diminuée, et, sitôt débarqué, il commençait sa tâche d'apôtre.

Certes elle était rude, harcelée de privations et de souffrances, rendue plus pénible encore par l'isolement; mais l'ardeur de foi était si grande que le missionnaire tournait tout en contentement. Le P. Martin décrit, au début d'une lettre, ses misères et ses durs travaux : « Je me ferai un plaisir, ajoute-t-il, de vous instruire plus au long de tout ce qui regarde cette *charmante mission* [3] ». Le charme

1. Par exemple Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. CXCV.
2. *Lettres édifiantes*, 3e recueil, p. 39.
3. *Lettres édifiantes*, 1er recueil, p. 19.

était grand en effet : sur cette terre neuve on faisait revivre l'ancienne évangélisation, non pas par des succès isolés, mais par une propagande incessante. Quel plaisir de montrer aux chrétiens d'Europe que, dans ces contrées de foi jeune, Dieu permettait encore des miracles, par l'intermédiaire de ses fidèles Jésuites! Ce n'était que prédications, conversions, guérisons merveilleuses; assurément on n'avait pas tous les jours l'orgueil permis de réduire au silence quelque maudit *talapoin* ou de convertir une jeune *bonzesse* : mais les conversions ordinaires tombaient comme la manne nourrissante. « Je découvre, dit un missionnaire, des Infidelles par milliers qui ne demandent qu'à être instruits [1]; » on les instruisait, puis, en fin d'année, comme un bon commerçant, on dressait le bilan de ses recettes :

« Depuis trois mois et demi que je suis dans ce pays, j'ai eu le bonheur de baptiser près de six vingts personnes [2]. — Le père Laynez... a baptisé en six mois plus de 15 000 personnes [3]. — En 1699, écrit le P. Le Royer, je baptisai 282 adultes et 331 enfants, je confessai 8 649 personnes et j'en communiai 7 843 [4]. »

Six cents baptêmes à l'an, pour le moins, et plus de mille sacrements au mois, cela faisait bien de la besogne au missionnaire. Chacune de ses journées d'apôtre devait être passablement chargée; mais quelle quiétude d'esprit, le soir!

Comment n'aurait-il pas aimé d'un grand amour un peuple qui se laissait si bien évangéliser? « La ferveur et la piété de ces nouveaux chrétiens, écrit le P. Martin, me tiraient des larmes des yeux [5]. » J'imagine qu'ils furent plus d'une fois lamentablement trompés, et que des sacri-

1. I, 21.
2. I, 37.
3. I, 36.
4. III, 27.
5. I, 35.

pants chinois et japonais exploitèrent ce désir naïf de conversions multiples; il suffisait d'arriver à eux, et de leur faire entendre qu'on se ferait volontiers baptiser, pour que tout de suite ils vous donnassent leur sympathie[6]. Ignorance, vices, bêtises, pratiques détestables, les bons missionnaires tournaient tout à bien, par l'espérance qu'ils avaient d'envoyer plus tard vers le ciel une nouvelle âme chrétienne. Cette disposition d'esprit les rendit fort inhabiles à observer[1], ou plutôt (cela est trop dire) elle nuança d'une teinte particulière leurs observations; ils virent tout à travers leurs joies d'apôtre récompensé, et l'image de l'Orient se déforma en même temps qu'elle se gravait dans leur esprit. Ils l'admirèrent avec une béate bonne volonté avant même de le connaître vraiment.

Pourtant ils étaient en situation d'examiner mieux qu'aucun Européen les pays de l'Extrême-Asie : ils y vivaient de longues années, parlant la langue du pays, pénétrant dans les demeures, visitant les petites gens comme les souverains, se mêlant en un mot par un contact direct à la vie véritable. Cent spectacles s'offraient à eux, que vainement un voyageur de passage eût cherchés, ou que peut-être il n'aurait pu comprendre; ils n'étaient guère exposés non plus à prendre pour une coutume du pays ce qui n'était qu'un rare accident. Et, en effet, si l'interprétation d'ensemble que les Jésuites donnèrent de la Chine et de l'Inde fut d'avance faussée, leur information n'en fut pas moins, dans le détail, d'une minutie amusante et d'une précieuse exactitude. Plus tard on constatera que les renseignements, donnés par eux, restaient, malgré tout, comme des minerais précieux, où le travail de la critique, après en avoir brisé la gangue, trouverait

1. Du Halde dans la Préface de sa *Description de la Chine*, 1735, p. v, leur en fait déjà quelque reproche.

une authentique richesse. Mais le public du XVIIe et du XVIIIe siècle alla moins aux détails qu'à la conception d'ensemble : il y eut une Chine de convention [1].

Assurément les yeux des missionnaires avaient dû voir certains spectacles et leurs oreilles entendre des récits qui gênaient un peu ce parti pris d'admiration; ils reconnaissaient quelques défauts aux Chinois, mais leur indulgence se précipitait au devant de la conversion, et ils auraient cru mal faire, s'il n'avaient inscrit l'excuse ou même la justification à côté de la défaillance. Évidemment ces peuples sont idolâtres, écrit un missionnaire nouvellement arrivé, « puisqu'ils adorent des dieux étrangers », cela est fâcheux; « cependant, continue-t-il, il me paraît évident qu'ils ont eu autrefois des connaissances assez distinctes du vrai Dieu [2] »; le mal était déjà bien racheté! Les vices et les crimes existaient à la Chine, comme ailleurs, quelquefois très honteux; si embarrassé qu'on en fût, il fallait leur trouver une excuse : « Le travail et la peine de ces malheureux sont au-dessus de tout ce qu'on peut croire [3] », et voilà comme quoi, nécessité n'ayant pas de loi, les Chinois pouvaient concilier les débordements de leur vie avec une parfaite « innocence de mœurs [4] »! Ne fallait-il pas d'ailleurs que le missionnaire eût quelque besogne? lui-même se serait plaint que sa tâche fût trop facile :

« *Il n'y a parmi eux*, écrit le P. le Royer, *que* la pluralité des femmes, le droit qu'on a de répudier celles dont on n'est pas content, et la barbare coutume d'y faire des eunuques qui soient des obstacles à l'établissement de la religion chrétienne.... Leurs mœurs sont d'ailleurs fort innocentes [5]. »

1. Les détails donnés sur les peuples de l'Indo-Chine et du Tonkin se fondaient dans cette conception d'ensemble. Sous le nom de Chinois on entend tous les peuples d'Extrême-Orient.
2. Le P. Le Lane, 30 janvier 1709 (édition de 1838, II, 397).
3. Le P. de Premare, 1er nov. 1700, 2e recueil, p. 156.
4. 2e recueil, p. 157.
5. Le P. Le Royer, 10 juin 1700, 3e recueil, p. 9.

Le père Parennin trouve presque des raisons pour excuser le meurtre des petits enfants[1]. Ce n'étaient là en tout cas que péchés véniels, et il eût fallu être bien janséniste pour s'en dire attristé.

A ces menues bagatelles près, les Chinois sont un peuple véritablement idéal, auquel les nations d'Europe doivent désespérer de faire concurrence. Il ne faut point songer à être plus *civilisé* et plus *poli* que lui[2] : ce sera déjà assez de l'égaler :

« Je me trouvai un jour, raconte le père de Fontenoy, dans un chemin étroit et profond où il se fit en peu de temps un grand embarras de charrettes. Je crus qu'on allait s'emporter, s'entredire des injures et peut-être se battre, comme on fait souvent en Europe; mais je fus surpris de voir des gens qui se saluaient et qui se parlaient doucement, comme s'ils se fussent connus et aymez, et qui ensuite s'entr'aidaient naturellement à se débarrasser et à passer. *Cet exemple doit bien confondre les chrestiens d'Europe*[3]. »

Si les charretiers eux-mêmes en usaient ainsi, on juge quelle devait être l'aménité de la nation tout entière! Ces mœurs exquises étaient surtout encloses dans l'intérieur de la famille : la tendresse du père, l'amour des enfants, l'affection mutuelle de tous y étaient poussés jusqu'à une telle profondeur de sentiment, et exprimés avec tant de délicatesse qu'on en restait confus d'admiration [4]. Le peuple tâchait d'apporter dans la vie publique la pratique des vertus familiales; c'était, dans tout l'empire, une harmonieuse émulation vers le bien[5].

Par une bonne fortune singulière, dont les Jésuites

1. 11 août 1730 (édition 1838, III, 645).
2. Par exemple, 3e recueil, p. 157.
3. 15 février 1703, 4e recueil, p. 157.
4. Le P. Contancin, 15 déc. 1727 (édition 1838, III, 575).
5. « A entendre ces bons pères, le vaste empire de la Chine n'est qu'une famille bien gouvernée, unie par les liens de l'amitié la plus tendre, et où on ne dispute jamais que de bonté et de persévérance ». (G. Anson, *ouvrage cité*, IV, 288. Voir p. 242 et 291.)

s'applaudissaient fort, ce peuple idéal avait le gouvernement qu'il méritait, un gouvernement idéal : et l'on ne pouvait guère dire si c'était de lui que le peuple tenait sa vertu, ou bien si la nation avait communiqué au gouvernement son excellence. Là-dessus les lettres des missionnaires sont un inlassable et copieux panégyrique; la raison en apparaît fort ingénue : les fonctionnaires chinois avaient été pour les Jésuites des hôtes fort accueillants :

« Les grands mandarins, les officiers généraux d'armée et les premiers magistrats ont de l'estime pour le Christianisme, ils le regardent comme la religion la plus sainte et la plus conforme à la raison. Ils honorent ceux qui la preschent, ils leur font amitié [1]. — L'empereur... favorise plus que jamais la Religion chrétienne. Il dit que c'est la vraie Loy, il est ravi d'apprendre que quelques grands seigneurs l'embrassent, et qui sçait si le temps ne s'approche point où Dieu luy fera la grâce de l'embrasser lui-même [2]? »

C'était là un mirifique espoir! Le Fils du Ciel chrétien, empereur d'une Chine chrétienne! Éblouis par cette vision, les missionnaires environnaient d'avance le souverain de toute l'admiration et de tout l'amour qu'ils espéraient bien lui faire accepter plus tard; c'est « un de ces hommes extraordinaires qu'on ne trouve qu'une fois en plusieurs siècles [3] ». Avec un entrain toujours nouveau, les rédacteurs des *Lettres édifiantes* étudient ses gestes, ses pensées, ses lois, ses intentions : ils fouillent les archives de l'empire, dévorent la gazette officielle, s'extasient de tout et ne songent qu'à « *bénir* sans cesse un gouvernement où l'on trouve de si sages lois établies [4] ».

La clémence, la bonté, l'activité du prince sont incroyables :

« Il faut qu'il mette son divertissement à remplir le devoir d'empereur et à faire en sorte par son application, par sa vigilance,

1. 4e recueil, p. 89. Voir aussi p. 137.
2. 2e recueil, p. 106.
3. Le P. Parennin, 1er mai 1723 (édition 1838, III, 330).
4. Le P. Entrecolles, 19 oct. 1720 (édition 1838, III, 298).

par sa tendresse pour ses sujets qu'on puisse avec vérité dire de lui qu'il est le père du peuple; c'est l'expression chinoise [1]. »

Il ne cesse de songer au bien de son peuple, ranime le zèle des mandarins, craint toujours lui-même d'être au-dessous de sa tâche, et récompense ceux qui l'avertissent d'une faute qu'il a commise. Son respect des droits et de la liberté des individus est tel que les criminels et les condamnés à mort ne sont pas traités autrement que les honnêtes gens :

On accorde à l'homme le plus vil et le plus méprisé ce qu'on n'accorde en Europe, comme un grand privilège, qu'aux personnes les plus distinguées, je veux dire le droit de n'être jugé et condamné que par toutes les chambres du Parlement, assemblées en corps [2].

L'empereur de Chine a tellement peur, en effet, d'user mal de son autorité que lui-même il a créé de grands tribunaux, chargés de contre-balancer son propre pouvoir : ils doivent, si jamais il s'égarait, le ramener au respect de la loi [3]. Dans ce pays perpétuellement en paix, si merveilleusement administré, il est bien rare qu'on ait à châtier le vice; l'empereur et les mandarins n'ont guère qu'à encourager la vertu. Par des fêtes spéciales, ils honorent le mérite des hommes et des femmes, et cette sollicitude s'étend jusqu'aux morts. Chaque année, dans chaque province, le souverain se fait désigner le laboureur qui s'est le plus distingué « par son application à la culture des terres, par l'intégrité de sa réputation, par le soin d'entretenir l'union dans la famille et la paix avec ses voisins [4] » : il le félicite et le nomme mandarin. Du même coup l'agriculture et la vertu sont récompensés : tout le monde voudra être mandarin, c'est-à-dire noble et vertueux!

1. Le P. Contancin, 15 déc. 1727 (édition 1838, III, 565).
2. Le P. Contancin (édition 1838, III, 494).
3. 7e recueil, p. 199.
4. Le P. Contancin, 2 déc. 1725 (III, 492, édition de 1838).

Après avoir dressé minutieusement, et vingt fois plutôt qu'une, la belle architecture de ce panégyrique, les Jésuites se souvenaient encore que l'empereur n'était pas si entièrement occupé à faire le bonheur de son peuple qu'il n'invitât souvent les missionnaires à venir près de lui : on causait mathématique, on discutait théologie, on se faisait mille amitiés. Doux, clément, humain, savant, « le plus grand potentat qui soit dans l'univers[1] », et, par-dessus tout cela, ami des Jésuites, le Fils du Ciel, si éloigné qu'il fût du christianisme, était vraiment l'élu de Dieu! le panégyrique prenait l'allure d'un hymne, qui retentissait, sonore, dans toutes les paroisses de France[2]. Si quelque bon missionnaire, revenu de Pékin, avait pu, devançant les temps, voir jouer le *Voyage en Chine*, il aurait été assurément offusqué de certaines frivolités : mais il se serait peut-être oublié, dans l'ardeur naïve de sa conviction, jusqu'à fredonner, avec les acteurs, le couplet célèbre :

La Chine est un pays charmant
Qui doit vous plaire assurément.

IV

L'admiration des Jésuites pour la Chine fut si débordante qu'ils voulurent non seulement l'imposer au grand public, mais encore la faire partager aux savants, aux lettrés et aux Académies. Parmi les religieux qui allaient passer en Extrême-Orient de longues années, plus d'un était homme

1. *Mémoires sur les Chinois... par les missionnaires de Pékin*, 1776. Vers au bas du portrait de l'empereur de Chine (t. I).

2. Les notes discordantes sont bien rares. Le P. Magalhens, tout en reconnaissant l'hypocrisie des Chinois et leur vertu formaliste, n'en vante pas moins le merveilleux gouvernement de ce pays (*Nouvelle relation de la Chine*, 1678). Même au prix de choquantes contradictions, il fallait obéir au mot d'ordre et respecter la convention.

d'étude ; l'apostolat après tout laissait des loisirs, et il n'était pas défendu de donner, par quelques travaux de l'esprit, issue à sa continuelle activité. Observations astronomiques, renseignements géographiques et statistiques, relations historiques, études sur les arbres et les produits du pays, documents sur les industries exotiques, tout cela trouve place fréquemment dans les *Lettres édifiantes*, et souvent les missionnaires exposent en de vrais mémoires, quelques-uns fort bien faits, ces connaissances, « qui, étant communiquées à l'Europe, contribueraient peut-être au progrès des sciences ou des arts[1] ». Quelque chose sollicitait plus encore leur curiosité : ils étudiaient consciencieusement et analysaient ensuite, avec une impartialité suffisante, les systèmes religieux et philosophiques des peuples d'Orient : ils traduisaient les codes et reproduisaient les préceptes moraux des sages chinois.

C'était là, toujours, un moyen « d'entretenir l'estime qu'on a conçue pour cette nation, et d'augmenter le zèle de ceux qui s'intéressent à la conversion d'un peuple si policé et si raisonnable[2] ». Avec le même dessein de propagande et de réclame, les directeurs de la Compagnie de Jésus invitaient quelques-uns de ceux qui, leur mission terminée, revenaient en France, à composer des ouvrages d'histoire ou de description géographique. Avant les PP. du Halde ou Charlevoix, les PP. Kircher, Alvarez, Greslon avaient écrit des *Histoire de Chine* ou dessiné des *Atlas sinensis*, le P. Catrou avait parlé des Mongols, le P. le Blanc du Siam, le P. de la Croix avait raconté l'histoire de Tamerlan et Gengiskhan[3], etc. ; tous ces ouvrages, honnête-

1. Le P. Cœurdoux, 18 janv. 1742 (édition 1838, II, 654). Les mémoires de ce genre sont si nombreux qu'on doit se dispenser de les citer.
2. Le P. Parennin (édition 1838, III, 750).
3. Alvarez Semedo, *Histoire de la Chine*, 1667. — *La Chine* d'Athanase Kircher, 1670. — Greslon, *Histoire de la Chine*, 1671. — Martinus, *Même*

ment documentés, sérieusement travaillés, ont eu à leur date une vraie valeur; c'était là, en tout cas, pour les savants de l'Europe, une source précieuse de renseignements presque scientifiques sur l'Orient.

Ce rôle d'informateurs érudits plut tant aux Jésuites qu'ils songèrent bientôt à l'étendre; avec le remarquable esprit d'organisation qu'ils portent dans leur activité, ils ne tardèrent pas à constituer à Pékin une véritable mission scientifique : les études orientalistes en tirèrent un grand profit, et aujourd'hui encore les savants ne marchandent pas aux missionnaires de Pékin les expressions de leur reconnaissance. En 1665 plusieurs pères de la Compagnie de Jésus, membres de l'Académie des sciences, partaient pour le Siam et la Chine[1] : Guy Tachard, Joachim Bouvet, Louis le Comte, J. de Fontaney, J.-F. Gerbillon, Cl. de Visdelou. Aussitôt arrivés, ils commencèrent, avec l'aide de quelques autres Jésuites français ou étrangers (le P. Ph. Couplet en particulier), une véritable campagne d'études. L'Empereur de Chine, qui s'intéressa beaucoup à leurs efforts et à leurs découvertes, leur donna toutes facilités; ils fondèrent un observatoire, multiplièrent les observations astronomiques et géographiques, étudièrent la vieille chronologie chinoise, traduisirent les anciens textes. Par une correspondance assidue, ils se tenaient en rapport avec les savants d'Europe, avec l'Académie des sciences surtout. De cet échange de relations scientifiques la Chine profita : à côté de la nation idéalement vertueuse, on put entrevoir le pays savant et lettré; et l'admiration

titre, 1692 (il y avait eu des éditions antérieures). — Le Blanc, *Histoire de la Révolution du royaume de Siam*, 1692. — Catrou, *Histoire générale de l'Empire du Mongol*, 1705. — De la Croix, *Histoire de Gengiskhan*, 1711. — Le même, *Histoire de Tamerlan*, 1722,... etc.

1. Voir Cordier, *Fragment d'une Histoire des études chinoises au XVIII[e] siècle*, 1895.

des savants vint se joindre à celle du public. De temps en temps de gros ouvrages *in-folio* apportaient les résultats de ces patientes recherches : ce furent surtout les traductions des livres sacrés, des œuvres de Confucius, qui par la suite devaient être appelées à un si grand retentissement[1].

La mission scientifique de Pékin survécut à l'expulsion des Jésuites hors de Chine, grâce à la sympathie que les empereurs ne cessèrent de marquer à ces hommes de science; et pendant tout le XVIIIe siècle, il y eut des Jésuites sinologues[2] qui empêchèrent le monde savant de se désintéresser des études chinoises. Leur travail aboutit enfin, vers 1780, à une véritable Encyclopédie : *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois,... par les missionnaires de Pékin*[3]. Ce fut pour l'œuvre scientifique des Jésuites, ce que les *Lettres édifiantes* avaient été pour l'œuvre évangélique : un couronnement. Les *Mémoires sur les Chinois* sont en bonne place dans toutes les grandes bibliothèques; et c'est aujourd'hui encore, je crois, une *source* où puisent volontiers tous ceux qui écrivent sur la Chine, et que même les spécialistes ne dédaignent point.

De toute manière la Chine était devenue la chose des Jésuites; il n'y fallait pas toucher avec irrévérence, si l'on ne voulait voir s'élancer à la riposte, « par un zèle contraire, mais plus raisonnable », quelque bon père, fort empressé à « venger les Chinois[4] ». Or il vint un moment où leur œuvre fut attaquée de toutes parts. Ils durent, pour se défendre, exalter plus que jamais les Chinois; ce qu'ils avaient jusqu'alors dit presque intimement dans leurs

1. *Confucius Sinarum philosophus*, traduit par les PP. Intorcetta, Herdtrichs, Couplet, Rougemont, Paris, 1687, in-folio.
2. Par exemple le père de Premare.
3. Paris, 1776..., 16 vol. in-4.
4. Le P. Parennin, 11 avril 1730 (édition 1838, III, 660).

lettres ou dans leurs livres, ils durent le crier bruyamment dans toutes les langues et par tous les pays, devant toutes les juridictions ecclésiastiques, et par tous les moyens que la presse pouvait alors leur offrir. La querelle des cérémonies chinoises fut une formidable réclame en faveur de la Chine : le XVIII[e] siècle qui commença, alors qu'elle était dans sa période la plus violente, reçut d'elle, en traits ineffaçables, l'image conventionnelle d'un Orient idéal, qui déjà s'était lentement constituée; et l'on est obligé d'en parler autrement que par une brève mention.

V

Trois quarts de siècle après la crise, Voltaire écrivait encore : « La guerre de Troie n'est pas moins connue que les succès des révérends pères à la Chine et leurs tribulations[1] ». La prise de Troie n'avait demandé que dix ans, il en fallut plus de cent à la querelle des cérémonies, et certes les troupes des Achéens et des Troyens luttaient moins nombreuses autour du cadavre de Patrocle, que celles des Jésuites, des Dominicains et des Franciscains disputant sur l'athéisme des lettrés de la Chine ou sur les honneurs rendus à Confucius[2]. De 1637 à 1742, Jésuites d'un côté, Dominicains, Franciscains, religieux de la Société des Missions étrangères d'autre part, se firent, avec des fortunes diverses, une guerre acharnée; elle se termina enfin

1. *Lettres chinoises, indiennes..., etc.*, 1776. Lettre VI.
2. La bibliographie de cette question est énorme. Voir surtout : Cordier. *Bibliotheca sinica*, I, 373 et suiv. (avec une chronologie des événements); — Catalogue de l'Histoire d'Asie, à la Bibliothèque Nationale, p. 547 et suiv. et 562 et suiv.; — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* des PP. de Backer et Carayon : voir au nom des principaux auteurs de brochures. — Le retentissement de cette querelle sur les questions coloniales a été marqué par L. Deschamps, *Histoire de la question coloniale*, Paris, 1891, p. 193.

avec la défaite de la Compagnie de Jésus. Pour des raisons, dans le détail desquelles il n'est pas utile ici d'entrer, les Dominicains et les Franciscains se reconnurent un jour une haine dévote et farouche contre les Jésuites, leurs rivaux en influence à Pékin; ils n'eurent plus d'autre pensée que de ruiner leur œuvre, et pour cela de la faire condamner par la cour de Rome. A ce dessein, très habilement, ils les accusèrent d'idolâtrie; ils crièrent avec indignation que, sous prétexte de favoriser l'expansion du christianisme, ils passaient condamnation sur les honneurs rendus par les Chinois à leurs ancêtres et à Confucius; les Jésuites auraient même consenti à donner à ces *cérémonies chinoises*[1] et païennes une manière de consécration catholique; en un mot, comme dit Voltaire, on les accusait de « flatter les athées de la Chine[2] ». Cette manière de voir fut acceptée par certains papes : d'autres, au contraire, plus sensibles aux intérêts politiques de l'Eglise, ne s'indignèrent pas trop de la conduite des Jésuites. La lutte s'éternisa, se compliqua, se renouvela sans cesse : à partir de 1670 elle devint bruyante, et, à la fin du XVII[e] siècle, ce fut une conflagration générale.

Lorsque le Jésuite Louis le Comte eut publié en 1696 ses *Nouveaux Mémoires sur l'État présent de la Chine*, des deux camps partirent, ainsi que dans la lutte grotesque où les chanoines du *Lutrin* se meurtrissent avec les *in-quarto* et s'assomment sous les *in-folio*, une infinité de brochures, de volumes, de traités, d'arrêts, de censures, d'éclaircissements, de réponses, de lettres, de mémoires, etc.; la plupart étaient d'une extrême violence. A Paris, à Cologne, à Rome, à Venise, à Louvain, les imprimeurs suffisaient à

1. Il y eut aussi une affaire des rites malabares qui fut plaidée et discutée dans le même temps, mais beaucoup moins bruyamment.
2. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, Introduction, XVIII.

peine aux nécessités d'une telle production : toutes les langues, y compris le latin, étaient bonnes à ces religieuses injures et à ces savantes argumentations. L'Europe en fut inondée. Aussi le public, en majorité peu favorable aux Jésuites, suivit-il avec un intérêt amusé les fortunes diverses de la lutte; les mémoires du temps[1] disent quelle place la fameuse querelle tint dans les préoccupations des Français; la chanson elle-même[2] s'en empara, ce qui consacrait sa popularité. Censurés par la Sorbonne (1700), par la Congrégation du Saint-Office (1704), les Jésuites surent encore prolonger la lutte ; et la publication régulière des *Lettres édifiantes* leur fut une arme excellente. En 1742 seulement, une bulle de Benoît XIV prononça la définitive condamnation. Déjà le public et les écrivains avaient récolté tous les fruits de cette querelle.

« Les autres missionnaires ne sont pas d'accord sur la grande sagesse de ces peuples (les Chinois) avec ceux de la Compagnie de Jésus[3] »; c'était là, en effet, le ton que tout de suite la querelle avait pris. Pour se défendre, les Jésuites devaient faire une apologie retentissante de la Chine; on leur reprochait d'honorer « le démon de la Chine », « l'idole Confucius »; ils proclamèrent que c'était « un saint homme... tout brillant de vertus »[4]; les honneurs qu'on lui rendait, ainsi qu'aux ancêtres, n'avaient point du tout le caractère d'idolâtrie; c'était un culte « civil et politique[5] », de simples manifestations de la piété filiale, les témoignages du souvenir reconnaissant que les Chinois gardaient

1. Voir surtout Saint-Simon.
2. Chansonnier de Clairambault : recueil manuscrit, VII, 122; VII, 431; X, 19,... etc. — Recueil manuscrit de chansons contre les Jésuites (Bibliothèque Nationale), feuillet 6. — Raunié, *Chansonnier du XVIIIe siècle*, III, 117,... etc.
3. *Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot, au mot : Chinois.
4. Expressions prises aux chansons du temps.
5. *Histoire apologétique de la conduite des Jésuites*, 1700.

d'un de leurs plus grands hommes. Jusque-là rien de remarquable; mais il est curieux de voir comment les Jésuites, poussés par leurs adversaires, en vinrent à justifier, à louer et à exalter, dans leurs pamphlets, la Chine entière, catholique ou non catholique.

Alors ils dessinèrent d'elle une image merveilleuse, plus sublime encore que celle des *Lettres édifiantes*, parce qu'elle était brossée d'ensemble et composée en vue de l'effet; ce ne furent plus des croquis, des aquarelles, mais un plafond majestueux, une immense fresque où tout était simplifié et grossi. Dans le royaume du Fils du Ciel vivait un peuple vertueux, civilisé depuis les temps les plus lointains; sa morale était sublime; quant à sa religion, évidemment elle n'était point catholique de nom, et on ne pouvait tout à fait la comparer avec le christianisme; mais, à cela près, elle était d'une admirable pureté; d'ailleurs, à qui savait bien lire le chinois, il apparaissait que le dieu Xang-Ti était de tous points conforme au dieu de la Bible et de l'Évangile[1]. Comment voulait-on que ces hommes fussent des païens et des idolâtres? par là les Jésuites se trouvaient justifiés de n'avoir pas été trop sévères à certaines de leurs pratiques, mais en réalité c'était la Chine qui, dans l'opinion du public, avait les véritables profits de l'affaire[2]. Les philosophes ne diront pas mieux, mais ils le diront

1. R. P. Longobardi, *Traité sur quelques points de la religion des Chinois*, 1701.

2. Les *Mémoires sur l'Estat présent de la Chine* de Louis Le Comte (1696) — ce livre ouvrit la période la plus âpre de la lutte et en resta le plus célèbre — sont d'une lecture bien curieuse. Le livre est dédié à Louis XIV, et le père jésuite ne craint pas dans l'épître dédicatoire de mettre l'Empereur de Chine en comparaison avec le Roi Soleil. — Parmi les innombrables ouvrages que publièrent alors les Jésuites, je cite, comme les plus caractéristiques : *Défense des nouveaux Chrétiens de la Chine*, 1688. — Le Gobien, *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine*, 1698. — L. Le Comte, *Lettre à monseigneur le duc du Maine sur les cérémonies de la Chine...*, 1700. — L. Le Comte, *Des cérémonies de la Chine...*, 1700. — Longobardi, *Traité sur quelques points de la religion des Chinois*, 1701.

avec d'autres desseins. Il est piquant seulement de constater qu'ils ont pris aux Jésuites certains de leurs arguments contre la religion; et que Confucius doit aux mêmes Jésuites le renom de sublime sagesse que l'Europe, depuis, n'a cessé de lui accorder.

D'ailleurs les événements qui, en Chine même, apportèrent à la querelle des cérémonies sa véritable solution [1], semblaient donner raison à la Compagnie de Jésus, puisqu'ils témoignèrent, à ses dépens, de la modération et de l'intelligence du gouvernement chinois. L'empereur Kang-hi, ami des missionnaires, en qui il voyait surtout des lettrés, des savants et des mathématiciens, avait longtemps toléré, et même encouragé, par des édits, le développement de la religion chrétienne. Il fut très étonné d'apprendre les luttes qui mettaient si violemment aux prises les fidèles de cette croyance étrangère; on le fit entrer dans le débat, on voulut, chose singulière, qu'il s'en déclarât l'arbitre; il eut la sagesse remarquable de ne point prendre parti. Bien qu'il fût un peu revenu de ses sentiments favorables envers le christianisme, il continua à accueillir et à bien traiter les missionnaires. Ce fut seulement son fils Young-Tching qui se décida à proscrire la religion chrétienne (1724) et encore il semble bien qu'il y apporta une douceur et une tolérance dont peu de pays au monde auraient pu offrir alors l'exemple.

Les Jésuites avaient joué de malheur; ils avaient étroitement uni leur sort à celui des Chinois; ils avaient serré dans leurs bras ce modèle de la vertu orientale, et s'étaient ainsi offerts aux coups des méchants; on ne pouvait frapper l'un sans l'autre; peut-être le Chinois ferait-il épargner le

1. Voir surtout le dernier chapitre du *Siècle de Louis XIV* où Voltaire raconte avec assez d'exactitude et d'humour les derniers événements de la querelle.

Jésuite! Mais d'un tour de main le public défit ce cocasse assemblage, il repoussa le Jésuite, et garda le Chinois pour ami; même il eut la cruauté d'applaudir à la bastonnade que le Jésuite reçut du Chinois. Les philosophes firent grand accueil à cet auxiliaire imprévu; et dès lors, sans que la mode s'en lassât jamais, le XVIII[e] siècle s'éprit d'un bel amour pour les choses et les gens d'Extrême-Orient. Une constatation le marquera aisément; la querelle commence vers 1670 seulement à devenir bruyante; jusque-là, en dehors des ouvrages des missionnaires, il n'a paru que quatre ou cinq volumes sur la Chine et un pauvre roman[1]. Mais aussitôt après, les volumes d'études et d'histoire se multiplient[2], et, à partir de 1690 (c'est-à-dire au moment où la dispute des rites est la plus violente), la littérature elle-même est gagnée à l'Extrême-Orient; Regnard donne ses *Chinois* en 1692, et dès lors les auteurs de comédies et de romans firent maintes fois paraître dans leurs fictions les petits hommes jaunes, les chapeaux à clochettes, les femmes aux yeux en amande, et les mandarins au bouton de cristal.

Par la révélation de l'Extrême-Asie, la littérature et le goût public reçurent un élan tout nouveau, qui ne se fatigua point; et l'on ne peut contester aux Jésuites le mérite d'avoir donné à l'Europe une image nouvelle de l'Orient, et déterminé vers les pays exotiques un mouvement général de sympathie et d'attention.

1. *Histoire du grand royaume de la Chine*, 1606. — *Nouvelle histoire de la Chine*, 1622. — M. Baudier, *Histoire de la cour du roy de la Chine*, 1624. — *Histoire universelle du grand royaume de Chine*, 1645. — Du Bail, *Le Fameux Chinois*, 1642. — (Voir aussi *Axiamire et le roman chinois*, 1675.)

2. Parmi les principaux je note : une réédition du livre cité de Baudier, 1668; — *Histoire de la conquête de la Chine*, 1670; — *La Chine* d'Athanase Kircher, 1670; — Intorcetta, *La science des Chinois*, 1673; — *Voyages de l'empereur de Chine*, 1685; — Le P. d'Orléans, *Histoire des conquérants tartares qui ont subjugué la Chine*, 1688; — *La morale de Confucius*, 1688; — Le P. Martin, *Histoire de la Chine*, 1692; — Bouvet, *Portrait historique de l'empereur de Chine*, 1697; — Bouvet, *L'état présent de la Chine*, 1697,... etc. Après 1700 le nombre augmente encore.

CHAPITRE V

ÉTUDES SUR L'ORIENT.
LES COMMENCEMENTS DE L'ORIENTALISME.

I. L'Orient et les savants; les études sur l'Orient sont une véritable *source*. — D'abord des vulgarisateurs; extension et progrès de la vulgarisation.
II. Étude historique et géographique de l'Orient : elle est d'abord presque exclusivement bornée à la Turquie. — Les grands travaux du XVIII[e] siècle sur la Chine et le Japon. — L'histoire de l'Asie est fort bien connue au XVIII[e] siècle.
III. L'orientalisme proprement dit. — Les origines : les savants du XVI[e] et du XVII[e] siècle : de Postel à d'Herbelot. — Développement de la science nouvelle : état d'esprit des savants; l'Orient lettré et philosophique.
IV. Les études orientalistes au XVIII[e] siècle : les savants, les travaux, le public.
V. Principal résultat : les traductions des auteurs orientaux. — Peu d'œuvres littéraires proprement dites : surtout des ouvrages de morale, législation et théologie. — L'orientalisme donne naissance à l'histoire des religions : Zoroastre, Confucius et Mahomet. — Phases et progrès de la connaissance de l'islamisme au XVII[e] et au XVIII[e] siècle. — Naissance vers 1770, avec A. Du Perron, du vrai mouvement orientaliste.

I

De bonne heure le public français avait eu en mains les éléments d'une sérieuse et personnelle information sur l'Orient; il pouvait contrôler les relations des voyageurs par des récits des missionnaires, puis, s'aidant d'autres sources encore, se constituer une image particulière des choses et des gens d'Asie. Mais un travail de ce genre, où il faut de l'initiative, de l'intelligence et quelque méthode,

n'était pas plus pour plaire aux lecteurs du XVIIe siècle qu'à ceux d'aujourd'hui. Volontiers ils s'en remettaient à autrui du soin de dégager et de diriger leurs impressions; modestement ils attendaient pour les formuler que la formule en eût été rédigée par d'autres. N'y a-t-il pas, même en ce siècle, de fort honnêtes gens bien aises que le journal leur dise au matin ce qu'il faut penser de la pièce à la *première* de laquelle ils assistaient la veille? A chacun son métier; le spectateur regarde et le critique juge!

Les ouvrages où l'on parlait de l'Orient avaient des lecteurs plus assidus que les autres; par goût naturel, par habitude d'esprit, les hommes d'étude appliquaient à ces livres modernes, les procédés, devenus chez eux presque instinctifs, que d'abord ils avaient réservés aux œuvres des anciens : le rapprochement, le commentaire, la glose, la compilation, etc. Grâce à eux était née une image abstraite et simple de Rome, tirée de Tite Live et de Tacite, que les auteurs de tragédie tâchaient à représenter sur la scène et que le public acceptait avec confiance et respect. Aussi jugea-t-on tout à fait naturel de demander aux historiens et aux savants une conception commode et sûre de la Perse ou de la Chine. Il ne vint pas à l'idée que cette méthode abstraite d'études, indispensable à la connaissance de l'antiquité, puisqu'elle est la seule possible, pouvait devenir bien insuffisante, lorsqu'il s'agissait de nations modernes, de peuples vivants, de civilisations actuelles. Mais déjà, et plus encore qu'aujourd'hui, le public avait une déférence de bon goût pour la science officielle; d'ailleurs le doute était impossible, tant les savants se montraient assurés de leurs découvertes! ils ne se sentaient certes point de scrupules à parler de la Turquie sans même connaître Constantinople, ou à détailler la religion hindoue sans avoir de leur vie entrevu seulement le profil d'une pagode; on assure

qu'il est aujourd'hui dans des Universités d'Allemagne de doctes orientalistes qui n'ont jamais parlé ces difficiles langues qu'avec leurs livres, et jamais connu, en fait de paysages orientaux, que les rayons de bibliothèque où se succèdent les rébarbatives éditions des auteurs arabes ou chinois. Ils étudient les langues de l'Orient comme des langues mortes.

Quoi qu'il en soit, leur parole est de toute autorité; leurs ouvrages, bien que composés parfois de seconde et de troisième main, sont une *source* que le public considère comme originale. Ainsi en fut-il pour les savants, ancêtres des orientalistes, qui pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle travaillèrent courageusement à déchiffrer les hiéroglyples de l'écriture orientale, et à apporter dans le chaos des mythes et des traditions d'Asie ce qu'ils pouvaient de lumière scientifique; leurs œuvres ont été, pour la connaissance de l'Orient, une *source* aussi importante peut-être que les relations de voyage ou les lettres des missionnaires.

Ce fut d'abord, et pendant assez longtemps, un travail de médiocre vulgarisation. La bonne volonté des auteurs était grande, sinon l'exactitude et l'abondance de leurs connaissances; bien peu avaient vu les pays dont ils parlaient; du moins, comme le vieil Hérodote fit pour les prêtres d'Égypte, ils interrogeaient dévotement les missionnaires et lisaient avec grand soin ce que les libraires d'alors avaient imprimé sur l'Orient. Sans contrôle, tout entrait dans leur compilation; aussi nous paraissent-elles aujourd'hui bien enfantines, par endroits, ridicules. Mais les contemporains durent les estimer de vrais trésors de faits et d'idées. Les livres de Michel Baudier[1] par exemple furent très respectueusement[2] lus à l'époque (1620); leur auteur

1. Voir *Biographie universelle* de Didot.
2. Ses livres ont été plusieurs fois réédités dans le cours du siècle.

fut un infatigable vulgarisateur; le principal de son travail allait aux antiquités de France, mais il n'en était point lassé, et, avec une égale compétence, il écrivait une histoire de la Turquie, une relation de la cour du roi de la Chine, une étude sur le gouvernement turc, ou bien un traité sur la religion de Mahomet[1]. Toujours l'œuvre s'appelait *histoire générale*, comme il convient aux livres qui épuisent le sujet. Baudier a tenu à nous avertir que le Languedoc fut sa patrie; on eût pu, sans cet avis, parier qu'il était quelque peu méridional, tant sa confiance en lui-même avait de bonne humeur, tant il simplifiait et amplifiait avec désinvolture les maigres renseignements qu'il avait recueillis. Pour un peu il raconterait comme siennes les aventures exotiques rapportées en ses livres. Un jésuite flamand lui a dit grand bien de la Chine; aussitôt Baudier compose le tableau d'un pays idéal; les Chinois « vivent au milieu d'un asseuré repos, comblés de toute sorte de félicités[2] »; le jésuite a ajouté que les villes de Chine étaient fort grandes; l'imagination de Baudier s'est excitée là-dessus; la ville de Quinsay, dit-il, n'est qu' « un petit échantillon du royaume » et pourtant elle a « de diamètre ou de longueur ce qu'un homme à cheval peut faire en un jour; sa largeur est la moitié de cela; les faux bourgs contiennent tous ensemble autant que la ville[3] ». On juge des autres villes! et on juge aussi, à ces seuls exemples, du livre tout entier. Mais s'il est vrai qu'une œuvre de vulgarisation ne saurait être exacte, et que la vérité doit y être un peu déformée et apprêtée pour le public, il faut reconnaître que Michel Bau-

1. *Inventaire de l'histoire générale des Turcs*, 1617. — *Histoire de la cour du roy de la Chine*, 1624 (rééditions 1645, 1667). — *Histoire générale du Sérail et de la cour du Grand Seigneur*, 1624 (rééditions 1626, 1638, 1652). — *Histoire générale de la religion des Turcs avec la naissance et la mort de leur prophète Mahomet*, 1625 (rééditions 1632, 1640, 1741).
2. *Histoire de la cour du roi de la Chine*, p. 10.
3. Même passage.

dier a fait d'excellente besogne; il s'est élevé en tout cas, par son succès, bien au-dessus de tous ceux qui en même temps que lui travaillèrent à la même tâche[1].

On se contenta de cela, jusque vers le milieu du XVIIe siècle; alors vinrent des ouvrages mieux faits, et qui ne sont plus à proprement parler des livres de vulgarisation. Mais le besoin qui avait provoqué ce genre de livres ne disparut point; et il y eut toujours une portion considérable du public à qui il fallut préparer, sous forme d'une nourriture facile à digérer, les connaissances, d'année en année plus exactes, sur les pays d'Orient. Les auteurs ne manquèrent point; ce travail devenait d'ailleurs bien facile, puisqu'il suffisait d'analyser et de résumer les travaux des vrais savants. A mesure que l'information se fit plus scientifique, à mesure aussi les livres de vulgarisation perdirent un peu de leur imprécision primitive. Le *Dictionnaire critique* de Bayle a sur l'Orient des articles qui certes ne sont point méprisables; les ouvrages du comte de Boulainvilliers, relatifs aux Arabes[2], sont d'une lecture fort instructive; tout ce que les rédacteurs de l'*Encyclopédie* ont écrit de l'Asie a été puisé à d'excellentes sources.

Mais ce sont là encore, si l'on peut dire, des œuvres de haute vulgarisation : et, derrière elles, sur leurs traces, profitant de leur besogne, sont venus quantité de livres sur l'Asie, les mœurs et la religion de ses habitants. *Anecdotes turques*, *Anecdotes chinoises*, *Anecdotes orientales*[3],... etc ,

1. Je cite entre autres : Esprinchard, *Histoire des Ottomans*, 1609; — Chalcondyle, *Histoire de la décadence de l'empire grec et de l'établissement de celui des Turcs*, 1620; — *Nouvelle histoire de la Chine*, 1622; — *Histoire universelle du grand roi de la Chine*, 1645. — Voir aussi les *Cosmographies* indiquées au § 2 du chapitre I.

2. *Histoire des Arabes*, 1731. — *La Vie de Mahomet*, 1730.

3. *Anecdotes ou histoire secrète de la cour ottomane*, 1722. — *Anecdotes persanes*, 1727. — *Anecdotes de la maison ottomane*, 1740. — *Anecdotes vénitiennes...*, 1740. — *Anecdotes vénitiennes et turques*, 1744. — *Anecdotes*

tels sont les titres modestes et prévenants sous lesquels ils se présentent à l'ordinaire; le prix en était peu élevé, et la lecture point difficile, agrémentée d'ailleurs de jolies histoires et de lieux communs d'une honnête morale. Moins chers encore, et d'un format plus menu, les almanachs portaient la connaissance de l'Orient jusqu'aux limites extrêmes de la vulgarisation : pour douze sols, quiconque savait lire pouvait se donner « une idée abrégée des mœurs, usages et coutumes » de la Chine[1]. Ainsi fut mise à la portée de tous une image de l'Orient, bien déformée, il est vrai, par son passage à travers de multiples intermédiaires, mais d'une simplicité et d'une généralité si commodes qu'elle était parfaitement intelligible.

II

L'orientalisme, disent les dictionnaires, est « la science, la connaissance de l'histoire, des langues des peuples orientaux »; il semble bien en effet que l'une et l'autre soient inséparables, et qu'on ne puisse étudier vraiment l'histoire des nations d'Asie, sans connaître leurs langues et leurs littératures. Mais, au xvii[e] siècle, cette union n'apparaissait pas si nécessaire; puis, s'il avait fallu retarder les recherches historiques jusqu'après le moment où l'on posséderait tout à fait les parlers d'Asie, on eût risqué de ne les commencer jamais. D'assez bonne heure il y eut, sur l'Orient, des travaux historiques et géographiques fort sérieux : les résultats en furent vite appréciables.

Comme il était naturel, ce fut vers la Turquie d'abord

orientales, 1752 (plusieurs rééditions). — *Anecdotes chinoises*, 1754. — *Anecdotes arabes et musulmanes*, 1772.

1. *L'Almanach chinois* paraît de 1760 à 1766. Voir aussi *l'Almanach turc*

qu'on dirigea cette enquête d'histoire. Sur le détail des événements eux-mêmes, déjà des livres avaient paru, nombreux; on s'était habitué par une attention plus que séculaire à étudier et, par suite, à comprendre un peu cette éternelle ennemie; les nécessités de la lutte avaient d'ailleurs poussé les chefs d'armée à chercher les secrets de sa force; enfin la guerre incessante où les peuples d'Europe se relayaient contre elle, était une permanente invitation au travail des historiens. Avec beaucoup de zèle, sinon d'originalité, Mézerai, du Verdier, Stochove, Chassepol, Ricaut[1], le plus célèbre, publièrent entre 1650 et 1700 des histoires générales de la Turquie, soit d'énormes compilations, soit d'exacts abrégés. Ces livres clairs et utiles furent très lus (leurs rééditions suffiraient à le prouver), et l'on savait au besoin y chercher une rapide documentation. Ainsi, en 1672, à peine la tragédie de *Bajazet* a-t-elle été représentée, que Donneau de Visé veut en critiquer la valeur historique; deux ou trois jours suffisent à son instruction et, tout plein de sa science vite acquise, il reconstitue dans *le Mercure*[2] la vraie histoire d'Amurat, et déclare impossible le personnage de Bajazet. Racine était allé aux mêmes sources et il se défendait d'avoir manqué à la vérité. Qui croire? le jugement était remis au public; et c'est là en tout cas une preuve que, dès cette époque, l'histoire turque était assez connue, et que même on prétendait la connaître avec une certaine exactitude.

1. Je cite parmi les livres d'histoire (très nombreux) les principaux seulement : Mézerai, *Histoire des Turcs...*, 2 in-folio, 1650 (rééd. 1662); — Hottinger, *Historia orientalis*, 1651; — Du Verdier, *Abrégé de l'histoire des Turcs*, 1665; — De Stochove, *L'Othoman ou abrégé des vies des empereurs*, 1665; — Ricaut, *L'Estat présent de l'empire othoman* (traduit de l'anglais), 1670 (rééd. 1677); — De Chassepol, *Histoire des grands visirs*, 1679; — Ricaut, *Histoire des trois derniers empereurs turcs*, 1682; — Guillet, *Histoire du règne de Mahomet II*, 1682; — Ricaut, *Histoire de l'empire ottoman*, 1709.

2. 9 janvier 1672.

L'histoire de la Turquie fut presque seule d'abord à bénéficier de ce travail consciencieux; c'est à elle du moins qu'allèrent le plus grand nombre de livres et les meilleurs. D'ailleurs, quand on comprit mieux le gouvernement du sultan et qu'on eut commencé à deviner ses secrètes faiblesses, on eut moins d'estime pour lui; et c'est, comme on verra, avec les premières années du XVIII[e] siècle, que la littérature retira sa faveur aux Turcs pour la donner à d'autres hommes d'Orient. Les historiens furent dociles à ce changement de goût; ils s'étaient jusqu'alors peu occupés des autres nations d'Asie, et s'il avait paru des histoires de Perse, d'Inde et de Chine, c'étaient à l'ordinaire des œuvres fort hâtives[1]. Mais le moment approchait où l'Asie tout entière depuis la Corée jusqu'aux Dardanelles, sans en excepter le Japon, serait étudiée en des livres d'histoire et de géographie, si bien faits qu'ils purent devenir de véritables *sources*. On ne pouvait parler des Turcs sans citer Ricaut; on allait avoir pour le Japon l'autorité de Kæmpfer et de Charlevoix, pour la Chine celle de Du Halde.

Ce fut vers 1730; presque en même temps parurent l'*Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon* par le voyageur allemand Kæmpfer[2] (1729); la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise* par le père du Halde[3] (1735); l'*Histoire et Description générale du Japon* du père Charlevoix[4] (1736). A

1. Voir les histoires de la Chine, déjà citées, œuvres des pères jésuites. Voir aussi : Texeira, *Histoire des rois de Perse* (trad. de l'espagnol), 1681; — Gervaise, *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, 1688; — Catrou, *Histoire générale de l'empire mongol*, 1705,... etc.
2. Deux *in-folio* d'abord publiés en anglais. Réédité en 1731 et 1732; il parut un abrégé.
3. Quatre *in-folio* et un atlas de 42 cartes dessinées par d'Anville : nombreuses rééditions.
4. Deux gr. in-4° et neuf in-12. — Une nouvelle édition paraît en 1754.

eux seuls, ces trois ouvrages pouvaient entasser sur les rayons d'une bibliothèque le poids de dix énormes *in-folio*, riches de renseignements précis, de détails statistiques, d'anecdotes pittoresques, de gravures fort bien dessinées; des cartes exactes accompagnaient les indications géographiques, des tables chronologiques éclairaient la confusion de l'histoire; il n'était rien dit sur la morale, la religion, la littérature et l'art des Chinois, comme des Japonais, qui ne fût accompagné de traductions abondantes et longues des livres originaux : partout un souci scrupuleux de citer ses sources et de mettre les documents eux-mêmes sous les yeux du lecteur. Les trois auteurs marquaient un égal empressement à redresser les erreurs communes, et à compléter les renseignements jusque-là donnés d'une manière insuffisante. Chacun d'eux eût consenti sans doute à signer l'œuvre des deux autres, tant l'esprit, la méthode, et les détails aussi de l'exécution étaient identiques : on eût dit qu'ils s'étaient partagé, par une laborieuse collaboration, la tâche de faire connaître l'Extrême-Orient; et il pouvait paraître que toutes les parties de cette encyclopédie, encore qu'ouvrées par des mains différentes, avaient été si bien ajustées que l'ensemble en était harmonieux.

Ce fut là un admirable répertoire scientifique, plusieurs fois réédité en chacune de ses parties, auquel les romanciers, les philosophes, les auteurs de théâtre, les historiens, tout le monde se référa; Montesquieu, Voltaire et Rousseau citent en maint chapitre Kæmpfer, du Halde et Charlevoix comme des autorités universellement connues, aux affirmations desquelles on est sûr de voir tout céder aussitôt. La masse et le poids de ces œuvres empêchent de

— C'était la refonte complète d'un livre du même auteur paru en 1715, sous le titre : *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans le Japon.*

dire qu'elles furent, pour la connaissance de l'Orient, des livres de chevet : elles évoqueraient plutôt, comme le *Dictionnaire critique* de Bayle, l'image d'un arsenal, ouvert au pillage public, dont on pouvait au grand jour emporter toutes les éruditions et tous les arguments, au service de toutes les causes.

L'amas était si abondant qu'on ne sentit pas la nécessité de l'enrichir encore, ou de recommencer cette œuvre sur un nouveau plan. Jusqu'à la publication des *Mémoires des missionnaires de Pékin*, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, il ne paraît plus de grande œuvre historique sur l'Orient; ce sont des travaux sur quelques points particuliers [1], ou bien des compilations destinées à répandre les connaissances que l'on considérait comme définitivement acquises. Dès 1730 on avait traduit de l'anglais une histoire universelle du monde [2], qui, comme plus tard l'*Essai sur les mœurs*, s'ouvrait avec le tableau des anciennes civilisations d'Asie. Plus tard paraissait en trente volumes une *Histoire moderne des Chinois, Japonais, Indiens, Persans, Turcs,... etc., pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin* : assez bien accueillie pour qu'on en fît une prompte réédition [3]; et peu après l'*Histoire générale des Huns, Turcs, Mongols et autres Tatars* de Guignes [4] prétendit informer le public sur des nations d'Asie moins connues que les autres. En même temps d'Anville pour-

1. Outre les histoires déjà citées, relatives à Thamas Kouli-Khan et Gengiskhan : *Histoire de Perse*, 1740; — *Histoire de Perse*, 1750; — De Marigny, *Histoire des Arabes*, 1754; — De la Flotte, *Essais historiques sur l'Inde*, 1769; — Mignot, *Histoire de l'empire ottoman*, 1771. — L'*Histoire générale de la Chine* du P. du Maille est contemporaine (1777, 13 vol. in-4°) des *Mémoires sur les Chinois* dont il sera parlé plus tard.

2. Salmon, *Histoire moderne ou état présent de tous les peuples du monde*. Amsterdam, 1730... Le tome I est consacré à la Chine.

3. Nouvelle édition, 1755 à 1776, 30 vol. — Voltaire en parle de façon fort méprisante (*Fragment sur l'Inde*, 1773, article 32).

4. 1756, 4 in-4°.

suivait sur la Chine et sur l'Inde ses travaux cartographiques[1]. Vers 1760 l'histoire de l'Orient, longtemps ignorée, était devenue une richesse solide et estimée, incorporée tout à fait au domaine intellectuel, et dont la philosophie allait aussitôt tirer un précieux revenu.

Aussi Voltaire eut-il beau jeu pour reprocher à Bossuet de n'avoir point parlé de l'Orient dans un livre qu'il intitulait pourtant *Discours sur l'Histoire Universelle*[2]. Ce qui n'était au XVII[e] siècle qu'un oubli presque excusable, eût été, cent ans après, une scandaleuse omission. On sait, et on verra, combien, dans la plupart de ses écrits, et surtout dans l'*Essai sur les Mœurs*, Voltaire a donné place aux anciens peuples d'Orient. Grâce aux très vieilles annales des Chinois, il a pu reculer si loin dans le temps l'origine de l'histoire, que la limite établie par lui n'a été dépassée que très tard dans le XIX[e] siècle. Le profit a été considérable, qu'y ont trouvé et la critique historique et l'esprit philosophique : le mérite, sinon la gloire, en doit revenir, pour une petite part au moins, aux travailleurs honnêtes qui, comme le père du Halde, ont permis cet élargissement de l'esprit. Mais ce n'est là encore qu'un des aspects sous lesquels il faut envisager les services rendus par les premier orientalistes. En même temps qu'on constituait l'histoire de l'Orient on en étudiait les langues; aux savants comme aux bijoutiers, l'Asie était un champ inépuisable de pierres précieuses, une mer où étaient enfouies des perles en nombre infini, et la dernière qu'on amenait au jour paraissait toujours la plus belle.

1. Outre l'album qu'il donna à l'ouvrage de Du Halde, voir *Éclaircissements sur la carte de l'Inde*, 1753, et les revues savantes du temps.
2. Par exemple, *Dictionnaire philosophique*, au mot GLOIRE, section III : Entretien avec un Chinois.

III

Le xviie siècle est « l'époque où se place la découverte, pour ainsi dire, du monde littéraire des contrées exotiques [1] ». Les langues d'Orient, l'arabe du moins, n'étaient pas tout à fait inconnues aux hommes du moyen âge; on y était naturellement amené par l'étude de l'hébreu et du syriaque, indispensables à une bonne connaissance de la Bible [2]; quelques grecs renégats, des musulmans convertis, avaient pu en instruire de rares savants; mais ceux-ci étaient déjà assez affairés devant cette dure besogne, et ils ne songeaient pas à publier leurs difficultueuses trouvailles : point de traductions véritables, point de grammaires, point de dictionnaires. La prise de Constantinople, l'exode vers l'Occident des Grecs instruits, l'élan donné par la Réforme aux recherches d'exégèse biblique, le prodigieux effort de travail auquel se livrèrent les érudits de la Renaissance, tels ont été les vrais prodromes de la future science orientaliste [3]. Dès le xvie siècle il y eut des chaires d'arabe dans les principales universités d'Europe : le Collège de France ne manqua point à en créer une, lui aussi; et il se vérifia une fois de plus qu'il est, pour s'instruire, peu de moyens aussi profitables que d'enseigner la science qu'on veut acquérir! On pourra, si l'on veut, aller chercher dans la

1. Dugat, *Histoire des orientalistes de l'Europe* (ouvrage inachevé), t. I, Préface, p. iii. Voir, dans Langlois, *Manuel de Bibliographie historique*, p. 334, quelques indications sur les études orientalistes au xviie et au xviiie siècle.

2. Pendant longtemps on ne sépara guère l'étude de l'arabe de celle de l'hébreu, du syriaque et du chaldéen. Nombre de dictionnaires et de grammaires, au xvie et au xviie siècle, unissent ces quatre langues. Par exemple, et comme type, voir l'ouvrage de Hottinger, *Grammatica quatuor linguarum hebraïca, syriaca, chaldaïca et arabica*, Heidelberg, 1658.

3. Le terme lui-même paraît bien tard. L'Académie l'admet en 1835, et il n'a guère paru qu'à la fin du xviiie siècle, au moment où précisément se constituait le véritable orientalisme.

Gallia orientalis du vieux bibliographe Colomiès [1], les noms, obscurs et rébarbatifs, sous leur forme latine, des savants français qui jetèrent sur les langues d'Orient toutes leurs ardeurs de travail ; pour la plupart ils se bornèrent à l'étude de l'hébreu, mais quelques-uns déjà, comme Scaliger, Postel surtout, « lecteur des lettres grecques, hébraïques et arabiques » au Collège de France [2], parvinrent à une connaissance véritable de l'arabe. Il y avait des professeurs ; il y eut des élèves, et avec les premières générations du XVIIe siècle, on put commencer le défrichement d'un domaine, jusque-là si broussailleux qu'on n'en devinait pas même l'étendue.

A vrai dire le travail orientaliste se fit à cette époque surtout hors de France, en Angleterre et en Hollande [3] ; mais il existait déjà une sorte d'internationalisme de la science, et peu importait que les livres fussent édités à Leyde, à Cologne, à Rome ou à Paris, puisqu'ils étaient tous écrits en latin. Toutefois, même au XVIIe siècle, il y eut en France une série continue de savants qui furent d'assidus orientalistes : Du Ryer, le premier traducteur du Koran [4] ; Thévenot, garde de la bibliothèque du roi [5], Vattier, professeur d'arabe au Collège de France ; d'Herbelot, enfin, l'auteur de la *Bibliothèque orientale*, sont les moins inconnus parmi eux ; mais il serait facile d'en citer d'autres qui collaborèrent obscurément à cette tâche, grammairiens, lexicographes et traducteurs.

Pendant cette première période, ce qu'on chercha surtout à produire, ce furent « des instruments de travail...

1. Colomesius, *Gallia orientalis*, 1665.
2. Auteur, en particulier, d'une grammaire arabe. Il avait voyagé en Orient. Voir A. Lefranc, *Histoire du Collège de France*, p. 159 et 184.
3. Erpenius, Bochart, Castell, Golius, Hottinger.
4. Avait été consul en Égypte.
5. Oncle du voyageur.

pour pouvoir plus tard sonder ces immenses mines littéraires de l'Orient [1] » : et l'on pourrait écrire à la suite, en une même liste, plus de vingt grammaires ou lexiques qui parurent entre les *Rudimenta grammatices linguæ turcicæ* de Du Ryer (1630) et la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot (1697) [2]. C'était là le plus pressé; aux troupes qui demandent la bataille il faut d'abord des armes et une théorie claire qui puisse en enseigner le maniement. Mais à quoi bon tous ces exercices d'assouplissement si l'on n'a pas occasion de les appliquer? Il n'était pas à la portée de tous d'acheter chèrement en Orient quelque manuscrit, pour le déchiffrer ensuite avec passion; on dut donc se préoccuper d'éditer les textes orientaux eux-mêmes, on grava les poinçons et les matrices nécessaires, on donna aux imprimeries les sinueux caractères arabes. Dès Louis XIII, on put publier quelques textes, et à la fin du XVIIe siècle l'Imprimerie royale vint, avec ses belles éditions, soutenir cet effort de l'initiative privée [3].

Le travail des fouilles n'était pas achevé, que déjà s'élevèrent au-dessus des fondations, mal déblayées encore, quelques pièces de la bâtisse future ; des traductions latines ou françaises vinrent apprendre au public à la fois l'existence des savants orientalistes et celle d'une littérature asiatique; on put, de bonne heure, connaître Sadi, Pilpay et Confucius, le Koran et quelques livres de philosophie chinoise [4] : alors les écrivains s'empressèrent de réfuter

1. Dugat, *ouvrage cité*, Préface, p. XXVIII.

2. Parmi les principaux : Grammaire arabe d'Erpenius, 1631 ; — Une grammaire et un dictionnaire japonais publiés en 1632 par la Congrégation *De propaganda fide*; — Une grammaire persane, 1649; — Golius, *Dictionnaire arabe*, 1653; — Hottinger, *Grammatica quatuor linguarum*, 1659; — *Bibliotheca orientalis* et *Etymologium orientale*. 1661 ; — Thévenot, *Grammaire tartare*, 1682. — Un dictionnaire persan, 1684.

3. Dugat, *ouvrage cité*, Préface. Les poinçons furent donnés en 1691 à l'Imprimerie royale.

4. Voir plus loin dans le cours du chapitre.

Mahomet ou d'exalter Confucius, après avoir lu cent versets de l'un ou dix sentences de l'autre. Si superficielle que fût cette érudition, trop prestement acquise, il n'y en avait pas moins là de quoi modifier beaucoup la notion de l'Orient.

A ces premiers orientalistes les encouragements royaux ne manquèrent pas. Sur ce point encore, Colbert s'intéressa beaucoup à la révélation de l'Orient. De même qu'il encourageait les voyageurs et surtout les commerçants, de même il fit donner des subventions aux savants; il créa des chaires au Collège de France, institua des « secrétaires interprètes du roi aux langues orientales »; des missions archéologiques furent envoyées en Égypte, en Asie Mineure, à Constantinople, plus loin même dans l'Orient [1]; des sommes importantes furent dépensées pour l'achat de médailles et d'objets exotiques; et le cabinet du roi s'enrichit peu à peu d'une masse considérable de manuscrits orientaux, que ne devaient pas épuiser, malgré leur féconde curiosité, les traducteurs du XVIII[e] et du XIX[e] siècle.

Ce premier élan vers l'étude scientifique du monde oriental se termine à peu près à la fin du XVII[e] siècle : la *Bibliothèque orientale* de D'Herbelot (1697) marque en effet non pas un arrêt, mais comme une étape dans le développement de ces études : elle résume et codifie les efforts que pendant plus de cent cinquante ans avaient accumulés les savants de France et d'Europe. Cet énorme *in-folio* offre à sa première page un interminable sous-titre (honnête habitude qu'on avait alors d'inscrire en tête du livre tout son contenu!) : *Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de*

1. Osmont, *Missions archéologiques*, déjà cité : il y eut au XVII[e] siècle au moins huit missions en Asie.

l'Orient [1],... etc.; en effet, dans le livre, comme dans le titre, tout avait sa place : histoires, traditions, religions, politique, sciences, arts, biographies,... etc., le tout disposé sous des rubriques commodes, accompagné de tables des matières qui en rendaient l'usage aisé même aux moins érudits. On s'attend bien qu'il y ait en ce livre beaucoup d'erreurs et que la critique y soit généralement insuffisante; néanmoins cette œuvre, aujourd'hui encore tenue en grande estime, était une richesse extraordinaire pour une science encore bien pauvre. Il va de soi qu'un tel instrument de travail facilitait la tâche des savants, et rendait possibles des découvertes nouvelles; on eût dit de multiples sondages, exécutés méthodiquement sur l'emplacement tout entier de la mine, jusque-là exploitée un peu au hasard. Mais le public en tira lui aussi avantage : le livre de D'Herbelot devint une *source* où directement chacun alla puiser, quand il voulut parler de l'Orient. Nombre d'auteurs dramatiques et de romanciers, d'historiens ou de philosophes, avouent ce qu'ils lui doivent; mais combien se taisent qui l'ont effrontément pillé!

Déjà au moment où paraît la *Bibliothèque orientale*, une nouvelle génération d'orientalistes est arrivée à maturité. Mais avant d'étudier cette seconde période, qui va de Galland et de Petis de la Croix jusqu'à Anquetil du Perron, il faut dire en peu de mots quelle contribution les orientalistes de la première heure apportèrent à la conception du public sur l'Orient. Comme ils furent les premiers à l'œuvre, ils purent la marquer au coin de leur esprit; et

1. Voir en 1658, du même genre, mais moins considérable : Hottinger, *Promptuarium seu Bibliotheca orientalis*. Le dictionnaire de D'Herbelot a été publié après sa mort et achevé par Galland. Il y eut plusieurs rééditions, 1776 et 1777. En 1780 paraît un *Supplément*, par Visdelou et Galland. Il y eut un abrégé en 1782 — et une nouvelle réédition en 1797.

leur influence fut, sinon plus scientifique, du moins plus générale et plus profonde que celle de leurs disciples.

Or leur état d'esprit était bien singulier : à quelques exceptions près, ils n'avaient point voyagé en Orient : toute leur science était livresque. Tout ce qui était écrit leur paraissait vrai ; si Confucius émettait de belles maximes, c'est donc que les Chinois les mettaient en pratique. Un livre de théologie, un traité de philosophie devenait l'image exacte de mœurs réelles [1]. Puis la lecture des manuscrits orientaux était assez difficile pour que le savant eût le droit de s'extasier sur son propre travail : à travers la fatigue de son esprit contracté, les pensées ordinaires revêtaient une beauté singulière, et les sentences remarquables devenaient des traits de sublime philosophie. Peu à peu l'érudit s'enthousiasmait [2] : et l'imprimeur n'était pas loin qui reproduirait son latin cicéronien ou ses phrases oratoires en l'honneur de Confucius. La Chine des savants fut plus merveilleuse encore que celle des missionnaires ; elle ne devait être dépassée que par celle des philosophes !

Au frontispice d'une dissertation latine [3], l'érudit Spizelius fit représenter un mandarin assis, au travail, avec un serviteur tenant au-dessus de lui une grande ombrelle : c'était bien ainsi que les savants devaient imaginer la Chine, et avec elle un peu l'Orient tout entier. De la Chine des missionnaires ils avaient surtout retenu ce qui était dit des mandarins et des lettrés ; ils admiraient ce pays étonnant où, l'empereur étant lui-même un érudit, toutes

1. Voir, par exemple, Lettre du P. Parennin au directeur de l'Académie des Sciences, 11 avril 1730.

2. Voir, dans Marmontel, *Mémoires*, liv. VI, un amusant portrait de Mairan. « Il était quelquefois soucieux de ce qui se passait à la Chine ; mais lorsqu'il en avait reçu des nouvelles,... il était rayonnant de joie.... Quelles âmes que celles qui ne sont inquiètes que des mœurs et des arts des Chinois ! »

3. Spizelii *de Re litteraria Sinensium Commentarius*, Leyde, 1660.

les gloires, tous les honneurs, toutes les charges publiques, et, avec elles, les richesses, allaient aux hommes d'étude. Leur enthousiasme débordait d'autant plus volontiers qu'en faisant l'éloge des mandarins, leurs collègues lointains, ils avaient vaguement conscience de rehausser leur propre dignité. Tout sujet leur était bon pour arriver à ce thème favori. Isaac Vossius [1], écrivant un traité sur l'antiquité du monde, est amené à parler des tables de chronologie chinoise, récemment révélées par les Jésuites. Immédiatement il s'exalte : le pays où l'on fait de si belle chronologie est un pays merveilleux; point de guerres, point de querelles, on s'adonne uniquement au plaisir et à la contemplation de la nature : les étrangers qui y vont n'en veulent plus revenir [2]. Tous les savants répétaient le même cantique de doctes louanges [3].

Mais une autre raison les inclinait à tant de bonne volonté vers l'Orient. En général, malgré une déférence tout extérieure, ils n'avaient pas beaucoup de sympathie pour l'Église qui, un siècle auparavant, persécutait leurs devanciers, et surveillait encore leurs propres travaux avec hostilité. Or ils s'aperçurent que cet Orient, si vanté par les Jésuites, on pouvait le retourner aimablement contre la religion, sans que d'abord personne prît garde à ce détour : on dirait de Mahomet ce qu'on n'osait dire de Jésus-Christ, et l'on constaterait que Confucius avait fort bien agi en pratiquant des maximes tout opposées à celles de Rome.

1. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. II : « Dans le siècle passé nous ne connaissions pas assez la Chine. Vossius l'admirait en tout avec exagération.... »

2. *De vera aetate mundi*, 1665, p. 44. Voir Spizelius, *Ouvrage cité*, p. 1.

3. Sur les contradicteurs, voir Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. II, et l'article de l'*Encyclopédie* de D'Alembert sur les Chinois. — Au XVIII[e] siècle encore Le Beau citera, comme comble de gloire pour l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, ce fait qu'il a été traduit en Chine. (*Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXVIII, 135.)

De cette tactique les érudits du XVIIe siècle usèrent en général prudemment, mais parfois des scandales éclatèrent, assez bruyants pour que les libertins et les philosophes fussent avertis de l'excellence de cette méthode. Ainsi le mathématicien Wolff fut accusé, condamné et exilé, pour avoir à Hall, dans une cérémonie académique, prononcé l'éloge de Confucius [1]; ne le mettait-il pas en effet au rang des grands prophètes de toutes les religions, et parmi eux de Jésus-Christ [2]! L'affaire eut assez de retentissement pour que Voltaire en ait dit quelque chose dans son *Dictionnaire philosophique* [3]; s'il avait fallu lui faire un procès, à lui, toutes les fois qu'il eut recours à cet ingénieux procédé, il aurait lassé les juges par ses récidives.

Cette vision d'un Orient idéal et d'une Chine philosophe ne pouvait que plaire aux hommes du XVIIIe siècle. Aussi les nouveaux orientalistes, s'ils ont perfectionné admirablement la science qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres, n'ont pas manqué de l'entreprendre dans le même esprit. Pendant tout le siècle des Encyclopédistes, la révélation scientifique de l'Orient fut plus d'une fois détournée au profit de la libre pensée; les orientalistes eux-mêmes n'y faisaient point difficulté; et si cela risquait de devenir une faiblesse plus tard, cela fut d'abord une force, puisqu'il fut ainsi possible au public de s'intéresser à des sciences un peu rébarbatives.

IV

Ce qui manquait à tous les premiers orientalistes presque, c'était d'avoir eu occasion, ne fût-ce qu'à un

1. *Oratio de Sinarum philosophia practica* (12 juillet 1721). Francfort-sur-le-Mein, 1726.
2. P. 24.
3. Au mot CHINE, section II.

moment de leur vie, d'entendre parler dans le pays même les langues qu'ils étudiaient. Or, avec les premières années du XVIIIe siècle, il sembla que cette cause d'insuffisance, de retard du moins, allait disparaître. Alors « la résurrection des langues orientales commença sérieusement[1] ».

Entre autres bonnes besognes, les savants Jésuites, envoyés à Pékin en 1665, eurent soin de recruter, parmi leurs confrères plus jeunes, des disciples qu'ils associèrent bientôt à leurs études de littérature et de philosophie chinoises. Ainsi le P. de Premare et le P. Visdelou purent devenir d'excellents sinologues à qui ne manquèrent ni la pratique, car ils vivaient parmi les lettrés chinois, ni la théorie, puisqu'ils avaient été formés auprès des meilleurs maîtres qui fussent à l'époque[2]. Pareille bonne fortune vint, dans le même temps, échoir aux autres pays d'Asie: Colbert, très préoccupé des choses d'Orient, avait envoyé dans le Levant quelques jeunes gens, et parmi eux F. Petis de la Croix, pour étudier la langue du pays et devenir par la suite *secrétaires-interprètes* du roi. Cette idée n'eut d'abord qu'un commencement d'exécution, mais des décrets royaux lui donnèrent bientôt la forme d'une institution régulière[3]; il y eut un corps des *jeunes de langues*, c'est-à-dire une manière déjà d'*École des langues orientales*. Des jeunes hommes vinrent à Paris, aux frais du roi, pour apprendre l'arabe, le turc et le persan; de là on les envoyait à Constantinople, où ils perfectionnaient leur science. A leur retour, ils n'étaient point oubliés; nommés secrétaires-interprètes du roi, gardes de la bibliothèque royale, professeurs au Collège royal, ils avaient le loisir et les moyens

1. Dugat, *ouvrage cité*, Préface, p. XV. — Voir Osmont, *ouvrage cité*. — Cordier, *Fragment d'une histoire des études chinoises au XVIIIe siècle*.
2. Voir surtout les ouvrages de Masson et de Fourmont sur la langue chinoise.
3. 1699, 1718, 1721.

de traduire les manuscrits orientaux, longtemps entassés à Paris, comme un luxe inutile. Galland [1] et toute la famille des Petis de la Croix [2] furent de ces *jeunes de langues* : les traductions des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours*, sans compter maint autre conte persan ou turc, disent assez les services que cette institution rendit à la connaissance de l'Orient.

Le premier fut de donner aux études savantes un regain puissant. Deux institutions favorisèrent surtout ce mouvement : le Collège de France, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Depuis l'époque de sa fondation, le Collège royal avait eu son professeur d'arabe, et il avait été longtemps la seule école française où l'on pût s'instruire des langues orientales; au XVIIIe siècle il y eut deux cours d'arabe [3], et on y enseigna par surcroît le turc et le persan; les Petis de la Croix, les Fourmont, de Guignes, Deshauterayes, Cardonne y furent professeurs et ce ne sont pas les moindres parmi les orientalistes de l'époque. Aux premiers on put reprocher de n'être que des demi-savants, trop vite improvisés, et de garder, sous la dignité nouvelle de l'appareil universitaire, les habitudes d'esprit qui avaient fait leur fortune de *drogman;* mais à l'œuvre on connut bien qu'ils étaient d'estimables ouvriers; leurs élèves ne tardèrent pas à compléter, par une science plus réfléchie, ce qu'il pouvait y avoir eu d'insuffisant dans le travail de leurs maîtres. Beaucoup allèrent vers cet Orient qu'ils étudiaient, et y passèrent de nombreuses années comme interprètes, comme consuls [4] ou simplement comme chargés de mission [5].

1. (1646-1715). Suivit l'ambassadeur Nointel à Constantinople.
2. Le grand-père, peu connu; — puis François (1653-1713), le plus célèbre; — puis A.-L.-M. Petis, le fils de ce dernier (1698-1751). Ils eurent tous les trois même fortune et remplirent les mêmes fonctions.
3. A. Lefranc, *ouvrage cité*, p. 252.
4. Par exemple, L.-J. de Guignes, Cardonne.
5. Mission de Lucas, Fourmont et Sevin. Missions en Chine.

On n'était point professeur d'arabe ou de persan au Collège Royal, sans que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres tînt à honneur de vous élire parmi ses membres : dès sa réorganisation au début du XVIIIe siècle, elle donne à la connaissance de l'Orient une bonne partie de son activité[1]. A mesure que le siècle s'avança, les communications sur les pays, les langues et les mœurs d'Asie devinrent plus nombreuses. L'estime où l'on tenait leurs auteurs, le bruit qu'on menait autour d'elles dans le monde savant, n'étaient pas de pauvres encouragements aux érudits; quelque attrait qu'offrent, de soi, les 214 clefs de la langue chinoise, le système théologique des mages, ou l'écriture hindoue, on les étudie plus agréablement si l'on espère pouvoir faire apprécier en docte compagnie l'ingéniosité et la science dont on a fait preuve. Puis les discussions, les polémiques quelquefois, surtout quand on y mit la dose d'acrimonie convenable, ne furent pas inutiles à l'avancement de l'orientalisme : de Guignes et Deshauterayes disputèrent longuement si les Chinois étaient ou non une colonie égyptienne : on n'en tira guère de conclusion solide, mais la Chine et l'Égypte n'en furent que mieux connues.

Le recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres[2] et le *Journal des Savants*[3] sont sur toutes ces questions d'une constante richesse. Fréret, Fourmont, de Guignes y parlèrent de la Chine ; Mignot et plus tard Anquetil du Perron s'intéressèrent à l'Inde, l'abbé Foucher expliqua la religion des Persans : Cardonne et Bréquigny se réservèrent aux Arabes, aux contes turcs et au

1. Maury, *Histoire de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1862.
2. Voir la liste des mémoires dans la *Bibliographie des Sociétés savantes* de Lasteyrie.
3. Voir ses Tables générales.

Koran, etc. Il y a là toute une collection de travaux, en général fort intéressants, toujours sérieux et documentés, qui sont en bonne place à côté de minutieux commentaires sur des vers grecs, ou de recherches érudites sur l'ancienne histoire de France.

La matière même des mémoires, leur érudition longuement préparée furent chose dont le public ne tint guère compte, puisqu'il ne les lut pas. Mais on fit causer les savants dans les salons et leur science dut se parer de quelques dentelles; on interrogea les critiques dont c'était le métier de lire les gros livres; et alors on put parler de la Chine et de la Perse, avec la même incompétence et le même entrain dont furent victimes de nos jours la tiare de Saïtapharnès, la courtisane Thaïs, les fouilles d'Antinoë, tant d'autres trouvailles savantes que le journal et l'*interview* déflorèrent, à peine écloses. On en parla mal, soit; mais on en parla, ce qui était bien; mieux encore, on se persuada qu'il en fallait parler. Dans un mémoire Fourmont avait exposé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres combien l'étude de ces langues orientales serait utile au progrès de l'histoire [1]; Boulainvilliers, dans un livre de vulgarisation, reprend à son compte ce développement [2], et le public, après lui, le répète. De grands seigneurs amateurs, comme le comte de Caylus, daignent faire entrer les choses d'Asie dans la collection de leurs bibelots scientifiques, et honorent les orientalistes d'une particulière protection; ils consentent même parfois à signer de leur nom les livres que ceux-ci ont écrits [3]. A la suite des savants viennent les connaisseurs; après les revues érudites il y a les journaux

1. *Mémoires de l'Académie*, VII, 219 (communication faite au début de 1730).
2. *Histoire des Arabes*, 1731, p. 6 et 8.
3. De Caylus a signé les *Contes orientaux*, 1743, traduits par des *jeunes de langues*.

littéraires; tous, plus ou moins, se croient obligés de faire connaître de temps en temps, au public, les dernières affirmations de la science sur la chronologie chinoise, ou bien ce que l'on a inventé de plus nouveau sur Zoroastre. Quelques-uns, le *Journal étranger*[1] entre autres, ont même des correspondants en Orient et se font envoyer des articles sur les poètes arabes. Des journaux cette mode passe aux conversations : on cause sur l'Islamisme et les Chinois[2]; Grimm ne manque pas d'informer ses correspondants de la dispute qui mit aux prises de Guignes et Deshauterayes sur l'origine égyptienne des Chinois[3]; Diderot écrit soigneusement à son amie Sophie Volland les progrès qu'il fait dans la connaissance du Koran[4]. Bref, les découvertes de l'orientalisme reçoivent, avec la vie de société, si développée au xviiie siècle, toute la diffusion dont elles pouvaient avoir besoin.

V

Les résultats les plus immédiatement sensibles de toute cette activité scientifique furent les traductions d'ouvrages orientaux, successivement mises aux mains du public. Quelles étaient ces traductions et que lui apprirent-elles de nouveau sur l'Orient?

Les œuvres littéraires proprement dites furent peu connues, et le xviiie siècle ignora l'imagination épique de l'Inde, la fantaisie capricieuse et outrée du lyrisme chinois, la poésie ingénieuse et compliquée des Arabes[5]. On

1. 1754 à 1762, et plus tard la *Gazette littéraire*, 1765.
2. Diderot, Lettre à Mlle Volland, du 30 octobre 1759.
3. *Correspondance littéraire*, 15 septembre 1759. Voir Voltaire, *Lettres à M. Pauw*, 1776.
4. 8 novembre 1759, septembre, octobre et novembre 1760.
5. Excepter les traductions d'auteurs chinois parues dans la *Description*

soupçonna bien un peu leur existence, mais il fallut attendre la fin du XVIII[e] siècle pour qu'on songeât à intéresser les Français à la littérature des Turcs[1], ou pour qu'on traduisît le drame exquis qui conte l'amour et l'infortune de Çakountala[2]. Aussi Marmontel, dans les articles de littérature qu'il donna à l'*Encyclopédie*, paraît ignorer tout à fait l'existence des poètes persans et des auteurs hindous : il n'est jamais question chez lui que de l'antiquité, des classiques français, ou bien des italiens[3]. Il était pourtant convenu que l'*Encyclopédie* était le répertoire universel des connaissances du siècle : si ses rédacteurs ne parlaient point des littératures de l'Orient, c'était apparemment qu'on ne les connaissait pas.

On n'avait guère en réalité traduit que quelques recueils de contes : les récits des fabulistes d'Asie, où le moyen âge et La Fontaine étaient allés puiser leurs apologues, les livres de Pilpay et de Lokman[4]. Cela ne parut point très oriental, tant les auteurs français avaient donné à cette matière un peu sèche l'habit et le caractère modernes. En revanche les traductions des *Mille et une Nuits*, des *Mille et un Jours*, de l'*Histoire de la sultane de Perse et des visirs*, qui restent l'œuvre principale de Galland et de Petis de la Croix, furent accueillis avec un immense succès[5]; et le public, à

de la Chine du P. Du Halde, 1735, en particulier « Tchao-Chi-Cou-Culh », tragédie chinoise, source de *l'Orphelin de la Chine* de Voltaire.

1. Par exemple : Toderini, *De la littérature des Turcs*, 1789.

2. Traduit en anglais en 1789, fut connu en France d'abord par des articles de revues, puis par une traduction publiée en 1803.

3. Ces articles ont été réunis en un volume sous le titre : *Éléments de littérature.*

4. *Livre des Lumières*, 1644. — *Les Fables de Pilpay*, 1698. — *Les contes et fables de Bidpai et Lokman*, 1724. — De Caylus, *Contes orientaux*, 1743. — *Contes persans*, 1769. — *Contes et fables indiennes*, 1778 (continuation par Cardonne du recueil de 1724, œuvre de Galland). — *Nouveaux contes orientaux* (par de Caylus), 1780,... etc.

5. *Les Mille et une Nuits, contes arabes traduits du turc* (par Galland), t. I, 1704. — *Histoire de la sultane de Perse et des visirs* (par P. de la

travers la traduction incomplète de Galland, à travers la prose de Petis de la Croix habillée à la mode du jour par Lesage, eut une véritable impression d'exotisme :

Les coutumes et les mœurs des Orientaux, les cérémonies de leur religion, disait le premier volume des *Mille et une Nuits*, y sont mieux marqués que dans les auteurs qui en ont écrit et que dans les relations des voyageurs. Tous les Orientaux, Persans, Tartares et Indiens, s'y font distinguer et y paraissent tels qu'ils sont depuis les souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essuyé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leurs païs, le lecteur aura icy le plaisir de les voir agir et de les entendre parler [1].

En effet le lecteur y prit un tel plaisir qu'il fallut presque aussitôt satisfaire, par de nouveaux livres, sa curiosité enfin éveillée : chose extraordinaire, on la calma avec de fausses traductions et par des pastiches. Pourtant la Bibliothèque royale était pleine de manuscrits orientaux; Galland et Petis de la Croix avaient même laissé des traductions inédites : Lesage fut chargé de les donner au public, mais il n'en fit rien [2]; et ainsi fut renvoyée à un autre siècle la révélation véritable des œuvres littéraires de l'Asie, inaugurée pourtant avec un tel éclat.

Si peu nombreuses qu'aient été les traductions de ce genre, du moins elles donnèrent de bonne heure quelque idée du parler oriental et du style fleuri des Turcs : « Votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri.... Il dit que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents. » A ces paroles de Covielle le public ne se méprenait pas, et l'on n'avait guère besoin de lui apprendre que « ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-

Croix), 1707. — *Les Mille et un Jours, contes persans* (par P. de la Croix). Voir deuxième partie de ce travail, chap. III.

1. Avertissement du tome I.

2. L. Claretie, *Lesage romancier*, p. 51.

là[1] ». Les « paroles remarquables, les bons mots et les maximes des Orientaux[2] » s'étaient assez vite répandus pour qu'on aimât leur style figuré, leur manière originale d'exprimer par de vives images les idées les plus abstraites. Ce qu'on apprit des Chinois vint confirmer ce qu'on savait des Arabes : et il se forma peu à peu une notion conventionnelle sur le goût oriental :

Ils se piquent dans leurs usages, dans leurs productions, dans leurs actes et dans leurs ouvrages, d'une certaine originalité bizarre qui non seulement les empêche de copier aucun autre peuple, mais leur défend d'imiter la nature[3].

Quand on voulut faire du *chinois*, de l'*oriental*, on se crut donc invité à être bizarre, à « violer la nature » ; les auteurs de roman n'y manquèrent pas, non plus que les artistes, décorateurs de meubles ou dessinateurs d'estampes.

Mais les fables et les contes d'Orient n'avaient pas été seuls à attirer l'attention des érudits; et ce furent surtout les livres d'histoire, de législation ou de théologie qu'ils répandirent, dès le XVII[e] siècle, par leurs traductions : chroniques mahométanes, turques ou persanes[4], livres sacrés de l'Arabie ou de la Perse[5], poèmes didactiques sur le gouvernement[6]..., etc. Pourquoi s'intéressa-t-on avec une si

1. *Bourgeois Gentilhomme*, acte IV, sc. IV.
2. Galland, *Les paroles remarquables... des Orientaux*, 1694.
3. Grimm, *Correspondance littéraire*, 15 mai 1756.
4. Vattier : Traduction d'El Marin, 1657; — d'Ibn Arabnach, 1658; — d'un livre sur Tamerlan, 1658; — *Tableau général de l'empire ottoman*, 1695; — un livre sur Gengiskhan, 1711; — *Zafer Nameh*, 1722; — *Le canon de Soliman*, 1725; — *Mémoires de Sélim*, 1735; — *Histoire de Nader Chah*, 1770..., etc.
5. *Le Koran*, trad. de Du Ryer, 1647 (voir plus loin). — (En 1641, *Synopsis propositionum sapientiae arabicorum philosophorum*.) — *Extrait du Zanda Vastav*, 1667. — *Sinarum scientia...*, 1672. — *Confucius*, 1687. — *Le Koran*, traduction de Marracci, 1698. — *Religion des Turcs*, 1704. — *Specimen doctrinae veterum Sinarum*, 1724. — *Zoroastre*, 1751. — *Le Chouking*, 1770. — *Zend Avesta*, 1771. — Le *Koran* de Savary, 1783.
6. *Gulistan ou l'empire des roses*, 1634. — Nouvelles traductions en 1704 et 1789.

vive curiosité aux religions d'Orient? C'est apparemment que les Français y étaient comme poussés par la tendance commune de leurs pensées. Au XVII[e] siècle ils étudiaient les systèmes théologiques de l'Asie pour y trouver matière à des apologies du christianisme ; au XVIII[e] siècle, Mahomet, Confucius et Zoroastre seront appelés à la rescousse dans la grande lutte contre « l'infâme ». De toute manière, la pensée religieuse, soit qu'il fallût la défendre ou la jeter bas, a eu sa place parmi les préoccupations les plus chères d'un Pascal ou d'un Voltaire, et, avec eux, de tous leurs contemporains. Or les études orientalistes, en révélant d'autres religions que le judaïsme, le protestantisme, et les mythes de l'antiquité, ont élargi tout d'un coup jusqu'à l'infini la matière de ces discussions; grâce à elles, il a pu se constituer, encore incertaine au début, une science nouvelle : l'histoire des religions.

L'islamisme, les dogmes de Zoroastre, la philosophie de Confucius, tels sont les trois grands systèmes religieux[1] que l'orientalisme naissant révéla, pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle. Zoroastre d'ailleurs resta presque inconnu jusque vers 1770; on s'était contenté, à son propos, « d'un ramas d'incertitudes et de contes bigarrés[2] », on avait vu en lui un grand magicien, propre surtout à embellir par ses enchantements quelque scène d'opéra[3]; et lorsqu'Anquetil du Perron vint éclaircir, par ses études et par sa traduction

1. On prit l'habitude de les unir. Ainsi *Zoroastre, Confucius et Mahomet*, par M. de Pastoret, 1788.

2. Bayle, *Dictionnaire critique* au mot ZOROASTRE. Il a paru sur lui jusqu'en 1770 : *Histoire de la religion des anciens Persans*, 1667 ; — *Relation nouvelle du Levant*, 1671 (détails sur la religion des Perses), rééd. 1691 ; — Hyde, *Historia religionis veterum Persarum*, 1700, rééd. 1760 ; — *Zoroastre, traduit du chaldéen*, 1751 ; — Abbé Foucher, *Traité historique de la religion des Perses* 1762. (Voir *Mémoires de l'Ac. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XXV et suiv.)

3. *Zoroastre*, de Cahusac et Rameau, 1749 et 1756.

du Zend-Avesta, l'idée confuse qu'on en avait[1], il était trop tard pour que la littérature et la philosophie du XVIII[e] siècle pussent en tirer un sérieux profit. Quant à Confucius et aux livres sacrés des Chinois, on les considéra toujours plutôt comme des œuvres morales que comme la Bible d'une religion chinoise[2]. Il reste donc surtout l'islamisme; et c'est en effet par Mahomet et le Koran que commença la naissante histoire des religions : aussi est-il utile d'indiquer la fortune, à travers le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, des études islamiques. C'est là en définitive le plus précieux service que les études orientalistes de cette époque aient rendu à la philosophie et à l'histoire[3].

Dans les premières années du XVII[e] siècle, on en était encore, ou peu s'en faut, à la conception que le moyen âge s'était formée du Mahométisme[4].

« Pour le regard de la religion de Mahomet, est-il dit en 1585, n'est grand besoin d'en parler, se perdant, minant et confutant d'elle-même, comme sotte et ridicule qu'elle est, par la seule lecture de son livre ou Alcoran; qui a neantmoins gasté beaucoup de peuples pour la permission qui y est contenue de paillardise et autres ordures et voluptez[5]. »

C'est là la pensée générale, et l'on conçoit dès lors que les écrivains aient longtemps hésité à étudier une doctrine

1. *Zend Avesta*, 1771. — *Système théologique des mages*, 1768 (*Mémoires Ac. Inscript.*, XXXIV). — *Mémoires sur Zoroastre* 1769 (même recueil, XXXVII et XXXVIII), etc.

2. *Sinarum Scientia*, 1672. — *La science des Chinois*, 1673. — *Confucius*, 1687. — *La morale de Confucius*, 1688. — *Lettre sur la morale de Confucius*, 1688. — Bernier, *Introduction à la lecture de Confucius*, Journal des Savants, 1688. — *Sinensis imperii libri classici sex*, 1711. — *Specimen doctrinae veterum Sinarum*, 1724. — *Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois*, 1729.

3. Sous le titre de *Mahomet en France au XVII[e] et au XVIII[e] siècle*, j'ai étudié plus en détail cette question, dans une communication faite au Congrès international des orientalistes (Alger, 1905) et insérée dans le recueil des Actes du Congrès.

4. Voir p. 6 et suiv.

5. L'Epître de Polygame dans les *Baliverneries et Contes d'Eutrapel*, par Noël du Fail, 1585; édition Courbet, 1894, II, 208.

aussi abominable, protégée contre la curiosité par une sorte de terreur superstitieuse. Le moment vint pourtant où l'on aborda le Koran lui-même; on le fit, avec grande peur, en s'entourant de toute sorte de précautions, à grand renfort d'exorcismes et d'injures; mais on le fit, et les conséquences en furent lointaines. L'*Histoire générale de la religion des Turcs*, parue en 1625[1], fut le premier livre où le public français put s'informer de l'islamisme; l'auteur, Michel Baudier, se vantait, avec raison, d'être le premier qui eût réduit cette matière « en un corps parfait d'une histoire entière, ne sachant personne, dit-il, qui m'ait devancé en aucune langue que ce soit »; d'autres vinrent après lui, et ils poussèrent ces études à des conclusions qui auraient révolté leur initiateur; mais on ne peut lui refuser ce qu'il réclame avec tant d'insistance, « l'honneur d'avoir ouvert le chemin[2] ».

Le livre était dédié *à l'Église de Dieu*; il n'avait, assure l'auteur, pour but que « la gloire du souverain monarque du ciel et de la terre », à qui l'on offrait comme trophées « les faussetés et lascivetés du prophète des Turcs », « les impostures de Mahomet, la vanité de sa secte, sa doctrine ridicule et brutale[3] ». Cela ne promettait guère d'impartialité! Mais il n'en pouvait être autrement, d'abord parce que Michel Baudier était bon catholique; et, puisqu'il se haussait hors de son travail ordinaire jusqu'à entreprendre un sujet religieux, il tâchait à racheter, par une grande exaltation de zèle, ce que son œuvre avait forcément de laïque. En outre l'honnête compilateur avait bien été contraint pour s'instruire lui-même, et pour édifier son public,

1. *Histoire générale de la religion des Turcs avec la naissance, la vie et la mort de leur prophète Mahomet...*, par le sieur Michel Baudier, du Languedoc, 1625. — Réédité en 1632 et 1741.
2. Préface, non paginée.
3. Approbation des docteurs de théologie, en tête du livre.

de recourir aux seuls livres où il était parlé de Mahomet. Ses *sources* furent purement ecclésiastiques : des chroniques de moines byzantins, des ouvrages espagnols, une réfutation de l'islamisme par J. André Maure, mahométan converti, une mauvaise traduction latine du Koran, donnée au XVI[e] siècle par deux religieux[1]..., etc. Le travail de M. Baudier fut si consciencieux et si peu original qu'il transcrivit dans son œuvre, sans aucun contrôle, non seulement des documents et des faits inexacts, mais encore les dispositions d'esprit déplorablement partiales de toute cette littérature monastique. Grâce à lui, grâce à la diffusion de son livre, le XVII[e] siècle n'eut pas d'autre opinion et si l'on se prit à étudier Mahomet, ce fut avec une grande colère contre l'*Imposteur*, avec le désir de l'enterrer définitivement sous l'amas des réfutations.

Ce zèle religieux eut son bon côté : pour mieux réfuter le mahométisme, on voulut le connaître; il fallut lire et comprendre le Koran. M. Baudier conta assez exactement la vie de Mahomet; il résuma convenablement les prescriptions essentielles de l'islamisme, assez du moins pour faire connaître au public « les pivots essentiels sur lesquels tourne la religion des Turcs[2] ». Il est vrai qu'il s'attachait surtout à montrer ses impiétés et la manière dont la Bible y était « dépravée », ses « brigandages, cruautés et énormes paillardies ». Toutefois, quoique médiocre, l'exposition de la doctrine de Mahomet y était complète; il sera peu ajouté, par la suite, au détail même des faits; on aura plutôt besoin de rectifier et de supprimer.

1. Les principaux de ces moines byzantins sont Anastase, Euthymius Zigabene, Barthélemi d'Edesse, Cedrenus, Zonaras. — Le livre de J.-A. Maure, *Confusion de la secta mahometana*, a paru en 1537. — La traduction du Koran, dite de Bibliander, rédigée par Robertus Retenensis et Hermanus Dalmata, fut publiée en 1543.

2. Baudier, p. 142.

Aussi peut-on dire que la traduction du Koran, œuvre de Du Ryer, parue en 1647[1], n'apporta rien d'essentiellement nouveau; du moins elle fut lue avec une extrême curiosité et souvent réimprimée pendant un siècle et demi[2]. Plus tard on lui reprocha son inexactitude[3]; on put se plaindre que, ne séparant point les versets du Koran, mais les noyant dans une interminable prose, elle en eût fait « une rapsodie plate et ennuyeuse[4] ». En réalité cette traduction, avec toutes ses erreurs, n'est pas de beaucoup inférieure à celles qui furent publiées jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; son défaut le plus apparent était l'incorrection et l'incertitude du style; mais on chargea Mahomet d'un défaut dont seul Du Ryer était responsable, et le livre sacré des musulmans eut dès lors une réputation, qui lui fut longtemps laissée, celle d'être « une déclamation incohérente et ridicule[5] ».

Un grand pas avait été fait vers la connaissance de l'Islam, et, pendant tout le XVIIe siècle, on se contenta de rééditer les livres de Du Ryer et de Baudier : pourtant le dessein d'achever le vieil ennemi de l'Église par une décisive réfutation hantait tous les esprits[6]. Un religieux italien, Marracci, passa quarante années de sa vie à étudier le Koran, minant par avance chaque verset du livre maudit, pour qu'il s'effondrât de lui-même. D'abord il publia une réfutation, afin que le remède fût connu avant le mal; puis, quand il fit paraître le texte lui-même et sa traduction

1. *L'Alcoran de Mahomet translaté d'arabe en français* par le sieur Du Ryer, sieur de la Garde Malezai, in-12.
2. 1649, 1685, 1719, 1734, 1755, 1770, 1775.
3. Voir déjà Reland dans sa *Religion des mahométans*,... trad. fr., 1721. Préf. du traducteur, p. L.
4. Savary. Préface de sa traduction du Koran, 1784. — Turpin, *Histoire de l'Alcoran*, 1775, t. I, p. XVIII.
5. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. VII.
6. Voir, par exemple, Pascal, *Pensées*, édit. Braunschwig, §§ 595 et suiv.

latine[1], il eut soin qu'ils fussent enserrés entre les interminables colonnes où s'allongeaient les objections victorieuses : on eût dit un criminel, fluet, encadré entre d'énormes geôliers qui ne lui permettaient point de respirer. Dans le même temps le livre de l'Anglais Prideaux fut traduit en français[2]; c'était là encore une tentative de réfutation : l'auteur « y faisait servir à une fin sage et chrétienne la vie d'un aussi méchant homme que Mahomet[3] ». On put croire alors que l'œuvre de réfutation était vraiment achevée. Mais Marracci, voulant que sa victoire fût plus belle, avait essayé de combattre l'infidèle avec des armes loyales : aussi rejetait-il les légendes que les commentateurs arabes du Koran n'acceptaient point : son œuvre de réfutation commençait donc par une demi-réhabilitation; or on retint la réhabilitation qui ne faisait que poindre, et l'on oublia la réfutation qui semblait définitive.

Déjà quelques écrivains, d'esprit plus libre, avaient tâché à se dégager du préjugé antique[4]; Bayle en particulier, dans son *Dictionnaire* critique, parlait bien de l'imposture de Mahomet, mais il y mettait des formes si polies, il y ajoutait tant de notes et de réticences que « le prophète des Turcs » finissait par devenir chez lui une manière d'apôtre de la tolérance. Mais ce furent les théologiens protestants (la chose est amusante) qui le mirent tout à fait en honneur. Entraînés par leur zèle de réfutation, les catholiques condamnaient, avec l'imposture du Koran, toutes les autres hérésies, et ils ne répugnaient pas à meurtrir des mêmes coups Luther, Mahomet et Calvin. Les pasteurs

1. *Prodromi ad refutationem Alcorani*, Padoue, 1696. — *Alcorani textus*, Padoue, 1698.
2. *La Vie de l'imposteur Mahomet*, 1699.
3. Préface.
4. Voir surtout *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant*, 1684.

de Hollande et d'Angleterre finirent par s'en fâcher : bravement ils s'obligèrent à apprendre l'arabe, et à lire le Koran; le désir les tenait, très vif, de montrer que « les papistes avaient tort de les comparer aux Mahométans[1] ». Cette étude, commencée dans d'aussi bonnes dispositions critiques, aboutit naturellement à présenter le mahométisme sous « une face tout autre que celle qu'on lui avait prêtée[2] »; les livres de Reland et de Gagnier[3], avec un grand amas de citations et de gloses, entreprirent de « le faire connaître au monde avec les couleurs qui lui conviennent[4] ». Mahomet fut représenté avec « une exacte neutralité[5] »; on prouva que sa religion « avait été mal expliquée par ses ennemis et exposée au mépris du monde[6] ». Bref, s'il restait un imposteur (on le lui disait bien doucement), c'était un imposteur honnête, intelligent, sérieux, grand ennemi du papisme, presque un bon protestant!

Les philosophes étaient là; ils lurent les ouvrages des pasteurs de Hollande ou des ministres anglais; vite ils accaparèrent Mahomet qui devint philosophe; on eût dit vraiment que sa destinée était de toujours faire la guerre au profit des autres : après avoir réfuté les hérétiques, puis combattu la cour de Rome, il allait servir à attaquer le principe même d'une religion révélée. En 1730 le comte de Boulainvilliers publia une *Histoire des Arabes* et une *Vie de Mahomet*[7], pleines d'une détestable admiration pour la personne du prophète; le bon chanoine anglais Gagnier s'en montra fort offusqué; jugeant le livre « impie et

1. Reland, *ouvrage cité*, Préface, p. cxv.
2. *Même ouvrage*, Épître, p. vii.
3. Reland, *la religion des mahométans*, 1621. — Gagnier, *Vie de Mahomet*, 1732.
4. Reland, Épître, p. viii.
5. Gagnier, Préface, p. li.
6. Reland, Préface, p. cxxii.
7. *Vie de Mahomet*, 1730. — *Histoire des Arabes*, 1731.

injurieux à la religion chrétienne [1] »; il ne devinait point que ses amis et lui étaient les vrais coupables en l'affaire. Mahomet, du coup, fut un homme de génie, un grand législateur, chargé de répandre, dans l'Arabie du VIIe siècle et dans la France du XVIIIe, les idées de liberté et de tolérance [2]. Le thème était commode, d'un développement amusant : il était aisé de montrer à travers le Koran une religion, incontestablement d'origine humaine, où les dogmes n'avaient presque point place, où les pratiques religieuses se réduisaient à peu de chose : on évoquait, sans paraître y prendre garde, l'image de Jésus-Christ et l'on faisait remarquer que Mahomet n'avait point voulu, lui, qu'on le divinisât. Par ces insinuations et par bien d'autres, on pouvait se vanter « d'écraser l'infâme » : aussi les encyclopédistes ne se refusèrent point à ce jeu délectable. Voltaire commença bien par une tragédie [3], un peu enfantine de conception, où il peignait le prophète des Turcs sous son ancienne figure; mais il reconnut bientôt qu'il avait « fait Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était [4] », et, les palinodies ne lui coûtant guère, il le compara à Cromwell [5], en fit un « sublime et hardi charlatan [6] »; un grand homme tout court :

> Conquérant, législateur, monarque et pontife, il joua le plus grand rôle qu'on puisse jouer sur la terre [7].

Malignement, il rapprocha le christianisme et l'islamisme :

> Bornons-nous toujours à cette vérité historique : *le législateur des musulmans*, homme puissant et terrible, établit ses dogmes par son courage et par ses armes; cependant sa religion devint indulgente

1. Gagnier, Préface, p. VII.
2. *Vie de Mahomet*, p. 184 surtout.
3. *Le Fanatisme*, 1742. Voir deuxième partie, chap I.
4. Lettre à Mme Denis, 29 octobre 1751.
5. *Remarques sur l'Essai, sur les Mœurs*, 1764, § 9.
6. *Dictionnaire philosophique*, au mot ALCORAN.
7. *Remarques sur l'Essai, sur les Mœurs*, § 9.

et tolérante. *L'instituteur divin du Christianisme*, vivant dans l'humilité et dans la paix, prêcha le pardon des outrages : et sa sainte et douce religion est devenue par nos fureurs la plus intolérante de toutes et la plus barbare [1].

Comme lui, mais avec une admiration plus discrète, Diderot étudia dans Mahomet un législateur habile et un apôtre de vertu [2]. Les disciples répétaient les paroles des maîtres [3], lisaient avec admiration le sublime Koran, et s'extasiaient devant l'intelligence orientale qui avait produit ces merveilles.

On était bien loin du livre de M. Baudier, et même il pouvait paraître que la traduction de Du Ryer avait été conçue dans de trop mauvaises intentions pour être bonne. Il y avait un nouveau Mahomet, il y eut un nouveau Koran, ce fut celui de Savary (1783), entrepris pour mettre « le lecteur en état de se prononcer avec sagesse sur le législateur de l'Arabie [4] ». Quelle que soit la valeur de cette traduction nouvelle, elle venait à son heure, comme celle de Du Ryer un siècle et demi auparavant; et l'on peut dire qu'elle laisse paraître aujourd'hui encore une image intelligente de l'islamisme.

Au moment où fut publiée la traduction de Savary, l'orientalisme se constituait définitivement : déjà avaient été mis au jour les grands travaux d'Anquetil du Perron. Il n'en sera point parlé en ce chapitre : car désormais nous ne saurions considérer les études orientalistes comme une *source* de la connaissance de l'Orient; il faut y voir plutôt l'aboutissement de la tendance générale qui portait les Français vers l'Asie. Ce chapitre ne saurait donc avoir sa fin qu'avec la conclusion même du livre.

1. *Essai sur les mœurs*, chap. VII.
2. Lettres à Mlle Volland, du 30 octobre et du 1er novembre 1759.
3. Voir les compilations de Turpin, *Histoire de la vie de Mahomet*, 1773. — *Histoire de l'Alcoran*, 1775.
4. *Le Koran... avec un abrégé de la vie de Mahomet*, 1783, Préface.

CHAPITRE VI.

LA CONNAISSANCE DE L'ORIENT SES PROGRÈS, SES PHASES, SES MODES

I. Impossibilité d'établir une évolution suivie : les principaux modes d'évolution. — Tendances générales : l'imagination et l'idée; la différenciation des principales nations d'Asie : la *nation dominante*.
II. Première époque : à partir de 1660. — La Turquie domine : son succès, sa décadence. — La transformation du type turc. — Mode passagère du Siam, faveur discrète de la Perse.
III. Seconde époque : à partir de 1700. — La Chine domine : durée de cette mode. Vers 1740 il y a un renouveau momentané en faveur de la Turquie et de la Perse.
IV. Troisième époque : à partir de 1760. — L'Inde se substitue peu à peu à la Chine. — L'exotisme vers 1780.

I

Comme une cathédrale du moyen âge, la connaissance de l'Orient s'est lentement édifiée; à ce travail il a fallu de nombreuses générations; et des ouvriers venus de toute part, en nombre infini, ont assemblé les matériaux que d'autres ouvriers étaient allés chercher dans les pays les plus divers. Mais du chaos des énergies et de la confusion des matériaux, les architectes successifs de l'église ont su faire sortir une unité artistique; les tours sont dissemblables, la façade est d'un autre style que la nef; mais l'ensemble est harmonieux; et l'on peut, en quelques phrases exactes, ou avec les lignes légères d'une esquisse,

reproduire l'aspect du monument. On aimerait qu'il en fût de même pour la connaissance de l'Orient; maintenant qu'on a montré de quelles multiples sources elle a découlé, il serait agréable de dessiner l'image définitive de l'Orient littéraire. Voilà, dirait-on, comment les hommes du XVIIIe siècle se sont figuré l'Orient; et voici comment cette image a été reproduite par les poètes et les romanciers, ou mise à la scène par les auteurs dramatiques. Il y faut renoncer.

Les notions littéraires sont chose essentiellement vivante; les définir, c'est établir les lois de leur existence, c'est-à-dire de leurs changements. On doit déjà l'admettre pour des genres rigidement constitués, la tragédie et la comédie, ou bien pour des conceptions solidement formulées en théories abstraites, la doctrine cartésienne par exemple et l'idée de progrès. Cette nécessité est bien plus urgente encore s'il s'agit du goût exotique : ses éléments, d'abord éparpillés à travers le monde, n'ont pu être rapprochés que par un labeur séculaire, et il y a fallu des concours hasardeux de circonstances, le travail multiple aussi d'hommes qui ne comprirent jamais l'unité de leurs efforts. Assurément il serait facile de marquer quelques étapes dans son évolution, car notre esprit imagine volontiers des généralisations qui déforment la réalité. On pourrait dire : la conception de l'Orient a été romanesque, puis satirique, puis philosophique, puis scientifique; ou encore, d'abord uniquement subjective, elle a toujours tendu à s'objectiver; et cela fournirait une armature commode. Mais sitôt qu'on voudrait plaquer sur elle la variété des œuvres littéraires et l'irrégularité de leur développement, on constaterait qu'elle est tout à fait inutilisable; du moins il faudrait, pour en tirer parti, jeter au rebut tous les éléments qui ne satisferaient point le dessein général de

recomposition. Et il en serait d'une histoire de l'exotisme ainsi faite, comme d'un animal paléontologique maladroitement reconstitué; la carcasse métallique, sur laquelle on a rapporté les membres fossiles découverts, évoque bien une image de mouvement et de vie; mais cette vie est artificielle; et même chacune des parties, bien qu'elle soit authentique, n'a plus l'attitude et l'aspect qui lui conviendraient pour qu'elle fût tout à fait vraie.

Renonçant donc à l'élégance que pourrait donner à ce travail la beauté d'un ingénieux ordonnancement, on se contentera d'indiquer les tendances générales qui, indéniablement, sont marquées dans la conception littéraire de l'Orient, les principales formes d'évolution que celle-ci a subies, enfin les phases successives ou parallèles par lesquelles elle a passé.

Pour peu qu'on fasse la critique des sources, on ne pourra s'empêcher de classer en deux catégories les livres qui parlèrent au public de l'Asie. Dans les uns l'Orient était reproduit tel qu'il était, ou du moins tel qu'il avait été vu ; ce fut là l'effort des voyageurs. Dans les autres, il était représenté tel qu'on voulait qu'il parût; ce fut l'œuvre surtout des missionnaires et des savants. Dès lors il est naturel que la conception du public, également puisée à tous les moyens d'information, ait réuni dans une commune image deux visions pourtant bien distinctes de l'Orient; on demanda au goût exotique deux sortes de satisfactions intellectuelles. D'une part il fallait plaire à l'*imagination*, en évoquant des contrées lointaines, dissemblables des nôtres par leurs paysages et les mœurs de leurs habitants; pour contenter cette curiosité, il était nécessaire qu'on cherchât à représenter l'Orient aussi précisément, c'est-à-dire aussi exotiquement que possible. D'autre part, l'Orient fut mis au service de l'*idée* ou, si l'on veut,

du raisonnement; on aima à rapprocher sa civilisation de la nôtre, ainsi que ses livres et sa religion; au besoin on en tirait des conséquences pratiques, et il fallait évidemment, pour que cette tendance se développât, que l'image de l'Orient fût simplifiée, généralisée, déformée.

Ces deux tendances ne correspondent pas du tout à une évolution, puisqu'elles ont toujours existé, voisines dans la conception publique, et quelquefois mélangées dans une même œuvre. Elles sont les deux aspects les plus généraux de ce que nous avons appelé l'Orient littéraire; mais ces aspects n'ont point été immuables, il y a eu plusieurs évolutions parallèles.

D'acord, comme il va de soi, la notion a été de plus en plus précise; et il suffirait pour s'en convaincre de lire le voyage aux Indes de Pyrard de Laval, puis celui d'Anquetil du Perron, ou de rapprocher la conception que Pascal et Voltaire ont eue, à un siècle de distance, de l'islamisme et de Mahomet. Cette précision, d'années en années plus grande, n'a pas été, comme on pourrait le croire, la cause principale des transformations; les nouvelles acquisitions, idées ou faits, ont servi surtout à préciser un certain nombre de conceptions faciles et de formules commodes. Quand il fut bien convenu que la Chine était une nation philosophe, tous les détails que les missionnaires, les savants et les voyageurs vinrent ajouter à la connaissance qu'on avait de ce pays furent détournés vers cette direction. D'après les premiers faits on avait constitué l'image; l'image à son tour servit à expliquer les faits nouveaux. C'est un procédé instinctif, et c'est une méthode scientifique.

Une autre évolution fut plus sensible; dans la notion de l'Orient littéraire se mélangeaient les visions, à l'origine distinctes, que les voyageurs et les savants donnaient des

divers pays d'Asie. En réalité l'Orient n'existait pas; il y avait la Turquie, la Perse, l'Inde, la Chine. Or ces pays ne furent pas tous connus en même temps, ni surtout aussi bien connus. Des rencontres d'événements mirent à la mode tantôt le monarque de Pékin et tantôt celui d'Ispahan. Il y eut dès lors toujours une *nation dominante*, ou, pour mieux dire, un peuple qui l'emporta en faveur sur les autres, et qui, par suite, donna sa physionomie et son caractère à la conception de tous les peuples de l'Orient en général. L'Orient, à de certaines époques, fut turc; à d'autres il devint persan; parfois enfin on l'habilla à la chinoise ou à l'indienne. Ces modes, souvent assez persistantes, n'étaient pas si exclusives qu'elles absorbassent toute l'attention exotique du public. Au moment où la Chine fit le plus fureur, il y eut des tragédies turques, des comédies arabes, des romans indiens; mais on donna à Mahomet quelque chose de la sagesse de Confucius, et, dans tous les romans, on mit, comme sur les cheminées des salons, des pagodes chinoises ou autres colifichets, qui n'y avaient pas toujours leur place. Trente ou quarante ans avant, tout était à la turque; un siècle après, la couleur générale de la littérature exotique fut plutôt indienne. En marquant les différentes étapes du goût, on pourra donc dessiner comme les linéaments d'une évolution.

Cette tâche paraîtra encore plus utile, et aussi plus aisée, si l'on observe que les principales nations d'Asie ont reçu de bonne heure et gardé, les unes en regard des autres, des traits distinctifs qui leur firent à chacune comme un caractère littéraire très spécial. Il y a eu une sorte de *différenciation* entre les éléments dont se composait la notion commune de l'Orient; et cela se comprend sans peine, s'il est exact que la loi du moindre effort et celle de la division du travail soient vérifiées en histoire littéraire comme

ailleurs. Par un procédé de généralisation paresseuse, l'aspect sous lequel chaque peuple avait été surtout connu, fut jugé sa marque essentielle; on ne se préoccupa pas de savoir si cet aspect était menteur, ou, plus simplement, s'il avait dans la réalité l'importance exclusive que lui donnait l'opinion ordinaire. Dès lors chaque *nation dominante* a coloré tour à tour de sa teinte l'ensemble de la conception de l'Orient; on sait déjà que la Chine apparut comme un pays philosophique, et l'on ne s'étonnera pas si, au moment de la vogue chinoise, la littérature exotique a eu, dans ses grandes lignes, une tendance à la philosophie. On verra que le Persan, qui avait la réputation d'être fort spirituel, détourna, à l'heure de son succès, l'Orient vers la satire; et que l'Indien, jugé pauvre, vertueux et sensible, inclina les romans et les tragédies à sujet oriental vers un certain humanitarisme. Les divisions entre les différentes époques ne pourront pas être toujours bien marquées; il y aura des précurseurs, des attardés et des égarés. Toutefois, en dépit des exceptions, ces indications, si on leur laisse une convenable généralité, pourront contribuer elles aussi à éclairer l'histoire du goût pour l'Orient.

Même il est arrivé que certain pays comme le Japon ou certains peuples comme les Arabes restèrent mal connus. Ils parurent cependant dans les œuvres littéraires, mais ils reçurent une manière de naturalisation; on leur donna le caractère du peuple qui dominait alors dans le goût public. Ainsi les Arabes se distinguèrent mal des Turcs[1], et le Japon parut simplement une province de la Chine.

Ces considérations générales étaient nécessaires, aussi bien pour justifier la méthode suivie que pour faire d'avance les réserves et les restrictions utiles; il faut venir

1. Voir Revue africaine, n° 257 (2e trimestre 1905), p. 149 : P. Martino, *Les Arabes dans la comédie et le roman du XVIIIe siècle.*

enfin aux dates. La connaissance de l'Orient n'a pas progressé d'une façon continue; il y a eu des à-coups et de brusques élans; si l'on en tient compte, on pourra marquer les phases successives par lesquelles s'achemina la conception de l'Orient, depuis le milieu du XVIIe siècle, où elle naît, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, où elle semble tout à fait formée. Ce sera si l'on veut, quoique cette expression promette plus qu'on ne pourra donner, l'histoire et l'évolution du goût exotique au premier siècle de son existence.

II

Ce fut, comme on l'a vu, dans le dernier tiers du XVIIe siècle que le goût pour l'Orient, déjà apparu par quelques échappées, se développa brusquement; les voyages, le mouvement colonial, la propagande évangélique, les disputes des missions, l'intervention française dans la guerre austro-turque, tout cela fit, vers 1660, un concours remarquable de circonstances; l'Asie, ainsi entrée dans le domaine de l'attention publique, n'en devait plus sortir.

La mode fut d'abord à la Turquie; elle eut et garda assez longtemps l'avantage sur les autres pays, si bien que l'homme d'Orient se présenta aux Français avec l'image surtout du Turc. Depuis bien des années déjà, l'empire du sultan était une des préoccupations essentielles de la politique européenne; on le craignait, on le haïssait, on le connaissait un peu; il était pour ainsi dire l'Orient le plus immédiat et le moins irréel. Aussi, quand la littérature se piqua d'exotisme, elle fit d'abord *des turqueries*; les premières tragédies seront turques, comme les comédies et les romans; et, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, c'est à peu près uniquement autour de Constantinople que les auteurs pré-

tendront placer leurs fictions littéraires[1]. De l'Inde, de la Chine, du Japon il n'est point question.

Pendant cette période il y eut un moment d'extrême faveur; ce furent les années 1670-1685[2]; et l'on jugera le fait aisément explicable : à cette époque la France, après avoir envoyé quelques régiments contre les troupes du Sultan, resserra ses relations avec la Sublime Porte en renouvelant plusieurs fois les Capitulations. Dans le même temps l'Europe; unie par la Sainte Ligue, fatigue ses armées à repousser les janissaires des abords de Vienne[3]. Avec les dernières années du XVII[e] siècle, on peut noter au contraire un ralentissement dans la mode turque.

Cet engouement avait eu un résultat assez logique, malgré l'apparence. Étudiée avec plus de précision, envisagée avec plus de soin, la Turquie parut moins terrible qu'on ne lui en avait donné la réputation. C'est « le plus grand empire qui soit sur la terre », écrivait-on en 1609[4], et en 1665 on parlait encore de sa politique, « la plus sage du monde », on s'extasiait devant « l'accroissement prodigieux de *cet* empire[5]. » Mais les premières défaites des Turcs d'une part, les travaux des historiens[6] d'autre part ne tardèrent pas à ruiner cette peur respectueuse : les livres de Ricaut prétendirent expliquer, et non pas admirer, la force du gouvernement turc, et bientôt on se crut assez documenté pour jeter bas l'opinion commune :

« Cette puissance, écrit du Vignau en 1687[7], s'est rendue si considérable et par terre et par mer que toute personne qui la regardera

1. La production « turque » est, pendant ce dernier tiers de siècle, au moins le triple de la production « persane » dont il va être question.
2. Environ 20 histoires de Turquie; — 10 romans; — 5 pièces de théâtre.
3. Voir à la page 86.
4. J. Esprinchard, *Histoire des Ottomans*, 1609, Épitre dédicatoire.
5. Du Verdier, *Abrégé de l'Histoire des Turcs*, 1665, Préface.
6. Voir à la page 137.
7. *L'Estat présent de la puissance ottomane*, Préface.

dans son entier en concevra toujours de la frayeur. Il semble encore que dans tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur ce sujet, on n'ayt pas osé démentir ce qu'on s'en est imaginé, que l'on ait affecté de ramasser et de rehausser même ces imaginations... Il n'en sera pas de même si, suspendant les fausses préventions, on veut l'envisager en détail et dans ses parties principales, où l'on pourra voir combien on s'est abusé. »

Désormais ce fut là l'esprit de tous les livres composés sur les affaires de la Turquie; les auteurs même qui faisaient le plus de cas de ses forces militaires[1] ne doutaient pas qu'on pût la vaincre; et de plus en plus l'opinion publique se persuada que, sous les dehors d'une apparente puissance, la Turquie était malade d'une inguérissable faiblesse[2].

Dès lors on eut moins de considération : et l'importance que lui avait donnée la littérature parut une erreur, à tout le moins une exagération; on s'éloigna de ce « corps malade[3] » avec un mépris de plus en plus grand[4]; mais, comme on avait pris goût à l'exotisme, on reporta cette estime et cette faveur inemployées vers d'autres nations, moins vieillies, et que l'éloignement faisait paraître plus belles, la Chine et l'Inde. La Turquie ne fut pas abandonnée sans retour; elle passa au rôle de nation secondaire, et du coup son image primitive se déforma. On avait d'abord cherché dans l'histoire turque des sujets de tragédie pathétique et sanglante, ou bien des romans de passion, pleins de meurtres en leurs dernières pages. Quand le sultan et ses visirs furent détrônés de la place d'éclat qu'ils avaient longtemps occupée dans les imaginations occidentales, la littérature noble les abandonna; ils

1. Marsigli, *État militaire de l'empire ottoman*, La Haye, 1732, II, 190.
2. *Encyclopédie* (1751), au mot TURQUIE : l'article est du Chevalier de Jaucourt.
3. Montesquieu, *Lettres persanes*.
4. Voir, par exemple, abbé Prévost, *Mémoires d'un homme de qualité*, 1728, t. I, liv. I, et Diderot dans la *Correspondance* de Grimm, 15 décembre 1769 (édition Assézat, IV, 78).

ne cessèrent point de paraître, mais, par une vengeance tardive, on en peupla les romans érotiques et les farces bouffonnes : grâce à ce qu'on savait de ses sérails, de sa polygamie, de ses eunuques et de ses chaudes passions, la Turquie inspira une bonne partie de la littérature scabreuse ou même scandaleuse du XVIII[e] siècle. En réunissant l'histoire galante des Turcs et celle des Français d'alors, on pouvait offrir au lecteur des plats suffisamment épicés et délectables. Ainsi parurent des *Anecdotes secrètes de la cour ottomane*, des *Mémoires du sérail*, maint autre livre encore, au titre moins prometteur, mais pareil par le sujet.

Du temps même où elle était *la nation dominante*, la Turquie avait failli être dépossédée de cet espèce de principat littéraire ; elle eut à l'emporter sur deux modes accessoires. L'une des deux eut l'existence chétive et courte : le Siam fut aussi vite admiré que révélé, aussi rapidement oublié que connu[1]; et pourtant il avait été « inauguré » avec éclat, lancé avec une réclame assez bruyante pour que sa fortune pût être de durée ; mais à peine les derniers ambassadeurs siamois eurent-ils quitté la France, aussitôt réapparut l'ignorance dédaigneuse dont on s'était un moment départi : et la seule trace qui resta dans la littérature, comme vestige d'un tel enthousiasme, fut l'incolore Siamois de Dufresny[2], et sa fugitive apparition en un livre où il n'est presque point parlé de lui.

La mode pour la Perse fut moins tapageuse, mais plus réelle : sans trop d'éclat elle eut quelques années d'une vraie vie. Ce furent les relations de voyage de Tavernier et de Chardin[3], parues à quelques années d'intervalle puis assez souvent rééditées, qui ouvrirent cette voie nouvelle ;

1. Voir p. 101.
2. *Amusements sérieux et comiques*. Voir deuxième partie, chapitre IV.
3. 1676 et 1686.

alors commença une réputation discrète qui se prolongea, dans les premières années du XVIIIe siècle, jusqu'à l'apparition des *Lettres persanes* : une dizaine de romans furent composés[1], et quelques pièces de théâtre[2] se firent jouer dont les héros étaient persans. Il aurait été naturel que la Perse accaparât tout à fait l'attention publique, alors surtout que la domination littéraire de la Turquie s'affaissait d'elle-même; mais bien des raisons expliquent qu'elle n'ait pu usurper un héritage presque abandonné. Il n'y eut point alors de grands bouleversements dans l'histoire persane, des venues d'ambassades, ou à tout le moins des événements retentissants qui pussent accréditer, sous une figure spéciale et avec une image concrète, le type du Persan. Seuls les voyages de Tavernier et de Chardin avaient créé cette mode; seuls ils la soutinrent d'abord; et cette inspiration purement *livresque* ne donna pas aux auteurs un entrain suffisant d'esprit. Puis le Persan ne se distingua jamais bien du Turc : ils voisinaient tous deux géographiquement; leur religion était pareille d'aspect, et leurs mœurs semblables; il n'y avait point de voyageur qui visitât un de ces pays sans parcourir au moins les provinces frontières de l'autre. Le Persan fut donc une variété du Turc, si l'on peut dire; et jamais il n'obtint un premier rôle. Il eut bien quelques succès passagers, d'abord vers 1720 à la venue d'une ambassade persane et lors de la publication des *Lettres persanes*; ensuite vingt années plus tard grâce à la popularité littéraire de l'usurpateur Nadir[3]; mais on lui

1. *Tachmas, prince de Perse*, 1676. — *Alcine, princesse de Perse*, 1683. — *Zamire, histoire persane*, 1687. — *Syroës et Mirama, histoire persane*, 1692. — *Amazolide*, 1716. — *Histoire de Mélisthène, roi de Perse*, 1723. — *Anecdotes persanes*, 1727..., etc.

2. *Mezelin, grand sophy de Perse*, 1689. — *Cosroës, roi de Perse*, 1697. — *La princesse de Carizme*, 1718. — *La reine des Péris*, 1725..., etc.

3. Voir page 88.

réserva toujours les *doublures*. La vraie raison c'est que la place n'était plus à prendre; elle était prise. Entre le règne de la Turquie et celui de la Chine, il n'y eut pas d'intervalle.

III

Le royaume des mandarins et du thé eut, dans le goût public, une entrée triomphale ou, pour mieux dire, une inauguration solennelle qui devait le garantir longtemps, grâce à l'impression qu'en gardèrent les mémoires et les imaginations, contre un oubli de la mode. Si les circonstances avaient été, vers 1660, favorables au développement de l'exotisme, elles le furent encore bien plus dans les premières années du XVIII[e] siècle, et le hasard voulut que le Chinois parût à point pour en recevoir sans effort tout le bénéfice. A cette époque le nombre des récits de voyage s'accroît brusquement[1], et un élan tout nouveau porte les Français vers les entreprises coloniales; au même moment les études orientalistes commencent à donner de vrais résultats, et les traductions des conteurs orientaux forment rapidement toute une petite bibliothèque exotique; enfin et surtout la querelle des cérémonies chinoises fait, avec un incessant fracas, la meilleure des réclames à l'Asie. Quoi d'étonnant si « l'Orient passionne les esprits et captive les imaginations[2] » et si la Chine devient l'image la plus commode et la plus familière de l'Orient!

Cette faveur fut d'autant plus brusque qu'elle succédait à une ignorance presque complète de l'Extrême Asie[3] ; il y avait même eu, contre la Chine, comme une espèce de

1. Voir les chapitres précédents aux pages 54, 82, 150, 130.
2. L. Claretie, *Lesage romancier*, p. 49.
3. Voir p. 107.

préjugé, reste de l'incrédulité voulue dont on accablait anciennement les voyageurs qui, comme Marco Polo, prétendaient revenir d'une contrée aussi lointaine et problématique. Mais la réclame des Jésuites fut si bruyante et si efficace que le sentiment public subit une immédiate transformation :

> Dès ce moment l'incertitude fit place à la conviction, et celle-ci entraîna les esprits à l'admiration d'un peuple aussi ancien, aussi sage, aussi religieux [1].

Dès 1710 « les pagodes se multiplient sur les cheminées [2] », et elles y restèrent jusqu'à l'époque de Louis XVI, attestant, par un agréable symbole, la domination absolue de la mode chinoise.

Pendant soixante ans, tout s'en inspire : le roman et le théâtre, la satire et la philosophie, la peinture et la gravure elles-mêmes : ce fut par instants un engouement extraordinaire, aux environs de 1760 surtout. « Il y eut un moment où toutes les cheminées furent couvertes de magots de la Chine; et la plupart de nos meubles dans le goût chinois [3] » : le mandarin fit fureur au théâtre, et les auteurs comiques ne manquèrent pas à ridiculiser cette passion. Dans *le Chinois poli en France* (1754), Noureddin, le Chinois, déclare :

> Croirez-vous que même à Paris...
> Que mon goût
> Faisait loi partout;
> Qu'à la cour les jeunes marquis
> Venaient prendre de mes avis,
> Que les magots y font fortune,
> Tout comme en ce pays.
> Nos lacqs, nos vernis
> Nos fleurs et nos fruits,

1. Clerc, *Yu le Grand, histoire chinoise*, 1769, p. XIII.
2. Gherardi, *Théâtre italien*, V, 57.
3. Grimm, *Correspondance*, novembre 1785.

Nos petits pots pourris
Y sont d'un grand prix;
Dans tous leurs bijoux,
Ils ont pris nos goûts;
Pour danser nos ballets
On s'y met en frais.
Puisqu'en France
On commence
A donner dans le chinois,
J'imagine
Qu'à la Chine
Bientôt des Français
Nous prendrons les Loix[1].

N'assurait-on même pas qu'un ministre de Louis XV, consulté par le roi sur les réformes à introduire en France, aurait déclaré qu'un seule voie parvenait sûrement au bonheur public : il fallait « inoculer aux Français l'esprit chinois[2] »!

Il est inutile d'y insister plus : l'étude des œuvres littéraires montrera abondamment que, pendant deux tiers de siècle, jamais cette mode ne fut diminuée : elle est le fait le plus important dans l'histoire du goût exotique au xviiie siècle.

Pourtant il y eut, aux environs de 1740, un renouveau de faveur vers la Turquie et la Perse; l'intervention diplomatique de la France dans la guerre austro-turque, le rôle de médiatrice qu'elle se fit donner au Congrès de Belgrade, doublèrent subitement et pendant près d'une quinzaine d'années, le nombre des romans ou des comédies à sujet turc[3]. Pareillement les troubles de Perse, la royauté rapide et victorieuse de Nadir, son assassinat ramenèrent dans le roman le type un peu négligé du Persan, et l'introduisirent au théâtre où il n'avait pour ainsi dire pas encore

1. Scène iv; voir aussi *les Magots*, 1756, sc. viii.
2. Grimm, *Correspondance*, novembre 1785.
3. Voir p. 87.

fait figure [1]; du même coup les rééditions des *Lettres persanes* et leurs imitations se multiplièrent [2].

Mais l'enthousiasme pour les choses de Chine ne fut atteint en rien; il n'y eut point de révolution, pas même une usurpation passagère. Le Fils du Ciel consentait que quelques provinces de son immense empire littéraire fussent administrées, et pour quelques années seulement, par des gouverneurs étrangers; il permit aux Turcs de se faire ridiculiser sur la scène, et aux Persans de distribuer de la bonne satire aux Français. A son peuple et à ses mandarins, il réservait une meilleure besogne : celle d'initier les Français à la philosophie.

IV

C'est vers 1760 et dans l'œuvre d'un philosophe, dans l'*Essai sur les Mœurs*, que la Chine atteignit un comble de gloire, après lequel elle ne pouvait plus que descendre. Comme il était inévitable, ce long règne fatigua; il y eut des gens qui admirèrent moins, Diderot par exemple; d'autres, comme Grimm et Rousseau, qui furent tout à fait des détracteurs [3]. Alors sans émeute, sans dépossession brutale, la Chine fut peu à peu remplacée; et la littérature exotique eut un autre tour.

Il fallait naturellement que la *nation dominante* nouvelle satisfît, aussi bien que la Chine, les tendances philosophiques du temps [4]; si, avec cela, elle savait flatter la sensiblerie et les goûts humanitaires qu'on commençait à afficher un peu partout, elle pourrait lutter, avec tout

1. Voir p. 87.
2. Voir deuxième partie, chap. IV.
3. Voir deuxième partie, chap. V.
4. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot : Blé.

l'avantage que lui donnait sa nouveauté. Or il se trouva qu'une immense contrée de l'Asie, jusque-là restée peu connue, fut brusquement incorporée, par des événements politiques et par des travaux littéraires, au domaine de la curiosité publique : l'Inde s'insinua dans l'attention comme, soixante ans auparavant, la Chine l'avait fait : et la Chine fut écartée, comme l'avait été la Turquie, mais moins brutalement.

« Nous n'avons pas tant de connaissances de cet empire que de celui de la Chine;... on n'y a pas envoyé de si bons observateurs que ceux par qui la Chine nous est connue [1] » (1756).

Exprimer un tel regret, c'était avouer que déjà on se préoccupait de connaître l'Inde : les événements donnèrent satisfaction à ce désir. D'abord la politique coloniale et la guerre avec l'Angleterre amenèrent brusquement au jour toute cette partie de l'Asie, restée assez ignorée [2]; en outre grâce à Anquetil du Perron, à ses voyages dans l'Inde, aux manuscrits qu'il en rapporta, les études orientalistes se trouvèrent tirées vers les religions et les civilisations iraniennes [3]; après 1760, les histoires de l'Inde, les études géographiques ou politiques qui jusqu'alors avaient été plutôt rares, eurent un développement subit [4]. Par contre-coup, la littérature se fit quelque peu indienne : les auteurs de roman [5] et de théâtre [6] se jetèrent avec d'au-

1. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. CLVII.
2. Voir p. 83.
3. Voir la Conclusion.
4. En outre des études d'A. du Perron et de Mignot : Dow, *Dissertation sur les mœurs des Hindous*, 1769; — Voltaire, *Fragments sur l'Inde*, 1773; — D'Anville, *Antiquité géographique de l'Inde*, 1775; — Cardonne, *Contes et fables indiennes*, 1778; — A. du Perron, *Législation orientale*, 1779; — *Lettres indiennes*, 1780.
5. Voltaire, *Bababec et les fakirs*, 1750. — Dosley, *le Bramine inspiré*, 1751. — Saurin, *Mirza et Fatmé*, 1754. — Voltaire, *Histoire d'un bon bramin*, 1761. — *Aventure indienne*, 1766. — Charpentier, *Banisc et Balacin*, 1773. — Dantu, *Zélis ou la difficulté d'être heureux*,... etc.
6. *Les Indes dansantes*, 1751. — *Les Amours des Indes*, 1753. — *Le*

tant plus de fureur sur cette région nouvelle qu'elle avait presque l'attrait de l'inconnu. La faveur persista; de même que les philosophes s'étaient attachés d'une durable amitié aux livres des sages chinois, de même les savants poursuivirent, sans presque de relâche, l'exploration scientifique de la péninsule hindoue; moutonnier, le public suivit ce nouveau mouvement : « l'indianisme était fondé [1] ». Il parut tout naturel, à la fin du siècle, que Bernardin de Saint-Pierre allât demander à un paria indien la clef de toutes les sagesses et le modèle de toutes les vertus; l'idée n'était point, de soi, originale, tant on était habitué à opposer ainsi l'Orient à l'Europe; mais Voltaire, cinquante ans auparavant, aurait trouvé mauvais qu'on donnât cette mission d'apostolat à d'autres gens qu'à des Chinois. En 1739, d'Argens n'imaginait pas pour un livre de satire et de philosophie un meilleur titre que *Lettres chinoises* : en 1789, au contraire, un ouvrage écrit avec le même dessein s'appellera *Lettres d'un Indien* [2]. Sans que personne eût jamais songé à proclamer la déchéance de la Chine, elle avait été lentement éliminée de la situation prépondérante qui longtemps lui avait été donnée.

Au moment où s'arrête ce travail (vers 1780) le goût pour l'Orient est donc aussi vif que jamais : la Chine et l'Inde sont au premier plan, mais la Chine se voile d'ombre et l'Inde entre dans tout l'éclat de sa lumière : la Turquie, la Perse ont des scintillements qui rappellent parfois leur splendeur offusquée. D'autres feux se sont allumés dans ce ciel : après les *Lettres persanes*, il y a eu des *Lettres*

bonhomme Cassandre aux Indes, 1756. — *Aline, reine de Golconde*, 1766. — *La veuve du Malabar*, 1770. — *L'Indienne*, 1770. — *Les Brames* de La Harpe, 1784.

1. Barth, *Journal des Savants*, 1900, p. 119.

2. *Lettres d'un Indien à Paris, à son ami Glazir, sur les mœurs françaises*, 1788.

péruviennes ou *chinoises* : les Américains ont paru au théâtre, et les Africains dans le roman; mais ces autres formes de l'exotisme, comme des nouveaux venus encore timides, ne songent point à réclamer trop d'attention pour elles [1]. L'Orient satisfait toutes les curiosités littéraires, il excite toutes les aspirations scientifiques. Il est, si l'on peut dire, l'exotisme par excellence.

1. Pour bien constater la dépendance de ces exotismes secondaires : voir Voltaire, Lettre à d'Argental, 20 septembre 1756. Son ami, après le succès de *l'Orphelin de la Chine*, lui demanda une pièce africaine. « Après des Chinoises, vous voulez des Africaines. »

DEUXIÈME PARTIE

L'ORIENT DANS LA LITTÉRATURE

La littérature chercha d'abord dans l'Orient, tel qu'elle le concevait, ce qui pouvait satisfaire l'imagination, et c'est par le théâtre, par le roman aussi que l'exotisme commença. La tragédie fut de tous les genres littéraires celui qui profita le premier des perspectives nouvelles ouvertes sur l'Asie. La comédie vint plus tard : pour se moquer de quelqu'un, il faut déjà le connaître assez bien. Le roman, à toute époque, au XVIIe et au XVIIIe siècle surtout, s'est développé en même temps que la tragédie et la comédie : il a reçu d'elles sa matière presque toujours, et souvent son esprit : l'Orient ne manqua donc pas d'y faire figure, et avec les premières années du XVIIIe siècle, il s'y installa pour ne jamais l'abandonner.

Ensuite il sembla, par un naturel progrès de la réflexion, que l'Orient, tout en restant agréable à l'imagination, pourrait être mis au service de l'idée et de la raison. D'abord il fut un moyen commode de satire, et le XVIIIe siècle connut toute une littérature satirique qui aima s'habiller de fictions orientales. Plus tard, renonçant à ce déguisement, les écrivains détournèrent leurs réflexions vers une Asie désormais sans parure, et de plus en plus abstraite : il y eut là comme une voie d'accès à l'histoire, à la législation et à la philosophie.

On étudiera donc comment l'Orient parut dans la tragédie et la comédie, ce qu'il devint dans le roman; puis comment la satire et la philosophie le mirent en œuvre. Ce plan, très simple, peut se réclamer d'une certaine logique, et de plus les dates n'empêchent point qu'on le suive : c'est dans cet ordre, à peu près, que les divers genres littéraires ont subi successivement l'influence du goût exotique. Il suffira, pour que rien d'essentiel ne soit omis, de marquer, en un dernier chapitre, la place que la mode de l'Orient eut dans l'art et la société du temps.

CHAPITRE I

L'ORIENT ET LA TRAGÉDIE

I. Les vrais précurseurs de Racine : Mairet et son *Soliman*; Tristan l'Hermite et sa *Mort d'Osman*.

II. *Bajazet* : sa turquerie (?); diversité des impressions : les contemporains, la critique moderne. — Quelle a été l'intention de Racine? étude de ses sources; la relation orale de M. de Cézy et ses transformations : le *Floridon* de Segrais; en quel état la donnée parvint à Racine. — Qu'il a voulu réellement faire de la couleur locale et ce qu'on doit entendre par ce mot. — Le milieu moral dans *Bajazet* : la vraisemblance des sentiments; Roxane et l'amour d'Orient; sensualité et impudeur; sous quel aspect Bajazet lui-même est tout à fait *turc*. — Exotisme vrai de la pièce.

III. De *Bajazet* à *Zaïre*. — Constitution de la tragédie exotique : avantages théoriques qu'on lui reconnaît alors : espoirs d'un renouvellement du théâtre. — Insuffisance des auteurs; ses causes.

IV. Voltaire : pourquoi il aurait pu faire de la bonne tragédie exotique. — Mais, à chaque tentative, il introduit dans ses pièces sa conception philosophique de l'Orient, et ainsi son intention première se trouve faussée : *Zaïre, Mahomet, l'Orphelin de la Chine*. — Après Voltaire : la queue des tragédies orientales. — Raisons générales de leur échec.

I

Il serait peut-être meilleur de commencer avec *Bajazet* seulement l'histoire de la tragédie à sujet oriental : ce serait, pour pénétrer dans le sujet, une assez belle porte, haute et grande, finement sculptée : on s'arrêterait longtemps à la regarder et, comme il arrive souvent au pays arabe, on serait surpris, une fois le seuil dépassé, de ne retrouver en aucune partie de la maison l'impression si

joliment artistique que l'on avait reçue à l'entrée. Mais un coup d'œil donné, dans la rue, aux abords immédiats n'est pas inutile : il restitue le cadre. D'ailleurs, au moment où la porte s'ouvre vers l'intérieur, ne laisse-t-elle pas passer la vision rapide du dehors sur lequel elle va se fermer?

On ne répétera pas ici que toutes les tragédies *turques* parues avant *Bajazet* étaient sans exotisme vrai; et l'on n'accusera pas à nouveau leurs auteurs de n'avoir pas risqué un effort dont ils ne pouvaient guère avoir l'idée[1]. Il vaudra mieux insister sur deux tentatives intéressantes, presque perdues aujourd'hui parmi la confusion de tant de médiocres tragédies; on y trouvera déjà le sentiment de ce qui est convenable en un sujet exotique. Si Racine ne s'est pas inspiré de Tristan l'Hermite et de Mairet, au moins ont-ils travaillé tous deux à dégager par avance quelques-uns des éléments qui allaient faire le succès de *Bajazet*.

L'histoire turque, telle qu'on la connaissait, avait des catastrophes, des drames de passion, de jalousie et de mort qui, parfois, bouleversaient brusquement l'oisiveté des sérails[2] : le sultan condamnait à mort son frère; une sultane faisait disparaître une rivale : des janissaires, envahissant le palais, détrônaient et tuaient le souverain : c'étaient là pour la tragédie classique d'admirables sujets, puisque l'action, sans que le poète eût besoin de la resserrer, était d'elle-même violente à souhait, et qu'elle s'achevait en quelques heures, entre les murs d'une même maison. D'instinct pour ainsi dire, tous les faiseurs de tragédie orientale allèrent vers les sujets dont était riche l'histoire turque; et c'est à elle que Mairet prit la donnée de *Solyman* (1630), Tristan l'Hermite celle d'*Osman* (1656).

Évidemment la couleur exotique n'y est point très sen-

1. Voir p. 33 et suiv.
2. Voir p. 85 et suiv.

sible, car on ne saurait qualifier ainsi quelques coups de pinceau un peu fortement appuyés par endroits : l'apparition de janissaires, le personnage d'un mufti, la description de vestes brodées d'or, des prosternements « à la manière des Turcs ».... Mais, ce qui est mieux, il y a chez les deux auteurs, chez Tristan l'Hermite surtout [1], un effort intelligent pour reconstituer un milieu moral et psychologique, si je puis dire, qui convienne au sujet, et où les personnages se trouvent à l'aise. Visir, sultan et janissaires, tous les personnages du drame évitent avec assez de bonheur les propos qui les rapprocheraient par trop des autres héros de théâtre. N'est-ce pas déjà respecter la couleur locale que de n'y point manquer?

L'une et l'autre de ces tragédies s'achèvent en une « grande tuerie »; dans la pièce de Mairet [2], Solyman a eu autrefois, de deux femmes, deux fils : Mustapha et Sélim. Roxelane, mère de Sélim, par crainte qu'il ne fût sacrifié à son frère aîné, lui a substitué un enfant mort : elle a confié son propre fils à une vieille femme, et depuis elle ignore ce qu'il est devenu. Elle n'en hait que plus Mustapha, l'autre fils de Solyman; avec toute son autorité de sultane unique, elle cherche à le perdre. Une correspondance amoureuse que le jeune prince avait avec une princesse étrangère, Despine, sert, habilement exploitée, à prouver un prétendu complot contre le sultan. Solyman ordonne la mort de Mustapha et de Despine; il y met une cruauté qu'il est naturel ici de nommer asiatique. En effet, comme cadeau, il leur envoie les instruments de leur

1. Avec quelques réserves, on peut admettre ce jugement de M. Bernardin sur lui : « On sent à chaque vers un effort pour peindre les usages et les mœurs du pays dans lequel il a placé l'action de son drame ». (Édition classique de *Bajazet*, notice, p. 3.)

2. *Solyman ou la mort de Mustapha*, 1630. La scène est « en Alep, ville de Syrie ». La pièce est inspirée du *Solimano* de Bonarelli.

prochain supplice; puis, au moment de la double exécution, il met la tête à une fenêtre secrète du palais; il appelle son fils :

> Je l'ouvre encore un coup pour vous faire sçavoir
> Que si j'entends de vous ny murmure ny plainte,
> Si le moindre des miens en reçoit une atteinte,
> Le corps de votre amante, exposé tout un jour,
> Servira de spectacle aux pages de ma cour [1].

Ce goût de la torture, qui cherche à tourmenter la victime par la vision des spectacles qui suivront sa mort, est bientôt affligé d'un convenable châtiment; on découvre que Mustapha n'est autre, à la suite d'une substitution très compliquée, que Sélim, le fils de Roxelane; elle se tue, le visir est tué, le sultan parle de suicide. La catastrophe est suffisamment tragique.

Mais l'*Osman*, *tragédie du sieur Tristan l'Hermite*, a peut-être plus d'allure encore. Sur la vue d'un portrait, le sultan Osman est devenu passionnément amoureux de la fille du mouphti, et il la veut pour femme, malgré les résistances du père, malgré une révolte des janissaires qui le met dans un fâcheux embarras. A peine a-t-il vu la réalité de son rêve, qu'il juge le portrait flatteur, et il renvoie la jeune fille avec la désinvolture qui est d'usage au sérail. Humiliée, celle-ci veut se venger, et le père favorise la révolte des janissaires. Le sérail est menacé, puis envahi; d'un balcon du palais, Osman repousse les rebelles avec des paroles hautaines; mais bientôt ils reviennent, et tuent leur empereur qui, même en mourant, tient à leur marquer son mépris : trois coups de poignard sont nécessaires au suicide de l'amoureuse dédaignée, et devant tous ces cadavres commence une révolution sanglante de palais.

On pourrait insister plus sur l'une et l'autre de ces deux

1. Acte V, sc. II.

œuvres : il serait facile, par exemple, de montrer chez Tristan l'Hermite le souci, sans cesse manifesté dans le détail, d'une certaine couleur locale. Mais il vaut mieux, je crois, après ces deux analyses, résumer en quelques phrases ce que les auteurs de tragédie orientale avaient essayé avant Racine, et ce qu'il restait de leur œuvre : *Bajazet*, après tout, si unique que soit sa valeur littéraire, fut pris dans la même matière et représenta les mêmes personnages comme les mêmes scènes[1]. Plusieurs tentatives, celles de Mayret et de Tristan, mieux que les autres, avaient enfoncé dans l'esprit public une conviction : plus que l'histoire antique, les événements de Turquie offraient au poète des complications violentes, des intérêts de famille très heurtés, des rivalités de passions exacerbées; on y pouvait surtout voir l'amour si intimement mêlé à la politique qu'il la dirigeait. Les spectateurs s'étaient accoutumés d'avance aux mystères soigneusement clos du harem; ils savaient la toute puissance des sultanes aimées, l'impossibilité aussi où elles étaient de devenir vraiment reines[2], l'imbécile cruauté des sultans, le pouvoir des grands prêtres et la crédulité empressée du peuple musulman, enfin l'indocilité quémandeuse des janissaires; ils s'étaient habitués aux noms étranges de Roxane, de Bajazet, de Rustan, d'Acomat, ils avaient vu sur la scène les eunuques et les muets. En un mot ils possédaient toute l'éducation théâtrale nécessaire pour comprendre *Bajazet*.

1. *Ibrahim ou l'illustre bassa* commence de la même manière que *Bajazet* : un confident s'étonne qu'on puisse si facilement entrer dans le sérail.

2. Voir, par exemple, *Roxelane*, 1643.

II

On est d'avance incliné à croire que Racine a fait une œuvre vraiment originale. Son *Bajazet*[1] a suscité les jugements les plus divers, puisque les uns ont nié qu'il s'y trouvât la moindre parcelle d'exotisme, alors que les autres prétendaient y voir une pièce admirablement turque. Assurément il y a chez les critiques un esprit raisonnable de contradiction; mais ils n'arrivent en général à des opinions aussi opposées dans leur intransigeance, que pour des œuvres véritablement hors du commun. La phrase que Corneille prononça, par mauvaise humeur, le soir de la première représentation de *Bajazet*, était joliment dite et avec assez de malveillance, pour que le public, sans y trop réfléchir, la reprît avec faveur : successivement, Donneau de Visé, Mme de Sévigné, Robinet et maint autre répétèrent que « les mœurs des Turcs y étaient mal observées[2] »; Voltaire le dira encore[3]; les *anas* consacrèrent l'anecdote, et le jugement s'inscrivit dans la critique littéraire, comme autrefois un mot d'Aristote dans une dispute de théologie.

Chose singulière, ce fut au XIXe siècle, alors que la Turquie était de jour en jour mieux connue, qu'on commença à hésiter un peu; on s'avisa que peut-être Corneille n'était pas un arbitre incontestable en matière de couleur locale, et qu'après tout Racine, puisqu'il avait voulu écrire une pièce turque, était bien capable d'y avoir mis quelque chose de turc. Jules Janin s'en aperçut un jour : il assista

1. 5 janvier 1672. La pièce eut un grand succès : elle fut très souvent jouée à la cour de 1680 à 1700. Le succès augmenta pendant tout le XVIIIe siècle.
2. Mme de Sévigné, Lettre du 16 mars 1672.
3. Lettre à M. de la Noue, auteur de la tragédie de *Mahomet II*.

à une représentation où Rachel jouait le personnage de Roxane; la soirée dut être bien extraordinaire, si l'on en juge par l'article mélodramatique et échevelé qu'elle inspira à l'enthousiaste critique. Il proclama « la nouveauté étrange, infinie du *Bajazet* de Racine »; il s'était cru transporté dans une mosquée ou dans un harem! « Ce sont des mœurs que nul n'a vues excepté Racine...; ce sont des amours à épouvanter les amoureux de Racine lui-même... sans compter que Mahomet règne sans partage dans ce drame. On sent le Koran dans *Bajazet* autant qu'on retrouve la Bible dans *Athalie*.... L'Orient s'est révélé tout à fait![1] » C'était beaucoup dire, et Racine eût été probablement effaré de ces félicitations extravagantes; à travers l'emphase des mots il eût difficilement reconnu ses intentions, si exotiques qu'elles aient pu être. Toutefois l'exaltation ridicule de Jules Janin révélait une attitude nouvelle de la critique; et depuis on a admis en général que *Bajazet* était d'une *turquerie* relative[2]. L'œuvre est suffisamment belle pour qu'on s'arrête à une question, toujours effleurée, mais jamais traitée vraiment. A tout le moins on verra dans une plus grande clarté le dessein véritable qui poussa Racine à l'écrire; et ce serait là déjà un suffisant résultat.

Assurément la tragédie classique, telle qu'on la concevait vers 1670, n'était guère portée vers l'exotisme par des sympathies naturelles; on s'était habitué, avec les héros de Corneille, à admettre l'existence d'une espèce d'humanité tragique, dont les gestes et les pensées n'avaient que des rapports incertains avec la réalité ordinaire; et si, par

1. Le spectateur inconnu, *Critique dramatique*, t. II, p. 277 et 279, Paris, 1877. Janin suppose que la soirée a été transformée par la présence d'un spectateur inconnu et mystérieux qui n'est nommé qu'à la fin : Lamennais.

2. Brunetière, *Époques du théâtre français*, p. 274. Bernardin et P. Albert, Notice en tête de leurs éditions de *Bajazet*.

moments, les sentiments exprimés en ces sujets grecs et romains paraissaient se rapprocher de la vérité, c'est qu'ils étaient modernes et généraux, mais non pas antiques. Cela est vrai, même de Racine. Or ce que l'on n'avait point tenté pour la Grèce et l'Italie, allait-on l'essayer au profit de la Turquie? Jamais, je crois, Racine n'eût de lui-même songé à un pareil sujet, et surtout il ne lui aurait pas donné la couleur particulière qui distingue *Bajazet* entre toutes ses tragédies, si la matière et l'esprit même de son œuvre ne lui avaient été imposées du dehors : il y eut alors tout un concours de circonstances, qui jamais plus ne se reproduisit; aussi ne saurait-on décider de la *turquerie* de la pièce sans connaître d'abord ses *sources*.

« Quoique le sujet de cette tragédie ne soit dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très véritable; c'est une aventure arrivée dans le sérail, il n'y a pas plus de trente ans[1]. »

Comment la passion tragique de Roxane fut-elle connue? par quels intermédiaires le récit passa-t-il avant d'arriver à Racine? jusqu'à quel point celui-ci prit-il soin de se documenter? C'est là une histoire qu'on peut reconstituer avec assez de précision. Trente ans avant *Bajazet*, M. de Cézy[2], ambassadeur de France à Constantinople, était revenu à Paris : on l'entoura avec l'empressement de curiosité qu'il est naturel d'offrir en ces circonstances. Il avait beaucoup à raconter : événements politiques et récits d'amour; il se disait fort renseigné sur le sérail, pour y avoir eu quelquefois ses entrées, ou du moins pour y avoir facilité quelques sorties discrètes. Ainsi il avait pu connaître un drame d'amour et de politique qui, peu de temps avant son départ, avait ému le harem du Grand Seigneur et réveillé une fois de plus la cruauté meurtrière des Ottomans[3]. Cette aven-

1. *Bajazet*, première Préface.
2. Voir p. 86.
3. Deuxième Préface.

ture avait tellement frappé M. de Cézy qu'il en rédigea une relation. Ce manuscrit et surtout les conversations de l'ambassadeur, voilà quelle fut la forme première de la donnée de *Bajazet*[1].

Mais il s'écoula près d'un tiers de siècle entre le retour de M. de Cézy en France et la représentation de la tragédie : avec le temps, la matière de cette amoureuse histoire perdit apparemment beaucoup de son actualité et surtout de son originalité : Racine pourrait-il y retrouver les traits exotiques dont elle était sûrement parée quand l'ancien ambassadeur la racontait? Il semble que le public ne s'en soit point aussitôt désintéressé : les conversations la conservèrent quelque temps à peu près intacte. Quinze ans après, elle était si à la mode encore que Segrais lui donna la forme d'une nouvelle : *Floridon ou l'amour imprudent*[2] a pour sujet, malgré son titre trompeur, le récit de M. de Cézy. Ce fut comme une étape, et il sera intéressant d'y faire une courte station.

Floridon a été directement inspiré par l'ambassadeur[3], aussi ne s'étonnera-t-on pas si la nouvelle conserve un assez joli exotisme. A quarante ans, la sultane, mère d'Amurath, s'éprend d'amour pour le très jeune Bajazet, frère d'Amurath et fils d'une autre femme; elle a vite fait de l'avertir de cette passion. Bajazet « ne balançait pas s'il ferait le cruel ou non. Ce qui l'embarrassait le plus estait qu'il connaissait que la manière de s'y conduire serait difficile. Il sçavait que cette fière princesse était une femme qui aimait les adorations et qui voudrait sans doute qu'il réparast par une ardente poursuite le petit reproche qu'elle

1. Même Préface.
2. *Les Divertissements de la princesse Aurélie*, 1656, t. II, 6e nouvelle.
3. Le récit est fait « d'après un homme qui a été longtemps ambassadeur à Constantinople ».

sentait infailliblement en son cœur d'avoir parlé la première[1] ». Mais un vieil eunuque, Achomat, lui conseille de ne pas laisser échapper « cette bonne fortune[2] ». L'intrigue est vite engagée; Achomat et une suivante de la sultane, Floridon, sont les seuls confidents : cette liaison dure longtemps. Bajazet finit par se lasser d'une femme beaucoup plus âgée que lui, et remarquant que Floridon a dix-sept ans, il l'aime. Cela fait une seconde intrigue, et pendant de longs mois on réussit à tromper la sultane. Bajazet, qui d'abord avait assez bien dissimulé le relâchement de son amour, se fatigue de cette contrainte; la jalouse sultane cherche les raisons de sa froideur et découvre tout; mais elle tient trop à son jeune amant pour le perdre; elle obtient de lui facilement des excuses et de nouvelles démonstrations d'amour; pour mieux le retenir, elle consent à un partage : Bajazet et Floridon pourront se voir un jour par semaine; le reste du temps et le surplus de l'amour seront donnés, sans qu'il en soit rien distrait, à la sultane. Bajazet manque à sa promesse, mais on hésite encore à le punir, quand un courrier, venu de la part d'Amurat, ordonne impérieusement sa mort. La sultane, désespérant de jamais obtenir même une demi-fidélité, laisse accomplir le meurtre; mais plus tard, Floridon ayant mis au monde un fils de Bajazet, sa rivale vieillie reporte en affection sur l'enfant tout l'amour qu'elle avait pour le père.

Certainement la nouvelle de Segrais est assez proche du récit même de M. de Cézy; et l'on devine la vulgarité primitive de l'aventure : une passion de femme déjà âgée, qu'exploitent un jeune homme sans scrupules, un vieil eunuque et une petite esclave. Dominée par ses sens, la sultane, —

1. P. 21.
2. P. 23.

mère, et non pas, comme dans Racine, femme d'Amurath — consent aux concessions les plus avilissantes; et malgré les fougues de sa colère, elle n'ose jamais se venger elle-même, par peur de perdre ainsi tout moyen de satisfaire sa passion. C'est une histoire de la vie ordinaire, à laquelle le cadre du sérail et la chaleur de l'amour oriental donnent une plus vive réalité.

Il serait très naturel de croire que *Floridon* a été l'intermédiaire par lequel Racine connut l'aventure, mais il se défend très nettement, et par deux fois[1], d'en avoir lu aucune « histoire imprimée », et en effet il ne semble pas que la tragédie se soit inspirée de la nouvelle.

Ce fut par ailleurs que Racine fut informé : sa source fut encore la tradition orale, mais une tradition que le temps avait dû singulièrement atténuer. M. de Nantouillet avait entendu M. de Cézy et, près de trente ans après, il conta ses souvenirs à Racine[2]; or, comme il arrive toujours en pareil cas, ce qui reste à la mémoire, ce sont les traits les plus généraux et les plus abstraits du récit, le dessin des événements; mais tous les détails exotiques, qui ne sont point logiquement indispensables, s'effacent ; Roxane avait dû rajeunir; Bajazet s'était donné un rôle plus honorable; Floridon sans doute était devenue princesse; Achomat avait rejeté le rôle humiliant d'eunuque; en un mot l'histoire *s'anoblissait* et *se francisait.*

Quand Racine a-t-il conçu le dessein de sa tragédie? on peut conjecturer qu'il connut le récit de M. de Nantouillet bien avant d'écrire *Bajazet*; et s'il songea à en tirer parti, c'est que les circonstances attirèrent son attention vers l'intérêt qu'il y aurait à composer une tragédie turque. Or

1. Dans ses deux Préfaces.
2. Première Préface.

précisément en 1670 la mode était tout à fait à la Turquie[1] : des affaires politiques, des ambassades, la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*, etc., tout forma un concours favorable. Racine put se souvenir alors de la catastrophe qu'on lui avait contée; mais lui-même il réfléchit que la matière avait dû s'altérer avec le temps, et il chercha à reconstituer un cadre exotique; à un autre ambassadeur, M. de la Haye, qui revenait de Constantinople (1671), il demanda d'utiles avis[2]; il lut des livres d'histoire, celui de Ricaut surtout[3], avec une préoccupation évidente de la couleur locale :

La principale chose, dit-il, à quoi je me suis attaché, ç'a été de ne rien changer ni aux mœurs, ni aux coutumes de la nation[4].... Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs[5].

Comment les a-t-il représentées?

Certainement, Racine a voulu « faire de la couleur locale ». Mais cette expression a été si souvent employée, et si mal, qu'on devrait la démonétiser maintenant, parce qu'elle fausse les discussions. Il ne saurait s'agir ici des costumes, ni du décor; on sait quelles étaient les habitudes des metteurs en scène du XVII[e] siècle[6] : et d'ailleurs, si on la réduit à cela, *la couleur locale* n'est plus une qualité littéraire; elle est l'œuvre du décorateur, et ce serait une raison de plus pour jeter cette expression hors du langage de la critique. Prise à la lettre, elle désignerait une certaine teinte, un aspect général de l'ouvrage qui invite le spectateur à

1. Voir p. 86 et 173.
2. Première Préface.
3. Voir les deux Préfaces, la deuxième surtout, où il se défend contre les reproches du *Mercure* (article du 9 janvier 1672).
4. Première Préface.
5. Deuxième Préface.
6. Pourtant M. Bernardin (*Notice* citée p. 45) fait observer ingénieusement : « Dès le temps de Racine on dut représenter *Bajazet* avec d'autres costumes que les tragédies ordinaires, puisque Corneille trouvait aux personnages un air français sous l'habit turc ».

replacer instinctivement les personnages et les événements dans leur milieu : elle permet de recréer le passé en reconstituant le lieu géographique de l'action et, si l'on peut dire, son lieu historique. Une telle définition n'éclaire pas beaucoup. La couleur locale n'existe pas en soi; elle ne vaut que par l'impression qu'on reçoit, et il faudrait supposer, pour qu'elle eût tout son effet, que le public fût aussi habile à la sentir que l'auteur à la produire. C'est chose impossible : les lecteurs de *Salammbô* sont évidemment incapables d'apprécier le caractère punique du roman : l'érudition de Flaubert fut vraiment trop fragmentaire pour qu'il ait eu lui-même une image bien vivante de la Carthage réelle. Peut-être ces évocations fidèles sont-elles permises à l'histoire : les œuvres littéraires n'y sauraient prétendre.

La couleur locale est, à l'ordinaire, bien moins ambitieuse; il s'est constitué sur les principales époques de l'histoire un léger bagage de traditions communes que l'on transporte du roman au théâtre et du théâtre à la poésie; tout homme un peu instruit saura penser en lisant Walter Scott : « Voilà un sentiment qui est bien *Louis XI* », et il jugera que *Notre-Dame de Paris* est tout à fait *XVe siècle*! Qu'en sait-il au juste? il ressemble à ce personnage de Scribe qui reconnaissait les soldats à leur habit militaire! Il suffit que l'auteur ait respecté les données les plus vulgaires de la tradition, qu'il ait peint un Louis XI cruel et dévot, ou bien un Gringoire bohème pour qu'on s'imagine du même coup ressusciter le passé; on a eu plaisir à retrouver ce que l'on connaissait déjà. Si l'on retranche les menus détails, on verra que les romans les plus historiques en leur fond sont justement ceux qui renferment le moins d'histoire, et dont la documentation fut faite presque exclusivement avec les livres familiers de notre enfance.

Il y a donc, à l'origine de ce qu'on est convenu d'appeler

la couleur locale, une certaine *vraisemblance morale* : il faut donner aux personnages les sentiments et les attitudes que l'opinion générale leur donne : Vigny s'est bien gardé de représenter Louis XIII autrement que, comme un roi dévot, tremblant devant Richelieu! Si l'on respecte cette exigence, le public sera prévenu en faveur de la « réalité historique » de l'œuvre; après cela il ne sera pas défendu, pour qu'elle soit vivante et colorée, de dépeindre les costumes tels qu'ils sont sur les tableaux les plus célèbres, ou de décrire les armes qu'on voit accrochées aux murs des musées. Mais cette mise en valeur des détails et des accessoires, si elle est commode au romancier, devient presque impossible à l'auteur dramatique : ses personnages doivent parler et non décrire. Le poète est donc réduit uniquement à cette vraisemblance morale très générale qui est le fond de la couleur locale : pour satisfaire à nos connaissances historiques, il devra multiplier les traits de mœurs *parlés*, les sensations, les opinions, les gestes, propres à rappeler nos images familières du passé. Chez lui la couleur locale sera une couleur purement intellectuelle et sentimentale.

A ce compte-là, Racine a fait dans *Bajazet* de la couleur locale aussi bien, et je dirai même mieux, que Voltaire, Vigny ou Victor Hugo : il a eu soin de donner à sa tragédie un cadre qui lui fût convenable. Il a eu d'abord un soin extrême à nous marquer le lieu même où se passait l'action et le caractère particulier que les événements en recevaient : dès le début il rappelle la rigoureuse clôture du sérail, et souvent, au cours de la pièce, il fait dire par ses personnages que le harem impérial est le lieu du monde le plus tragique pour les intrigues d'amour; il laisse entrevoir les chambres mystérieuses où se tiennent les muets, les corridors secrets par lesquels peuvent arriver les émissaires imprévus et vengeurs; il suspend au-dessus de

l'action la tuerie toujours imminente, qui doit marquer la réapparition du Sultan. La scène a ainsi un prolongement admirable[1], et quand Roxane tâche d'émouvoir Bajazet par un entretien, dont elle a décidé qu'il serait le dernier, il semble qu'on puisse *voir*, sans trop d'effort, les muets qui attendent à la porte la sortie de l'amant condamné et, derrière eux, tout l'intérieur mystérieux et bientôt sanglant du sérail.

Le milieu de sentiments, de croyances et de préjugés où se meuvent les personnages n'a pas été dessiné avec moins de scrupule. Le sultan, bien qu'il ne se montre point dans la pièce, n'en est jamais absent; sans cesse on nous avertit de sa toute-puissance, et les habitudes de son esprit ou de sa politique sont là pour donner des motifs de conduite aux acteurs du drame : tantôt c'est le visir qui rappelle la défiance du maître à l'égard des ministres qu'il a choisis, et par là il justifie sa loyauté oubliée; tantôt c'est la sultane qui évoque la condition humiliante des femmes du sérail, toujours concubines et jamais reines, et ainsi elle s'engage à demander à un autre amour la satisfaction de ses désirs et de son ambition. La servilité asiatique, la mauvaise foi de la politique orientale, les troupes indisciplinées des janissaires, la crédulité absurdement superstitieuse du peuple turc, tout cela est indiqué souvent et avec soin; et cela achève de constituer un *milieu moral* très particulier, qui peut donner à la passion de Roxane une couleur déjà quelque peu exotique.

Mais c'est dans le personnage de Roxane — et par contre-coup dans celui de Bajazet — que Racine a surtout fait œuvre d'exotisme; d'ailleurs le public s'était fait une idée trop haute de l'amour d'Orient, sensuel et brutal,

1. Voir les idées ingénieuses de M. Le Bidois (*la Vie et l'Action dans la tragédie de Racine*).

pour que l'auteur hésitât à flatter cette opinion commune : sa Roxane, de toute évidence, aime et parle, comme n'a aimé ni parlé aucune des grandes *amoureuses* de la tragédie classique. Là encore la tentative originale de Racine a été gênée par les habitudes du théâtre français; une certaine pudeur de la scène y a souvent altéré, du moins à l'apparence, le vrai caractère des sujets : c'est d'un mariage que Pyrrhus prie Andromaque, son esclave; c'est aussi de mariage que Roxane parlera à Bajazet : mais sous la pompe un peu solennelle de ces mots, il s'agite des sentiments violents, point soucieux des convenances, pour lesquels le poète quelquefois a su trouver une expression brutale. Roxane est une héroïne « savante en amour », occupée seulement « à plaire et à se faire aimer » (ces mots sont de Racine), et Mlle Clairon, quand elle voulut donner aux jeunes actrices quelques conseils, a écrit, je crois, la formule même de ce rôle : « Défendez-vous de toute expression touchante. *L'air du désir*... est la seule marque de sensibilité qu'on doive apercevoir dans vos yeux [1]. »

Bien que Racine ait quelque peu rajeuni son personnage (il n'est plus question, comme dans Segrais, de la sultane mère), Roxane n'en a pas moins, chez lui, une trentaine d'années. Or à cette époque de leur vie, les femmes d'Orient s'acheminent vers la vieillesse; c'est pour elles l'âge du retour, non pas d'un retour dont on craint l'approche, mais qui déjà a douloureusement commencé : la crise ordinaire, excitée d'ailleurs par le tempérament, par le climat, par toutes les ambiances morales, est chez elles d'une particulière vivacité. C'est au plein de cette crise que Racine a voulu représenter sa Roxane, pour qu'elle symbolisât

1. *Mémoires*, p. 116. Elle ajoute (toujours par respect pour la pudeur de la scène) : « l'air du désir subordonné à la plus rigoureuse décence ». Voir, p. 318, un commentaire intéressant.

toutes les ardeurs de l'amour asiatique; et il lui a donné par surcroît, en vertu de son sujet, le droit et les moyens d'imposer à son entourage, avec une puissance presque impériale, l'obéissance qu'elle veut à ses désirs. Roxane a besoin d'être aimée, Roxane est reine! elle sera aimée. Comme une autre Catherine de Russie, elle trouve des bonnes volontés expertes à la servir et à l'exploiter; et les intendants des plaisirs du sultan absent ont continué leur office; on présente à la sultane des jeunes hommes, comme quelques mois auparavant de belles esclaves à Amurat :

Je plaignis Bajazet, dit Acomat, *je lui vantai ses charmes,*
Qui par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux leur étaient inconnus.
Que te dirai-je enfin? *La sultane éperdue*
N'eut plus d'autres désirs que celui de sa vue [1].

N'est-ce pas là le langage d'un marchand d'esclaves? et ne parle-t-on pas de Bajazet comme d'une Circassienne ou d'une Grecque que l'on voudrait vendre très cher? Ces propos sont de mise dans un harem; mais par un étrange renversement de la vie ordinaire, dont Montesquieu s'est amusé libertinement dans une de ses *Lettres persanes*, le maître du harem et celui qui en jouit, est une femme!

Aussi l'attitude amoureuse de Roxane a-t-elle vraiment une marque singulière; et peut-être on pourrait juger, avec les idées européennes, que sa passion a une impudeur admirablement tranquille. On a dit qu'elle « s'offrait » à Bajazet et ce n'est peut-être pas le mot exact; comme le sultan, à qui l'on amène une nouvelle esclave, elle se présente, déclare sa volonté d'aimer, puis s'étonne et se fâche des résistances. Elle se plaint et menace : rien n'y fait; elle parle à Bajazet de le tuer; mais celui-ci, par une extrême habileté, insinue que cette mort sera douce à

1. Vers 138 et suiv.

Amurat. Toute retournée alors par une brusque répulsion contre cet homme qu'elle déteste, elle serre Bajazet contre elle :

> Dans son cœur? Ah! crois-tu...
> Que je ne vive enfin, si je ne vis pour toi [1].

Alors elle devient caressante et douce, séductrice, et si l'on transpose cela du ton tragique à la vie réelle, c'est presque une scène de sopha, ainsi qu'il y en a dans les romans de Crébillon, où Roxane essaie de forcer la volonté de Bajazet par l'attrait du contact féminin :

> Tu soupires enfin et sembles te troubler,
> Achève, parle [2].

Il résiste encore; elle a la brutalité de haine de la femme qui s'offre, et qu'on a repoussée :

> Ah! c'en est trop enfin [3].

Aucune idée chez elle de ce que nous appelons la pudeur; elle n'a même pas la délicatesse ou l'orgueil d'une femme d'Occident [4]. Dans cet entretien troublant, Bajazet reçoit les caresses d'une esclave désireuse que le sultan lui jette le mouchoir, et qui, pour cela, cherche tout dans l'enlacement de son corps; qui veut obtenir l'amour comme elle a obtenu des bijoux et des fleurs; elle va en avant de toute sa force séductrice, et, après l'échec, un violent sursaut d'orgueil lui rappelle sa puissance de souveraine; elle appelle les gardes, elle cherche, comme dit Janin, en une formule un peu exagérée, à « se faire aimer le poignard sur la gorge [5] »!

1. Vers 547.
2. Vers 559.
3. Vers 567.
4. Vraiment elle ne fait pas, comme lui reproche Mme de Sévigné, « tant de façons que cela pour se marier ».
5. *Ouvrage cité*, p. 279.

Un amour aussi uniquement sensuel, que la simple apparence d'une caresse bouleverse [1], ne cède point devant l'humiliation des refus : même après la révélation des ruses de Bajazet et d'Atalide, Roxane s'offre encore :

Je veux tout ignorer [2].

Pour un peu elle aurait les complaisances presque maternelles de la sultane de Segrais; la possession, même partagée d'abord, lui suffit :

Viens m'engager ta foi; le temps fera le reste [3].

Aussi ne se décide-t-elle au crime que pressée par les circonstances : la peur d'Amurat, et l'affolement où la met la trahison obstinée et insultante de Bajazet. Alors ce tempérament ardent, à qui l'amour n'a pas donné issue, va se jeter tout entier sur la cruauté : Atalide verra le cadavre de Bajazet :

Quel surcroît de vengeance et de douleur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés [4] !

Tous les sens et toutes les passions sont maintenant en tumulte chez elle; il ne peut y avoir à cette crise d'autre fin que la mort; le coup de poignard d'Orcan prévient le suicide inévitable de Roxane et fait par surcroît apparaître, à la fin de la pièce, la vision des cruautés turques.

A côté de Roxane, Atalide et Bajazet font assez piètre figure, du moins si on les juge avec des idées exclusive-

1. Vers 982.

La sultane a suivi son penchant ordinaire....
A peine ai-je parlé que, presque sans entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours.

2. Vers 1250.
3. Vers 1547.
4. Vers 1323.

ment françaises. Atalide est sans doute trop tendre et délicate pour être bien turque; mais, si européenne qu'elle soit, elle a cependant une moralité bien particulière; et le complot par lequel elle espère faire régner son amant, tout en le gardant, n'est au fond qu'une vulgaire histoire de sérail. A travers l'Atalide de Racine on entrevoit encore la petite esclave insignifiante et amoureuse qui, dans la réalité, fut rivale de la terrible sultane.

Quant à Bajazet, qui nous paraît si mou et si incolore, son caractère est dépeint avec un sens très intelligent de l'exotisme; l'auteur nous en avertit : « Il y a une grande différence entre *sa* passion et celle de ses amantes[1] ». Si l'on se souvient du personnage qu'il joue dans la nouvelle de Segrais, on pourra facilement interpréter son rôle, très clair encore, malgré la transposition de ton que Racine lui a fait subir. Bajazet s'est trouvé, en l'absence d'Amurat et dans le déchaînement de la crise sensuelle de Roxane, le seul homme qui pût se faire aimer; ayant au fond un parfait mépris de la femme, il a tâché d'exploiter cette situation favorable. Mais, rejeté des caresses de Roxane aux pleurs d'Atalide, alangui par une indolence naturelle et par son fatalisme, tourmenté aussi par les quelques délicatesses françaises que Racine a ajoutées à son caractère, il ne peut que balancer entre ses incertitudes et ses hésitations. Il ne commande pas, après tout, il est simplement l'enjeu de la partie; d'autres décident de sa vie; il n'y a pour lui qu'une seule résolution possible, ce serait de proposer un partage; il aimera Atalide et donnera de l'amour à Roxane! et peut-être voudrait-il en répétant sans cesse ses « hélas! » et ses « que faire? » insinuer à ses amantes une solution qu'il se sent capable d'accepter. A ce point de vue, le per-

1. Seconde Préface.

sonnage n'aurait guère de moralité... européenne; et le public aurait difficilement supporté que Racine insistât trop sur des indications de ce genre. Elles y sont néanmoins et, par elles, le caractère de Bajazet, reçoit une vérité, ou, si l'on veut, une vraisemblance qu'on lui a quelquefois refusée.

Tout cela est-il de l'authentique Orient? l'impossibilité où l'on est de répondre à une pareille question la rend ridicule. Du moins était-ce quelque chose de tout à fait nouveau dans la tragédie; cela correspondait à la notion commune de l'Orient; et il serait difficile, je crois, de prétendre que Racine ne s'est pas « attaché à bien décrire ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs », ou même qu'il n'y a pas réussi.

III

Après qu'on eut joué et publié *Bajazet*, la foule de ceux qui, comme on disait alors, sollicitaient les faveurs de la muse tragique, se trouvèrent en présence d'une œuvre qui pouvait servir de modèle à la tragédie exotique; il suffisait que, par une méthode familière à la critique du temps, on analysât les procédés de Racine et qu'on les dressât aussitôt en règles : il y aurait des pièces orientales à la ressemblance de *Bajazet*, comme il y en avait eu de romaines sur le type de *Cinna*. Cela ne manqua pas d'arriver.

On comprit parfaitement l'avantage très grand que le théâtre pouvait recevoir des tragédies exotiques; par elles les sujets dont la variété s'exténuait déjà à la fin du XVIIe siècle seraient tout à fait renouvelés :

« Voici, dit l'auteur d'*Aben-Saïd*, un nouveau trésor où peuvent puiser ceux qui travaillent pour le théâtre. L'histoire orientale offre

à chaque pas des faits dignes de la majesté du cothurne; et quel succès n'en doivent pas attendre ceux qui courent cette brillante carrière, lorsque avec tout le génie et tous les talens que demande la tragédie, ils sçauront encore par l'heureux choix des sujets lui donner les grâces de la nouveauté [1]. »

C'était dire excellemment, et si les auteurs avaient eu souci de cette déclaration de principes, ils auraient peut-être infusé un peu de vie dans le corps déjà alangui de la tragédie : ils n'auraient sans doute pas délivré la scène des Grecs et des Romains; mais ils leur auraient donné des remplaçants, et prouvé ainsi qu'on pouvait représenter au théâtre autre chose que les derniers jours de la république romaine ou les héros demi-mythologiques de la Grèce. Avec ces nouveaux sujets, il y aurait eu des nécessités nouvelles : la scène se trouverait élargie du jour où les Chinois et les Indiens y coudoieraient familièrement les Romains et les Grecs. L'action, elle aussi, y gagnerait en vérité et en mouvement; en effet, plus les héros seraient différents du type antique, plus il serait difficile de les figer en ces attitudes conventionnelles dont se contentait la personnalité imprécise d'un Brutus ou d'un Agamemnon. Peut-être ainsi se fût-on acheminé plus tôt vers la conception du drame historique, tel que le romantisme essaya de le réaliser.

Pour se mettre tout à fait à l'aise avec leurs scrupules classiques, les auteurs observaient que les sujets exotiques permettaient de donner aux héros une dignité convenable; l'éloignement dans l'espace, assuraient-ils, produit les mêmes effets que l'éloignement dans le temps. Déjà Racine l'avait remarqué [2], et Voltaire après lui l'affirmait nettement :

1. Le Blanc, *Aben Saïd, empereur des Mongols*, Paris, 1736, Préface.
2. *Bajazet*, seconde Préface.

« Il me semble que certains héros étrangers, des Asiatiques,... des Turcs, peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime, *major e longinquo*[1]. »

L'avantage était précieux : tout en laissant aux personnages la solennité conventionnelle qui était requise, on pouvait se plaire à étudier en eux des sentiments nouveaux ou des passions curieuses, qui renouvelassent la psychologie tragique ; et c'est bien en effet quelque chose de cela que Voltaire tentera dans *Zaïre* : il ne fait pas difficulté d'avouer dans sa correspondance qu'il a voulu représenter, par le moyen d'un sujet turc, des sentiments plus hardis et des amours plus passionnés.

Mais c'étaient là de bonnes intentions seulement et, comme telles, elles ne devaient guère se prolonger jusqu'à leur réalisation. Toutefois ces réflexions théoriques eurent un résultat plus sérieux ; elles causèrent, ou à tout le moins favorisèrent une certaine tendance à réformer le costume et le décor. Il va de soi que les pièces exotiques provoquaient d'avance de la curiosité et que le meilleur moyen d'y satisfaire c'était de recourir aux artifices de la mise en scène. Pendant longtemps on ne se préoccupa guère de la vérité du costume[2] ; mais les actrices ne résistèrent pas toutes à l'attrait de paraître au public, sous un costume qui habillât nouvellement leur beauté connue. Mlle Clairon joua Roxane, « pour la première fois.... habillée en sultane, sans paniers, les bras demi-nus et dans la vérité du costume oriental[3] » ; des gravures du XVIIIe siècle attestent que son exemple fut suivi[4]. Déjà le changement du costume pouvait, on l'a vu par la suite, avoir d'heureuses conséquences ; mais on alla plus loin

1. Lettre à M. de la Noue, auteur de la tragédie de *Mahomet II*.
2. Voir Quicherat, *Histoire du costume en France*, p. 499.
3. Marmontel, *Mémoires*, liv. V.
4. M. Bernardin, dans la notice citée, en parle.

encore dans cette voie réformatrice : quelques auteurs, dont Voltaire, constatèrent que les tragédies orientales « demandaient un appareil peu commun sur le théâtre de Paris[1] », et ils espérèrent que le goût exotique donnerait enfin à la tragédie une richesse de mise en scène, une vérité dans la représentation, capables de la tirer de son engourdissement.

Ces bonnes idées étaient comme des germes jetés au vent; et l'on voudrait que la semence fût sortie de terre en quelques endroits, et qu'elle eût porté des fruits, même maigres et fades ; mais il faut bien constater que de *Bajazet* jusqu'à *Zaïre*, et bien après, il y a eu au théâtre des sujets orientaux, mais vraiment aucune tragédie exotique[2]. Rien n'est moins turc que le *Mahomet II* de La Noue, ou moins mongol que l'*Aben Saïd* de l'abbé Leblanc : et c'est pourtant là, si on s'y obstinait, qu'il faudrait aller chercher quelque trace d'exotisme : mais il est des filons si pauvres que les chercheurs les plus âpres renoncent à soumettre le minerai aux lavages successifs, qui finiraient par laisser en leurs mains quelque poussière d'or. Plutôt que d'analyser ces œuvres médiocres, et de triompher facilement de leur invraisemblance, il vaut mieux préciser les causes de cet échec.

Pour écrire une bonne tragédie exotique, il conviendrait de se renseigner d'abord sur les mœurs de ceux dont on veut repeindre l'image, de se *documenter*. Or c'est à quoi la plupart des auteurs d'alors ont tout à fait manqué : les uns ont tiré leur sujet des romans pseudo-orientaux du XVIIe siècle, et se sont bornés à faire paraître au théâtre les

1. Avertissement en tête de *Sémiramis*.
2. Pradon, *Tamerlan*, 1675. — *Solyman*, 1680. — *Zaïde*, 1681. — *Telesphonte*, 1682. — *Cosroës*, 1704. — *Mustapha et Zéangir*, 1705. — *Mahomet II*, 1714. — *Don Ramire et Zaïde*, 1728. — *Aben Saïd*, 1735. — *Mahomet II*, 1739. — *Bajazet Ier*, 1739.

Turcs de Mlle de Scudéry[1]! d'autres sont bien allés demander leur matière à la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, ou à quelque livre d'histoire; mais ils ont arrêté leur enquête aussitôt qu'ils ont su le nom de leurs personnages et connu le détail des événements où ils avaient été mêlés. Aucun n'a tenu à s'informer des mœurs particulières des nations d'Asie : et cette incuriosité a pris par moments la forme d'un cynisme littéraire très naïf. L'un d'eux avoue que son héros est bien respectueusement galant :

« Ce qui ne convient guère à un sultan... Mais, quand on est véritablement touché, se porte-t-on aisément à dérober à une maîtresse des plaisirs que son cœur n'avoue pas[2]? »

l'autre se vante de n'avoir point terminé par un dénouement sanglant sa tragédie turque :

« Les mœurs et les règles en seraient blessées et je respecterai toujours les unes et les autres : il ne m'appartient pas de donner en France l'exemple de verser impunément le sang d'un autre : exemple dangereux qui dégénérerait bientôt en habitude de carnage et qui, d'un spectacle innocent et régulier tel que le nôtre, ferait en peu de temps une arène sanglante, une école d'inhumanité[3]. »

De telles délicatesses et de semblables scrupules sont incompatibles avec le sens de l'exotisme!

Au fond, tous, jusqu'à Voltaire, les auteurs dramatiques du XVIIe et du XVIIIe siècle n'ont pas songé à créer, avec les sujets orientaux, d'autres émotions qu'avec les sujets grecs et romains; ils y ont cherché toujours la matière d'une tragédie psychologique et politique, où ils montreraient les alternatives du sentiment et du cœur chez de grands personnages, ainsi que les contre-coups lointains de leurs amours. En un mot ils s'imaginaient renouveler des sujets vieillis et des intrigues banales par cela seul qu'ils y épin-

1. Voir *Solyman*, 1680. — *Mustapha et Zéangir*, 1705. — *Bajazet I*^er, 1739.
2. *Mahomet II*, par M. de Châteaubrun, 1714, Préface.
3. *Mahomet second*, par M. de la Noue, 1739, Préface.

glaient une étiquette orientale. Aucun n'a eu la préoccupation dont Racine a été si visiblement poursuivi, celle d'évoquer des mœurs et des passions toutes différentes des nôtres, et l'on peut dire qu'au moment où Voltaire se proposa d'essayer à son tour les sujets exotiques, la tragédie orientale n'avait pas fait un pas depuis *Bajazet*. S'il le voulait, l'auteur de *Zaïre* allait pouvoir innover, et inaugurer une évolution, dont on avait entrevu la possibilité, sans rien tenter pour la rendre réellement possible.

IV

Voltaire avait quelques-unes des qualités qui peuvent incliner vers le sens des choses exotiques. D'abord l'ignorance des auteurs dramatiques, ses prédécesseurs et ses contemporains, lui était inconnue; son information avait été, sur l'Orient, comme sur toutes les autres matières où se porta la curiosité de son esprit, d'une merveilleuse abondance : récits des voyageurs, lettres des missionnaires, études savantes, il avait tout lu. Comme en outre il était doué d'une très précieuse perspicacité historique, il sut parfois reconstituer, avec beaucoup d'intelligence, la figure des civilisations disparues; cela est visible en maint recoin de son œuvre, et d'ailleurs l'*Essai sur les Mœurs* suffirait à en témoigner. Enfin, par une dernière bonne fortune, Voltaire, dès sa jeunesse, s'était moins obstiné que les autres dans le respect dévot des règles classiques; il avait eu idée que la tragédie pourrait être renouvelée, si l'on voulait chercher ses sujets dans l'histoire moderne, et infuser aux sentiments des héros une vivacité nouvelle. Grâce à cette érudition intelligente et à ce goût de l'initiative, il pouvait se donner un vrai sentiment de l'exotisme au théâtre.

Mais quelque chose vint gâter ces bonnes dispositions : il fut justement trop historien, et avec trop d'esprit critique; il attacha trop d'importance à l'*idée* pour que la *forme* ne lui parût pas d'un prix moindre; et s'il fit des tragédies ce ne fut pas pour réaliser, à la manière d'un Racine, une œuvre qui enfermât en elle-même toute sa beauté esthétique; il vit là un moyen comme un autre d'exprimer, sous une forme populaire, les conceptions raisonnées de son intelligence. Il ne sera plus question chez lui de peindre « les mœurs des Turcs » ou d'évoquer quelque civilisation d'Orient; toujours, dans *Zaïre*, dans *Mahomet* et dans *l'Orphelin de la Chine*, il se proposera d'*étudier* un aspect particulier de l'Orient, tel qu'il se le représente philosophiquement. Dès lors la vraisemblance morale et la couleur locale ne lui seront guère à souci, d'autant que, par surcroît, il cache souvent des préoccupations insidieuses.

Déjà cela est sensible dans *Zaïre*[1], bien que cette tragédie soit la plus *littéraire* de ses pièces exotiques, celle du moins où l'esprit de propagande n'ait rien à voir :

Ceux qui aiment l'histoire littéraire, dit-il, seront bien aises de savoir comment cette pièce de théâtre fut faite. Plusieurs dames avaient reproché à l'auteur qu'il n'y eût pas assez d'amour dans ses tragédies : il leur répondit que, puisqu'il leur fallait absolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre[2]. — Je veux, écrivait-il encore, au moment d'achever sa pièce, qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien et de si amoureux, de si tendre et de si furieux[3]. — Quand *Zaïre* eut été jouée, il avoua : « C'est la première tragédie dans laquelle j'ai osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur; c'est la seule tragédie tendre que j'ai faite[4]. »

1. Le nom de Zaïre était déjà bien connu du public : c'était celui de la confidente dans *Bajazet*. — La pièce, jouée le 15 août 1732, eut un extraordinaire succès : 30 représentations à la première apparition.
2. Avertissement en tête de la pièce.
3. Lettre à Formont, 29 mai 1732.
4. Lettre à M. de La Roque, août 1732.

Nous voici bien avertis du dessein de l'auteur, il veut traduire des passions ardentes, écrire un *Othello* français; et naturellement il donne l'Asie pour cadre à sa fantaisie, puisque l'amour avait la réputation d'y être violent, et la volupté plus savamment obtenue. Par là Voltaire s'acheminait, comme il le dit lui-même, à « peindre les mœurs turques[1] ».

Mais ce dessein n'est pas le seul, ni surtout le principal qu'il ait voulu réaliser dans *Zaïre* : il a prétendu « faire contraster dans un même tableau les mœurs des mahométans et celles des chrétiens[2] » : et la vraie originalité de son œuvre est d'avoir fait paraître, au théâtre, des chevaliers français, presque des croisés. Le public ne s'y trompa pas, s'il est vrai qu'il ait appelé *Zaïre* une « tragédie chrétienne[3] » : que cela fût juste ou non, en tout cas cela valait mieux que d'y voir une « tragédie turque ». Évidemment Orosmane se souvient bien qu'il est sultan, il évoque parfois son harem, et l'amour obéissant de ses femmes[4]; il raille la galanterie et la délicatesse des hommes d'Occident[5]; il a des éclats de colère, comme il est convenable à un despote d'Orient[6]. Mais tout cela n'est que pour rendre plus évident, par un contraste facile, l'influence de la douce et chrétienne Zaïre. Il est généreux, il ne veut devoir qu'à lui-même, et non à sa puissance, l'amour de son esclave française; il dit par moments des choses touchantes, en quoi il n'est guère Turc, suivant la conception qu'on s'était faite de la « férocité[7] » de cette nation. Les chrétiens

1. Lettre à Formont, 25 juin 1732.
2. Lettre à M. de la Roque, août 1732. Voir lettre à Fromont, 25 juin 1732.
3. Avertissement de *Zaïre*.
4. Acte I, sc. II.
5. Acte III, sc. VII.
6. Acte III, sc. VII.
7. Mot de Racine à propos de Bajazet.

ne peuvent s'empêcher de l'aimer[1], et n'ira-t-il pas d'ailleurs nous avouer qu'il n'est pas « formé du sang asiatique[2] »? Voilà le comble! ce sultan se cache d'être Turc, comme s'il y avait là quelque honte. Les parodies du temps l'en raillèrent agréablement :

Au sein des voluptés bien loin que je m'endorme,
Si je tiens un sérail ce n'est que pour la forme;
Les loix que dès longtemps suivent les Mahomets
Nous défendent le vin : moi je me le permets;
Tout usage ancien cède à ma politique
Et je suis *un sultan de nouvelle fabrique*[3].

L'amour oriental avait décidément été bien francisé; et l'on jugera qu'après cette déformation de l'image commune, il ne pouvait plus rester beaucoup de couleur locale dans la pièce : *Mahomet* en a pourtant moins encore[4]. Cette tragédie est singulière à l'apparence[5]; Voltaire l'écrivit au moment où le XVIIIe siècle, grâce aux efforts des théologiens protestants et des philosophes[6], commençait à se faire une idée intelligente de l'islamisme; or Mahomet y est représenté comme un abominable personnage, dont les crimes et l'imposture sont dévotement offerts, en trophées, au pape Benoît XIV, pour le plus grand triomphe de l'Église. L'intrigue est vulgairement mélodramatique; le personnage n'a aucune espèce de vraisemblance; la débauche et l'imposture sont ses plus ordinaires occupations, mais il ne dédaigne pas les crimes de droit commun; comme un traître romantique, il sait habilement composer les poisons,

1. Acte I, sc. IV; acte II, sc. VI.
2. Acte III, sc. I.
3. *Les Enfants trouvés ou le Sultan poli par l'amour*, 1732, acte I, sc. II.
4. Essayé à Lille en avril 1741. — Joué à Paris, le 9 août 1742. — Suspendu à la troisième représentation. — Repris le 9 septembre 1751.
5. Voir ma communication, déjà citée, au congrès des orientalistes de 1905, *Mahomet en France au XVIIe et au XVIIIe siècle*.
6. Voir p. 163 et suiv.

il permet l'inceste, le parricide l'amuse! A l'occasion, d'ailleurs, il étalera, avec une franchise ingénue, la turpitude de son âme : et son cynisme serait prodigieux, s'il n'était tout à fait puéril. Aussi Voltaire ne fait point difficulté à le traiter de « drôle, de fripon, de coquin[1] ». « Mahomet, avoue-t-il, c'est Tartufe le Grand[2] ». Pourquoi l'auteur du *Dictionnaire philosophique* s'est-il plu à cette déformation grossière du prophète des Arabes, alors surtout que des études toutes récentes lui permettaient d'en donner une image raisonnable?

Voltaire avait travaillé son sujet beaucoup : « J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il, pour mettre Mahomet dans son cadre[3] »; il lut le Koran, dont il reproduit[4] certains passages; il étudia l'histoire du Prophète et y fit de fréquentes allusions; il tâcha aussi de décrire le fanatisme halluciné des premiers mahométans, l'attrait et le prestige que Mahomet semble avoir eus auprès des femmes; il chercha même à représenter à la scène l'extension rapide de l'islamisme en ses premières années, et quelques-uns des procédés de propagande auxquels on eut alors recours. C'étaient-là les éléments d'une bonne couleur locale, et la pièce aurait eu une raisonnable vraisemblance, si Voltaire n'avait pas voulu se servir du personnage de Mahomet pour insinuer prudemment, à l'abri des censeurs civils et ecclésiastiques, quelques affirmations chères à la libre pensée. La pièce était en effet philosophique d'intention et non pas exotique; c'était un appel à la tolérance contre l'esprit de fanatisme et de superstition : quiconque a lu les

1. Lettres de 1741, *passim* : par exemple, à Formont, 10 août; à d'Argental, 22 août.
2. Lettre à M. de Cideville, 1er septembre 1741.
3. Lettre du 26 janvier 1740.
4. Il s'amuse à écrire dans ses lettres (1er sept. 1741) : Allah, illah allah; Mohammed rezoul Allah.

auteurs du XVIIIe siècle sait ce que veulent dire ces mots. La Mecque fut tout simplement une dénomination commode de Rome :

> Mahomet est le dogme du fanatisme, cela est tout nouveau [1].... La pièce n'est au fond qu'un sermon contre les maximes infernales qui ont mis le couteau à la main des Poltrot, des Ravaillac et des Châtel [2].

Il eût été bien étonnant que les jésuites, puisqu'ils ont trouvé place dans l'œuvre entière de Voltaire, ne fussent pas invités à jouer leur rôle dans cette tragédie!

Le titre *le Fanatisme* était déjà lui-même une suffisante indication, mais les propos des personnages ne pouvaient laisser aucun doute aux spectateurs les moins avertis. La religion, enseignait-on, est chose purement humaine à l'origine; elle ne devient divine qu'avec le temps; elle ne peut se développer que grâce à l'inintelligence et à la sottise du peuple; ceux qui la propagent sont des imposteurs. Aussi les prêtres redoutent-ils et condamment-ils tous ceux qui seraient tentés de réfléchir sur le dogme, les philosophes surtout :

> Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire [3].

Une fois installée dans la crédulité publique, la religion ne se soutient que par le fanatisme et la superstition : elle conduit naturellement au crime!

Telles étaient les idées pour lesquelles Voltaire avait écrit *Mahomet*. Assurément il ne s'était guère préoccupé d'y représenter l'Orient; mais, usant d'une conception familière aux savants et aux philosophes d'alors, il avait utilisé l'Asie au profit de la tolérance. Et si les Arabes avaient

1. Lettre à Cideville, 5 mai 1740.
2. Lettre à d'Argental, novembre 1742.
3. Acte III, sc. VI.

été appelés à figurer sur la scène, ce n'est pas que l'auteur s'intéressât vraiment à eux; il lançait leurs hordes contre Rome et contre le principe même d'une religion révélée.

C'est encore une conception philosophique qui, dans *l'Orphelin de la Chine*[1], annihila la bonne volonté exotique[2] de Voltaire; au moment où celui-ci conçut l'idée de sa pièce, la Chine, exaltée autrefois par les jésuites, encensée depuis par les érudits et les encyclopédistes, était dans la plus belle époque de sa faveur; on ne voyait qu'elle dans la comédie et dans le roman, à l'Opéra, chez les marchands de meubles, de gravures ou de tableaux. Voltaire, qui fut toujours si empressé à servir l'*actualité*, ne put pas se refuser le plaisir d'écrire une « pièce chinoise[3] », conforme au goût du temps. Or ce que l'on vantait surtout, c'était la sagesse du gouvernement chinois; les livres d'histoire étaient combles d'éloges, et quand tous les arguments étaient épuisés, ils avaient recours à une démonstration qui emportait les dernières résistances :

> Ce qui fait bien l'éloge de ce gouvernement, c'est que les Tartares, maîtres de le détruire, l'ont respecté et s'y sont eux-mêmes soumis, abandonnant leurs propres usages pour suivre ceux d'un peuple vaincu[4].

C'est là le sujet même de *l'Orphelin de la Chine*.

La matière de la tragédie était toute préparée; des amis[5] rappelèrent à Voltaire que, vingt ans auparavant, le père

1. Jouée le 20 août 1755.
2. Mlle Clairon joua le rôle d'Idamé avec un costume qui prétendait ressembler à celui des Chinoises :

> Sans coëffe, sans panier, sans pompons et sans gands,
> Étant à la Chinoise...

ainsi que le constate *les Magots, parodie de l'Orphelin de la Chine*, 1756, sc. I.
3. L'expression se trouve vers la fin de la Préface de *l'Orphelin*.
4. *Histoire moderne des Chinois...*, 1755, I, 229.
5. D'Argental surtout (voir, par exemple, lettre de Voltaire du 26 juillet 1754).

Du Halde avait inséré dans sa *Description de la Chine* la traduction d'un drame chinois : *Tchao-Chi-Cou-Culh ou l'Orphelin de la maison de Tchao*[1]. Avec son enthousiasme toujours facile, Voltaire se mit à travailler ses « magots », comme il les appelle; cela dura une grande année, et sa correspondance est toute pleine des préoccupations que lui donnait cette pièce nouvelle; il l'aimait parce qu'elle était « singulière »[2], et aussi parce que la Chine avait toute son affection. Cette fois il se piqua véritablement de faire une œuvre exotique :

« Mes Tartares et mes Chinois... ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là[3].

Ce serait à nos yeux un très précieux mérite; mais les héros de *l'Orphelin* l'ont-ils vraiment?

Peut-être Voltaire s'est-il trompé ici de bonne foi; il a représenté la Chine comme il la voyait, et comme ses contemporains l'imaginaient, c'est-à-dire un pays abstrait et idéal, gouverné par des philosophes et peuplé par des sages. Le drame chinois ne lui offrait, avec de très belles scènes, qu'une confusion d'horreurs et de meurtres auxquels finissait par échapper le petit orphelin Tchao; en introduisant le personnage de Gengis-Khan, et en plaçant l'action à l'époque de l'invasion tartare, Voltaire renouvela tout à fait le sujet[4]. Zamti, mandarin lettré, et sa femme Idamé ont reçu, pour le sauver, l'orphelin de la Chine, fils de l'empereur détrôné et tué. Les Tartares le réclament; Zamti lui substitue son propre fils, mais Idamé, par amour maternel, dénonce la tromperie; on l'amène devant Gengis-

1. Œuvre du P. de Premare. Elle fut rééditée à part en 1755, après la pièce de Voltaire.
2. Par exemple, lettre du 8 septembre 1754, à d'Argental.
3. 24 septembre 1754, au même.
4. Voir l'Épitre dédicatoire.

Khan et il reconnaît en elle la jeune fille qu'il aima, quand il n'était qu'un simple aventurier; il y a alors chez lui des alternatives de douceur et de cruauté. Mais l'influence civilisatrice des vertus chinoises achève de s'opérer; et le chef tartare pardonne à tous, au moment où Zamti et sa femme allaient se tuer.

La pièce est amusante dans son invraisemblance; tous les personnages, Chinois ou Tartares, ne savent que répéter un hymne monotone en l'honneur de la Chine. Nous étions, dit Zamti,

> Et les législateurs, et l'exemple du monde [1].

Quant à Gengis-Khan, il n'est pas moins enthousiaste :

> ... Si j'arrête une vue attentive
> Sur cette nation désolée et captive,
> Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers,
> Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
> Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
> Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance.
> . . . .
> Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,
> Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus [2].

Il sera récompensé de ces bons sentiments. D'abord on le décorera d'une galanterie bien peu tartare. Comme Orosmane il refusera

> D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné [3].

Puis, après beaucoup de débats politiques, de controverses morales et philosophiques, il se convertit à la religion chinoise, c'est-à-dire à la vertu :

> J'en donnerai l'exemple et votre souverain
> Se soumet à vos lois les armes à la main.
> . . . .

1. Acte II, sc. VII.
2. Acte IV, sc. II.
3. Acte III, sc. IV.

IDAMÉ.

Qui vous peut inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

C'est là le dernier mot de la tragédie, et elle ne pouvait mieux se terminer puisqu'il y a toujours été question de la sagesse chinoise, et jamais de la Chine; Voltaire a lui-même défini excellemment sa pièce en écrivant que c'était « la morale de Confucius en cinq actes[1] ». Mais par là il n'entendait pas s'adresser une critique; s'il consentait à avouer que ses personnages étaient froids et leurs discours languissants, il s'obstinait à croire et à dire que c'étaient de vrais Chinois! Or ils sont des Chinois, non pas même de paravent, mais de traité de morale.

Trois fois les tentatives exotiques de Voltaire avaient échoué; ceux qui s'y essayèrent en même temps que lui ou sur ses traces [2], y réussirent encore plus mal. Rien n'est moins oriental que les tragédies pseudo-exotiques parues dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; ce sont de bien piteuses médiocrités, aussi lassantes à la lecture qu'elles seraient insupportables à la représentation. A peine si dans leur amas on peut distinguer le *Mustapha et Zéangis* de Chamfort[3], *la Veuve du Malabar* de Lemaire[4] et *les Brames* de La Harpe[5]; les deux dernières sont également ridicules, mais elles reproduisent avec une naïveté amusante l'idée qu'on se faisait de l'Orient au nom de la philosophie. L'une

1. Lettre à d'Argenson, 1er septembre 1755.

2. *Alzaïde*, 1745. — *Zéloïde*, 1747. — *Amestris*, 1747. — *Zarès*, 1751. — *Abdolomine*, 1751. — *Telésis*, 1751. — *Cosroës*, 1752. — *La Mort de Nadir*, 1752. — *Roxelane*, 1753. — *Sinoris, fils de Tamerlan*, 1755. — *Zulica*, 1760. — *Zaruckma*, 1762. — *Zelmire*, 1762. — *Cosroès*, 1767. — *La Veuve du Malabar*, 1770. — *Mustapha et Zéangis*, 1777. — *Les Jammabos*, 1779. — *Nadir ou Thamas Kouli Kan*, 1780. — *Les Brames*, 1784. — *Roxelane et Mustapha*, 1785. — *Abufar ou la Famille arabe*, 1795..., etc.

3. 15 décembre 1777. Voir la pièce de Belin en 1705.

4. 30 juillet 1770, reprise en 1780.

5. 15 décembre 1784, non imprimée. Voir son analyse et des extraits dans les œuvres de La Harpe, édition de 1820, t. II, p. 642.

et l'autre sont très inspirées des idées de Raynal, auteur de la fameuse *Histoire des établissements des Européens dans les Indes* qu'on condamna pour son irréligion; l'une et l'autre étalent les horreurs de la superstition, et prêchent la tolérance, à grand renfort de longs discours et de froides discussions. *La Veuve du Malabar* est à ce point de vue tout à fait remarquable; on y voit une veuve indienne qu'un méchant bramine invite à se brûler, conformément à la coutume du pays, tandis qu'un jeune bramine, gagné à la philosophie, veut la sauver; la justice, l'humanité et la sensibilité y sont figurées sous les traits d'un général français, qui houspille de belle manière les religions, sauve la veuve à demi brûlée, et même pardonne au mauvais bramine!

Il faut bien conclure que la tragédie exotique à sujet oriental a été un genre presque aussitôt mort que né. Les germes féconds qu'enfermait *Bajazet* sont restés stériles, comme si l'heureuse rencontre de circonstances, qui permit à Racine une vision réelle de l'Orient, n'avait pu se reproduire une deuxième fois. L'Asie parut bien dans les tragédies du temps; mais on se contenta d'esquisser, sous une forme platement dramatique, les conceptions déjà abstraites et incolores des philosophes ou des historiens; rien de vivant n'a jailli de ces efforts littéraires, et cette qualité nouvelle, la vie, aurait pourtant été le plus précieux service que l'exotisme pût rendre au théâtre. Un tel résultat n'est peut-être pas, après tout, bien étonnant; on s'est obstiné à appliquer une forme rigide et vieille à des sujets qui, précisément, exigeaient une forme rajeunie et plus souple; ils n'ont pas fait craquer le moule étroit où on les enserrait, mais ils s'y sont étiolés. Tout au plus pourrait-on dire que ces tentatives ont favorisé un peu la naissance et le développement de la tragédie d'histoire moderne, qui devait être un des éléments de la future rénovation du théâtre.

CHAPITRE II

L'ORIENT ET LA COMÉDIE

I. Pourquoi la connaissance de l'Orient influe assez tardivement sur la comédie. — Les premières tentatives : *le Bourgeois Gentilhomme* : ses sources, sa turquerie. — *Les Chinois* de Regnard.
II. Les contes orientaux et la comédie italienne au début du xviiie siècle. — Le Sage et *les Mille et un Jours*. — Formation du type de l'Orient comique : comédies fantaisistes, parodie des mœurs d'Asie (religion, amour, mariage..., etc.).
III. Développement, pendant le xviiie siècle, de cette conception de l'Asie plaisante. — Pièces à exhibitions : parodie des mœurs orientales; comédies faisant contraster les mœurs françaises et celles d'Orient. — *Les Trois Sultanes* de Favart. — L'Orient comique est désormais constitué.
IV. L'Orient et le théâtre lyrique; l'opéra-comique au xviiie siècle. — Parti qu'on essaya de tirer des sujets exotiques. — Conséquences lointaines que cette innovation put avoir sur l'histoire générale du théâtre.

I

Si l'on dressait une liste de toutes les pièces de théâtre à sujet oriental, parues dans le xviie et le xviiie siècle, une constatation serait inévitable; il n'y a point, avant 1650, de comédies où l'Orient paraisse vraiment; c'est à peine si, dans la seconde partie du xviie siècle, on en compterait trois ou quatre de cette sorte; en revanche le nombre des tragédies soi-disant exotiques est déjà considérable. Puis, par un de ces renversements qui sont familiers à l'histoire, l'Orient pénètre brusquement dans la comédie; et l'on vit, dans le premier tiers du xviiie siècle, comme une irruption

de Chinois, de Persans et de Turcs empressés à amuser le public. Pourquoi les auteurs comiques ont-ils tant tardé à exploiter les sujets orientaux? il y a là un fait littéraire, dont il sera intéressant de donner les raisons; du même coup on pourra expliquer le rapide développement de la comédie exotique.

On avait d'abord entouré d'une certaine admiration respectueuse les rares visions qui venaient de l'Asie; l'éloignement, les périls de la navigation et du voyage donnaient aux hommes d'Orient une sorte de prestige qui, pendant longtemps, incommoda la verve des auteurs comiques. Puis l'Oriental, au XVIIe siècle, ne fut guère connu (on l'a déjà fait remarquer) qu'avec la figure du Turc; or ce qu'on savait de l'histoire ottomane et des janissaires ne poussait guère les Français à se moquer : le Turc était trop puissant pour paraître ridicule; et par là même, au contraire, il satisfaisait leur idéal tragique.

En outre les premiers récits de voyage — les seules sources par lesquelles on connut d'abord l'Orient — avaient été l'œuvre d'observateurs insuffisants; on a dit quelle idée simpliste et abstraite ils donnèrent des mœurs asiatiques. Une telle conception convenait à merveille aux auteurs de tragédies, puisqu'ils aimaient à représenter une humanité, précisément simplifiée et abstraite, réduite à quelques grands gestes, et enfermée entre trois ou quatre nobles sentiments. Mais il faut, quand on veut ridiculiser un individu, l'avoir envisagé autrement que d'une première vue, savoir le détail de sa personne, connaître quelques aventures de sa vie, en un mot disposer à son sujet d'images concrètes. Or pendant longtemps le public français fut privé tout à fait de livres où il pourrait aller chercher une vision *réaliste* de la vie orientale.

Ainsi en arrive-t-il dans une relation qui se forme; on

est d'abord frappé des qualités que votre nouvel ami a soin, pendant les premiers jours, d'étaler avec beaucoup de zèle; on finira bien par lui découvrir de vrais défauts, mais c'est alors que l'intimité naissante aura révélé les habitudes d'une vie et les faiblesses d'un caractère, qu'on ignorait. Quelquefois l'illusion se prolonge; mais souvent un hasard et une rencontre illuminent très vite un aspect désagréable, dont on n'avait point été offusqué. C'est ainsi que se produisirent les premières tentatives de comédie exotique; elles ont été *des accidents*, si je puis dire, des œuvres de circonstance. Spontanément les Orientaux s'offrirent, une ou deux fois, à la satire du public français, et de si bonne grâce qu'on ne put s'empêcher de les ridiculiser un peu.

La première pièce de comédie où l'Orient ait véritablement paru fut *le Bourgeois Gentilhomme* (1670); il ne faut point en effet compter le *Don Japhet d'Arménie* de Scarron (1653), où il n'y a d'asiatique que le titre. Voilà, de même que pour la tragédie, une inauguration qui ne manque point d'éclat; presque au même moment, Racine et Molière se sont faits les précurseurs de l'exotisme littéraire : mais cette tendance nouvelle du goût a eu, dans la comédie, une bien meilleure fortune que dans la tragédie. Certes il n'y a point de comédie qui puisse être comparée, pour ses qualités artistiques, à *Bajazet*; mais le nombre est assez considérable des piécettes où l'on représenta au public une Asie plaisante, et le succès en fut si persistant qu'il a duré jusqu'à nos jours.

A vrai dire *le Bourgeois Gentilhomme* n'a guère d'exotisme. L'œuvre, en elle-même, est d'une *turquerie* bien menue : et c'est dans le livret d'un ballet, dans les gestes traditionnels des acteurs, c'est-à-dire dans les accessoires, qu'il faut aller chercher quelques apparitions incertaines de l'Orient. Les circonstances sont assez connues, qui per-

mirent, ou plutôt provoquèrent la composition de cette pièce [1] : on sait que la fameuse ambassade de Soliman Muta Ferraca [2] (1669) satisfit mal la vanité de Louis XIV, et déconcerta la curiosité des courtisans : par un naturel détour, cette déconvenue incita à la raillerie ; et l'ambassadeur était à peine parti pour Marseille qu'on se préoccupait déjà de le chansonner et de ridiculiser ses manières. La plaisanterie fut organisée royalement : Molière, comme habituel ordonnateur des plaisirs de la cour, en eut la charge ; il dut écrire vite une pièce, à laquelle il donnerait comme appendice un ballet « où l'on pût faire entrer quelque chose de l'habillement et des manières des Turcs [3] ».

Ce qui est intéressant en l'affaire, c'est que Molière fut très bien *documenté* ; on lui adressa le chevalier d'Arvieux qui, après avoir parcouru le Levant pendant dix ans, avait été bien heureux de se trouver à Paris lors de l'ambassade turque pour y faire valoir ses connaissances et ses petits talents [4] ; cela lui réussit d'ailleurs, puisqu'on le chargea ensuite d'une mission importante ; et cela ne fut pas inutile non plus à Molière :

> *Nous travaillâmes*, dit d'Arvieux, à cette pièce de théâtre qu'on voit dans les œuvres de Molière sous le titre de *le Bourgeois Gentilhomme*. Je fus chargé de tout ce qui regarde les habillements et les manières des Turcs.... Je demeurai huit jours chez Baraillon, maître tailleur, pour faire faire les habits et les rubans à la turque [5].

Voilà qui promet quelque exotisme, ou du moins des détails authentiques.

Molière lui-même, au cours de sa pièce, ne paraît pas

1. Voir la notice de l'édition des Grands Écrivains, t. VIII. — Voir aussi : Vandal, *Molière et le cérémonial turc*, Revue d'art dramatique, XI, 65. — Consulter l'excellente édition de Livet.
2. Voir p. 93 et 95.
3. D'Arvieux, *Mémoires*, 1735, IV, 252.
4. Berbrugger, *Un collaborateur inconnu de Molière*, Revue africaine, 1868, XII, 421.
5. D'Arvieux, IV, 252.

s'être beaucoup préoccupé de la couleur locale ; il a simplement voulu ridiculiser l'ambassadeur parti, en évoquant le souvenir d'une étiquette qui avait paru plaisante, d'un langage que les ignorants avaient trouvé ridicule, puisqu'ils ne le comprenaient pas, d'un costume enfin que le déguisement de Cléonte rendait tout à fait grotesque. C'étaient là des traits bien superficiels ; de même, M. Jourdain n'eut aucune peine à défigurer le beau style oriental : « Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.... Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri » ; aisément il apprit un turc de fantaisie, un *sabir* à l'amusante bigarrure [1] : rien n'était plus facile que d'assembler des sons étranges, de faire rire de *Caracamouchen*, qui veut dire : « Ma chère âme », ou du langage turc qui « dit tant de choses en deux mots » [2], ou encore de la dignité de Mamamouchi !

Mais la cérémonie turque fut, aux yeux de tous, le morceau essentiel de ce divertissement. On remarquera que l'édition de 1671, donnée par Molière, est très sobre d'indications : à peine si elle indique la position des personnages, et inscrit les paroles qu'ils doivent prononcer. Au contraire l'édition de 1682 est extrêmement riche de détails, et l'on y a évidemment recueilli, pour la fixer, la tradition des jeux de scène, telle qu'elle s'était constituée : grâce à cette édition on peut voir comment la pièce fut jouée, et ainsi deviner (le mot est un peu gros) *les sources* de ce ballet. On a beaucoup discuté sur le sens de cette « cérémonie turque », jusqu'à croire qu'elle parodiait le rituel de la consécration des évêques [3] ! Rien n'est moins vrai : et

1. Déjà Rotrou, dans *la Sœur*, 1645, avait inauguré ce turc de convention (acte III, sc. v) : Molière l'avait essayé dans *le Sicilien*, 1667 (scènes VIII et IX).
2. Le mot, on le sait, est déjà dans Rotrou.
3. Voir *le Moliériste*, 1884, p. 184.

l'on retrouvera aisément dans les *Mémoires* d'Arvieux, bien que le récit en soit fort incomplet [1], les traits de mœurs réels dont on donna aux Français la parodie : avec une exactitude, assez grande parfois pour étonner quiconque a vu d'un peu près la vie arabe, Molière a représenté les principales cérémonies religieuses des derviches d'alors, dont le chevalier d'Arvieux lui avait fait le récit [2]. Les gestes sont vrais, les paroles par moments authentiques, et les attitudes d'ensemble assez fidèlement reproduites : on n'exagère pas beaucoup en écrivant que le meilleur commentaire de ce ballet serait la description des pratiques d'une congrégation musulmane, telle qu'on peut les voir encore aujourd'hui, chez les Aïssaouas par exemple.

Mais ni le public, ni Molière lui-même ne furent sensibles à cette exactitude. Ils se contentèrent l'un d'amuser, les autres de s'amuser; et seul le chevalier d'Arvieux put apprécier la précision des détails. D'ailleurs, la pièce terminée, on s'en alla, sans plus se préoccuper de l'Orient que des déguisements que l'on porta à un bal masqué, une fois que la défroque en est tombée par terre : et on s'en remit aux circonstances du soin de faire paraître à nouveau l'Orient sur la scène comique. Toutefois les auteurs retinrent de cette première tentative une précieuse indication : si l'on voulait faire paraître l'Asie plaisante, il fallait représenter de préférence, avec des traits grossiers et superficiels, les formes les plus extérieures de la vie orientale.

Aussi n'est-pas la grande comédie, trop hautaine, ni les comédiens du roi, trop dédaigneux, qui puisèrent au trésor entamé : les petits théâtres s'en emparèrent, et surtout la comédie italienne, fort désireuse des succès d'actualité.

1. Ils ont été rédigés sur ses notes par Labat.
2. Voir II, 193. — III, 310. — I, 324. — I, 208.

Au moment où les voyages de Tavernier et de Chardin venaient de mettre la Perse en faveur [1], Delosme de Monchenay réhabilla à la persane *le Bourgeois Gentilhomme* : Mezetin se fit grand sophy de Perse, comme Cléonte avait été Grand Turc [2]. Plus tard, au moment où l'affaire des cérémonies chinoises commençait à avoir tout son retentissement, Regnard et Dufresny donnèrent aux Comédiens italiens *les Chinois* [3] (1692) : dans cette piécette Arlequin se déguise en « docteur chinois » (les Jésuites leur faisaient une assez belle réputation pour qu'on aimât à prendre leur costume!), Mezetin s'habille en « pagode », et l'on apporte sur la scène un de ces « cabinets de la Chine » qui, chaque jour, devenaient plus à la mode. L'une et l'autre de ces tentatives sont bien anodines, mais par là, la comédie italienne avait habitué les auteurs, les acteurs et son public, à un nouveau genre de sujets, auxquels les circonstances allaient tout d'un coup donner une étrange faveur.

II

Les véritables précurseurs de la comédie à sujet oriental furent (on ne s'y attendait guère) les auteurs de dictionnaires persans ou de grammaires turques! C'est grâce à eux en effet qu'on put traduire les contes arabes, et c'est grâce aux contes arabes que l'exotisme eut au théâtre un si brusque essor. L'apparition des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours* [4] ne fut pas seulement l'heure d'un réveil pour le roman français : elle eut son contre-coup immé-

1. Voir p. 176.
2. *Mezetin grand sophy de Perse*, 20 juillet 1689.
3. Joué le 13 décembre 1692.
4. Voir p. 155.

diat, et très sensible, dans la comédie. Ces contes, en effet, enseignaient insensiblement et par de multiples détails

« ... les coutumes et les mœurs des Orientaux, les cérémonies de leur religion... Tous les Orientaux, dit Galland, y apparaissent tels qu'ils sont, depuis le souverain jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essuyé la fatigue d'aller chercher ces peuples en leur païs, le lecteur aura icy le plaisir *de les voir agir et de les entendre parler* [1].

Assurément la traduction française atténuait beaucoup le détail exotique de ces récits; mais elle n'en laissait pas moins transparaître une vision réaliste de l'Orient, telle qu'on ne l'avait jamais eue jusqu'alors. On aima aussi l'imagination extravagante du récit, les apparitions de génies, les palais merveilleux, et, en même temps qu'elle se précisa, l'image familière qu'on avait de l'Asie s'entoura de tout un cadre de roman, de fantaisie, d'invraisemblance dont il fut longtemps impossible de la détacher.

Cette fantaisie et ce réalisme convenaient déjà à la comédie; mais il y eut par surcroît un heureux assemblage de circonstances; Le Sage, auteur ordinaire de la comédie italienne, avait revu et mis en bon style les *Mille et un Jours* de Petis de la Croix ; or les contes persans, qu'il achevait ainsi de révéler au public, enferment un joli sens du réalisme et beaucoup de malice ; l'auteur de *Gil Blas* y nota plusieurs anecdotes qu'il crut propres à devenir d'excellentes comédies. Grâce à lui et à son collaborateur d'Orneval, Arlequin, délaissant les classiques canevas et les habituels imbroglios, devint roi de Sérendib, ensuite grand visir; il alla jouer quelques bons tours à l'empereur de Chine, puis revenant vers une Asie moins lointaine, il s'habilla à l'arabe et décida de s'appeler Mahomet ; il essaya même de minauder les grâces d'une sultane favo-

1. *Mille et une Nuits*, t. I, Avertissement.

rite. Tous ces déguisements successifs, qui convenaient à la bizarrerie de son costume, amusèrent beaucoup le public. Aussi Le Sage poursuivit-il son heureuse initiative : les sujets orientaux sont assez nombreux parmi les comédies qu'il donna aux théâtres de la Foire et à la Comédie italienne; quelques auteurs l'imitèrent, et l'on peut dire que, de 1715 à 1735, il y eut un très véritable engouement pour ce genre de distractions [1]. Devant ce succès, l'Orient tragique dut céder et chômer [2]; il ne reprit guère faveur qu'après 1730. Il y a donc là dans l'histoire du goût exotique comme une époque; et l'on doit d'autant plus s'y arrêter que le type de l'Orient comique s'est formé alors, tel à peu près qu'on l'a représenté, depuis, dans les vaudevilles du XIX[e] siècle, et tel qu'on le voit encore dans les pièces-bouffes d'aujourd'hui [3].

Comment Le Sage a-t-il accommodé à la scène les contes orientaux? Il serait ridicule d'appliquer à ces œuvres, toutes pimpantes de fantaisie, jolies surtout par leurs hors-d'œuvre et leurs jeux d'esprit, l'appareil d'une exacte critique littéraire. Tout est étrange et bigarré dans ces arlequinades, et la plus sotte plaisanterie qu'on pourrait faire à leur propos serait de parler couleur locale ou

1. *Arlequin, roi de Sérendib*, 1713. — *Arlequin invisible chez le roi de la Chine*, juillet 1713. — *Arlequin grand visir*, 1713. — *Arlequin Mahomet*, 1714. — *Arlequin sultane favorite*, 1715. — *Arlequin Hulla*, 24 juillet 1716. — *Arlequin Démétrius*, 1717. — *La Princesse de Carizme*, juillet 1718. — *Arlequin sultane favorite*, 1719. — *Les Amans ignorans*, 1720. — *Arlequin barbet, pagode et médecin*, février 1723. — *Les Comédiens esclaves*, 1726. — *Les Pèlerins de la Mecque*, 29 juillet 1726. — *Arlequin dans l'île de Ceylan*, août 1727. — *La Suite des Comédiens esclaves*, 1728. — *Arlequin Hulla*, 1[er] mars 1728. — *Achmet et Almanzine*, juin 1728. — *La Princesse de la Chine*, juin 1729. — *Hali et Zémore*, juin 1733. — *Arlequin Grand Mogol*, 14 janvier 1734. — *Margeon et Kalifé*, 1[er] septembre 1735 (tiré des *Sultanes de Guzarate* de Gueulette).

2. De 1715 à 1735, on compterait tout au plus deux ou trois tragédies à sujet oriental, dont *Zaïre*.

3. Voir Barberet, *Le Sage et le théâtre de la Foire*, 1883, p. 104. — M. Albert, *les Théâtres de la Foire*,... etc.

peinture des caractères! « Les mœurs de la Chine sont confondues avec celles de la Perse, et les mœurs de la Perse avec celles de la Sicile ou de l'Inde. Le monde oriental est fort étendu pour Le Sage... Du moment que la scène se transporte hors de France, hommes et choses ne lui apparaissent qu'à travers les contes des *Mille et un Jours* et des *Mille et une Nuits*. En outre la présence d'Arlequin, de Pierrot, de médecins, de procureurs et d'autres personnages épisodiques français concourent à détruire l'unité de couleur[1]. » C'est mal dire : la couleur est très une, mais très spéciale aussi; tout s'y confond : détails exacts minutieusement reproduits, plaisanteries italiennes, mœurs françaises, et l'ensemble n'est pas sans saveur. On y voit une Chine où les habitants n'ont d'autre préoccupation que de se promener en sautillant parmi des sons de clochettes et de tambours, qui semblent surgir hors de meubles de laque et de grotesques pagodes; une Turquie facile et amoureuse, où les eunuques sont mélancoliques et spirituels, les maris jaloux et souvent illusoires, et où les femmes, très friandes d'amour, introduisent derrière les clôtures du harem des idées fort désinvoltes d'émancipation. L'Orient chez Le Sage ressemble fort à l'antiquité dans la *Belle Hélène* !

C'est là, après tout, un joli cadre, souple, fin, aux lignes insinuantes, tel qu'on en voit sur les reliures du XVIIIe siècle. Cependant l'image de l'Orient s'y fait quelquefois plus précise. Pour ne pas trop y insister, car ce sont là des œuvres dont on s'amuse, sans plus leur demander, faisons paraître à la suite, comme en une *revue*, les principaux thèmes de ces piécettes. Quelques-unes (et c'est par là qu'on a commencé) ont tâché de représenter, sous forme dramatique,

1. Barberet, *ouvrage cité*, p. 107.

les récits fantaisistes et les enchantements dont ne sont jamais lassés les auteurs arabes[1]. La princesse de Carizme est si belle que sa vue donne la mort ou la folie à ceux qui l'approchent; le prince de Perse, qui voyage déguisé, tente tout pour la voir, et devient fou; mais un « bracmane indien » le guérit, et cette folie se résout en un mariage[2]. La princesse de la Chine, Diamantine, propose à ses prétendants trois énigmes, et, s'ils restent sans comprendre, elle les envoie à la mort; le prince Noureddin qui, sur un simple portrait, s'est senti éperdument amoureux, devine l'énigme et épouse Diamantine, cependant que des crieurs, des bonzes et des mandarins, accomplissent force cérémonies burlesques[3].

Plus amusantes sont les comédies où Le Sage a parodié la religion mahométane, dans quelques-uns de ses aspects[4]. Poursuivi par ses créanciers[5], Arlequin achète au savant Boubékir un coffre volant; il disparaît aussitôt en l'air, et débarque à Basra. Là il promet son appui au prince de Perse qui aime, sans être connu d'elle, la fille du roi de Basra. Ingénieusement Arlequin se fait passer pour Mahomet, ce qui donne beaucoup d'autorité à son rôle scabreux d'entremetteur : il apporte, par la fenêtre, à la princesse un portrait du prince, et fait savoir au beau-père récalcitrant sa volonté de prophète. Alors il lui suffit de paraître entre ciel et terre, dans son coffre, au milieu d'un

1. Par exemple, *Arlequin, roi de Sérendib.* — *Arlequin invisible.* — *Arlequin dans l'île de Ceylan.* — *La Princesse de Carizme.* — *La Princesse de la Chine.* — *Zémine et Almanzor.*

2. *La Princesse de Carizme*, 1718. Comparer la princesse Farruknaz au début des *Mille et un Jours.*

3. *La Princesse de la Chine*, 1729. Voir, dans *les Mille et un Jours*, l'histoire du prince Calaf et de la princesse de Chine.

4. Voir P. Martino, *les Arabes dans la comédie et le roman du XVIIIe siècle*, Revue africaine, n° 257.

5. *Arlequin Mahomet.* Voir le récit de Malek dans l'histoire de Bedreddin Lolo et de son visir (*Mille et un Jours*).

grand tumulte de pétards et d'une grêle de cailloux : les mahométans se prosternent face contre terre, et le roi donne son consentement! Après cela Mahomet redevient Arlequin, mais, pour garder le souvenir de sa sainteté éphémère, il élève une jolie soubrette, qu'il a remarquée, à la dignité et surtout au rôle de houri : c'est sa manière à lui d'entrer au Paradis!

On était dès lors sur le chemin de la Mecque : *les Pèlerins de la Mecque*[1] (1726) y conduisirent le public. Ce fut un Orient tout à fait burlesque : la princesse Rezia, qu'on voulait marier contre son gré, a feint de mourir : le prince Ali, qui l'aimait et qu'elle aimait, s'est enfui de désespoir. Il la retrouve au Caire, esclave favorite du Sultan, et tous deux se sauvent déguisés en *calenders*, pèlerins de la Mecque. Le sultan les poursuit, et les surprend en un caravansérail; mais, comme il est de bonne composition, il n'a pas l'âme trop turque et pardonne avec l'indifférence élégante d'un mari du XVIII[e] siècle. Entre temps Arlequin, ravi d'être rendu à son rôle de valet, s'est initié consciencieusement à la vie des calenders; c'est, nous asssure-t-on, une « secte de philosophes musulmans qui, sous le masque de la sévérité stoïcienne, suivent les maximes relâchées des épicuriens ». Cela est fort du goût d'Arlequin, et le métier d'ailleurs n'est pas difficile : il suffit de tourner sur soi-même, comme les faquirs de l'Inde, aussi vite qu'il se peut, de demander la charité, de faire la cour aux jolies filles (il y en a dans la caravane, et Arlequin lui-même, déguisé en *pèlerine*, tente la frêle vertu de ses collègues calenders). Arlequin parle le turc de Molière, les Arabes lui répondent dans le plus pur argot, en « rouscaillant bigorne ». On comprend alors que le voyage

1. Voir, dans *les Mille et un Jours*, histoire d'Atalmuc surnommé le Visir Triste.

à la Mecque soit chose tout à fait divertissante et que le sultan renonce à en gâter la bouffonnerie par un geste de mauvaise humeur conjugale. Le spectacle était de lui-même si carnavalesque que les pensionnaires de l'Académie de France à Rome n'hésitèrent pas à le reprendre, un jour de mardi gras; en 1748 ils promenèrent dans les rues italiennes la *Caravane du sultan de la Mecque* et sa cocasse mascarade[1].

La religion mahométane se prêtait dans cet Orient de comédie à de scabreux déguisements, et le spectateur pouvait s'en divertir, avec le sentiment peut-être de faire œuvre pieuse : mais, comme de juste, un succès plus vif encore était réservé aux comédies qui représenteraient les mœurs orientales et flatteraient la conception ordinaire de l'amour asiatique :

Savez-vous ce qu'en Occident
On dit des femmes d'Orient?
On dit qu'on sait bientôt leur plaire.
Laire la, laire lanlaire;
Laire la,
Laire lan la[2].

On s'amusa donc à des substitutions et des déguisements, on représenta des harems où toujours se trouvaient des jeunes hommes qui n'auraient pas dû y être; on peignit des sultans que leurs épouses bernaient joyeusement[3]. Parmi les pièces de cette sorte, la plus jolie est certainement *Arlequin Hulla* (1716) : Le Sage y caricatura ingénieusement un trait réel des mœurs musulmanes[4]. Taher, après avoir répudié sa femme Dardané, veut la reprendre :

1. Voir la lecture de M. Guiffrey (sous ce titre) à la séance plénière de l'Académie française du 25 octobre 1901. — A. Boppe, *le Peintre J.-B. van Mour et la mascarade turque à Rome en 1748*, 1902.
2. *Arlequin invisible*, sc. II.
3. *Arlequin sultane favorite*. — *Achmet et Almanzine*.
4. Tiré des *Mille et un Jours* (21e jour).

suivant la loi mahométane, il faut qu'un autre homme l'ait épousée auparavant; ce mari intermédiaire et provisoire, c'est le Hulla,

> Un bon ami qui de la femme
> Se fait l'époux obligeamment,
> Passe la nuit avec la dame,
> Et la lui rend honnêtement.

Arlequin, moyennant cent sequins, consent à faire office de Hulla; un iman, aux manières d'entremetteur, comme il convient, marie Arlequin et Dardané : le divorce aura lieu le jour suivant. Mais Dardané et Taher ne tardent pas à avoir de désagréables inquiétudes; vers le soir, Arlequin, très entreprenant, marque son intention d'être Hulla pour de bon : l'iman assure qu'il en a le droit. On essaie vainement de le tenir éloigné de l'appartement des femmes et, pour cela, de le griser : impassible, il boit le vin, puis pénètre chez Dardané; on ne peut le détourner de son rôle de Hulla qu'en l'effrayant par l'apparition d'un faux commissaire : il répudie aussitôt Dardané, et Taher, délivré de sa comique angoisse, peut enfin se passer la main sur le front.

Bientôt ce dénouement parut trop matrimonial et une nouvelle pièce, donnée sous le même titre en 1728[1], permit à Arlequin d'abandonner le personnage de Hulla, pour devenir, avec l'approbation du cadi, un réel et définitif mari.

On le voit : ces comédies, malgré leur invraisemblance générale, ont pourtant introduit sur la scène une image nouvelle de l'Orient, assez nette avec ses traits chargés, et qui parfois même n'est pas dépourvue d'une certaine exac-

1. *Nouveau Théâtre italien*, I, 227. – Elle fut remaniée encore en 1776. — Le sujet a été repris en 1793, *le Hulla de Samarcande ou le Divorce tartare*.

titude dans le détail. Le mérite en revient pour beaucoup aux contes orientaux que Le Sage a imités de très près; mais n'est-ce pas chez lui une très grande originalité déjà que d'avoir songé à les adapter? n'a-t-il pas aussi montré, en y réussissant si agréablement, un très joli talent? Après lui, le type de l'Orient comique était tout à fait défini : on allait continuer à plaisanter les pratiques religieuses des musulmans, le cérémonial de leurs prières, leur horreur pour le vin, l'austérité douteuse de leurs dervis; on allait sans cesse montrer le mari turc, grave et amoureux, superstitieux et mélancolique, la tête écrasée sous le turban, entouré de ses nombreuses femmes, qui l'aimaient ou bien le trompaient, mais toujours se disputaient.

III

Les auteurs de comédies-bouffes tiennent moins que personne à l'originalité; une certaine monotonie ne disconvient pas au rire, et peu importe qu'une situation ne soit pas neuve ou qu'une drôlerie ait été déjà dite si le public ne s'en lasse pas; il y a même une tentation facile qui reconduit toujours vers les plaisanteries, dont on a pu constater une fois l'efficace succès. Rien ne ressemble plus à un vaudeville qu'un autre vaudeville. Aussi ce qui avait été de la part de Le Sage une initiative devint bientôt une habitude chez ceux qui, après lui, se firent les *fournisseurs* des théâtres de la Foire et de la Comédie italienne : le nombre est grand des sujets orientaux qui furent mis à la scène dans les deux derniers tiers du XVIII[e] siècle [1]. De beaucoup, la

1. Voici une liste à peu près complète des comédies orientales : *le Sérail de Delys*, 1735. — *Les Français au Sérail*, 7 juillet 1736. — *Arlequin Grand Mogol*, 1737. — *Zénéide*, 13 mai 1743. — *Zulisca*, mars 1746. — *Arlequin pris esclave par les Turcs*, 2 juillet 1746. — *L'Heureux Esclave*, 25 février 1747. — *Arlequin au sérail*, 29 mai 1747. — *Les Veuves turques*,

turquerie y domine, et la chose est toute naturelle, puisque c'est sous cet aspect que les premières tentatives de comédie avaient figuré l'Orient burlesque; même on habilla à la turque les sujets chinois ou les personnages indiens, comme si les sultans de Constantinople et les cadis musulmans eussent reçu la mission et la jalouse spécialité de faire rire. La Turquie, au XVIIIe siècle, se réalisa presque toujours en une image plaisante[1], et peut-être est-ce à ce moment qu'on commença à installer les « têtes de Turc » parmi les divertissements des champs de foire.

Pendant cette période le genre se précisa, et même se développa un peu; on renonça à imiter de très près les contes orientaux, ce qui donna aux pièces plus d'allure; à force de représenter les mêmes situations, on y acquit une aisance très spirituelle; grâce au progrès général qu'avait fait la connaissance de l'Orient, on put multiplier les détails exotiques et les allusions aux mœurs d'Asie; on enrichit aussi la mise en scène. Enfin (et ceci est le plus important) on en vint à imaginer quelques formes nouvelles de comédie orientale; il semble qu'on puisse distinguer, parmi l'amas des sujets, trois directions principales : il y eut des pièces de pure exhibition, des parodies des mœurs asiatiques, des comédies où l'on rapprocha en un contraste agréable les Français et les hommes d'Orient.

21 août 1747. — *Le Bacha de Smyrne*, 9 septembre 1747. — *Arlequin dans l'île de Ceylan*, 16 juin 1754. — *Le Barbier de Bagdad*, vers 1755 (non joué). — *Les Chinois*, 18 mars 1756. — *Les Magots*, 19 mars 1756. — *Le Bonhomme Cassandre aux Indes*, 1756. — *La Pomme de Turquie*, 1756. — *Le Faux Dervis*, 5 septembre 1757. — *Les Amants introduits au sérail*, 1759. — *Le Musulman*, 1760 (non joué). — *Le Cadi dupé*, 1761. — *Soliman II ou les Sultanes*, 9 avril 1761. — *Le Marchand de Smyrne*, 26 janvier 1770. — *L'Indienne*, 31 octobre 1770. — *Arlequin cru fou, sultan, Mahomet*, 1770. — *Le Sérail à l'encan*, 1782. — *Le Sultan généreux*, 1784. — *Le Bazard ou le Marché turc*, 1784. — *Le Hulla de Samarcande ou le Divorce tartare*, 1793. — *Le Sérail ou la Fête du Mogol*, 1799. — *Mme Angot au sérail de Constantinople*, 1800,... etc. Le mouvement continue ensuite, à peu près régulier.

1. Voir p. 175.

Quelques-unes n'avaient d'autre prétention que de faire défiler devant le public une série de minois, moins asiatiques que parisiens, et toute une succession de costumes plus ou moins authentiques. Cela plaisait pour des raisons qui ne sont pas tout à fait d'ordre littéraire, et cela cadrait à merveille avec l'idée voluptueuse qu'on s'était formée de la Turquie. Ainsi *le Serrail à l'encan*[1] montra assez drôlement la vente aux enchères d'un sérail multiple et international. Mais le public écoutait plus volontiers les comédies où paraissait, enveloppée d'une raillerie légère, l'image lointaine d'une Asie véritable. *Les Veuves turques* de Saintfoix[2], par exemple, représentèrent les jalousies et les ruses de Fatime et de Zaïde, fort empressées à se dérober l'une à l'autre le bel Osmin, que pourtant elles veulent épouser de compagnie. Palissot, dans *le Barbier de Bagdad*[3], peignit, d'après *les Mille et une Nuits*, les bavardages et le zèle malheureux d'un barbier arabe qui, avec l'excellente intention de servir ses amis, les met dans les plus fâcheuses postures. Poinsinet, dans *le Faux Dervis*[4], reprit l'éternelle histoire du mari turc trompé; le vieil Hali se voyait enlever sa Fatime au nom du Koran, et il ne lui restait pour se consoler qu'un chœur d'illusoires houris!

L'Arlequin au sérail[5] de Saintfoix est particulièrement réussi. Son sérail est d'une haute fantaisie; des derviches s'y promènent, qui sont des amants déguisés; des bachas offrent, comme présents amoureux, la moitié de leur moustache ; des musulmans se désolent parce qu'ils ne se sont

1. Joué à l'Ambigu-Comique en 1781. Voir *le Bazard ou le Marché turc*, 1784 (parodie de *la Caravane du Caire* de Grétry). — *Le Sérail ou la Fête du Mogol*, 1799,... etc.
2. Jouée en société, mai 1742; — par les Comédiens, le 21 août 1747.
3. *Œuvres* de Palissot, Paris, 1763, I, 149. Voir, dans *les Mille et une Nuits*, la 157e et les suivantes.
4. 5 septembre 1757.
5. 29 mai 1747.

pas, dans leurs prosternements, tournés vers la Mecque avec une suffisante exactitude ; le sultan se laisse bêtement voler ses esclaves ; et enfin (c'est le comble !) les muets, les fameux muets du sérail retrouvent la voix, pour dire les tourments romanesques de leur cœur[1] :

SCAPIN.

Monseu, je suis un des muets du sérail.

ARLEQUIN.

Ah ! vous êtes muet ! eh ! bien, monsieur le muet, qu'avez-vous à me dire ?

Le muet raconte qu'il est chargé de la garde des femmes :

Comme muet et sans conséquence, je puis entrer quand je veux dans leurs appartements.... Ah ! qu'elles sont belles ! Monseu ! qu'elles sont belles, que de charmes elles étalent sans cesse à ma vue !...

ARLEQUIN.

Par quel hasard, s'il vous plaît, vous trouvez-vous muet ?

SCAPIN.

N'étant pas assez riche pour avoir un serrail à moi, je crus qu'il serait fort agréable de vivre dans celui des autres, et j'engageai un marchand d'esclaves de mes amis à me présenter au pacha comme un des muets les plus rigides.

ARLEQUIN.

Fort bien. Les beautés dont vous êtes le gardien sont-elles nombreuses ?

SCAPIN.

Elles sont dix.

ARLEQUIN.

Apparemment que parmi ces dix il y en a quelqu'une à qui votre cœur donne la préférence.

SCAPIN.

Non, Monseu, non. Je les aime toutes. Ah ! si vous les voyiez ! ce sont ou de grands yeux noirs, pleins de feu, ou de beaux yeux bleus, tendres et languissants ; ce sont des tailles fines et légères, ou de ces tailles dont l'embonpoint charmant.... Enfin, Monseu, mon cœur ne peut décider entre elles ; dans un combat perpétuel, il va de celle-ci à celle-là, de l'une à l'autre, et le soir, lorsque je suis seul, je voudrais leur avoir parlé à toutes.

ARLEQUIN.

Aux dix ! Diantre ! pour un muet vous êtes un furieux discoureur.

1. Sc. II.

Cette image de l'Orient était suffisamment fantaisiste, spirituelle et bouffonne ; elle sous-entendait assez de polissonneries, pour que le public du XVIIIe siècle s'y soit complu ; par elle, il vivait un moment dans ce monde de facile morale, il s'ouvrait les harems où, disait-on, les voyageurs français étaient accueillis avec un empressement très flatteur. Dès lors comment ne pas faire entrer, à la suite d'Arlequin et de Scapin, quelques vrais Français dans ce sérail de comédie ouvert à tous les vents, où les portes n'avaient point de serrures, où les fenêtres invitaient à l'escalade, et où les plantes exotiques du jardin formaient, comme dans *le Mariage de Figaro*, une allée de marronniers toujours amoureusement peuplée[1] ! Cela flatterait l'amour-propre national en faisant triompher à l'étranger la galanterie française ; et puis ne rendrait-on pas visible, en un rapprochement significatif, l'excellence de nos mœurs et de nos institutions ! Vraiment, développer de tels sujets, ce serait presque faire œuvre patriotique ! aussi les pièces ne manquèrent point, composées sur ce modèle ; et c'est là en somme une donnée assez originale, que n'avait point connue Le Sage.

On pouvait d'abord prétendre que l'Asie savait se donner, à l'exemple de l'Europe, des sentiments raffinés et délicats, et Chamfort introduisit dans son *Marchand de Smyrne*[2] des Turcs à l'âme exquise : il est vrai qu'ils

1. Voir, par exemple, *le Bacha de Smyrne*, 9 septembre 1747, et les couplets des *Indes dansantes*, 1751.

ROXANE.
J'ai cru que des sérails persans
En tout temps on gardait l'enceinte ;
Que mille eunuques surveillans
Nous tenaient toujours dans la crainte ;
Les Musulmans....

FATIME.
... Tous ces gens-là
A Paris ont fait un voyage.
Depuis qu'ils ont vu l'Opéra,
Ils ont changé d'usage.

2. 26 janvier 1770.

avaient voyagé en France! Hassan a connu le prix de la bonté, grâce au Marseillais Dornal, qui l'a racheté d'esclavage et très humainement traité. Aussi s'est-il fait une nouvelle vie, toute de charité et d'amour; mais sa joie la plus grande sera de sauver son ancien bienfaiteur, à son tour échoué dans l'infortune, et de démontrer ainsi qu'un Turc peut agir comme un Français. C'était là presque de l'idylle, et la comédie bouffe ne s'en contente pas à l'ordinaire; plutôt que ces victoires morales, elle veut des triomphes galants. Quelques Chinois de passage à Paris inspirèrent toute une série de jolies petites pièces[1] : on aima à penser qu'ils avaient profité tout à fait de ce séjour, et que, revenus dans leur pays, ils n'avaient plus trouvé de cruelles parmi leurs compatriotes,

Ces filles
Bien gentilles,
Dont les yeux sont longs
Et les pieds mignons.

Tam-Tam, dans *les Chinois* de Favart[2], « fait l'amour à la française » et persuade sans peine à la fille du mandarin Xiao que c'est la chose du monde la plus agréable :

... Que ces climats heureux
Sont différents du pays où nous sommes!
Les femmes à Pékin sont esclaves des hommes,
Mais à Paris elles règnent sur eux....

AGÉSIE.

Comment! en liberté les hommes et les femmes....

TAM-TAM.

S'entretiennent d'amour du matin jusqu'au soir.

CHINICA.

Ah! que c'est un pays que je voudrais bien voir[3]!

Plus belle encore serait la victoire de notre civilisation, si un Turc, séduit par la grâce d'une Parisienne, oubliait

1. *Il Cinese rimpatriato*, 1753. — *Le Chinois poli*, 1754. — *Les Chinois*, 1756.
2. De Favart et Naigeon, 18 mars 1756.
3. Sc. v.

assez les scrupules de sa religion et de sa nation pour se rendre digne d'elle et l'épouser[1]. Mais le comble de gloire serait de dépêcher vers les sérails d'Orient quelque vive Française, libre d'allure et de propos, qui effacerait ses rivales, enthousiasmerait les hommes, et profiterait de sa domination amoureuse pour réformer la législation et la morale asiatiques! Ce spectacle fut donné par *Soliman second ou les Trois Sultanes* de Favart[2] : c'est assurément la plus jolie des comédies à sujet oriental qu'on ait jamais représentée.

Le sujet en fut pris à un conte de Marmontel[3] qui n'avait rien de très folâtre : au nom de la philosophie, l'auteur s'indignait de la condition des femmes d'Orient, « ces machines caressantes », et de la conception qu'elles acceptaient de l'amour. Un sultan de bonne composition se mettait à l'école d'une Française, Roxelane; il apprenait d'elle qu'il n'est rien de si doux qu' « un cœur nourri dans le sein de la liberté », surtout quand ce cœur est accompagné d' « un petit nez retroussé »! Pour la remercier de ses leçons, il l'épousait, après avoir dispersé tout son sérail. Favart renouvela entièrement le sujet, grâce à quantité de détails tout à fait drôles, grâce aussi à ses couplets artistement alertes; et l'on ne sait ce qui agrée le plus dans ces trois petits actes, ou l'allure générale de la pièce, ou les délicieux hors-d'œuvre dont elle est riche.

Cinq cents femmes, « nombre superflu d'inutiles femelles », se disputent le cœur de Soliman, ou plutôt se disputent entre elles, au grand dépit des eunuques :

... Ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin c'est un sabbat[4]!

1. Fagan, *le Musulman*, non joué, 1760.
2. 9 avril 1761.
3. Soliman II, *Contes moraux*, Paris, 1824, I, 34.
4. Sc. I.

Le sultan, qui n'y tient guère, car il a l'âme sensible et le cœur délicat, a « remarqué », parmi cette assemblée, trois esclaves : Elmire, une Espagnole, coquette et orgueilleuse; Délia, une petite Circassienne, voluptueuse et soumise; Roxelane, une Française, « vive, étourdie, altière, un vrai démon » : c'est vers elle qu'il est surtout attiré. Mais Roxelane, loin de s'enorgueillir du caprice royal, et d'en profiter, veut mettre « le sultan à l'école » :

Vous êtes empereur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair [1].

Aux ruses et aux coquetteries de ses rivales elle ne répond que par des frasques divertissantes : ses audaces et ses insolences tournent tout à fait la tête au sultan; alors, devenue maîtresse de son cœur, elle lui enseigne le charme

... de l'amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire [2].

Soliman, convaincu et transporté, renvoie les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf autres femmes, et épouse Roxelane, qui se révèle alors comme une future grande reine; le chef des eunuques conclut tristement :

Me voilà cassé!
Ah! qui jamais aurait pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changerait les lois d'un empire [3]?

Et au moment où les acteurs se retiraient, le public avait vu des coussins orientaux, des cassolettes et des sophas, de grandes pipes et de petites tables, des danses d'Asie, des rondes d'odalisques, des invocations à Mahomet, et les pré-

1. Acte II, sc. III.
2. Acte III, sc. VIII.
3. Acte III, sc. X.

paratifs d'un repas à la turque; devant lui le sultan avait jeté son fameux mouchoir, et il s'était trouvé de belles jeunes femmes pour le ramasser : des eunuques noirs avaient encadré des esclaves blanches; des musulmans avaient bu en cachette un vin qu'ils étaient allés chercher chez leur mufti, chargé de l'interdire; des muets et des bostangis s'étaient tenus près des lourdes portières qui cachaient à peine les chambres du harem; sans cesse on avait dit, chanté, mis en musique, et en ballet, l'amour maître du sérail. C'était bien là l'évocation la plus complète, sans être trop scabreuse, et aussi la plus spirituelle de l'Orient voluptueux, tel que les imaginations aimaient à le concevoir. Favart y avait ajouté l'attrait de la galanterie française, et le libertinage élégant de l'époque. Comment s'étonner si *les Trois Sultanes* ont été reprises jusqu'en plein XIXe siècle? et qui sait si cette comédie n'a pas particulièrement contribué à installer dans la tradition l'image égayée et quelquefois drôlatique de l'Asie, telle qu'elle existe encore?

IV

Si l'on veut être à peu près complet, et au moins indiquer toutes les influences principales que le théâtre reçut de la connaissance de l'Orient, on doit venir maintenant à un nouveau genre de « divertissement » né avec le XVIIIe siècle, l'opéra-comique. Il faut bien reconnaître dès l'abord, pour s'interdire toute illusion, que les librettistes, comme les musiciens, restèrent assez longtemps sans réaliser une œuvre qui eût un suffisant prestige esthétique; néanmoins leurs essais, à supposer qu'ils n'aient été que des essais, furent de très grande conséquence pour l'art dramatique dans son ensemble.

En dépit de quelques tentatives incertaines et isolées[1], on peut dire que le « théâtre lyrique » n'a guère eu son début qu'avec les premières années du XVIII[e] siècle[2]; du moins est-ce à cette époque qu'apparaît véritablement l'opéra-comique, accueilli presque aussitôt avec une unanime faveur. Or les contes orientaux, mis à la mode par *les Mille et une Nuits*, sont alors dans le plein de leur éclat; la donnée fantastique, l'imprévu du récit, la richesse du cadre, l'exotisme des lieux où la scène était située, tout invitait les auteurs à en tirer profit pour l'ornement d'un spectacle où il convient surtout d'exalter l'imagination, d'étonner les yeux, et de prendre le spectateur par tous les sens. La lampe merveilleuse et les palais des génies, les fêtes chinoises, les jardins turcs, les fenêtres emplies d'arabesques, devaient tenter l'audace des décorateurs et des machinistes, d'autant plus que l'opéra était dès alors leur domaine. En outre, des sentiments ardents et des passions extrêmement amoureuses, telles qu'on les imaginait en Asie, pouvaient sembler un thème suggestif aux modulations de la musique. L'Orient était par excellence matière d'opéra.

Aussi les librettistes d'alors ne se firent pas faute d'y placer leurs tragédies ou leurs scènes lyriques, leurs ballets et leurs opéras-comiques[3]; et ils furent assez avisés,

1. Voir *Recueil général des opéras représentés par l'Académie de Musique*, Paris, 1703.

2. *Ballets, opéras et autres ouvrages lyriques, par ordre chronologique*, Paris, 1760. — *Théâtre de l'Opéra Comique ou recueil des pièces restées au répertoire*, Paris, 1812.

3. *L'Europe galante*, 24 octobre 1697 (une *entrée* pour la Turquie). — *Sémiramis*, 29 novembre 1718. — *La Reine des Péris*, 17 avril 1725. — *Les Amusements de l'automne*, 17 avril 1725. — *Achmet et Almanzine*, 30 juin 1728. — *Zémine et Almanzor*, 27 juin 1730. — *Les Indes galantes*, 23 août 1735 [très gros succès : de nombreuses reprises]. — *Les Indes chantantes*, 17 septembre 1735. — *Scanderberg*, 27 octobre 1735. — *Les Genies*, ballet, 18 octobre 1736. — *La Princesse de Golconde*, 27 août 1737. — *Zaïs*, 29 février 1748. — *Sémiramis*, 4 décembre 1748. — **Zoroastre*, 5 décembre 1749. — *Les Indes dansantes*, 26 juillet 1751. — *Il Cinese rimpatriato*, 16 juin 1753. — *Le Chinois de retour*, 20 juillet 1754. — *Le Ballet*

tout en composant leurs œuvres, pour raisonner les motifs de leur choix et deviner les avantages qui, par la suite, en devaient résulter pour la scène française :

Le public jugera, dit l'un d'eux, par l'essai qu'on lui présente aujourd'hui, si le système fabuleux des Orientaux mérite d'occuper nos théâtres autant que la mythologie grecque et romaine. On a cru que les merveilles des Péris et des Dives [« génies favorables célébrés dans les romans turcs et persans »] pouvaient succéder aux miracles des dieux de l'antiquité et aux prodiges des enchanteurs et des fées de la chevalerie errante... *Ces acteurs étrangers introduits sur le théâtre lyrique y amèneraient peut-être toute la variété qui lui est si nécessaire* [1].

Il ne s'agissait de rien de moins, comme on voit, que de renouveler les sujets! et il est curieux qu'à la même époque les mêmes déclarations se soient inscrites dans la préface d'une tragédie [2]. C'eût été un très grand service rendu au théâtre; et il semble bien que l'opéra-comique ait mieux rempli ce programme que la tragédie ne l'a fait : l'Asie est restée un admirable thème lyrique, sans cesse repris. Et, de bonne heure, on essaya de faire rendre aux sujets orientaux tout ce qu'ils enfermaient de décor pittoresque et de riches costumes. Un auteur [3] se plaint que les difficultés matérielles ne lui aient pas permis de réaliser toute la couleur locale qui eût été dans son dessein : quand on fait de pareilles déclarations, encore qu'elles avouent de l'impuissance, c'est que l'on a commencé à s'engager résolument dans une voie nouvelle.

chinois et turc, 12 juin 1755. — *Les Tartares*, ballet, 14 août 1755. — *La Rencontre imprévue*, 1764. — *La Matrone chinoise*, 2 janvier 1765. — *Aline, reine de Golconde*, 15 avril 1766. — *Zémire et Azor*, 16 décembre 1771. — *Azolan ou le Serment indiscret*, 22 novembre 1774. — *La Fête chinoise*, ballet, 27 janvier 1778. — *L'Idolo cinese*, 10 juin 1779. — *Alexandre aux Indes*, 23 août 1783. — *La Caravane du Caire*, 15 janvier 1784. — *Alcindor*, 17 avril 1787. — Beaumarchais, *Tarare*, 8 juin 1787,... etc.

1. *La Reine des Péris*, Paris, 1725, Avertissement.

2. Voir p. 209.

3. *Zoroastre* de Cahusac et Rameau (5 décembre 1749), Paris, 1756, Préface.

Il nous est bien difficile aujourd'hui de juger les résultats; il faudrait deviner, à travers des livrets incolores et des indications de mise en scène forcément pauvres, ce qu'a pu être la représentation réelle; on peut assurer, sans risque d'erreur, que la décoration, avec les moyens dont disposaient les artistes du temps, fut d'une richesse suffisante : et les contemporains ont souvent admiré, en vers ou en prose, la pompe du spectacle à l'Opéra. C'est là que parut, colorée par la peinture, illustrée par la musique, l'image la plus exotique peut-être qui ait été donnée, au xviiie siècle, de l'Orient.

Or c'est un fait qui n'a point regard seulement au Théâtre-Lyrique; on l'a dit : « L'Opéra devient au xviiie siècle notre première scène[1]. La tragédie française, depuis 1740 environ, se dirige vers l'Opéra. Il ne faut jamais perdre cette idée de vue[2]. » Voltaire en particulier essaya « d'établir à la Comédie-Française la singularité des décorations et des costumes et tout ce qu'on y pouvait transporter de la mise en scène de l'Opéra[3] ». Il y a là le commencement d'une évolution, qui se dessina vite en traits assez nets, et qui se poursuivit au xixe siècle. Vers 1830 la renaissance de l'opéra à grand spectacle eut, sur le drame romantique en formation, la plus efficace des influences; elle lui offrait, comme modèle idéal, des ensembles merveilleux d'éclat et de nouveauté, un habile emploi des sujets historiques et de la couleur locale, surtout des scènes vivantes, et agitées par la foule des acteurs qu'on y voyait évoluer.

Si donc, comme il paraît bien, la connaissance de l'Orient a favorisé le développement de l'opéra, et si celui-ci, par contre-coup, a réagi sur les autres formes drama-

1. Lanson, *Littérature française*, p. 643.
2. Faguet, *Journal des Débats*, 12 octobre 1903.
3. Lanson, *passage cité*.

tiques, il faudrait dire que le goût de l'exotisme a eu au théâtre un retentissement lointain. Il n'a peut-être pas produit de grandes œuvres, mais il a contribué à faire sentir, contre la tragédie rigide et uniforme, le prix de la souplesse et de la variété; il a permis de comprendre que l'imagination pouvait se déployer sur la scène, comme il semble d'abord qu'elle ne puisse le faire que dans le roman.

CHAPITRE III

L'ORIENT ET LE ROMAN

I. Les contes orientaux et le roman. — *Les Mille et une Nuits* et *les Mille et un Jours*; raisons de leur succès. — Imitations, contrefaçons et pastiches. — Les contes de fées. — Succès persistant du genre.
II. Tentative de réaction : Hamilton et Crébillon. — Formation d'un nouveau type de roman : *le Sopha*; ses imitations. — Fantaisie et inconvenance; caractère peu exotique de ces œuvres : le faux Orient. — Crébillon et Van Loo.
III. Autres formes du roman oriental. — Romans pornographiques. — Romans historiques et galants. — Romans moraux. — Romans à clef : l'Orient railleur. — Passage du roman à la satire pure.

I

Le roman et le théâtre ont l'un avec l'autre plus d'un rapport; c'est évidemment dire une banalité, mais, puisqu'après tout elle exprime une idée vraie, on est bien en droit de l'énoncer encore. Les limites par lesquelles on voudrait séparer ces deux genres sont assez indécises, et plus d'un auteur s'en est aperçu à ses dépens quand il a voulu faire d'un roman une comédie, ou donner la forme romanesque à un drame. C'est qu'en réalité de l'un comme de l'autre le public attend les mêmes impressions, ou du moins des impressions semblables : à l'un comme à l'autre il demande de créer des formes qui puissent donner à son imagination excitée l'image de la vie, réelle ou idéale, mais toujours vivante. On doit donc bien s'attendre à ce que les

influences qui agissent sur le théâtre soient manifestes aussi dans le roman; et si la comédie orientale a été renouvelée par l'apparition des *Mille et une Nuits*, il est naturel que la lecture des contes orientaux ait transformé complètement le roman exotique. L'événement se produisit en effet, et il eut même plus de conséquences : d'abord parce que l'action fut directe, ensuite et surtout parce qu'elle s'exerça en un milieu vraiment neuf. Jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle, l'image de l'Orient avait été tout à fait absente du roman[1]. Il y eut non pas progrès, mais révélation.

Les études orientalistes, les *jeunes de langues* et les secrétaires-interprètes du roi[2] avaient, par un long travail érudit, préparé cette révélation; elle vint si à point qu'elle fut soudaine et s'acheva en l'espace de quelques années : de 1705 à 1710 les manuscrits de la bibliothèque du roi, hâtivement traduits, épandirent brusquement les contes qu'ils tenaient enclos depuis longtemps. Galland commença le mouvement, et en 1704 un tout petit volume[3] inaugurait la publication des *Mille et une Nuits*; certes le traducteur ne prévoyait point le succès réservé à son œuvre, et il la présentait moins comme un régal offert à l'imagination que comme un moyen commode de connaître les civilisations d'Orient[4]. Rapidement d'autres volumes suivirent, qui déroulèrent à de courts intervalles, comme les fascicules successifs d'une Revue moderne, les interminables histoires de génies et d'enchantements. Pendant que la publication s'en achevait, Petis de la Croix, prenant place à côté de son collègue, ouvrait dans la même veine un nou-

1. Voir p. 28 et suiv.
2. Voir p. 150 et 155.
3. Il contient 30 nuits.
4. Avertissement du tome I.

veau filon : l'*Histoire de la Sultane de Perse et des Visirs*[1] apprit comment un jeune prince, injustement condamné à mort, fut, pendant quarante jours, tantôt sauvé du supplice par les contes des Visirs, et tantôt menacé de périr sur l'heure grâce aux contes de la Sultane : Visirs et Sultane se disputaient la volonté incertaine du roi.

Mais cette nouvelle richesse fut vite épuisée, et pour que le succès ne tarît point, Petis de la Croix entreprit de traduire d'autres manuscrits, et donna à son collaborateur Le Sage de nouveaux brouillons à rédiger en bon style. *Les Mille et un Jours*[2], encore qu'ils forment un bagage moins considérable que *les Mille et une Nuits*, emplirent, jusqu'à la combler, la mémoire avide des lecteurs français; et beaucoup de volumes furent nécessaires pour que la princesse Farruknaz, fatiguée d'entendre conter les histoires d'amants fidèles, revînt tout à fait de ses premières défiances contre les hommes. Encore y montra-t-elle plus de discrétion que le sultan Schahriar, à qui il fallut mille et une nuits véritables pour lasser la verve de son épouse Scheherazade, et convenir que les femmes avaient au moins la vertu de l'obstination!

Pendant dix ans le public fut assiégé et entouré de ces contes : et il vécut au milieu de toutes les créations fantaisistes de cette littérature orientale. En une fois, il réparait la longue ignorance où il avait jusque-là consenti à rester ; et quand[3] ces traductions furent achevées, les lecteurs ne se sentirent point harassés : leur bonne volonté restant entière, ils ne goûtèrent point le charme exquis de la mille et unième nuit : elle est la dernière! Tout de suite

1. Paris, 1707, in-12.
2. Paris, 1710 et années suivantes.
3. Le moyen âge avait connu *le Roman des Sept Sages* (textes du XIIe et du XIIIe siècle), qui est aussi un recueil de contes orientaux. Voir Gebhart, *Conteurs florentins*, p. 6.

ils voulurent entreprendre la mille et deuxième, et passer de là aux suivantes : ils demandèrent des suites, des contrefaçons et des recommencements.

Pourquoi cet enthousiasme?

Les petites histoires françaises, dit un auteur du temps, ont ordinairement une intrigue, un plan et un objet qui se développe avec ordre; mais l'habitude où nous sommes de les lire nous fait trop aisément prévoir le dénouement, au lieu que les histoires orientales n'ont souvent qu'un seul objet dont l'effet est d'exciter la surprise, en voyant que les plus petits incidents amènent les plus grandes révolutions. C'est en cela que consiste presque tout leur attrait[1].

La nouveauté de ces contes fut en effet leur principal charme : il y avait eu tant d'histoires galantes, tant de romans amoureux et historiques, mettant en jeu, par des voies battues d'intrigues, les mêmes sentiments chez les mêmes personnages, qu'on pouvait en être lassé : l'imagination du lecteur défaillait, devant la monotonie des titres, en même temps que celle des auteurs. Au lieu de cela on eut brusquement l'histoire sans fin des cinq dames et des trois calenders fils de roi, celle du roi des Isles noires ou du petit bossu, l'histoire des amours de Caramalzaman, prince de l'île des Enfants de Khaledan, et de Badour princesse de la Chine, l'histoire encore de Noureddin et de la belle Persienne, etc.[2]. Jamais on n'avait lu de tels titres, ni entendu de tels noms, et l'on s'éprit par avance d'amitié pour eux. Puis la matière était inépuisable, et l'on ne savait jamais si un conte finissait ou bien s'il était à son commencement, tant les événements rebondissaient l'un sur l'autre, entraînant toujours plus avant la curiosité, une première fois excitée, du lecteur. Si grande était la richesse d'ima-

1. Dédicace du tome I des *Contes orientaux*, Paris, 1743.

2. Contes des *Mille et une Nuits*. Voir sur les *Mille et une Nuits*, Revue des Deux Mondes, 1er janvier 1906, p. 145, l'article de M. Carra de Vaux.

gination éparpillée à travers ces livres, que jamais l'attente ne se terminait dans la déception : toujours il y avait du nouveau, et ce nouveau revêtait toutes les formes. Sous l'apparente monotonie des récits, il s'étalait une merveilleuse variété, et l'on pouvait lire les histoires les plus burlesques, les détails les plus réalistes, entremêlés à des récits de tendre amour ou à des aventures tragiques, précédés et suivis de contes fantastiques.

L'ensemble avait cet attrait piquant de n'évoquer aucune des cilivisations connues et de ne point représenter les mœurs habituelles des héros de roman; les traductions étaient certes admirables d'inexactitude, et les auteurs avaient hardiment élagué tous les détails de la matière et tous les enjolivements du style que, par pudeur ou pour d'autres raisons, ils craignaient d'offrir à un public français. Mais quoiqu'ils fussent déshabillés des parties les plus originales et les plus riches de leur costume, les personnages apparaissaient avec un aspect très convenablement exotique : peut-être, en les montrant tels qu'ils étaient tout à fait, on eût effarouché des lecteurs trop insuffisamment préparés.

Ce qui charma aussi (et c'était là une source littéraire où la France avait désappris de puiser) ce fut le caractère fantastique du récit. L'homme, dans *les Mille et une Nuits*, semblait échapper aux lois naturelles. Traversée par des génies, bouleversée par des catastrophes faciles et inoffensives, encombrée de gnomes, de magiciens et de sorciers, pleine de talismans et d'animaux extraordinaires, la terre n'était plus la contrée de plate misère, où s'allongent côte à côte des existences monotones; c'était un champ ouvert aux plus audacieuses énergies et créé pour les plus déconcertantes aventures; le ciel et l'enfer, la surface du globe, tout voisinait indistinctement. Rien n'était moins

difficile aux héros que de cheminer par les airs ou de courir sous les eaux; de faire pleuvoir l'or dans leurs mains, en une minute de besoin; de se bâtir instantanément des palais inouïs, qu'ils détruisaient d'un geste capricieux; de commander en un mot à toutes les forces déchaînées de l'univers. Il n'y avait que des *surhommes* parmi ces héros orientaux, et les imaginations les moins riches, les âmes les plus pratiques aiment ce genre de visions; ainsi elles sont tirées hors de la vie commune, et donnent un déploiement sans fin à leur besoin, presque toujours inexprimé, d'idéal.

Et il n'était pas mauvais, pour que le succès fût sans réserve, que l'amour emplît ces récits d'Orient; non pas l'amour discoureur, nuancé, raisonnable des héros de tragédie; mais une passion ardente, enveloppée de parfums, où il y avait souvent du sang et toujours des fleurs. A l'idée que dès longtemps on s'était donnée de l'Orient les contes turcs et persans vinrent offrir une matière abondante; hommes et femmes, en ces histoires d'amour, ignoraient avec indifférence les gestes de la pudeur européenne; les femmes allaient au devant des désirs, elles ouvraient le harem à des amants nocturnes et mystérieux; derrière les murs clos, où des tapisseries alourdissaient les bruits, elles offraient des repas d'orgie à des jeunes hommes, leurs invités clandestins. Tous ces Orientaux, habitués par fatalisme à regarder sans étonnement les circonstances les plus extraordinaires, agissaient si naturellement que la vie voluptueuse du récit semblait la règle commune de l'existence réelle. L'imagination du XVIIIe siècle, de bonne heure libertine, eut là des visions de sérail, de harem, d'odalisques, d'eunuques, dont jamais plus elle ne se lassa.

Les raisons de ce succès étaient, on le voit, assez pro-

fondes et elles intéressaient des tendances assez générales de l'esprit pour que la faveur des contes orientaux, des *Mille et une Nuits* surtout, ait dépassé les limites d'une mode ordinaire. Dès le XVIIIe siècle elles firent partie de ce qu'on a assez heureusement appelé « la littérature universelle »; on les réédita, on les inséra dans les Collections de Contes, ou dans les *Cabinets des Fées*[1], on réhabilla à leur ressemblance de vieux ouvrages auxquels on voulait donner un nouvel agrément[2]; on les porta au théâtre; elles entrèrent dans la conversation courante et y restèrent sous forme d'expressions toutes faites[3]; elles devinrent si bien un ouvrage indispensable de chevet que leur lecture parut parfois la seule nourriture intellectuelle qu'on pût donner à un malade[4].

Il est vrai que le triomphe des *Mille et une Nuits* fut assuré autant par les pastiches, les continuations et les imitations que par l'œuvre elle-même; presque aussitôt après sa publication, il parut toute une série de contes fantastiques, créés à sa ressemblance :

> MM. Galland et Petis de la Croix ou du moins ceux qui leur ont prêté leur plume pour rédiger et écrire les contes arabes, persans et turcs, paraissent avoir épuisé la matière, et il semble qu'il n'y ait plus qu'à glaner après eux; cependant le fonds des histoires orientales est si ample, les fables qu'elles admettent sont en si grand nombre, et elles prêtent des aventures si étonnantes à leurs héros,... que plusieurs de nos auteurs romanciers n'ont pas dédaigné de puiser dans ces sources... des histoires dont quelquefois même ils n'ont fait que changer les noms[5].

1. Voir, par exemple, *le Cabinet des Fées*, 1785, où les contes orientaux occupent plus du tiers.
2. Ainsi, *l'Heptaméron* devint *les Mille et une Faveurs, contes de cour tirez de l'ancien gaulois par la reine de Navarre et publiez par le Chevalier de Mouhy*, Londres, 1740.
3. Voir, par exemple, Voltaire, lettre à d'Alembert, 19 novembre 1773 : « Ne croyez-vous pas lire *les Mille et une Nuits*, quand vous voyez,... etc. »
4. Marmontel, *Mémoires*, liv. IX.
5. *Les Sultanes de Guzarate*, Paris, 1742, t. I. Avis au lecteur.

Alors on vit maint petit volume qui se disait traduit de l'arabe ou du persan, qui s'intitulait conte tartare, indien, ou bien chinois[1]; pendant vingt ans, ils firent comme une suite incessamment renouvelée aux traductions de Galland et de Petis de la Croix. Tantôt c'était un Arabe, parti à la recherche d'une introuvable fontaine de Jouvence, à qui les passants faisaient cent contes pleins de merveilleux enchantements; tantôt un médecin qui, sous peine de mort, devait par des récits fabuleux amuser un roi souffrant; tantôt un mandarin qui disait ses métamorphoses et les transmutations de son âme à travers diverses formes d'existence. Ou bien encore, pour distraire de leur deuil des sultanes, on enlevait chaque nuit en un caravansérail, grâce à une potion soporifique, quelqu'un des voyageurs qui y étaient descendus; et on l'obligeait, dormeur éveillé, à énumérer les singularités de sa vie.

Ces thèmes n'étaient que le prétexte à d'interminables séries de contes; beaucoup paraissent bien avoir eu leur source dans de vraies histoires orientales. Ainsi l'abbé Bignon[2], ami de Galland, orientaliste lui-même, directeur de la bibliothèque du roi, pouvait, sans mentir, écrire en tête des *Aventures d'Abdalla fils d'Hanif* : « L'intelligence de cet ouvrage suppose partout une grande connaissance des fables orientales ». Mais la plupart des auteurs n'avaient pour ressource que leur imagination; ils s'étaient

1. *Les Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif*, 1713 (plusieurs rééditions). — Gueullette, *les Mille et un Quarts d'heure, contes tartares*, 1715 (réédité 1723). — *Les Voyages et Aventures des trois princes de Sarendib*, 1719. (On a prétendu que ce livre a été une source de *Zadig*. Voir Fréron, *Année littéraire*, 1767, I, 145.) — *Les Aventures merveilleuses du mandarin Fum Hoam, contes chinois*, 1723 (réédité 1725). — Gueullette, *les Sultanes de Guzarate ou les Songes des hommes éveillés, contes mogols*, 1732. — *Histoire des trois fils d'Hali Bassa et des trois filles de Siroco*, 1746.

2. Voir son éloge, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1743, XVI, 367.

ingéniés d'ailleurs à l'exciter assez pour qu'elle eût quelque chose de la fantaisie et de l'extravagance asiatiques. Gueullette, qui certes n'était point arabisant, s'est fait une spécialité de ce genre de pastiches; et il a écrit avec un égal entrain des contes tartares, des histoires chinoises et des récits mogols[1]. Comme, après tout, il ne pouvait pas toujours créer sa matière de rien, il est allé la chercher où il savait la trouver, dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot ou dans les recueils des *Lettres édifiantes* : quand ces sources originales lui ont fait défaut, il a simplement « habillé à la tartare » quelque vieux conte italien ou français[2].

Il se constitua même ou plutôt il se reconstitua alors un genre de récits, moins directement imités des *Mille et une Nuits*; les contes de fée, que le moyen âge avait aimés, et qu'une véritable parenté alliait aux fictions orientales, eurent comme une renaissance, que les publications de la *Bibliothèque bleue* firent de longue durée : beaucoup, comme il était naturel, se revêtirent d'une parure plus ou moins asiatique[3].

La lecture en paraîtrait bien fastidieuse aujourd'hui même aux amateurs les plus fervents de l'esprit et des reliures XVIIIe siècle; et si l'on s'amuse par moments de la cocasserie de l'invention ou du style, quelquefois assez agréablement pastiché à l'orientale[4], la monotonie des sujets, extrême malgré leur apparente variété, a vite achevé

1. *Les Mille et un Quarts d'heure. — Les Aventures merveilleuses du mandarin Fum Hoam. — Les Sultanes de Guzarate.*

2. Il en fait l'aveu dans l'Avis au lecteur du tome I des *Sultanes de Guzarate.*

3. A cette époque : *les Aventures de Zéloïde et d'Amanzarisdine*, 1715. — *Les Voyages de Zulma dans le pays des fées*, 1734. — *Faunillane ou l'Infante jaune*, 1743. — *Zulmis et Zelmaïde*, 1745. — *Contes des génies*, 1765.

4. Chose qu'on savait faire dès le XVIIe siècle. Voir Molière, *le Bourgeois Gentilhomme* et *Substance d'une lettre... sur l'affaire de M. de Guilleragues*, Cologne, 1683.

de rebuter. Aussi bien, il y eut dès le XVIIIe siècle des hommes de goût pour s'en lasser; après un quart de siècle d'une faveur indiscutée, les contes orientaux subirent les effets d'une réaction qui atténua un peu leur succès. Mais cette réaction ne les supprima pas; elle dirigea plutôt, comme on va voir, le roman exotique vers un chemin très proche. Les contes de fées et les histoires orientales n'en trouvèrent pas moins des auteurs et des lecteurs, pendant tout le reste du siècle; on continua à traduire des manuscrits orientaux[1]; Voltaire[2], Diderot[3], La Harpe[4], s'amusèrent à des compositions de ce genre. Vers 1780, il y eut même comme un renouveau de vigueur dans une mode, restée malgré tout vivace; il parut plusieurs collections de contes, riches chacune de nombreux volumes[5], et c'est le moment que choisit Cazotte pour publier ses premiers contes orientaux[6], dont il pût, grâce au bénédictin don Chavis, trouver la matière dans de vrais recueils arabes. La suite, ou, si l'on veut, la queue des *Mille et une Nuits* a traîné dans notre littérature jusqu'au XIXe siècle; et il ne semble pas, aujourd'hui encore, que son succès soit un simple souvenir.

1. *Contes orientaux tirés des manuscrits de la bibliothèque du roi*, 1743. — De Sauvigny, *Apologues orientaux*, 1764. — Inatula de Delhi, *Contes persans*, 1769. — Saint-Lambert, *Fables orientales*, 1772. — Cardonne, *Contes et Fables indiennes*, 1778. — *Nouveaux Contes orientaux*, 1780.

2. *Le Crocheteur borgne*, 1746. — *Le Taureau blanc*, 1764. — *Azolan ou le Bénéficier*.

3. *L'Oiseau blanc, conte bleu*, écrit vers 1748, publié en 1798.

4. *Tanqu et Félime*, poème en quatre chants, 1780 (inspiré des *Aventures d'Abdalla*, 1713).

5. *Le Cabinet des Fées*, 1785. — *Bibliothèque choisie de contes nouveaux*, 1786.

6. *Œuvres badines*, 1788 (trois contes). — *Œuvres complètes*, 1798. Dans l'édition de 1817, les contes orientaux occupent presque les quatre volumes entiers. Voir à la même époque le *Vathek* de Beckford, qui fut publié d'abord en français (1787); on avait déjà traduit de l'anglais *Almoran et Hamet* de Hakesworth (1763).

II

Pourtant on avait essayé, vers 1730, de briser ce mouvement par le ridicule : on ne réussit qu'à le détourner en partie, et à créer une forme nouvelle de roman, assez originale, très particulière en tout cas au XVIIIe siècle.

Ne dirait-on pas à vous entendre qu'un conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain? Et cependant quoi de plus puéril, de plus absurde! Qu'est-ce qu'un ouvrage (s'il est vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom), qu'est-ce, dis-je, qu'un ouvrage qui ne plaît qu'autant que la vraisemblance y est violée et que les idées y sont renversées, qui, s'appuyant sur un faux et frivole merveilleux, n'employe des êtres surnaturels et la toute-puissance de la féerie, ne bouleverse l'ordre de la nature et celui des éléments que pour créer des objets ridicules, singulièrement imaginez peut-être, mais qui souvent n'ont rien qui rachète l'extravagance de leur création [1]?

Voilà les vérités qu'Hamilton [2] essaya de faire entendre au public français, et il crut pouvoir y réussir par le moyen de la parodie. Il écrivit *le Bélier* :

Je l'entrepris en badinant,
Et je fourrai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain assemblage [3].

Mais il ne lui fallut pas moins de quatre petits contes pour venir à bout de cette entreprise, comme si lui-même avait pris plaisir à la lutte, et s'était amusé à décorer artistement les armes dont il prétendait faire un belliqueux usage. *Le Bélier* fut suivi de *Fleur d'Épine* et, dans ce goût toujours, Hamilton écrivit, les laissant inachevés, *les Quatre Facardins* et *Zéneyde* [4]; on voit qu'il s'habillait de l'uniforme

1. Crébillon, *le Sopha*, 1741, t. I, p. 10.
2. Sur Hamilton, voir le livre de Sayous, *la Littérature française à l'étranger*.
3. *Les Quatre Facardins*, édition Jouaust, p. v.
4. Les trois premiers paraissent en 1730 (dix ans après la mort de l'auteur), chacun en un volume. *Zéneyde* paraît en 1743, dans les *Œuvres diverses*. Les quatre contes furent publiés ensemble, 1749, 6 in-12 — et souvent réédités.

ennemi, et que, pour discréditer tout à fait « le fatras » des *Mille et une Nuits*, il ne s'était pas proposé d'être bref! Il voulut en effet prouver à ses amis, à ses amies surtout, qu'il était aisé d'écrire des récits extravagants et sans suite. Dans *le Bélier* et dans *les Quatre Facardins*, il promena une invraisemblable cohue d'événements qui se juxtaposent de la manière la plus absurde :

Avant cette histoire finie
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie;
Une sirène, un renard blanc,
Parents d'un roi de Lombardie,
Y paraîtront par accident.
Vous y verrez même un géant[1]....

Par le procédé cher à Scarron, l'auteur annonce des situations grandioses et, un moment après, il les réduit à des proportions ridicules; il fait ressortir, en le poussant jusqu'à l'incohérence, le désordre des contes orientaux; ou bien il se divertit, par de successifs caprices, à rompre et à abandonner sans cesse le cours de son histoire. Ainsi le géant Moulineau attaque le château d'un druide; grâce à son Bélier, qui est un magicien, il a jeté un pont, sur lequel il s'avance avec une fureur bruyante. Alors, pendant cinquante pages, on nous parle de tout autre chose, et quand nous revenons au château, au bélier, au géant et au pont, c'est pour apprendre qu'il ne se passe rien du tout.

La parodie n'est pas bien méchante; c'est plutôt la critique, un peu appuyée, du caractère fantastique et désordonné des *Mille et une Nuits*. Ces contes, écrits en très jolie prose, avec des vers aimables, durent plaire à beaucoup, non pas comme une satire, mais comme de véritables

1. *Le Bélier*, Paris, 1873, p. 36.

contes de fées; bien souvent d'ailleurs l'intention première d'Hamilton n'apparaît point, et il est évident au contraire qu'il s'est amusé à ses propres fictions; il se laissa même prendre tout à fait par ce charme qu'il voulait briser : *Fleur d'Épine* fut purement une *Suite* des *Mille et une Nuits*, un récit plein d'enchantements, où l'ironie n'avait point place; Dinarzade, succédant à sa sœur Scheherazade, commençait une nouvelle série d'interminables histoires. C'est là une singulière manière de critiquer que de donner une figure aimable à l'objet qu'on prétend ridiculiser! Edgar Poë fit mieux, plus tard, et la mille et deuxième nuit, dont il tint à nous conter les péripéties, ne fut pas, à l'en croire, de longue durée; Scheherazade avait eu sa grâce la veille, mais, par habitude, elle prit la parole : le sultan, enfin lassé de ses sornettes, la fit étrangler sur-le-champ pour pouvoir dormir tranquille [1] !

D'autres répétèrent les attaques d'Hamilton, en particulier Crébillon, le fils [2]; mais il fut plus original; en critiquant les contes orientaux, en se divertissant de leurs multiples aspects, en modifiant le caractère des aventures et des personnages, il se trouva être l'initiateur d'une forme nouvelle de roman, dont *le Sopha* est resté le type; elle fit fureur pendant une vingtaine d'années; la grâce spirituelle du XVIIIe siècle, sa mièvrerie aussi, le libertinage de son imagination, et en même temps quelques-unes de ses plus sérieuses pensées, tout cela parut, mélange confus et mal définissable, dans les petits livres dont il va être question.

Crébillon en ouvrit la liste avec *Tanzaï et Néardané* (1734) et Diderot semble bien s'être inscrit presque à la fin avec ses *Bijoux indiscrets* (1748); dans l'intervalle s'étaient

1. E. Poë, *Derniers Contes*, Paris, 1906.
2. Voir le passage cité et *Ah! quel conte!* 1751 (*Œuvres complètes*, 1779, IV, 21).

succédé une dizaine de volumes[1], écrits sur le même type, dont les bibliophiles d'aujourd'hui raffolent, d'abord parce que les éditions en sont jolies, et puis — il faut le dire aussitôt — parce que les mères, à supposer qu'elles aient voulu les connaître, n'en permettraient pas la lecture à leurs filles.

Deux éléments surtout avaient fait le succès des contes orientaux : la fantaisie du récit, le caractère érotique. Crébillon et ses imitateurs se gardèrent bien, malgré leurs critiques de façade, de sacrifier l'un ou l'autre; on était trop sûr, en les employant, d'être agréable au public; mais on pouvait raffiner et renchérir :

> Apparemment, est-il écrit en tête d'*Angola, histoire indienne, ouvrage sans vraisemblance*[2], qu'il est question de quelque fée qui protège un jeune prince pour lui en aider (*sic*) à faire des sottises, et de quelque génie qui le contrarie pour lui en faire faire un peu davantage; ensuite des événements extravagants. . et tout cela terminé par un dénouement bizarre amené par des *opérations de baguette* et qui sans ressembler à rien alambiquera l'esprit des sots qui veulent trouver un dessous de cartes à tout.

C'est de cela qu'il est question toujours, ou de choses bien semblables; et l'on voit nettement le lien par lequel ces contes sont rattachés à ceux des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours*. Les auteurs d'ailleurs affirment avec sérieux que leur ouvrage est une traduction du japonais ou

1. [Crébillon], *l'Écumoire ou Tanzaï et Néardané : histoire japonaise*, 1734 (plusieurs rééditions). — Crébillon, *Atalzaïde*, 1736. — [De Cahusac], *Grigri, histoire véritable, traduite du japonais*, 1739. — Crébillon, *le Sopha*, 1741. — [Chevrier], *Bibi, traduit du chinois par un Français*, vers 1745 [du même, vers 1732 (?), *Minakalis, fragment d'un conte siamois*]. — De Voisenon, *Zulmis et Zelmaïde*, 1745. — [De la Morillière], *Angola, histoire indienne*, 1746. — [De Voisenon], *le Sultan Misapouf et la Princesse Grisemine*, 1746. — Diderot, *les Bijoux indiscrets*, 1748 [La scène est au Congo, mais le livre se rattache manifestement à toute cette série]. — Palissot, *Zelinga, histoire chinoise*, 1749. — Crébillon, *Ah! quel conte!* 1751. — Chevrier, *Maga-Kou, histoire japonaise*, 1752. — Saurin, *Mirza et Fatmé, conte indien*, 1754.

2. Paris, 1746, p. 12.

du siamois, et même ils s'amusent à imaginer qu'avant de parvenir à sa forme française, le récit a cheminé à travers cinq ou six langues, perdant il est vrai au cours de la route quelque peu « de ses grâces nationales[1] »! Le thème général est resté le même. C'est toujours l'éternel sultan dont il faut endormir la mauvaise humeur par des contes. Mais ce pastiche n'est qu'à l'apparence; évidemment l'auteur se moque; le sultan s'appelle Misapouf, et sa capitale Biribi; l'empereur des Indes est prodigieusement bête et ne comprend rien pour l'ordinaire aux récits des conteurs; il y intervient quelquefois par des réflexions grotesques! Puis ce qui était chez les auteurs orientaux le déploiement d'une imagination libre et spontanée, devient une invention si volontairement décousue et absurde que par moments elle force le sourire; les transitions sont un art que les auteurs veulent ignorer, ou du moins, quand ils consentent à en user, ils savent les faire fort peu embarrassantes :

> Le prince... sortit du cabinet et trouvant au pied de la terrasse, par laquelle il était entré, un dromadaire magnifiquement harnaché, il monta dessus, sans s'embarrasser à qui il appartenait, et suivit en s'abandonnant à ses réflexions le chemin que cet animal voulut prendre[2].

L'action est naturellement tout abandonnée aux fées, des fées très humaines d'ailleurs, au sens où le XVIII[e] siècle entendait ce mot, très modernes, et dont la principale occupation est d'accommoder ou de troubler les amours des mortels, quelquefois de s'y mêler. Elles ont toute sorte d'enchantements à leur service, non plus à grand effet et qui bouleversent la nature, mais de petites inventions ingénieuses, discrètes et malignes par lesquelles elles mettent leurs sujets humains dans des situations humiliantes,

1. *Tanzaï et Néardané*, 1734, t. I, p. XII.
2. Crébillon, *Atalzaïde*, 1745, p. 44.

et surprennent drôlement les lecteurs. Mais ce dont elles sont surtout entêtées, ce sont les métamorphoses; leurs protégés ou leurs ennemis passent, pour leur plaire, par toute sorte de formes; rien de tragique d'ailleurs dans cet usage de la métempsycose, et l'on devient chien, lièvre ou renard, à moins qu'on ne se découvre tout à coup l'aspect d'une potiche, d'une baignoire ou d'un sopha.

Le choix de ces derniers objets indique assez quel genre d'effets les auteurs comptent réaliser par le moyen de tout ce bric-à-brac magique; les inventions fantastiques ne sont là que pour permettre à la polissonnerie de se faire plus raffinée; si les mots ne résonnaient pas étrangement, quand on parle du XVIIIe siècle, on devrait dire que ces contes sont de la plus désinvolte inconvenance :

> Le conte que je vous envoye est si libre et si plein de choses qui toutes ont rapport aux idées les moins honnêtes, que je crois qu'il sera difficile de rien dire de nouveau dans ce genre. Du moins je l'espère; j'ai cependant évité tous les mots qui pourraient blesser les oreilles modestes; tout est voilé, mais la gaze est si légère que les plus faibles vues ne perdront rien du tableau[1].

Nous voilà avertis! en effet il est impossible de rapporter en un ouvrage d'histoire littéraire les aventures du malheureux Tanzaï et de la pauvre Néardané, ni de dire pourquoi il leur fallut quatre nuits de noces, fort éloignées les unes des autres, avant qu'ils consentissent à se croire vraiment mariés! impossible d'énumérer les spectacles dont le courtisan Amanzei, métamorphosé en sopha, fut témoin et qui l'invitaient à conclure qu' « il y a pour leur sopha bien peu de femmes vertueuses[2] »; impossible également d'analyser les sensations du sultan Misapouf, quand les bizarreries de la métempsycose eurent fait de lui une baignoire, et ce ne

1. De Voisenon, *le Sultan Misapouf*, 1746. Discours préliminaire, p. XIV. Voir aussi p. 9, où il est dit que « ce genre de contes est à la mode ».
2. *Le Sopha*, I, 32.

sont pas là encore les données les plus risquées! On les supporte à la rigueur dans les ouvrages eux-mêmes, parce que le style en est infiniment joli, et qu'il dissimule avec une habileté amusante, sous des mots distingués et honnêtes, tout ce que la matière a de scabreux. Encore les auteurs n'y ont-ils pas tous réussi; seul Crébillon a eu la main assez légère pour être convenablement inconvenant, ou, comme on disait alors, « pour peindre les plaisirs et leur donner ces couleurs vives qui flattent le cœur en les rendant sensibles[1] ».

Ces données graveleuses eurent un succès fou, et ce fut, pendant quelques années, une surenchère, entre les écrivains, à qui serait le plus osé; Crébillon avait déjà très élargi le sentiment de la décence[2]. Voisenon le supprima simplement, et il crut qu'on ne pourrait rien dire après lui « de nouveau dans ce genre[3] »; mais Diderot sut encore le dépasser; avec *les Bijoux indiscrets*[4] le libertinage devint de la simple pornographie, où il ne restait plus rien de littéraire. D'ailleurs l'invention, chez tous les imitateurs de Crébillon, est le plus souvent bien banale, et toujours le roman tourne autour du sopha et des scènes qu'il évoque; ainsi que « le lit » dans certains vaudevilles d'aujourd'hui, le sopha trône au centre de ces livres, et on le voit paraître comme accessoire inévitable, dans les œuvres où l'on s'attendrait le moins à ce qu'il eût un rôle, puisque l'auteur n'y fait partout ailleurs que de la critique littéraire[5].

On pourrait prétendre un moment, par goût de paradoxe, que tout cela est de la couleur locale et que Crébillon

1. Jugement sur Crébillon dans *Bibi* de Chevrier, p. 50.
2. *Le Sopha*, 1741.
3. *Le Sultan Misapouf*, 1746.
4. 1748. Voir, sur les circonstances où il le composa, le récit de la vie de Diderot par sa sœur. Voir aussi de Voisenon, *Anecdotes littéraires*, Paris, 1880, p. 102.
5. Palissot, *Zelinga*, 1751.

a voulu évoquer l'Orient voluptueux; aussi bien des romanciers modernes se vantent-ils de faire « vibrer l'Orient avec ses couleurs chaudes et harmonieuses, ses parfums enivrants, ses rêves de haschich et ses voluptueuses esclaves », pour écrire en définitive un roman d'attrait fort spécial. Mais les hommes du XVIIIe siècle n'ont pas eu le désir de colorer leur faiblesse avec ce mensonge; c'est assurément à l'Orient qu'ils ont emprunté l'idée même de ces compositions; mais il est question de tout chez eux, sauf précisément de l'Orient; ou plutôt il n'y est parlé que de la France : les voluptés asiatiques n'y font point figure, mais seulement le dévergondage de certains milieux parisiens. Les lecteurs avaient, paraît-il, la fureur d'y « trouver l'allégorie du siècle [1] »; et ce n'était pas sans motif, puisque le siècle y était peint. Sous le couvert d'une légère fiction orientale, transparente autant qu'on pouvait le souhaiter, Crébillon et Voisenon contaient l'histoire galante et scandaleuse du temps, ou bien disaient les propos qu'ils savaient plaire à telle « spirituelle marquise », ou à telle « comtesse philosophe ». Les mœurs contemporaines, les financiers, les parvenus, la comédie, l'opéra sont décrits et presque nommés; tous les chapitres sont pleins de cette psychologie amoureuse que Marivaux avait mise à la mode : ce n'est pas de la satire, c'est une description sympathique et riche de bonne humeur.... Bref on écrirait aujourd'hui une œuvre fort semblable, si l'on s'amusait à transposer en style de contes de fées quelques-uns des romans où sont dépeintes (l'expression est maintenant académique) les mœurs de « la Haute [2] ».

Où donc s'était réfugié l'Orient dans ces romans pseudo-orientaux? les auteurs se plaisent d'ordinaire à les appeler

1. *Angola*, 1746, p. 12.
2. A ce point de vue voir surtout *Grigri*, 1739, et *le Sopha*, 1741.

« histoire japonaise »; peut-être, puisque le Japon resta tout à fait inconnu au XVIII[e] siècle, était-ce là une jolie ironie par laquelle ils édifiaient les lecteurs sur leurs intentions exotiques! En fait, la scène est irréelle toujours : et si l'on veut malgré tout faire intervenir l'Orient, on doit parler d'un faux Orient, d'une Asie de convention. C'est l'Orient des potiches ou des paravents, bigarré, éclatant, moqueur, plein de contrastes, évoquant des spectacles absurdes et des images drôles; l'Orient comique des pagodes ridiculement accroupies ou des bonzes à la tête branlante; l'Orient, tel qu'on le voyait en buvant une tasse de thé dans un salon français, empli de petits meubles et de grandes robes; l'Orient des gravures demi-libertines où il y avait des esclaves nues, des sultans gros, et des eunuques noirs, des pipes longues, et des coussins voluptueux [1].

Ainsi en a t-il été de nos jours pour les romans « alexandrins » ou les drames « néroniens »; on jugeait de leur vérité historique à l'audace de leur donnée ou de leurs détails, et l'on s'imaginait en retrouver aux Salons l'authentique illustration, dans les tableaux qui représentaient un marché d'esclaves romaines, ou la promenade des courtisanes égyptiennes. Après tout, ce sont aussi des tableaux qui nous laisseront une exacte idée des romans à la Crébillon. Van Loo fut prié de composer, pour les Gobelins, quatre grandes toiles où l'on verrait la sultane et les odalisques [2]; il étudia assez exactement les costumes et le cadre, mais les minois qu'il peignit furent aussi parisiens que possible : la chambre de la Sultane devint un boudoir où il ne manquait que les petits-maîtres, sinon les *mouches*

1. Les graveurs du XVIII[e] siècle se sont souvent plu à des sujets orientaux. Voir chap. VI.
2. Exposées au Salon de 1775; — deux sont au Louvre, *la Sultane et ses odalisques, Toilette de la sultane.*

et la poudre de riz ; et la salle où travaillaient les odalisques fut comme un atelier de petites modistes, rieuses, bavardes et délurées, dont Greuze aurait dessiné les gorgerettes fripées et les mines chiffonnées.

III

Toutes les œuvres dont il vient d'être parlé enferment, à des doses diverses, quelques-unes des inspirations neuves, avec lesquelles les *Mille et une Nuits* avaient enrichi l'imagination française ; et l'on peut dire de toutes qu'elles n'auraient point paru, du moins sous la forme où elle se sont réalisées, sans la traduction de Galland. Mais l'imitation des contes turcs ou persans n'a pas absorbé toute la production romanesque et orientale du temps ; à côté de ce mouvement, tout à fait prépondérant par sa vigueur et son succès, il y a un certain nombre d'autres directions secondaires, où se sont engagés des auteurs moins connus. On est allé demander à l'Orient des thèmes et des sujets qui ne devaient point soutenir un roman fantastique, ou donner un cadre à des pensées joliment déshabillées ; bien souvent on s'est borné à illustrer d'un éclat nouveau, par une intrigue et des héros asiatiques, les formes ordinaires du roman qui plaisaient alors au public.

Les romans violemment scabreux ne sont pas une rareté au XVIIIe siècle : l'Orient devait forcément en inspirer quelques-uns [1]. Les voyageurs avaient trop bien décrit, et avec de vives couleurs, l'existence des harems ou les mœurs dépravées des Turcs, pour qu'on ne cherchât pas,

1. Par exemple, *le Cousin de Mahomet et la folie salutaire, histoire plus que galante*, 1762. — *L'Odalisque, ouvrage traduit du turc*, 1779 [faussement attribué à Voltaire].

en forçant les traits et en soulignant les détails, à flatter les instincts pornographiques d'un grand nombre de lecteurs. D'écrire les passions des eunuques, conter par le menu la vie d'une odalisque, répandre à la lumière les secrets des alcôves turques, nous initier à la vie d'un don Juan arabe,... c'était une besogne trop facile et trop rémunératrice pour ne pas tenter la médiocrité avide de certains auteurs; la brutalité des expressions rend chez eux écœurantes les histoires que le style de Crébillon réussit quelquefois à faire accepter.

Mais ces livres, sans qu'on se crût alors obligé de les serrer en des tiroirs discrètement recéleurs, n'étaient pas ceux qu'on voyait ouverts sur les petits *secrétaires* des boudoirs. On aimait surtout, et l'on aima d'une constante faveur, les romans pseudo-historiques où il y avait de grands sentiments, des amours idéales et beaucoup de romanesque [1]; ils pouvaient après tout avoir leur scène aussi bien dans l'Asie qu'ailleurs! En dépit des moqueries et des attaques, l'influence de l'*Astrée* et des romans de

1. Mme de Villedieu, *Mémoires du sérail*, 1710. — *Le prince Kouchimen, histoire tartare*, 1710. — *Aventures secrètes, arrivées au siège de Constantinople*, 1711. — *Amazolide*, 1716. — Mme de Gomez, *Anecdotes ou Histoire secrète de la maison ottomane*, 1722. — *Histoire de Mélisthène, roi de Perse*, 1723. — *La Vie et les Aventures de Zizime*, 1724. — Mme de Gomez, *Anecdotes persanes*, 1727. — Mme de Gomez, *Cremantine, reine de Sanga*, 1727. — Abbé Prévost, *Mémoires d'un homme de qualité*, 1728. — *Les Aventures du prince Jakaya*, 1732. — *Mélisthènes ou l'Illustre Persan*, 1732. — *La Jeune Alcidiane*, 1733. — Mme de Gomez, *Histoire d'Osman*, 1733. — *Bethima ou la Belle Géorgienne*, 1735. — *Mémoires de Sélim*, 1735. — *Aben Muslu ou les Vrais Amis*, 1737. — *Intrigues du sérail*, 1739. — *Anecdotes vénitiennes et turques*, 1740. — Abbé Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*, 1741. — *Mirza Nadir*, 1749. — *Anecdotes orientales*, 1752. — *Abassaï, histoire orientale*, 1753. — *Contes du sérail, traduits du turc*, 1753. — *L'illustre Paÿsan ou Mémoires et Aventures de Daniel Moginié*,... 1754. — *Daïra, histoire orientale*, 1760. — *Les Intrigues historiques et galantes du sérail*, 1762. — Dorat, *Lettre de Zéïla, jeune sauvage, esclave à Constantinople*,... 1764. — *Hou-Kiou-Choan, histoire chinoise*, 1766. — *Mahulem, histoire orientale*, 1766. — *Zambeddin, histoire orientale*, 1768. — *Ussong, histoire orientale*, 1772. — *Cécile, fille d'Achmet II*, 1788. [Voir H. Missak, *Une princesse ottomane au XVIII*e *siècle*, Revue de Paris, 15 janvier 1906]; etc.

Mlle de Scudéry continua à se manifester; elle répond en effet aux besoins d'exaltation sentimentale et d'idéal facile, chers à beaucoup de lecteurs, hommes et femmes; les critiques littéraires peuvent se vanter d'*enterrer* ces productions; mais elles n'en font pas moins la fortune des imprimeurs. Au début du XVIIIe siècle, deux femmes auteurs, Mme de Gomez et Mme de Villedieu, dont la vie paraît avoir été assez agitée, confièrent à des sujets orientaux le trop-plein de leurs aspirations féministes et de leurs désirs d'amour : elles contèrent les aventures galantes de capitaines européens aimés par d'énergiques sultanes, ou les chevauchées guerrières de reines d'Asie[1], si valeureuses qu'elles confondaient les ennemis, si belles qu'elles emportaient l'amour des rois. Leurs œuvres et celles de leurs imitateurs, nombreux et monotones, sont toujours frappées avec la même matrice : c'est le roman « historique », tel que l'époque classique l'a conçu, et tel que le XIXe siècle ne l'a pas beaucoup renouvelé, où les événements de l'histoire n'intéressent l'auteur que parce qu'il les croit propres à susciter des sentiments plus grands que ceux de la vie ordinaire; au besoin d'ailleurs l'imagination les « rectifie », afin qu'ils soient plus conformes à la sublimité qu'on leur demande. A ce point de vue toutes les histoires et toutes les nations se ressemblent; tout au plus pourra-t-on se plaire à en placer souvent la scène au sérail; n'était-ce pas, comme Racine l'avait dit, la cour « où la jalousie et l'amour sont le mieux connus »? et de quoi sont faites les histoires romanesques, sinon précisément d'amour, de jalousie et d'ambition?

Les sujets orientaux étaient décidément d'un bien commode usage; ils prenaient avec indifférence tous les aspects

1. Par exemple, *Crémantine, reine de Sanga*, 1727. (Voir Mme du Deffand, *Correspondance*, éd. Lescure, I, 61.)

qui pouvaient plaire ; aussi, quand le siècle se décida à aimer les livres humanitaires et sensibles, l'Asie, avec une fécondité bienveillante, donna la matière de contes moraux [1]. Cette nouvelle métamorphose eut lieu vers 1760 ; déjà Fénelon avait placé en Perse les aventures de son Alibée, idéalement vertueux et efficacement moralisateur [2]; mais, en cela comme en quelques autres choses, il fut trop en avance sur ses contemporains : la mode mit plus d'un siècle à entrer sur la route qu'il avait découverte. Quand elle se développa, les Persans n'étaient plus assez en faveur pour qu'on leur demandât, comme autrefois Xénophon avait fait dans sa *Cyropédie*, d'offrir un modèle de haute morale ; ce fut l'Inde qu'on élut pour cette mission, non pas qu'on eût reconnu aux Hindous des qualités nationales qui les destinaient à ce rôle, mais parce qu'ils commençaient dès lors à accaparer toute l'estime du public.

On vit donc dans une Inde problématique d'incolores Indiens qui se promenaient, qui s'aimaient, et surtout qui causaient, avec beaucoup de sensibilité ; ils démontrèrent, en des romans ennuyeux, que l'intelligence, le raisonnement et l'esprit ne servent de rien au bonheur ; il faut, disaient-ils, s'abandonner à toute la sensibilité et aux élans de son cœur. Le chevalier de Boufiers et Bernardin de Saint-Pierre [3]

1. Mme de Puisieux, *Zamor et Almanzine, ou l'Inutilité de l'esprit et du bon sens*, 1755. — Marmontel, *Soliman II*, 1761. — De Boufiers, *Aline, reine de Golconde*, 1761. — Mme de Puisieux, *Alzarac, ou la Nécessité d'être inconstant*, 1762. — Charpentier, professeur : *Banisc et Balacin, ou la Constance récompensée, histoire indienne...*, 1773. — Fourqueux, *Zélis, ou la Difficulté d'être heureux*, 1773. — Bernardin de Saint-Pierre, *la Chaumière indienne*, 1790, et *le Café de Surate*. L'intention morale apparaît aussi dans le *Vathek* de Beckford, 1787.

2. *Histoire d'Alibée, Persan*, composée vers 1690. — L'ouvrage ne fut pas publié du vivant de Fénelon, mais bien après sa mort. Noter que, dans ses *Fables*, également posthumes, Fénelon a donné une large place à l'Orient.

3. *Aline, reine de Golconde*. — *La Chaumière indienne*.

enseignèrent le charme de l'amour à la campagne, la vertu qui émane des grandes forêts, la philosophie qui emplit la cabane du sauvage, et la toute-puissance moralisatrice de la nature; la *Chaumière indienne* démontra qu'un pauvre paria de l'Inde en savait plus, sur la destinée de l'homme et son bonheur, que tous les docteurs de l'Europe. Déjà Marmontel avait établi[1] combien admirable était l'amour pur, idéal et délicat, « nourri dans le sein de la liberté »; et d'autres après lui exaltèrent, en des histoires doucement stupides, la constance des amants indiens[2]. Tout cela était tendre, monotone, sensible, long, larmoyant, et, comme il convient à des romans de morale, très suffisamment ennuyeux.

En feuilletant toutes ces œuvres, à l'ordinaire si pauvres de mérite, on finit par avoir l'impression d'une confuse mascarade. Comme en une journée de carnaval italien, on voit passer quantité de masques et de costumes exotiques, dont on sait très bien qu'ils ne sont que des déguisements : les plus drôles ne sont pas toujours ceux qui furent dessinés avec d'authentiques détails. Rien d'étonnant à ce que, parmi ces masques, l'un d'eux se détache pour venir vous *intriguer*, comme on dit. Il sera amusant de voir une Chinoise raconter, avec une voix déguisée, vos histoires secrètes, celles de votre voisin surtout, ou bien un grave Siamois énumérant sur un mode aigu les petites imperfections de votre caractère! Ce n'est pas de la moquerie, encore moins de la satire, c'est de la fantaisie, de la curiosité, de l'énigme, quelque chose d'indécis, de carnavalesque, de mondain, de très attrayant en somme. Il eût été invraisemblable que le roman oriental, puisqu'il n'était après tout qu'un *masque*, n'essayât pas, lui aussi, d'*intriguer*.

1. *Soliman II.*
2. *Banisc et Balacin ou la Constance récompensée*, par exemple.

Il prit souvent la forme d'un *livre à clef* : en cela il ne se chargeait pas d'une bien grande originalité, puisque tous les romans du XVIIe siècle, à commencer par ceux de Mlle de Scudéry, furent des recueils de *portraits*, aisément devinés par le lecteur, tant on avait mis de soin à ne pas les faire énigmatiques; il est vrai qu'à l'ordinaire, on n'y enfermait que des éloges, et on avait intérêt à ce que leur secret ne durât que l'instant de la première surprise. Au contraire, si l'on voulait insinuer quelques critiques, il y fallait des précautions, et la moins brave, mais la plus simple aussi, était de rendre le déguisement plus mystérieux; les noms orientaux et les costumes d'Asie, les plus étranges que l'on connût alors, s'offraient comme une bonne aubaine. Ainsi, par une pente naturelle, les faiseurs de romans exotiques furent inclinés vers le roman satirique; genre indécis, composé de deux éléments : la satire et la fiction, mais où la fiction domine de beaucoup, la satire n'étant là qu'un appoint pour rendre le récit plus piquant. Il paraît logique d'indiquer ici les *livres à clef* orientaux, plutôt que de les rattacher à la littérature satirique, très spéciale, dont les *Lettres persanes* restent le plus joli type, et qui sera la matière du prochain chapitre.

On pourrait lire *Hattigé ou les Amours du roi de Tamaran*[1] (1676) comme un ordinaire roman d'aventures, si une clef imprimée ne nous avertissait que le roi de Tamaran n'est autre que Charles II d'Angleterre, et que l'auteur a nommé Hattigé la duchesse de Cleveland, son amie. *Amazolide* (1716) serait de même une très vulgaire « nouvelle historique et galante », si l'on ne prévenait qu'il faut y voir « les aventures secrètes de Méhemed Riza-bey, ambassadeur du sophi de Perse ». Vraiment cela n'est point

1. Parait en 1676; — réédité en 1680, sous le titre : *la Belle Turque*. L'auteur était Brémont.

de la satire encore : on dirait d'une *charade* ou d'un *proverbe*, joué dans un salon par des amateurs, avec le seul dessein d'exhiber des déguisements et de rendre moins facile la solution de l'énigme.

Mais le procédé fut retenu et repris, surtout quand les *Lettres persanes* eurent démontré que, sous une donnée orientale, on pouvait risquer, sans trop d'audace, bien des insinuations; et quelques auteurs qui tenaient à parler des maîtresses de Louis XV, ou à dire leur mot sur les intrigues de la cour, sans pour cela aller à la Bastille, habillèrent leurs héros de costumes suffisamment orientaux pour que la satire ne parût pas trop effrontée, suffisamment français aussi pour qu'elle fût tout de suite comprise [1]. Crébillon réussit fort bien dans ce genre : n'y apportait-il pas, après tout, les mêmes habitudes d'esprit que dans des œuvres exclusivement érotiques? Seule l'altération des noms par de plaisants anagrammes, la substitution du mot Perse au mot France, du mot *Kofirans* au mot *Français*, y constituent la satire : et les livres ne sont pour le reste qu'un recueil de récits galants et d'anecdotes secrètes, contés sans la moindre âpreté, avec une bonne humeur plutôt amusée [2]. Au fait il serait un peu ridicule d'attacher soi-même de l'importance au déguisement qu'on a imaginé

1. *Mahmoud le Gasnevide, histoire orientale*, 1729, dont Barbier dit que c'est une « histoire allégorique de la Régence », mais où la satire est tellement lointaine qu'on pourrait presque nier son existence. — Crébillon, *Tanzaï et Néardané*, 1734; il faut un incroyable tourment d'esprit pour y lire des allusions à la bulle *Unigenitus* ! — *Les Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, 1745, plusieurs fois réédités, œuvre de Toussaint [voir le texte original publié par M. P. Fould, *Anecdotes curieuses de la cour de France*, 2 vol., Paris, 1905]. — *Les Amours de Zeokinizul* [Louis XV], *roi des Cofirans* [Français], *traduits de l'arabe par Krinelbol* [Crébillon], 1746, plusieurs fois réédité. — *L'Asiatique tolérant, traité à l'usage de Zeokinizul, roi des Kofirans, surnommé le Chéri, ouvrage traduit du voyageur Bekrinoll*, par M. de *** [1748].

2. Exception faite pour *l'Asiatique tolérant*, où la satire est assez sérieuse.

pour les quelques heures d'un bal masqué, ou bien pour un cortège de carnaval.

Encore, dans ces volumes, l'intention satirique était-elle ouvertement marquée par moments, et en tout cas elle s'avouait toujours, à la fin, avec la publication d'une clef. Mais qu'est-ce au juste que le *Zadig* de Voltaire et toutes les nouvelles que lui-même il écrivit sur ce modèle, ou bien qui furent composées à son imitation[1]? C'est avant tout un récit amusant, capricieux et fantaisiste, comme les contes arabes et les romans de Crébillon l'avaient mis à la mode; un divertissement pour l'imagination où s'introduisaient, brusquement, par surcroît, et en manière de contraste, des allusions à la vie moderne. Mais ces allusions restent si lointaines, si indulgemment satiriques, qu'elles ne sont, le plus souvent, que des applications possibles, confiées à la sagacité du lecteur :

Environ quinze ans s'écoulèrent dans une paix profonde; Mahmoud dormait, Taher régnait, les peuples souffraient[2].

Il est évident que cela peut s'entendre de la monarchie de Louis XV.

Mahmoud... fit un choix [celui d'un général] qui, s'il n'eut pas l'approbation du public, eut du moins celle des courtisans et surtout celle de l'ennemi[3].

Il est non moins évident que cette phrase convient tout à fait à Soubise; mais l'allusion reste très vague, et aussi bien cela pourrait n'être qu'une constatation sans malice directe, imaginée à propos du roman.

1. *Zadig*, 1737. — *Zelinga, histoire chinoise*, 1749. — Voltaire, *la Princesse de Babylone*, 1768. — *Chinki, histoire cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays*, 1768. — Voltaire, *le Taureau blanc*, 1774 (voir aussi *le Blanc et le Noir*). — *Naru, fils de Chinki*, 1776 (suite de l'ouvrage de 1768). — *Fo-Ka ou les Métamorphoses, contes chinois*, 1777,... etc.
2. *Mirza et Fatmé*, 1754, p. 29.
3. *Même ouvrage*, p. 30.

Qu'est-ce qui plaît le plus dans *la Princesse de Babylone* de Voltaire (1768)? le fantastique joliment bête du récit, l'éloge de l'Angleterre, les aventures de la princesse Formosante et du bel Amasan, ou bien la satire de Rome? et de quoi l'auteur a-t-il voulu nous entretenir surtout dans *le Blanc et le Noir*, du principe du bien et du mal, ou bien du jeune Rustan, de la princesse de Cachemire, des génies Topaze et Ebène? N'a-t-il pas eu plutôt le dessein d'amuser par l'indécision même de l'œuvre, par sa donnée tantôt extravagante et tantôt réaliste, toujours surprenante, presque toujours spirituelle? Déjà *le Sopha* ou même les contes d'Hamilton invitaient à de pareils doutes et se prêtaient aux mêmes interprétations. C'était toujours la tradition des *Mille et une Nuits*.

Mais d'autres livres avaient dès longtemps paru où les auteurs, tout en usant d'une donnée orientale, prétendaient faire de la vraie satire : ils ne s'étaient pas contentés d'égratigner légèrement les mœurs françaises, en évoquant l'image de l'Orient; par une fiction contraire, ils avaient amené jusqu'en France les hommes d'Orient, et leur avaient remis le soin de juger les spectacles de toute sorte dont notre pays était le théâtre : les Français jugés par des Asiatiques, tel fut le thème d'un grand nombre d'œuvres, chères au XVIIIe siècle. Il y eut là comme une espèce de genre littéraire qui n'est plus guère connu aujourd'hui que par les *Lettres persanes*; mais il fut inauguré bien avant Montesquieu; il se prolongea bien après lui; l'on peut, et à son propos, parler, sans grande exagération, d'origine et d'évolution.

CHAPITRE IV

L'ORIENT ET LA SATIRE

I. Les hommes d'Orient appelés à juger les mœurs européennes : le nouveau genre de littérature satirique; ses origines; ses éléments.
II. Les précurseurs de Montesquieu : G.-P. Marana et *l'Espion dans les Cours* : satire, philosophie, amour. — La Bruyère et les Siamois. — Dufresny et *les Amusements sérieux et comiques.* — Addison et *le Spectateur.*
III. Montesquieu : son originalité; la préparation des *Lettres persanes*; leur couleur orientale; satire et philosophie.
IV. Les imitateurs de Montesquieu. — Le genre est désormais constitué; monotonie des œuvres : elles tendent à devenir une *revue* des événements contemporains. — *Les Lettres chinoises* de d'Argens.
V. La satire, avec fiction orientale, devient un procédé général. — Le théâtre en use, Voltaire en raffole; comment en particulier cela explique le dernier chapitre du *Siècle de Louis XIV.*

I

La conception de l'Orient, telle qu'elle s'était formée au XVIIe siècle, puis développée au XVIIIe, appelait tout naturellement, et même provoquait une certaine forme de satire. Il suffisait de lire les récits de voyage [1], avec l'intention de comparer les mœurs asiatiques à celles de France [2]; d'ailleurs les auteurs eux-mêmes, par des réflexions personnelles, engageaient souvent le public dans cette voie.

1. Voir p. 64 et suiv.
2. Déjà dans Régnier, *Satires,* V, 43.

> Charnellement se joindre avecq' sa parenté,
> En France c'est inceste, en Perse charité.

Les Turcs ont sur l'amour et le mariage des opinions étranges, les Persans se laissent terrifier par les superstitions les plus sottes, les Chinois sont grotesques à force de protestations polies; cela ne faisait pas de doute. Mais pour peu qu'on fût de bonne foi (et on prétend toujours l'être quand on a l'humeur satirique!), ne retrouvait-on pas dans la France de Louis XV, sous d'autres cieux, d'autres apparences et d'autres noms, les mêmes ridicules et des absurdités pareilles? Dès lors la comparaison s'installait dans l'esprit et, avec un peu de bonne volonté, elle se concluait tout à l'avantage de l'homme d'Orient.

Demandez à un Chinois pourquoi son habit ressemble à un sac, il vous demandera à son tour pourquoi le vôtre est si étroit et si court? D'où vient cette inconstance qui vous fait changer de mode chaque année?... Un Chinois rit quand il voit un Français parler tête nue à ses supérieurs : le Français trouvera mauvais que le Chinois lui parle bonnet en tête; ce bonnet garni de crin ou de soie rouge vous fera rire? Il rit à son tour de voir une tête parée des cheveux d'autrui. Le salut à la manière française est une pirouette ou quelque chose de semblable; le Chinois salue avec gravité et avec modestie; lequel a raison [1]?

Nous sommes aussi plaisants que les Chinois, aussi superstitieux que les Persans [2], aussi cruels que les Turcs; avons-nous au moins plus d'intelligence ou d'esprit? Nul ne le sait, ni ne peut le savoir; en tout cas nous devons avouer, en dépit de notre amour-propre, que nos mœurs et nos modes paraissent aussi ridicules et étranges à des habitants d'Asie, que nous jugeons celles d'un Siamois qui passe à Paris [3].

Fatalement, pour ainsi dire, on devait imaginer un Oriental jugeant les Occidentaux :

1. Le Gentil, *Voyage autour du monde*, 1728, III, 140. Le texte est un peu tardif, mais il montre, avec beaucoup plus de netteté que d'autres textes plus anciens, la transition par laquelle on passa du récit de voyage à la satire.

2. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. CLVII.

3. Voir aussi *Mémoires* du Chevalier d'Arvieux, 1735, III, 15, 35, 135.

Si quelqu'un de ces Chinois que nos missionnaires amènent en France écrivait en son pays tout ce qu'il voit en Europe, en bonne foi, monsieur, quel portrait ne ferait-il point de nos coutumes?... *Le Français n'est-il pas lui-même un barbare aux yeux des Chinois*[1]?

Le procédé était en effet tout indiqué : grâce à une fiction très simple, on ferait vivre en plein Paris un homme d'Asie; il regarderait et apprécierait nos actions par le côté où précisément les Français ne sont pas habitués à les voir, par celui où elles ont chance de déconcerter un étranger, n'étant à ses yeux que des gestes ou des attitudes sans signification apparente. Au lieu de ne voir jamais que des Français peints par eux-mêmes, ne serait-il pas curieux d'entendre quelqu'un qui aurait à leur égard des opinions moins préconçues, ou du moins préconçues dans un tout autre sens?

A la rigueur, un Oriental n'était pas indispensable; un Anglais, un Allemand, ou un Italien pouvait très bien suffire à cette besogne, et il a paru, dans ce goût, des *Lettres siciliennes, hollandaises, westphaliennes et moscovites*[2]. Mais l'Européen n'était pas à l'aise dans ce rôle; on le connaissait trop pour que la riposte ne fût pas aisée; lorqu'on peut rendre avec avantage les coups reçus, on est bien moins sensible au mal et à l'humiliation que si on restait sans force et désarmé. En outre, plus cette critique de nos mœurs serait faite avec des idées toutes différentes des nôtres, plus elle aurait chance d'être originale; rien ne convenait mieux, pour ce dessein, que d'appeler à un tel office des hommes situés à l'autre extrémité de la terre, et dont on aimait à répéter qu'ils étaient « nos antipodes

1. Le Gentil, *passage cité.* Voir Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. I.
2. *Lettre d'un Sicilien à un de ses amis contenant une agréable critique de Paris et des Français*, 1714; — *Lettres hollandaises*, 1747; — *Lettres moscovites*, 1736; — *Lettres westphaliennes*, 1797,... etc. (Ce sont, il est vrai, pour la plupart des imitations des *Lettres Persanes*.)

en morale[1] ». Enfin il eût été fort malaisé de situer en Europe un épisode comme celui des Troglodytes dans les *Lettres persanes*. Voulait-on dessiner l'image d'un pays lointain, où les habitants, tout au contraire des Français du XVIIIe siècle, seraient doux, humains, bienfaisants, vertueux, unis par la fraternité et l'amour? l'Orient se prêtait admirablement à ce rôle : déjà Xénophon dans sa *Cyropédie* avait reculé jusqu'en Perse l'utopique représentation d'une contrée idéale.

Une dernière raison rendait l'Orient presque nécessaire au nouveau genre de littérature satirique. Satire dit en général amusement; et, dès le début du XVIIIe siècle, le public eut assez d'exigences dans le choix des amusements : Boileau paraissait mortellement ennuyeux, et, dans un certain monde, on ne souriait plus qu'en lisant les livres érotiques, pleins d'aventures risquées et de détails scabreux; Bayle lui-même, en sa qualité d'érudit, n'avait pas négligé ce moyen de succès pour assurer la vente de son gros *Dictionnaire critique*. Or c'est là précisement un des aspects les plus aimés de l'exotisme, tel qu'on le concevait alors; l'Orient voluptueux emplit les romans, et la littérature satirique, que plus d'un lien rattache aux romans, ne devait pas se défendre de récolter un peu en une si riche terre. On sait, pour n'en donner ici qu'un exemple, combien Montesquieu a usé de cette sorte d'effets dans les *Lettres persanes* : jalousies de sérail, mariage d'eunuque, esclave achetée qu'examine en détail le chef des femmes d'Usbeck, jeune fille guèbre épousée par son frère, « familiarités » de Zachi avec Zélide, protestations de Pharan qui ne veut pas être mutilé et destiné à la garde du sérail, image voluptueuse du paradis d'Anaïs,... etc., il

1. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. CXLII.

y avait là de quoi chatouiller agréablement la sensibilité du lecteur. C'était en tout cas une source d'intérêt au moins aussi abondante que les agréments de la satire philosophique et morale.

II

A qui doit-on faire honneur d'avoir, le premier, représenté un Oriental habitant la France, et s'entretenant par lettres avec ses compatriotes des mœurs et des modes du pays où il vit? Il semble bien que ce soit à Giovanni Paolo Marana, historien génois du XVII[e] siècle [1]; en 1684 il commença à publier en français [2] :

> *L'espion du Grand Seigneur et les relations secrètes envoyées au divan de Constantinople, découvert à Paris pendant le règne de Louis le Grand, traduit de l'arabe en italien, et de l'italien en français par* *** [3].

L'ouvrage eut un retentissement considérable; sans cesse réimprimé, il avait atteint dès 1710 sa treizième édition, et en 1756 il était encore publié, toujours avec la même faveur. Une preuve significative de ce succès est que les éditeurs hollandais des *Lettres persanes* ajoutent au-dessous du titre : « dans le goût de *l'Espion dans les cours* » (1730); on eût dit que cette mention était une sorte de

1. Mort en 1692 : il avait émigré à Paris.
2. L'ouvrage est anonyme, mais l'attribution est certaine. Voir P. Toldo, *Dell'* Espion *di G. P. Marana e delle sue attinenze con le* Lettres persanes de Montesquieu. *Giornale storico della letteratura italiana*, 1897, XXIX, pp. 46-79. M. Toldo affirme l'existence d'une édition italienne antérieure, ce qui est fort possible, mais non pas prouvé. Seuls les quatre premiers volumes (sur six) sont de Marana; un tiers de l'ouvrage doit être attribué à un certain Cotolendi. Il y eut aussi des additions nombreuses, d'origine française, qui s'introduisirent au cours des rééditions successives.
3. 1684, six volumes in-12. Le titre fut un peu modifié plus tard : *l'Espion dans les cours des princes chrétiens. Lettres ou mémoires d'un envoyé secret de la Porte dans les cours de l'Europe, où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les cours, avec une dissertation curieuse de leurs forces, politique et religion.*

talisman propre à faire naître et à multiplier les acheteurs.

L'auteur, inspiré peut-être par les récentes ambassades de Siam, supposait qu'un Turc avait été envoyé en Europe par la Sublime Porte, afin d'espionner les cours des princes; il aurait vécu à Paris pendant quarante-cinq ans, s'acquittant très fidèlement de cette haute mission. Un hasard aurait fait découvrir ses notes manuscrites et les brouillons des lettres qu'il adressait à ses correspondants turcs; tout cela aurait été déchiffré, puis traduit et imprimé. On reconnait là la fiction de Montesquieu ; lui aussi il prétendra avoir copié les *Lettres persanes* sur les originaux qui lui auraient été remis par Usbeck et Rica.

L'Espion dans les cours des princes chrétiens est vraiment le germe, la première ébauche même, si l'on veut, du nouveau genre de littérature satirique. A vrai dire, il y est surtout question d'événements historiques, successions de rois, mouvements d'armées, congrès et traités de paix; la correspondance de l'envoyé turc enregistre minutieusement tout ce qui s'est passé d'important; elle est comme un tableau général de la politique européenne au XVIIe siècle. Mais les anecdotes y ont une belle place. Ce qui intéressait surtout le public, c'étaient les impressions, trop rarement exprimées, que l'espion ottoman recevait de Paris; accueilli dans la bonne société, ayant des amis partout, il a été à portée de tout connaître; il a même eu occasion de faire un séjour à la Bastille! Ses lettres nous disent ce qui l'a frappé : les embarras de Paris, les rues pleines de voitures, le caractère léger et inconstant des Français, le luxe des grands seigneurs, l'abondance des palais et des églises la beauté des hôpitaux, les agréments du Jardin des plantes[1], etc.

1. Je me dispense des références : on en trouvera une ample collection dans l'article cité de P. Toldo.

Sans effort, il passait de la simple observation à la critique et prenait par avance le ton moralisateur d'un Montesquieu. Il protestait contre le développement excessif de la prostitution parisienne, contre la corruption générale des mœurs, qui gagnait même les magistrats et les ecclésiastiques; il disait la puissance de la brigue, et la vénalité; il montrait le peu de respect que les chrétiens ont de l'église où ils viennent prier, puisqu'ils y amènent leurs chiens, sans grand souci de la propreté, et même regardent les temples de Dieu comme des lieux de rendez-vous commodes « pour faire l'amour aux femmes[1] ».

La mauvaise humeur satirique de Marana allait plus loin; par désir de la justifier, il en venait à des considérations fort intéressantes. Son Turc est un homme instruit qui a lu les philosophes français, Descartes surtout, et qui s'est donné une très intelligente ouverture d'esprit. Il se moque des superstitions religieuses : on a tort, dit-il, de croire qu'on puisse conjurer les orages en sonnant les cloches à toute volée; et si parfois la chose a un résultat, c'est par suite d'une simple action physique, analogue à celle qu'une violente canonnade exerce sur l'état atmosphérique[2]. Voici qui est mieux: l'espion ottoman est amené à énumérer les nombreuses sectes qui partagent les Mahométans; aussitôt il institue entre l'islamisme et la religion chrétienne, une comparaison qu'il était assez audacieux d'imprimer, au XVIIe siècle : même spectacle dans l'un, comme dans l'autre ; il y a eu des schismes :

De ces schismes est sortie une infinité de petites sectes et d'hérésies. Chaque église, chaque parti excommunie, damne et anathématise tout le monde : cependant les uns et les autres croient qu'ils seront sauvés[3].

1. Édition de 1710, II, 3.
2. I, 350.
3. II, 35.

Aussi ce Turc est-il grand ennemi de la « bigoterie » ; il se laissera volontiers incliner à un scepticisme raisonnablement philosophique :

C'est ainsi que le monde est aux mains au sujet de la religion; on se persécute, on se mord et on se mange les uns les autres, parce que tous ne peuvent pas croire la même chose : marque singulière de piété, et bon moyen de faire des prosélytes! Ces considérations m'ont rendu sceptique sur les points de foi controversés et sur les matières d'opinion. Je ne me détermine qu'en ceci seulement que je crois en un Dieu éternel et que j'ai de la vénération pour les saints ambassadeurs et prophètes [1].

Si l'on écrivait ces lignes au-dessus de la signature de Montesquieu ou de Voltaire, elles pourraient bien passer pour être d'eux [2].

Ces réflexions n'étaient pas la seule richesse de l'ouvrage : « on y trouvera de la philosophie, de la morale, de l'histoire, de la politique et de la galanterie [3] ». En effet si la satire philosophique, morale et religieuse est un des éléments de ce livre, comme elle le sera dans les *Lettres Persanes*, Marana n'a pas plus négligé que Montesquieu un autre élément, et il s'est souvenu, quoique discrètement, du goût que le public marque éternellement aux histoires d'amour, aux anecdotes piquantes. L'envoyé turc nous tient au courant de la cabale qu'on mène contre lui dans le sérail de Constantinople, et surtout, il consacre plusieurs lettres à nous conter ses aventures avec une belle Grecque qui, après lui avoir donné des preuves d'une affection non déguisée, le désole par ses infidélités [4].

L'ouvrage, bien que long, est agréable à lire, et l'on s'explique assez aisément son grand succès. De 1684 à 1715

1. Même passage.
2. M. Toldo a, dans l'article déjà cité, noté fort diligemment tous les passages qui ont une signification philosophique et anti-religieuse.
3. Préface de l'édition de 1710.
4. I, 226, 254.

les rééditions se succèdent, et le procédé va trouver bientôt des imitateurs. Le premier n'est-il pas La Bruyère? peut-être, il a réinventé, par un effort spontané, l'ingénieuse idée de Marana; en tout cas il est curieux que, dès la première édition (1688), un passage des *Caractères* appelle les Siamois à juger la France, en leur prêtant la même attitude et le même esprit qu'avait l'envoyé turc :

Si l'on nous assurait que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très Chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *Talapoins* qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes et à nos enfants et à nous-mêmes par leurs livres et leurs entretiens, qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses aussi extravagantes! Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire très sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paraître très folles et ridicules [1].

Mais ces lignes — presque voltairiennes, elles aussi, par le fond, et même par la forme — sont un accident, on dirait presque un oubli, dans l'œuvre prudente de La Bruyère, et Dufresny reste le premier imitateur de Marana.

Après que *l'Espion turc*, dit Voltaire, eut voyagé en France sous Louis XIV, Dufresni fit voyager son Siamois [2].

Pourtant la ressemblance est lointaine entre *l'Espion dans les cours* et *les Amusements sérieux et comiques* [3] (1705). L'auteur commence par faire une satire de la cour, dans le style ordinaire de La Bruyère; puis, il lui vient

1. *Caractères*, Esprits forts, éd. Servois, n° 29. Voir aussi : Jugements, p. 355.
2. *Les Honnêtetés littéraires*, 1767.
3. Première édition, 1705. Réédité en 1706, 1707, 1723.

une fantaisie subite : lui aussi, il se souvient des ambassadeurs siamois :

Je vais, dit-il, prendre le génie d'un voyageur siamois qui n'aurait rien vu de semblable à ce qui se passe dans Paris; nous verrons un peu de quelle manière il sera frappé de certaines choses que les préjugés de l'habitude nous font paraître raisonnables et naturelles [1].

C'était formuler à merveille le principe du genre, et cette phrase, dans sa jolie netteté, pourrait servir d'épigraphe à toutes les œuvres satiriques du XVIIIe siècle qui s'aidèrent d'une fiction orientale. Malheureusement Dufresny n'a guère tiré parti de son Siamois; il le promène au Palais de Justice, à l'Opéra, dans les jardins publics, à l'Université; il lui montre la société, les femmes, les joueurs, le relâchement des liens du mariage, mais il ne tire jamais de lui que de petites phrases et de courtes exclamations. C'est un personnage muet, que parfois il semble oublier; lorsqu'il y prend garde, il le fait naïvement remarquer, mais il ne songe pas du tout à s'en excuser.

A un seul moment il a su mettre en valeur cette spirituelle fiction : il suppose une lettre où le voyageur siamois raconte ce qu'il a vu dans une salle de jeu [2]; il n'a rien compris aux gestes des joueurs, si bien qu'il a cru d'abord assister à quelque cérémonie superstitieuse, en faveur chez les Européens. Le ton est excellent, la satire très fine, mais la lettre dure à peine deux toutes petites pages; et c'est pour nous une désillusion de voir si vite abandonné un thème si favorable. Très agréable, et vraiment plaisant, le livre de Dufresny ne marquait aucun progrès sur celui de Marana; tout au plus indiquait-il d'une manière fugitive, mais très nette, le parti que la satire pouvait tirer

1. Édition de 1706, p. 34.
2. Dixième Amusement.

d'une donnée orientale; il dégageait ce qui dans *l'Espion dans les cours* était perdu et comme noyé au milieu d'une foule d'autres indications.

Le succès de *l'Espion* ne s'était pas renfermé seulement dans la France et l'Italie; des traductions avaient paru en Allemagne et en Angleterre; — il est vraisemblable qu'elles inspirèrent à Addison et à ses collaborateurs l'idée de détourner, au profit de la bonne morale, une aussi heureuse invention. Dans son *Spectator* (on sait le succès qu'eut en Angleterre cette Revue), Addison s'intéressa beaucoup à l'Orient, soit qu'il fît des emprunts à la philosophie des sages d'Asie [1], soit qu'il amusât ses lecteurs par des contes turcs, persans, arabes ou chinois [2]; un jour il imagina de publier un journal d'impressions de voyage, qu'il prétendait avoir été rédigé, puis oublié à Londres par des princes indiens, récemment venus en Angleterre. Comme l'avaient fait Marana, puis Dufresny, le *Spectator* montrait ces étrangers étonnés par les spectacles de la vie londonienne, et notant d'une manière très naïve, mais sous l'aspect qui devait les rendre ridicules, les mœurs et les habitudes des Anglais. Disputes entres whigs et torys, théâtres, extravagances du costume féminin, manque de dévotion dans les églises,... tout cela s'inscrivait dans le journal des princes asiatiques, et voici, par exemple, comme échantillon du genre, ce qui les avait frappés dans les modes masculines :

> Ils s'étranglent presque autour du cou et se garrottent les mains avec plusieurs liens.... Au lieu de ces belles plumes dont nous ornons notre tête, ils attachent d'ordinaire un énorme amas de cheveux qui leur ombrage le front et retombe en large touffe sur le milieu du dos, et ils se promènent dans les rues avec ce fardeau, aussi fiers que si c'était leur chevelure naturelle [3].

1. Traduction française, édition de 1754, I, 335; II, 257,... etc.
2. II, 35; III, 415, 430; VI, 40, 166, 410; VII, 214.
3. *Spectator*, n° 50, 27 avril 1711. — Mézières, *Choix des Essais du Spectateur*, 1826, I, 158.

Or le *Spectator* fut presque aussitôt traduit en français, souvent réédité depuis, imité plus souvent encore[1] : de bonne heure donc, le public put retrouver dans ce recueil, à la fois badin et sérieux, la fiction orientale qui l'avait amusé chez Marana et Dufresny. Mais faut-il s'écrier avec M. Meyer : « Le germe des *Lettres persanes* n'est-il pas là tout entier? n'y retrouve-t-on pas jusqu'à la forme épistolaire qui, pour d'autres motifs encore, convenait à Montesquieu? L'esprit du *Spectateur*, tour à tour austère, hardi, sceptique, religieux, n'est-ce pas l'esprit des *Lettres persanes*?... Assurément tout semble faire croire que c'est là le modèle que l'auteur a eu sous les yeux[2]! » Ce sont là affirmations au moins douteuses : le livre de Marana a paru plus de vingt années avant celui d'Addison, et il pouvait, bien plus que lui, puisqu'il est tout entier écrit en lettres, inviter Montesquieu à la forme épistolaire. Au moment où parurent les *Lettres persanes*, il avait déjà été imprimé quinze fois, alors que le *Spectateur* venait seulement d'être traduit; et quant à l'inspiration dont Montesquieu a pénétré son volume, inspiration qui, si elle est « hardie et sceptique », n'est assurément ni « austère » ni « religieuse », on croira sans peine que le futur auteur de *l'Esprit des Lois* n'avait qu'à la tirer de son propre fonds.

III

Rica et moi, dit Usbeck[3] dans la première des *Lettres persanes*, nous sommes peut-être les premiers parmi les Persans que l'envie

1. Il y eut des *Spectateurs* hollandais, danois, suisses, américains,... etc. Voir la liste dans la *Bibliographie de la Presse* de Hatin, 1866.
2. M. Meyer, *Études de critique ancienne et moderne*, 1850, p. 174.
3. Nom probablement emprunté à un personnage des *Mille et un Jours* (voir l'histoire de Couloufe et de la belle Dilara).

de savoir ait fait sortir de leur pays et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller laborieusement chercher la sagesse.

C'était là, de la part de Montesquieu, une manière délicate et modeste de revendiquer pour son œuvre la pleine originalité. Autre chose est, en littérature, comme en science ou en philosophie, d'entrevoir confusément tout ce dont une idée peut être riche; autre chose d'étaler et de donner au public les richesses qu'elle contenait en effet, devenues communes désormais, ainsi qu'une monnaie partout acceptée et partout nécessaire. Quoi qu'en dise M. Meyer, Montesquieu ne doit rien à Addison; quoi que semble insinuer Voltaire[1], il ne s'est pas inspiré de Dufresny[2]. A *l'Espion* de Marana, alors si répandu, il a emprunté l'idée même de son œuvre, la forme aussi où il devait enclore les observations satiriques et morales que lui avaient suggérées ses contemporains. C'est là ce que marquaient les éditeurs hollandais, en assurant que le livre était dans le goût de *l'Espion dans les cours*; mais de ce qui n'était chez l'historien génois qu'indications éparses, ébauches à peine tracées[3], Montesquieu a su composer un tout singulièrement vivant : il s'est donné, comme il le dit lui-même,

l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman, et de lier le tout par une chaîne secrète, et en quelque façon inconnue[4].

1. *Honnêtetés littéraires*, 1767. Voir aussi Avant-Propos du *Commentaire de l'Esprit des Lois*, 1777.
2. Voir Villemain, *Études de littérature française, XVIII*ᵉ *siècle*, 1846, p. 332.
3. Dans son article, d'ailleurs si intéressant, M. P. Toldo a beaucoup exagéré ses rapprochements; il en a vu là où il n'y en a certainement aucun. Il est vrai qu'il a mis un certain patriotisme italien à revendiquer pour Marana toute l'originalité de Montesquieu.
4. *Quelques réflexions sur les Lettres persanes*, en tête de l'édition de 1754.

Le succès, unique et subit, des *Lettres persanes* a d'ailleurs été l'excellente preuve de leur originalité. Si Marana, Dufresny et Addison avaient été autre chose que des précurseurs lointains ou, si l'on veut, les premiers pionniers qui se risquent en une contrée nouvelle, qui ne voit que Montesquieu aurait été devancé, et que des *Lettres indiennes* ou *javanaises* auraient précédé les *Lettres persanes*[1] ?

Dès sa jeunesse, d'ailleurs, Montesquieu s'était acheminé vers cette œuvre par tout un travail d'esprit dont il nous reste quelques traces ; de bonne heure, il lut les récits de voyage en Asie et les volumes des conteurs arabes[2] ; il s'amusa aussi à recueillir des chansons, qui formaient comme une histoire satirique du règne de Louis XIV[3]. Sa réflexion s'était vite éveillée sur les problèmes de religion et sur les considérations sociales ; à vingt-deux ans, il composait sous forme épistolaire un petit écrit « pour prouver que l'idolâtrie de la plupart des païens ne paraissait pas mériter une damnation éternelle[4] ». Déjà il lui plaisait d'habiller d'un costume apprêté les conclusions de son jeune scepticisme ; et il ne se lassa jamais de l'agrément qu'on trouve à cette sorte de fictions. Après les *Lettres persanes*, il écrivit les *Lettres de Xénocrate à Phérès*,

1. On trouvera partout la bibliographie des *Lettres persanes*. La première est datée du 20 janvier 1711, la plus récente du 1er novembre 1720. — La composition a dû être très fragmentaire. — En 1744, Montesquieu ajouta à son livre un supplément de douze lettres nouvelles ; d'autres avaient été composées, qui ne furent pas publiées. On sait qu'il existait un manuscrit contenant environ quarante lettres. Voir l'*Introduction* de l'édition de 1721 et *Mélanges inédits de Montesquieu*, 1892, p. XVI et suiv.

2. Les papiers de Montesquieu, au château de la Brède, contiennent des notes sur Bantam, le Japon,... etc. La documentation sur l'Asie est très riche dans *l'Esprit des Lois*.

3. Vian, *Histoire de la vie et des ouvrages de Montesquieu*, 1879, p. 22.

4. D'Alembert, *Éloge de Montesquieu*. Vian, *ouvrage cité*, p. 30 (d'après un *Mémoire pour servir à l'éloge de Montesquieu, par M. de Secondat son fils*. Vian, p. 397).

qui sont une satire de la Régence[1], et vers le même temps il s'amusa à composer, dans le goût des *Mille et une Nuits*, une histoire plus ou moins exotique, riche de métamorphoses et de métempsycoses[2], où Ayesda, le voyageur indien, promenait son humeur satirique et son esprit grivois au milieu d'une société imaginaire, qui ressemblait singulièrement à la société française. Le *Temple de Gnide* et *Arsace et Isménie* sont aussi « dans le goût des épisodes dont l'auteur a enrichi les *Lettres persanes*[3] ». Montesquieu ne s'y montrait-il pas « historien, philosophe et législateur profond », et en même temps « le peintre des Grâces, un censeur fin et plaisant[4] »? L'abbé de Voisenon assure que de tels ouvrages lui valurent « des bonnes fortunes, à condition qu'il s'en cacherait[5] »; on en croit volontiers cette mauvaise langue : Montesquieu n'a aimé l'esprit et prisé le succès que quand ils se présentaient sous la forme d'un déguisement.

A ce point de vue les *Lettres persanes* avaient une très suffisante couleur orientale. Grimm l'a vantée avec un peu d'exagération : « Le lecteur agréablement surpris et satisfait se dit toujours en lisant : Si j'étais Persan, j'aurais dit et pensé comme lui[6] ». Certes Montesquieu n'a point voulu faire étalage d'exactitude ethnologique, et il ne s'est pas piqué de reproduire les véritables mœurs ou les vraies idées d'un Persan ; cela eût été au reste mal conforme à son dessein. Au moins a-t-il eu souci, bien plus

1. *Mélanges inédits*, p. 194. Composé vers 1723.
2. *Histoire véritable* dans les *Mélanges inédits*.
3. Grimm, *Correspondance littéraire*, janvier 1784, édition Tourneux, XIII, 448.
4. *Anecdotes littéraires* de l'abbé de Voisenon, Paris, 1880, p. 104.
5. Même passage.
6. *Correspondance littéraire*, juin 1753, éd. Tourneux, II, 246. En revanche W. Scott disait, paraît-il : « La couleur locale est ce qui fait le plus défaut à l'auteur des *Lettres persanes* » (d'après Mézières : *Jugements, sentences et réminiscences littéraires*).

que ses prédécesseurs, de rappeler à chaque instant, par de menus détails, l'exotisme de la fiction : à Tavernier il a demandé l'itinéraire que suivent ses voyageurs persans pour venir en Europe[1]; il a pris dans Chardin « le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophètes[2] », la fameuse épée d'Aly à deux pointes[3], d'autres traits encore[4]. Surtout il est allé chercher auprès des voyageurs toutes les indications par lesquelles il a essayé de donner un peu de vérité à son roman oriental. Il est inutile de constater ici, par des rapprochements faciles, tout ce que Montesquieu a dû, pour la peinture du sérail d'Usbeck, aux récits de voyages et à l'idée commune de l'Orient voluptueux; il n'est pas un des détails peut-être dont on ne puisse retrouver au moins l'origine et, si je puis dire, la suggestion. En cela, il précédait Crébillon, et il ne faisait que suivre la tradition; bien souvent les *Lettres persanes* donnent l'impression d'un « chapitre des *Mille et une Nuits* habillé à la mode par un philosophe libertin[5] ».

Mais, pour le surplus, Montesquieu, en écrivant son livre, n'a eu qu'à regarder autour de lui, et à s'en remettre à son esprit naturel; il avait été frappé, provincial nouvellement débarqué à Paris, des embarras de la ville, de l'Opéra, des théâtres, des cafés; il avait observé curieusement la société, les femmes surtout, les modes, les préjugés sur le duel et le point d'honneur, la noblesse; il avait noté le relâchement des liens de la famille et du mariage. Ses Persans eurent les mêmes étonnements qu'avait connus le provincial, mais ils ne s'appliquèrent point,

1. Tavernier, I, 74. — *Lettres persanes*, XIX.
2. Chardin, III, 51. — *Lettres persanes*, I, XVII.
3. Chardin, VIII, 61. — *Lettres persanes*, XVI.
4. Par exemple, sur les missions. Chardin, II, 21; III, 167, 197, 251.
5. Vian, *ouvrage cité*, p. 63. Noter, dès les premiers travaux scientifiques de Montesquieu, son style cherché, parfois grivois et inconvenant (Vian, p. 49).

comme lui, à les taire, ni même à en atténuer la vivacité; on excuse et on aime, chez un étranger, les expressions de sa surprise :

... Ils se trouvaient tout à coup transplantés en Europe, c'est-à-dire dans un autre univers. Il y avait un temps où il fallait nécessairement les représenter pleins d'ignorance et de préjugés... Leurs premières pensées devaient être singulières; il semblait qu'on n'avait rien à faire qu'à leur donner l'espèce de singularité qui peut compatir avec de l'esprit : on n'avait à peindre que le sentiment qu'ils avaient eu à chaque chose qui leur avait paru extraordinaire [1].

C'était là en effet la loi même du nouveau genre, et Montesquieu, se faisant, à plaisir, ingénu et candide, n'avait eu garde d'y manquer.

Mais Usbeck et Rica avaient plus et mieux à dire que des impressions aussi superficielles; ils devaient faire entendre, prudemment et avec perfidie, l'indignation des philosophes devant l'intolérance religieuse qui, à cette époque, brûlait les Juifs en Espagne, condamnait les protestants en France, et interdisait en Europe toute manifestation libre de la pensée; ils discuteraient de hautes questions de métaphysique et de morale, avec une franchise de jugement qu'on n'aurait pas soufferte en un Français, mais que peut-être on pardonnerait indulgemment à un étranger, ignorant de nos habitudes. Les problèmes religieux surtout prenaient dans le livre une importance que déjà d'ailleurs Marana avait commencé à leur donner : de même qu'Usbeck écrit au moullak Méhémet-Ali pour lui

1. *Quelques réflexions* en tête de l'édition de 1754. Garat, dans ses *Mémoires sur la vie de Suard*, 1820, p. 86, a assez heureusement commenté ces indications : « Les observateurs des phénomènes de la nature ont pour interroger et même pour prévoir les variations de l'atmosphère des instruments plus sensibles que les organes de l'homme; en se faisant Persan pour peindre nos mœurs, Montesquieu s'est aussi comme donné des organes tout neufs et plus sensibles que ceux que l'habitude de nous voir avait pu émousser ».

soumettre ses doutes et le prier d'éclairer sa croyance, de même l'espion turc avait adressé à son moufti plusieurs lettres où il disputait théologie avec lui[1]; comme le mahométan de Marana, le Persan de Montesquieu note les dissensions qui partagent le royaume du Christ; il s'en indigne, et, dressant au-dessus de cette honteuse confusion l'image d'une Asie tolérante et philosophe, il blâme le fanatisme des chrétiens. Plus audacieusement encore, il reproche au clergé ses richesses usurpées et les tentatives qu'il fait chaque jour pour accaparer l'État; il ose traiter le pape de « magicien » et de « vieille idole qu'on encense par habitude[2] ».

En outre de cette fiction orientale et libertine, de cette satire des mœurs du temps, et de ces indignations philosophiques, il y avait des pages d'histoire et de législation, dont on dirait qu'elles sont déjà des chapitres de *l'Esprit des lois*[3]; et en effet Montesquieu a pu passer par une pente naturelle et brève d'un ouvrage à l'autre. Sa matière, comme sa forme, était vraiment d'une extrême richesse, et l'on a dit assez joliment : « Toute l'Europe en se cotisant ne ne pourrait faire un seul de nos bons volumes français : ... les *Lettres persanes* par exemple[4] ».

IV

Après les *Lettres persanes*, les procédés de la littérature satirique sous fiction orientale se trouvèrent définitivement

1. Par exemple, *Espion*, I, 38.
2. Marat — le futur terroriste — a dit assez justement, quoiqu'en un style déclamatoire, le fond de philosophie des *Lettres persanes* (*Éloge de Montesquieu,... le 28 mars 1785*, édition de 1883, p. 8 et suiv.).
3. Par contre, *l'Esprit des lois* rappelle quelquefois les *Lettres persanes*. Ainsi : liv. XVI, chap. VI et VIII; liv. XIX, chap. V.
4. Stendhal, *De l'amour*, p. 281.

fixés; et puisque nous allons les retrouver, pour ainsi dire, stéréotypés dans un certain nombre d'autres œuvres, il n'est pas mauvais d'en arrêter la formule. Il ne suffit pas, pour marcher sur les traces de Montesquieu, « de faire voyager un Turc ou un Iroquois en France, de lui faire écrire des lettres à ses amis, dans son pays et de les dater à l'orientale[1] »; c'est là un cadre qu'il faut remplir d'abord par une agréable satire des mœurs contemporaines; puis, élevant un peu le ton, on pourra traiter, sous une forme badine qui justifie le paradoxe et permet les hardiesses, de hauts problèmes de politique, de morale et de métaphysique. Il ne sera même pas interdit, pourvu qu'on y prenne quelque précaution, de nier l'existence de Dieu, et d'insinuer, chose plus grave, que peut-être le gouvernement de Louis XV n'est pas l'idéal du genre monarchique. La philosophie et la satire étant ainsi satisfaites, il faudra faire sourdre une nouvelle source d'intérêt; ce Turc ou ce Siamois nous rebat les oreilles de la France, ne pourrait-il pas nous dire quelques mots du Siam et de la Turquie? Nous y prendrons plaisir, comme à une chose moins connue, surtout si ce qu'il nous raconte est un trait de mœurs piquant, une anecdote un peu risquée, une nouvelle assez scabreuse. Au bout d'un certain nombre de lettres, l'auteur pourra s'arrêter court; et s'il possède quelque talent, il aura la satisfaction de n'avoir point ennuyé le lecteur, bien que celui-ci ait peut-être lu dix fois la même chose.

Les *Lettres persanes*, écrit Montesquieu, eurent d'abord un débit si prodigieux que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils allaient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontraient : « Monsieur, disaient-ils, faites-moi des *lettres persanes*[2] ».

1. Grimm, *Correspondance littéraire*, édition Tourneux, II, 245.
2. *Quelques réflexions*, édition de 1754.

L'anecdocte est jolie, mais il est vraiment curieux que les auteurs, ainsi sollicités par les libraires, se soient fait pendant si longtemps prier, avant de leur donner satisfaction : la première imitation du livre de Montesquieu ne paraît qu'en 1730, c'est-à-dire près de dix ans après. Grimm nous assure[1] que les *Lettres persanes* ont suscité une multitude de *Lettres turques*, *arabes*, *iroquoises*, *sauvages*.... etc., mais on a vite fait d'établir une liste assez restreinte de ce genre de productions; et Montesquieu était bien plus proche de la vérité quand il parlait des « *quelques* ouvrages charmants qui ont paru depuis les *Lettres persanes*[2] ».

Ces quelques ouvrages dont Montesquieu, bon confrère, fait un éloge si aimable, ont bien été, en trois quarts de siècle, une vingtaine[3]. Il est inutile de s'arrêter longtemps à des œuvres assez justement oubliées; elles ont à peu près le même intérêt que les auteurs dramatiques, obscurs et médiocres, du XVIIe siècle, dont le grand mérite, sinon le seul, est d'avoir été les contemporains d'un Racine ou d'un Molière. D'ailleurs la valeur en est fort inégale : à côté de compositions vraiment réussies et très plaisantes, comme les *Lettres d'Amabed* de Voltaire, il en est d'indiciblement ennuyeuses, comme les *Lettres chinoises* du marquis

1. Grimm, *passage cité* plus haut.
2. *Quelques réflexions*, édition de 1754.
3. *Lettres d'une Turque à Paris*, 1731. — *Nouvelles lettres persanes, traduites de l'anglais*, 1735. — D'Argens, *Lettres chinoises*, 1735 (souvent réédité). — *L'Espion turc à Francfort*, 1741. — *L'Espion chinois en Europe*, 1745. — *Lettres d'Osman*, 1753. — *Relation de Phihihu, émissaire de l'empereur de la Chine en Europe*, 1760 (attribué à Frédéric II). — *Lettres siamoises*, 1761. — *L'Espion chinois*, 1765. — *Lettres d'Affi à Zurac*, 1766. — Voltaire, *les Lettres d'Amabed*, 1769. — *Lettres d'un Persan en Angleterre*, 1770. — *Lettres d'un Indien à Paris*, 1788. — *Lettres persanes..., journal pour 1789 et 1790*. — En 1799 le *Messager des relations extérieures* fait « raisonner un Persan sur nos événements politiques » (Schmidt, *Tableau de la Révolution*, III, 405). — Lavallée, *Lettres d'un Mameluck*, 1803. — Duc de Levis, *Voyage de Kang-hi ou Nouvelles lettres chinoises*, 1812. Il faudrait tenir compte aussi des *Lettres moscovites*, *péruviennes*, *hollandaises*, *roumaines*, *illinoises*, *juives*, *iroquoises*, *westphaliennes*, *cheraskiennes*,... etc., composées à l'imitation des *Lettres persanes*.

d'Argens; leur plus grand défaut à toutes, c'est d'être un pastiche trop exactement réussi, ou même une simple continuation des *Lettres persanes*. S'affranchissent-elles de cette imitation, c'est pour remonter alors jusqu'à *l'Espion* de Marana et pour en copier la teneur et le style. Toujours les mêmes spectacles sont promenés devant nos yeux : et ces Siamois, ces Turcs ou ces Indiens vont inlassablement s'extasier à l'Opéra; avec une monotonie désespérante, ils se moquent de la légèreté des Français, blâment la coquetterie des femmes, et condamnent le relâchement de la famille! Ce sont aussi les mêmes problèmes philosophiques qu'avait déjà agités Montesquieu : c'est partout le même esprit, hostile au clergé et à la religion.

Tout au plus pourrait-on noter une affectation peut-être un peu plus grande d'exotisme : La-za-ky-ha, Ta-soo-Pra-Poat, Ze-Kiœ-Yiny[1] font assurément meilleure figure sur le papier qu'Usbeck, Rica et Solim; les *Lettres siamoises* (1761) n'ont presque pas une page qui ne soit illustrée d'une note ou de l'explication d'un terme oriental. Mais c'est là simple apparence; en réalité les mœurs d'Asie n'occupent pas plus de place qu'elles n'en avaient eu dans les *Lettres persanes*. Même la partie romanesque a tendance à diminuer : plus d'histoires aussi savoureuses que celle du sérail des femmes d'Usbeck; plus de personnages aussi réjouissants que le grand eunuque Sélim! à peine lit-on, par moments, des anecdotes à peu près décentes, et le récit d'amours presque pures, quelquefois très chastes et légitimes. L'Orient grivois et voluptueux est devenu le domaine du roman proprement dit, et l'on n'ose plus, dans un recueil de lettres, tenter, après Crébillon et Voisenon, des succès qu'ils ont accaparés.

1. Correspondants de Nadazir dans les *Lettres siamoises*.

En revanche les événements tout contemporains ont dans ces œuvres un rôle considérable; chez Montesquieu il n'avait guère été question, en cette matière, que de la mort de Louis XIV, de la venue d'un ambassadeur, ou de la bulle *Unigenitus*. Avec ses imitateurs, les bruits, les racontars de la ville et de la cour sont l'objet le plus ordinaire des lettres que les Chinois ou les Indiens adressent à leurs correspondants lointains; on y parle du dernier livre, de la dernière mode, et du dernier scandale. C'est une sorte de *Revue* de l'année, à l'usage des gens du monde, jouée avec des costumes orientaux. Quelques-uns de ces ouvrages sont même une manière de journal, puisqu'ils paraissent à des intervalles réguliers, ou bien selon les exigences de l'actualité. Les *Lettres chinoises* en sont le meilleur exemple[1]. Pendant plus d'un an, elles ont paru, le lundi et le jeudi de chaque semaine, en petits cahiers de huit pages, et si d'Argens s'est arrêté après la cent cinquantième, c'est qu'il était malade, et ne pouvait continuer : mais il avait l'intention, après avoir promené ses héros en France, en Perse, en Moscovie, en Chine, en Suède et au Danemark, de leur faire visiter par surcroît le Siam, l'Italie, la Géorgie, l'Arménie, l'Éthiopie et quelques autres parties encore dans l'univers! Aussi son livre n'a-t-il aucune unité : à mesure qu'il s'allonge, il perd tout caractère satirique ou oriental; c'est seulement un éternel pamphlet où l'auteur accumule toutes ses connaissances, compile toutes ses lectures, attaque tous ses ennemis, propose toutes ses réformes et étale toutes ses utopies : c'est en un mot un livre de propagande encyclopédique. De plus en plus d'ailleurs c'était vers ce dessein qu'on inclinait la conception de l'Orient; on l'avait accommodée un peu à tous les goûts, rompue à

1. Même procédé dans les *Lettres cabalistiques* et les *Lettres juives*.

toutes les transformations, et il était naturel qu'on l'employât à ce qui, vers 1750, devint la grande pensée du siècle.

V

Le procédé était excellent (on l'avait vu à l'épreuve) qui, sous l'habit peu exotique d'une légère fiction orientale, permettait les gamineries de la satire et les audaces de la pensée : prudence et hardiesse de l'esprit, désir de la nouveauté, goût pour les histoires libertines, tout y trouvait satisfaction. Aussi n'étonnera-t-il point que ce procédé ait été tiré hors de la forme épistolaire où le succès de *l'Espion* d'abord, puis des *Lettres persanes*, avait paru devoir l'immobiliser. Rica et Usbeck ne manquèrent pas d'imitateurs, qui se piquèrent d'être, après eux, des correspondants spirituels et profonds; mais le nombre fut peut-être plus grand de ceux qui, Orientaux d'un moment, feignirent, sans pour cela se croire obligés d'écrire des lettres, d'étaler les curiosités asiatiques que faisaient naître en eux les bizarreries de la civilisation française.

Et tout d'abord comment le théâtre n'en aurait-il pas profité? On imagine assez volontiers une *revue* où se succéderaient, transcrites en quelques scènes, adroitement mimées, les plus jolies des *Lettres persanes*; la satire y aurait certes moins de portée, mais la fiction aurait un attrait plus immédiat. En effet, l'année même où parut le livre de Montesquieu, il y eut un *Arlequin sauvage*[1]; avec assez de brio et des exagérations voulues, l'auteur y représentait un sauvage qui heurtait avec ingénuité les mœurs parisiennes, assez habilement pour en faire ressortir la

1. De M. de l'Isle, 17 juin 1779.

drôlerie et quelquefois la sottise. Même donnée dans *le Chinois poli en France*[1], où l'on vit un Chinois de contrebande, plus occupé à caricaturer les petits-maîtres de Paris qu'à pratiquer les vertus de Confucius. Moins ouvertement, mais avec même intention, l'honnête « philosophe » qui composa les *Jammabos ou les Moines japonais, tragédie dédiée aux mânes d'Henri IV*[2], usa du Japon comme d'un commode déguisement; et de peur que ses lecteurs ne reconnussent pas aussitôt les finesses de sa satire, il les avertit, par une préface, que sa pièce était emplie d'allusions et que toutes s'appliquaient aux jésuites!

Mais ce fut Voltaire surtout qui usa du procédé; ainsi qu'il refaisait les tragédies de Crébillon, on eût dit qu'il voulait, par une sorte de jalousie, faire concurrence aux *Lettres persanes*; mais, renonçant à créer, sur le même modèle, une œuvre qui n'eût été qu'un pastiche plus ou moins réussi, il varia ses imitations et les dissémina à travers toute son œuvre. Que d'Orientaux il a fait bavarder, aussi bien dans des contes fantaisistes que dans des traités de philosophie! Tantôt c'est le sage Babouc, qui, envoyé par l'ange Ituriel, va visiter une Persépolis singulièrement bâtie à l'image de Paris[3]; tantôt c'est le fakir Bababec qui se livre ridiculement à des besognes extatiques, destinées uniquement à bafouer les moines d'Occident[4]. Ailleurs un mouphti de l'empire ottoman parlera, comme un censeur royal, d'interdire tout livre et tout commerce de librairie[5]; un Indien et un Japonais s'entretiendront du grand lama,

1. 20 juillet 1754.
2. S. l., 1779, attribué à Fenouillot de Falbaire.
3. *Le monde comme il va, vision de Babouc*, 1746. (Voir *le Retour de Babouc à Persépolis*, 1789; — *Le Fils de Babouc à Persépolis*, 1790; — *Nouvelle vision de Babouc*, 1796.)
4. *Bababek et les fakirs*, 1750.
5. *De l'horrible danger de la lecture*, 1760.

ce qui permettra de parler assez mal du pape[1]; le fakir Boumbabef soutiendra grotesquement au disciple de Confutzée, Ouang, que le peuple a besoin d'être trompé par des fraudes pieuses[2]; l'énumération pourrait être assez longue encore[3], évoquant des souvenirs amusants et des inventions spirituelles, mais elle suffit déjà à avertir que le procédé de Montesquieu était familier à Voltaire.

Il lui était si familier qu'on le retrouve en des passages où d'abord il paraît surprenant, tant l'artifice est dissimulé avec soin. Le dernier chapitre du *Siècle de Louis XIV* : « Disputes sur les cérémonies chinoises », en est un curieux exemple; il vaut la peine qu'on s'y arrête un moment, d'autant que sa vraie signification a été parfois mise en doute; peut-être apparaîtra-t-elle tout à fait nette, si l'on accepte d'y voir une satire déguisée, et si l'on se souvient que l'auteur, comme nous en préviennent les éditeurs de Kiel, glorifia toujours la nation chinoise « afin de faire honte à la nôtre ».

Arrivé au terme de son ouvrage, ayant achevé depuis longtemps le récit des événements politiques et militaires, après avoir longuement apprécié l'administration de Louis XIV, et donné aux lettres, aux sciences et aux arts du XVIIe siècle toute l'admiration convenable, Voltaire s'arrête aux affaires religieuses qui troublèrent le règne du Roi-Soleil. Il dit les querelles jansénistes et quiétistes, ainsi que la persécution des protestants; il est tout naturel qu'il vienne à la dispute des cérémonies chinoises. Mais ce qui est singulier c'est que le livre se termine sans aucune

1. *Dictionnaire philosophique*, au mot CATÉCHISME DU JAPONAIS.
2. *Dictionnaire philosophique*, au mot FRAUDE.
3. Voir, surtout, *Essai sur les Mœurs*, Avant-Propos, XVIII, et chap. CXC; — *Remarques de l'Essai sur les Mœurs*; — *Voyage de Scarmentado*; — *Lettres à M. Pauv*, 1776; — *Épître au roi de la Chine*, 1771; — *Dictionnaire philosophique*, aux mots : CHINE, PUISSANCE, DIALOGUES PHILOSOPHIQUES XX ET XXIV,... etc.

espèce de conclusion! La chose, vu l'importance de l'ouvrage, serait tout à fait bizarre! En réalité le chapitre « des cérémonies chinoises » est lui-même une conclusion; Voltaire n'a pas refusé à Louis XIV les éloges qu'il mérite; il a montré la gloire donnée à la France, les progrès économiques, l'encouragement qu'ont reçu les lettres et les arts; mais il déplore, en bon encyclopédiste, qu'un règne aussi grand ait été troublé par de sottes querelles de religion; il regrette en un mot que le XVIIe siècle n'ait pas connu l'esprit de tolérance. C'est là ce que le dernier chapitre du livre est chargé de faire entendre.

Il ne s'agit pas d'écrire tout crûment que Louis XIV eut tort d'expulser les protestants; le gouvernement de Louis XV ne l'aurait certes pas permis. Mais puisque son sujet l'amène précisément à parler de la Chine, pourquoi Voltaire n'userait-il pas de l'ordinaire déguisement? Assurément l'ouvrage est un livre d'histoire sérieux; il n'est pas interdit toutefois d'y insinuer des plaisanteries; on risque tout au plus d'effaroucher ce bon président Hénault, exact rédacteur de l'*Abrégé chronologique* [1]. Le Fils du Ciel va être mis en balance avec Louis XIV, et de cette comparaison sortira spontanément le blâme que Voltaire veut formuler contre l'intolérance religieuse du XVIIe siècle [2].

Dès le début du chapitre, d'ailleurs, on nous avertit de sa juste signification :

Cette dispute caractérise mieux qu'aucune autre cet esprit actif, contentieux et querelleur qui règne dans nos climats [3].

Il nous suffira maintenant de demi-mots pour comprendre :

1. Lettre inédite, 1751, citée par Lion, *le président Hénault*, 1903, p. 67.
2. Même procédé, à propos de la même question, *Essai sur les Mœurs*, CXCV.
3. *Siècle de Louis XIV*, édition Bourgeois, p. 785.

L'empereur qui par les lois pouvait faire punir de mort [le cardinal de Tournon] se contenta de le bannir[1]. « L'arrêt [de proscription] fut porté le 10 janvier 1724, mais sans aucune flétrissure, sans décerner de peines rigoureuses, sans le moindre mot offensant contre les missionnaires, qui furent accompagnés d'un mandarin pour avoir soin d'eux dans le chemin et les garantir de toute insulte[2]. »

Nous entendons aisément qu'il est fait allusion aux scènes lamentables qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la révocation de l'Édit de Nantes; les monarques chinois ont fait preuve d'une tolérance sans exemple alors, et qui fait paraître en pleine lumière la brutalité du gouvernement de Louis XIV.

D'ailleurs, les empereurs Kang-hi et Young-Tching sont le modèle de ce que n'avait pas été le grand Roi, de ce qu'aurait dû être Louis XV; ils avaient autorisé, après consultation des tribunaux de l'empire, l'enseignement de la religion chrétienne; ils avaient consenti à discuter avec les envoyés du pape des questions de théologie ardues, et même à se justifier devant eux du reproche d'athéisme : c'étaient donc des monarques indulgents et tolérants; de plus ils apparaissaient comme des souverains philosophes, des despotes éclairés. Young-Tching était le type du bon roi, encourageant l'agriculture, assurant la justice, prévenant les disettes, et défendant qu'on lui élevât des arcs de triomphe. Quel contraste avec le Roi-Soleil!

Aussi, s'il avait fini par proscrire hors de la Chine la religion chrétienne, semblant par là démentir sa haute réputation de tolérance, c'est que vraiment il n'avait pu faire autrement :

Les mêmes jésuites... avouent que cet empereur était un des plus sages et des plus généreux princes qui aient jamais existé[3].

1. P. 792.
2. P. 795,
3. *Essai sur les Mœurs*, CXCV.

Au public de dire si Young-Tching n'a pas justement donné une preuve de sagesse, en condamnant les Jésuites! en tout cas les philosophes le lui pardonnaient bien volontiers : si même il y avait, dans cette histoire, quelque Jésuite mis à mort, Voltaire s'en consolait aisément:

C'est ainsi que nous faisons exécuter en France les prédicants huguenots qui viennent y faire des attroupements contre la volonté du roi [1].

Comme autrefois La Bruyère [2], comme Montesquieu [3], il condamnait la propagande religieuse et l'institution des missionnaires :

Nos nations sont les seules qui aient voulu porter leurs opinions comme leur commerce aux deux extrémités du monde.... Cette fureur de prosélytes est une maladie particulière à nos climats [4].

Le *Siècle de Louis XIV* se terminait donc par un appel à la tolérance, il évoquait devant les yeux un royaume idéal où il n'y avait pas de Jésuites, où le roi était philosophe, où le despotisme était inconnu; c'était le contraire, sans nul doute, de la France d'alors! Voltaire se gardait bien de le dire lui-même : c'était l'empereur Kang-hi, et l'empereur Young-Tching qui avaient l'illusoire responsabilité de ces audaces. Et lorsque l'un d'eux répondait au moine Parennin :

« Que diriez-vous si, nous transportant dans l'Europe, nous tenions la même conduite que vous tenez ici? en bonne foi, le souffririez-vous [5]? »

il faisait, ni plus ni moins qu'Usbeck et Rica, de la satire contemporaine sous une fiction orientale.

1. *Siècle de Louis XIV*, p. 792.
2. Voir p. 288.
3. Lettre LXI.
4. *Siècle de Louis XIV*, p. 796.
5. P. 796. Voir *Essai sur les Mœurs*, CXCVI.

CHAPITRE V

L'ORIENT ET LA PHILOSOPHIE.

I. L'Orient et la philosophie. — Les Jésuites eux-mêmes provoquent les réflexions de la libre pensée sur l'Asie : traductions et vulgarisations. — Après la Chine vertueuse des Jésuites, la Chine laïque des philosophes. — Développement de ce thème : Montesquieu et l'Orient : idée du despotisme, théorie des climats.

II. Voltaire contre Montesquieu : critique de *l'Esprit des Lois*. — Son enthousiasme pour l'Asie, sa documentation. — L'*Essai sur les Mœurs* et les civilisations orientales. — Influence de l'œuvre. — Tentative de réaction contre l'Orient : Grimm et Rousseau. — Le juste milieu : Diderot.

III. Quels ont été les profits intellectuels? — L'Asie est réduite philosophiquement à deux abstractions : despotisme et tolérance : 1° elle est le symbole du despotisme; de là des études de politique; conséquences : l'histoire laïque; sentiment de la diversité des civilisations et en même temps de l'unité intime de l'humanité. — Au point de vue pratique, résultats ruineux du « despotisme oriental »; avantage du « despotisme éclairé » (la Chine).

IV. 2° L'Asie est aussi le symbole de la tolérance. — Études d'histoire des religions; la comparaison des dogmes; théorie de l'évolution des idées religieuses. — Conclusion pratique : l'exégèse biblique et la critique des superstitions : l'intolérance détruite dans son fondement. — Au contraire « l'Asiatique tolérant » : la Chine et la religion naturelle : théisme et tolérance.

I

Des œuvres humoristiques et rieuses, comme le sont les *Lettres persanes*, conduisirent les auteurs et le public à la conception d'un Orient, amusant certes, mais point badin ni folâtre. Partout réapparaissait un thème général, à peine dissimulé sous la fiction et dans la satire : l'Asie

peut et doit nous donner des leçons. Or, bien qu'il soit plus commode de faire la leçon à autrui que de l'instruire vraiment, le chemin est pourtant court qui entraîne du rire à la réflexion, du trait moqueur à l'enseignement profitable. Usbeck et Rica, si parisiens qu'ils fussent devenus, savaient s'intéresser encore aux choses de Perse, se souvenir des gouvernements et des religions d'Asie; comme Montesquieu ne les avait point trop embarrassés de préjugés, ils eurent là — et les lecteurs avec eux — matière à d'ingénieux commentaires et à des considérations historiques d'une lointaine portée. Pour éclairer la science de la politique, on avait déjà l'histoire de l'antiquité et celle des temps modernes; ne pourrait-on pas renouveler, c'est-à-dire étendre le domaine de ces études, en rapprochant les civilisations d'Asie et celles d'Europe? en un mot il y avait toute une *instruction* à dégager de la contemplation de cet Orient, à qui l'on demandait d'ordinaire d'égayer l'imagination ou de divertir l'esprit. Les philosophes le comprirent et, très consciemment, ils s'avisèrent des richesses intellectuelles que leur offrait l'exotisme :

Les potentats de l'Europe et les négociants... n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux trésors. *Les philosophes y ont découvert tout un nouvel univers en morale et en physique* [1].

Comment furent-ils poussés à ces découvertes, et comment les mirent-ils en valeur?

Les enthousiasmes des missionnaires [2], la bonne volonté des savants [3] avaient d'avance tout à fait préparé ces sympathies intellectuelles vers l'Orient *sérieux*; et quiconque lisait leurs œuvres avec assez d'application devait s'y

1. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. CXLIII.
2. Voir p. 107.
3. Voir p. 147.

laisser glisser par une pente facile : on s'accoutuma à voir obstinément dans l'homme d'Asie l'habitant vertueux d'une contrée idéale, où l'on pouvait jouir pleinement des « droits de l'humanité [1] »,... et qui avait le très grand avantage de n'être point la France! De cette conception les Jésuites surtout eurent le mérite et la responsabilité : on ne répétera pas comment ils peignirent les Chinois, ce peuple merveilleusement civilisé, régi par un gouvernement paternel, obéissant à des magistrats pieux et tolérants, possédant un corps de lois admirables, et des philosophes d'une sublime sagesse! Mais on tient à dire que les idées, ainsi semées par eux, germèrent en d'autres terres; que la vulgarisation les déforma ou plutôt les détourna du dessein premier dans lequel elles avaient été conçues. Il faut montrer comment, instruits par les pères de la compagnie de Jésus, les philosophes apprirent à trouver dans les civilisations d'Orient des arguments convenables pour ruiner la conception du despotisme, attaquer le principe d'une religion révélée et proclamer la vertu de la tolérance.

Le point de départ de cette vulgarisation fut la querelle des cérémonies chinoises, les livres d'apologie qui se multiplièrent alors avec une si édifiante profusion, et parmi eux les traductions des œuvres des philosophes de la Chine, celles de Confucius surtout. Plusieurs gros livres latins parurent, œuvre de la commission de Pékin, le plus connu en 1687, le *Confucius Sinarum philosophus* [2]. Mais, comme si les Jésuites avaient craint qu'il ne fût pas assez lu, ils en donnèrent aussitôt deux petits abrégés français [3]; les

1. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. CXCIII (à propos de la Perse).
2. Voir p. 124 et 159.
3. *Lettre sur la morale de Confucius, philosophe de la Chine*, 1688. — *La morale de Confucius, philosophe de la Chine*, 23 janvier 1688. Déjà en 1672 les Jésuites avaient publié une édition française du *Sinarum Scientia* d'Intorcetta (extraits de Confucius).

auteurs, qui dissimulent mal leur qualité ou à tout le moins leur inspiration ecclésiastique, résumèrent assez clairement la morale de Confucius, et non moins clairement, avec une naïveté étourdie, ils avouèrent, bien mieux ils indiquèrent aux libertins, leurs contemporains, les arguments que la pensée libre pouvait venir y chercher :

C'est une morale « infiniment sublime, dit l'un, simple, sensible et *puisée dans les plus pures sources de la raison naturelle*[1]. Ces enseignements, écrit l'autre, ne sont pas seulement bons pour les gens de la Chine, mais je suis persuadé qu'il y a peu de Français qui ne s'estimât (*sic*) fort sage et fort heureux s'il pouvait les réduire en pratique[2].

C'est à quoi l'on s'employa de bonne heure, cependant que les Jésuites continuaient leur œuvre de traduction et de vulgarisation[3]. L'idée se forma, puis se développa quelques années par un travail de latente germination : vers 1725 la formule en était presque arrêtée et, à l'époque où l'Allemand Wolf[4] se faisait condamner pour avoir prononcé un éloge philosophique et athée de la morale chinoise, un Français, anonyme et prudent, « tira des ouvrages de Confucius » une « idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois[5] ». Ce volume, très court (il n'a pas quarante pages), montre à merveille comment la Chine, dérobée aux mains des Jésuites, fut accaparée par les philosophes.

C'était tout simplement un panégyrique de Confucius et, à son propos, de la Chine entière; mais l'œuvre était, si

1. *La morale de Confucius*, Avertissement.
2. *Lettre sur la morale de Confucius*, p. 7.
3. Voir les nombreuses publications relatives à Confucius dans les bibliographies de la querelle des cérémonies chinoises, citées p. 129. Je rappelle ici le *Sinensis imperii libri classici sex*, 1711. — *Specimen doctrinæ veterum Sinarum moralis et politicæ*, 1724.
4. Voir p. 149.
5. *Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois, tirée particulièrement des ouvrages de Confucius par M. D. S****, Paris, 1729.

l'on peut dire, laïque, et l'on y chercherait vainement les préoccupations intéressées qui poussaient d'ordinaire les Jésuites à exalter le pays des mandarins. « La vertu et le mérite, disait l'auteur, sont l'âme même du gouvernement chinois » : dans cette contrée idéale il n'y avait d'autre noblesse que la vertu, d'autre aristocratie que celle à laquelle on s'élevait par ses services et ses charges ; les fonctionnaires étaient responsables, les impôts légers et perçus avec peu de frais; on levait les armées sans oppresser la population. Le peuple, sagement adonné à l'agriculture, menait une vie heureuse et paisible ; la religion était la morale de Confucius, dont le grand principe : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même », enseignait la charité, l'humanité, la tolérance; elle disait aussi que le fils doit respecter son père plus qu'aucun être au monde, que le roi doit aimer ses sujets comme ses enfants, et pratiquer lui-même la vertu, afin que les habitants de son royaume suivent son exemple. Quel rêve pour un philosophe égaré en plein siècle de Louis XV, et dans l'esprit duquel l'utopie venait se heurter brutalement chaque jour aux contradictions de la réalité!

Peu à peu cette conception philosophique et morale de l'Orient se développa; déjà Bayle en avait dessiné les linéaments; d'Argens, dans les *Lettres chinoises* [1], ne manqua pas de la reprendre; il se plut à opposer la tolérance asiatique à l'acharnement de l'Église contre la liberté, et aux disputes religieuses dont l'Europe offrait alors le triste spectacle : ses voyageurs chinois Siœu-Tcheou, Choang et Yn-Che-Chan n'étaient-ils pas d'ailleurs des esprits remarquablement intelligents, ouverts à toutes les idées, dégagés de tous les préjugés, tels enfin que prétendaient

1. Voir p. 301.

être les philosophes? Mais, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, cette tendance à *intellectualiser* tout à fait l'Orient ne s'était guère révélée qu'en des tentatives éparses; Montesquieu ouvrit vraiment les études nouvelles : *l'Esprit des Lois* fut le premier livre où l'Orient, pour le plus grand profit de la pensée, servit à éclairer l'histoire et la législation, et à constituer la science naissante de l'économie politique.

Montesquieu a commencé sa recherche philosophique par une enquête générale sur le monde :

J'ai d'abord examiné les hommes.... Je n'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la nature des choses [1].

Ce sera le procédé aussi de Voltaire, dans l'*Essai sur les Mœurs*; Rousseau, par contre, négligera, pour son *Contrat social*, un travail de ce genre, qui eût gâté assurément, dans sa formation, le beau système de ses déductions logiques; une telle méthode suppose en effet un esprit curieux et souple, plus désireux d'étendre ses connaissances que de démontrer sa méthode; elle réclame aussi une documentation considérable, une richesse prodigieuse de lectures. Montesquieu ne s'est point dérobé à la besogne; il lut, il annota, il « mit en fiches » une quantité de livres, vraiment extraordinaire pour une époque où les scrupules de l'information embarrassaient bien peu le commun des historiens. Or il est remarquable que, parmi cet amas de faits, de références et d'anecdotes, les choses d'Orient sont en aussi bonne place que les souvenirs de l'antiquité ou les législations modernes. La conséquence en a été très grande; non seulement le livre gagna une variété, fort profitable en une matière si abstraite; mais surtout les

1. *Esprit des Lois*, Préface.

points de vue auxquels on avait coutume de s'installer, pour envisager le déroulement de l'histoire, furent tout à fait déplacés.

A une matière plus abondante et plus diverse il fallut un cadre moins étroit, et des méthodes spéciales de classification. Je ne crois pas, par exemple, que Montesquieu eût jamais imaginé la théorie des climats, s'il n'avait eu en considération les pays d'Asie; en se bornant à l'Europe, il n'eût point trouvé, dans son étendue, des différences telles qu'il pût fonder sur elles sa doctrine; du moins est-ce dans les contrées orientales qu'il alla chercher la plupart des exemples dont il prétendit appuyer sa démonstration [1]. De même aurait-il abouti à une distinction aussi précise entre les trois formes de gouvernement s'il n'avait cru voir dans les civilisations d'Asie le type d'un *despotisme* absolu tel que l'Occident ne pouvait lui en donner l'image? L'Inde, la Turquie et la Chine furent chez lui le modèle parfait de « l'état despotique dont le principe est la crainte [2] »; là-dessus il édifia tout un système de conséquences neuves. Il apparaît donc bien que la connaissance de l'Asie fut grandement utile à l'originalité de son œuvre; certes il n'étudiait pas l'Orient en lui-même : il se bornait à lui demander un peu précipitamment des exemples; néanmoins l'Inde et la Chine — celle-ci avec beaucoup de réserves [3] — avaient sa sympathie [4]; à leur propos, il avait énoncé des opinions, très formelles, intéressantes d'abord en soi, fécondes aussi par les discussions qu'elles allaient susciter. *L'Esprit des Lois* provoqua l'*Essai sur les mœurs*; et c'est de ses affirmations sur l'Asie que Vol-

1. *Esprit des Lois*, liv. XIV.
2. Par exemple, liv. VIII, chap. xxi.
3. Voir liv. VIII, chap. xxi.
4. Liv. VII, chap. xvii. — Liv. XIV, chap. viii. — Liv. XIX, chap. xix,... etc.

taire eut surtout le dessein de reprendre Montesquieu. L'Orient était dès lors un élément essentiel des recherches d'histoire, un thème favori de la réflexion philosophique.

II

Bien des choses agacèrent Voltaire quand il lut *l'Esprit des Lois*; d'abord c'était un beau livre et un grand succès; or il n'aimait guère que le public s'enthousiasmât sur des œuvres qu'il n'avait point signées lui-même : ne savait-il pas mauvais gré à Crébillon d'avoir obtenu quelquefois des applaudissements pour ses tragédies ! En outre, l'intention générale de l'ouvrage et l'esprit dans lequel il avait été écrit ne l'accommodaient guère : aussi se mit-il à le « regratter » avec la minutie d'un Malherbe acharné à trouver des taches dans les vers de Desportes [1]. Il connaissait très bien l'Asie (on l'a déjà constaté) et il l'aimait d'une très grande affection; il jugea que Montesquieu en avait souvent parlé avec irrévérence; il se plaignit des railleries sottes que *l'Esprit des Lois* enfermait à propos de la Turquie, et de ses exagérations quand il étalait la cruauté du despotisme ottoman [2]; il défendit les Japonais contre d'abominables imputations [3], et surtout il se fâcha violemment que le gouvernement de la Chine eût reçu quelques critiques et qu'on l'eût rangé dans la classe des *états despotiques* [4].

Ce ne sont pas là de simples disputes d'érudits, ni des querelles oiseuses : elles signalent chez les deux auteurs

1. Voir son *Commentaire sur l'Esprit des Lois*.
2. *Commentaire*, §§ XII et XXX. Voir aussi *Essai sur les Mœurs*, chap. CXCII
3. *Commentaire*, § XLVI.
4. *Commentaire*, § XXIV.

des tendances d'esprit tout opposées ; ils ont l'un et l'autre donné, pour l'interprétation des faits historiques, une formule nouvelle. Montesquieu voulait tout expliquer : il recherchait les causes, il jugeait, il critiquait [1]; de là il tirait des vues générales et simplistes. Voltaire constatait, rapprochait et groupait les événements, plus soucieux de découvrir, dans l'histoire, des mouvements que des enseignements. L'un compilait les textes de lois, l'autre collectionnait les anecdotes de mœurs ; l'un voyait l'humanité à travers ses codes, l'autre tâchait de la retrouver dans les manifestations de la vie réelle. Aussi, contre l'idée de *loi* un peu rigide, Voltaire dressa l'idée *de mœurs* plus souple [2] : or le conflit porta principalement sur les civilisations et les gouvernements d'Asie ; et il est intéressant de constater que l'histoire et l'ethnologie de l'Orient, éclairées à demi par les Jésuites et les érudits, ont contribué à former deux systèmes d'enquête historique ; il y eut là d'abord deux théories, opposées dans leur intransigeance ; mais par la suite, ce ne furent plus que deux méthodes, également fécondes, qui s'associèrent volontiers pour la résurrection du passé.

Il faut renoncer à dire d'une manière détaillée l'influence que la connaissance de l'Orient eut sur l'esprit de Voltaire. A en juger par son enthousiasme, il y eut là chez lui une révélation dont jamais l'effet ne s'atténua ; déjà dans les *Lettres anglaises* (1731) il avait reçu quelques lueurs, et il jugeait que l'exemple de la Chine, « la nation qui passe pour être la plus sage et la plus policée de l'univers », était un excellent argument en faveur de la vaccination [3]; cette

1. Voir, par exemple, sur la politesse chinoise, *Esprit des Lois*, liv. XIX, chap. XVI.
2. *Essai sur les Mœurs*, CXCII.
3. Lettre XI.

sympathie intellectuelle fit de très bonne heure place à une admiration bavarde et lyrique, qu'on s'explique mal, d'abord, en un homme aussi avisé; mais l'Orient lui a rendu tant de services, soit en déguisant ses audaces, ou bien en élargissant le champ de ses investigations, que cette admiration s'est mélangée de beaucoup de reconnaissance; parfois elle a les accents d'un hymne :

J'ai peine à me défendre d'un vif enthousiasme, quand je contemple [il s'agit de la Chine] 150 000 000 d'hommes gouvernés par 13 000 magistrats, divisés en différentes cours, toutes subordonnées à six cours supérieures, lesquelles sont elles-mêmes sous l'inspection d'une cour suprême. Cela me donne je ne sais quelle idée des neuf chœurs des anges de saint Thomas d'Aquin [1].

Dans une même vénération il associait [2] le roi de Chine et — c'est tout dire — l'empereur Frédéric, son idole, encore que ce dernier n'eût pas, au gré de Voltaire, un suffisant enthousiasme pour le monarque de Pékin [3]; et quand il était las des « impertinences de l'Europe », c'est-à-dire des ripostes qu'on se permettait de publier, en réponse à ses injures, il ne parlait rien moins que de fuir vers l'Asie, comme en une contrée idéale [4].

Aussi s'est-il constitué, dans la France du XVIII[e] siècle, le panégyriste attitré et le défenseur officiel des nations d'Asie. On écrirait un volume assez gros en assemblant les passages où il a défendu avec éloquence, acrimonie, esprit, méchanceté, et de vingt autres manières encore, les lettrés de la Chine et surtout « le sublime Confucius »; il se fâchait si on les disait athées, et devenait furieux quand

1. *Lettres chinoises, indiennes et tartares*, lettre V. C'est un bénédictin qui est supposé parler, mais il exprime les pensées de Voltaire. Voir même indication dans le paragraphe XI du *Commentaire sur le livre des Délits et des Peines*, 1766. — Voir aussi *Essai sur les Mœurs*, chap. CXCV. — *Lettres à M. Pauw*. — *Dictionnaire philosophique*.
2. Lettre à Frédéric, 27 juillet 1770.
3. Lettres à Frédéric, 29 janvier et 30 mars 1766.
4. Lettre à M. de Chabanon, 7 décembre 1767.

on critiquait leurs doctrines morales[1]. La patience la plus acharnée se lasserait également à récoler tous les passages où Voltaire a exalté le gouvernement de la Chine[2], sa politique paternelle, son esprit philosophique, ses tribunaux de mandarins; avec la même ardeur qu'autrefois les Jésuites, mais dans de bien autres intentions, il a proclamé sur tous les tons, dans ses romans comme dans ses tragédies ou dans ses pamphlets, que « l'esprit humain ne peut imaginer de gouvernement meilleur[3] ». L'Inde avait aussi ses sympathies, sans réserves[4], et il se sentait épris d'un si violent amour pour toutes les nations sur lesquelles brille le ciel d'Orient, qu'il prétendait réhabiliter la Turquie elle-même[5]; elle était pourtant bien déchue dans l'opinion du siècle! A en croire Voltaire, la Sublime Porte n'était point du tout un gouvernement despotique et Montesquieu l'avait vilainement calomniée; certes il y avait eu d' « horribles abus » et « quelques crimes »; mais c'était peu de chose et les Turcs étaient à l'ordinaire chastes, tempérants, braves, tolérants, philosophes et démocrates[6]! Sa bonne volonté était si enracinée en faveur des hommes d'Orient qu'il écrasait complaisamment Charlemagne sous la gloire d'Haroun-Al Raschid[7], et même qu'il pardonnait aux

1. *Lettres à M. Pauw.* — *Fragments historiques sur l'Inde*, 1773. — *Fragment sur l'Histoire générale*, 1775. — *Essai sur les Mœurs*, chap. I. — *Orphelin de la Chine*,... etc.

2. *Essai sur les Mœurs.* — *Siècle de Louis XIV.* Voir des romans comme *la Princesse de Babylone.*

3. *Essai sur les Mœurs*, chap. CXCV.

4. Par exemple, *Fragments sur l'Inde*, 1773, article 35.

5. *Essai sur les Mœurs*, chap. CXIII et CXCII.

6. En 1731, dans l'*Histoire de Charles XII*, son préjugé n'étant pas encore bien fort, il parle assez sévèrement (liv. VI) du gouvernement turc. — Plus tard son admiration céda quelquefois au désir de flatter la grande Catherine (voir *Épître* CXII). Il parlait même d'une croisade contre les Turcs (*Quelques petites hardiesses de M. Clair à l'occasion d'un panégyrique de saint Louis*, 1772. Voir Lettre à Mme de Talmont, 23 février 1776).

7. *Essai sur les Mœurs*, chap. XVI.

musulmans d'avoir incendié la bibliothèque d'Alexandrie!... N'avaient-ils pas ainsi détruit bien « des monuments des erreurs des hommes[1]! »

On pourrait craindre que cette partialité, obstinée et débordante, n'ait gâté par avance tout le fruit que Voltaire pouvait recueillir de la connaissance de l'Asie; et il y a bien en effet dans son œuvre beaucoup d'exagérations et de conclusions trop simples. Mais ce qui sauve malgré tout l'ensemble, c'est l'abondance, l'exactitude et même la minutie de l'information : récits de voyageurs, lettres des missionnaires, œuvres historiques, études savantes, traductions, Voltaire a lu tout ce qu'on pouvait lire alors sur l'Orient; il a même recherché l'inédit et s'est fait communiquer des manuscrits enfermés dans la bibliothèque royale[2]. Ainsi il a pu donner comme base à son *Essai sur les Mœurs* une documentation, plus riche encore, sur l'Asie, que celle de Montesquieu; bien certainement c'est le livre du XVIII[e] siècle où il est le plus et le mieux parlé de l'Orient; il ouvrit sur des civilisations, mal révélées encore, toute une façade de fenêtres, et ainsi il fut permis de jeter des regards intelligents sur une contrée, ou bien ignorée, ou bien transfigurée par l'imagination.

Déjà l'*Avant-Propos* nous avertissait des raisons « pour lesquelles on commence cet Essai par l'Orient »; l'Asie, disait Voltaire, est le berceau des civilisations modernes, et Bossuet, en la rayant de l'*Histoire universelle*, a commis une lourde bévue[3]. Les sept premiers chapitres de l'*Essai sur les Mœurs* retraçaient en effet, avec une clarté vraiment perspicace, les civilisations anciennes de la Chine, de la Perse et de l'Inde; sans cesse, au cours de l'ouvrage,

1. *Essai sur les Mœurs*, chap. VI.
2. *Essai sûr les Mœurs*, chap. IV.
3. Voir p. 141.

l'Orient réapparaissait, soit que Voltaire parlât de ses rapports avec l'Europe, soit qu'il y revînt tout à fait par de longues digressions. Enfin l'ouvrage s'achevait, comme il avait commencé, par un retour à l'Asie : les six derniers chapitres lui sont consacrés, comme si l'Orient, après avoir révélé l'origine des choses passées, devait encore donner la clef des événements futurs; et cette histoire du monde se terminait par un parallèle entre l'Orient et l'Occident, riche de suggestions pour qui voudrait les y chercher.

Une part aussi prépondérante donnée à l'Asie, par un auteur aussi illustre, dans un ouvrage aussi retentissant, devait provoquer tout un travail des esprits; d'autres écrivains reprirent les admirations de Voltaire, comme ils répétaient ses plaisanteries. L'*Encyclopédie*[1] parla comme lui de la philosophie des Chinois, ou des Dogmes de Zoroastre; Helvétius[2], comme lui, admira les tribunaux de la Chine et traita de la morale asiatique; Raynal[3] ne marchanda pas aux mandarins les éloges de rigueur; Bernardin de Saint-Pierre exalta l'Inde et chargea un « disciple de Confucius » de dire la vérité, sur Dieu, aux représentants de toutes les religions de l'univers[4]. Des auteurs de moindre condition, mais pleins de zèle, enflèrent la voix, pour racheter leur humilité :

> La Chine donne une idée ravissante de ce que serait toute la terre si les lois de cet empire étaient également celles de tous les peuples.... Aspirez-vous à la gloire d'être les plus puissants, les plus riches, les plus heureux souverains de la terre? Venez à Pékin, voyez le plus puissant des mortels.... Il est la vraie, la plus parfaite image du ciel[5].

1. Beaucoup d'articles sur l'Orient ont été rédigés par le Chevalier de Jaucourt, un certain nombre d'autres par Diderot.

2. *De l'Esprit* : Discours III, chap. XXIX; IV, chap. XIII et XVII.

3. *Histoire philosophique des establissemens des Européens dans les Indes*, 1770, par ex., I, 82.

4. *Café de Surate.*

5. Poivre, *Voyages d'un philosophe*, 1769, p. 148, 149 et 151.

Quelques bonnes âmes se laissèrent tout à fait convaincre et jugèrent que le seul moyen de tirer la France hors des maux où elle s'enlisait, était de lui « inoculer l'esprit chinois[1] ».

On comprend qu'un pareil hymne, hurlé quelquefois sur un mode aussi aigu, en tout cas chanté avec une désespérante monotonie, ait agacé quelques auteurs chagrins ; et il y eut, vers 1760, c'est-à-dire au moment où la mode de la Chine sévissait, des tentatives curieuses de résistance :

L'empire de la Chine est devenu de notre temps un objet particulier d'attention, d'études, de recherches et de raisonnement. Les missionnaires ont d'abord intéressé la curiosité publique par des relations merveilleuses d'un pays très éloigné qui ne pouvait ni confirmer leur véracité, ni réclamer contre leurs mensonges. Les philosophes se sont ensuite emparés de la matière et en ont tiré, suivant leur usage, un parti étonnant pour s'élever avec force contre des abus qu'ils croyaient bons à détruire dans leur pays. Ensuite les bavards ont imité le ramage des philosophes et ont fait valoir leurs lieux communs par des amplifications prises à la Chine. Par ce moyen, ce pays est devenu en peu de temps l'asile de la vertu, de la sagesse et de la félicité; son gouvernement le meilleur possible, comme le plus ancien; sa morale, la plus haute et la plus belle qui soit connue; ses lois, sa police, ses arts, son industrie, autant de modèles à proposer à tous les autres peuples de la terre[2].

C'était bien ainsi — on l'a vu — que la légende s'était formée; avec de l'âpreté, et même des gros mots, Grimm s'appliqua à la détruire; il y mit une exagération de mauvais goût; le gouvernement du Fils du Ciel[3] devenait « le despotisme le plus terrible », la morale des Chinois était jugée « très convenable à un troupeau d'esclaves vexés et craintifs[4] ». Ces belles assertions, il prétendait les assurer par une autorité irrécusable :

1. Grimm (*Corresp. litt.*, novembre 1785) rapporte à ce sujet une amusante anecdote.
2. *Correspondance littéraire* de Grimm, 15 septembre 1766.
3. *Même ouvrage*, septembre 1773.
4. Grimm, septembre 1776; voir février 1783.

Le fameux capitaine Anson a été, je crois, un des premiers qui ait réformé nos idées sur la police si vantée des mandarins [1].

On se souvient peut-être [2] que l'amiral Anson, à la suite de chicanes qu'il subit dans les ports chinois où relâchait son escadre, revint en Europe avec une idée détestable de la Chine; il s'empressa d'étaler ses rancunes dans des *Mémoires*, et prétendit démolir le bel échafaudage de gloire que les Jésuites avaient si artistement construit en l'honneur du Fils du Ciel [3]. Voltaire en fut très contrit et, sous couleur de réfutation, il laissa échapper toute sa mauvaise humeur contre le malencontreux amiral [4]. Mais d'autres se jetèrent sur les déclarations d'Anson : Rousseau, qui ne lisait pas beaucoup, connut cet ouvrage, en transcrivit quelques passages dans sa *Nouvelle Héloïse* [5] et n'étendit pas beaucoup au delà sa documentation sur l'Orient. D'ailleurs il se devait à lui-même, ne fût-ce que par goût naturel, de décrier les Chinois que tout le monde vantait, et d'ignorer cette Asie que Voltaire admirait; il en parle fort peu en effet, avec une sympathie très atténuée [6]; même il la bannit tout à fait d'un livre où pourtant l'examen des civilisations orientales eût pu apporter quelque lumière. Ni le gouvernement turc, ni la morale indienne ne figurent dans le *Contrat social*; Rousseau se borne à des exemples qu'il prend à la France et à la Suisse modernes, ou bien dans l'antiquité; ainsi il n'est point, dans sa construction d'une République idéale, gêné par le spectacle des réalités vivantes et des

1. Grimm, septembre 1773.
2. Voir p. 63 et 81.
3. Anson, IV, 134 et p. suiv.
4. *Essai sur les Mœurs*, chap. I. *Précis du siècle de Louis XV*, chap. XXVII.
5. Voir l'article de D. Mornet, *Revue universitaire*, 15 juillet 1903, et *Nouvelle Héloïse*, partie IV, lettre III.
6. *Discours sur les sciences et les arts*, 1750 (un an après la publication des *Mémoires* d'Anson). — *Émile*, liv. IV (sur la Turquie); liv. V (sur la Chine). — *Contrat social*, liv. IV, chap. VIII (sur Mahomet).

mœurs exotiques. Si l'on oppose à cela la méthode de Montesquieu et de Voltaire qui, comme autrefois le vieil Aristote, étendirent leur enquête préalable à toutes les civilisations de l'univers, on verra que ceux-ci ont abouti à des conclusions historiques, aujourd'hui acquises, tandis que le philosophe de Genève s'est, ainsi que Platon, enfermé dans un système abstrait et dangereux, qui a faussé les esprits révolutionnaires, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une curiosité.

Diderot n'eut garde, lui, de renoncer délibérément aux profits intellectuels qu'on pouvait recueillir dans la connaissance de l'Orient; certes il préférait les nègres, et ces candides Polynésiens, en qui il croyait retrouver l'homme primitif, libre de toutes les influences sociales, qui ont altéré la face du vieux monde; néanmoins il s'intéressa beaucoup à l'Asie[1]; mais il s'appliqua à résister aux enthousiasmes de Voltaire, sans pour cela en venir aux dénigrements de Grimm; il abandonna la morale chinoise[2], et avoua l'intolérance des mahométans[3], mais cela ne l'empêcha pas d'avoir sur l'islamisme des opinions fort raisonnables[4]. Ainsi il acheminait les savants orientalistes et les philosophes vers l'état d'esprit qui convient à la recherche intelligente et féconde; les enthousiasmes et les exagérations avaient eu leur utilité, puisqu'elles avaient rendu par avance populaires des contrées neuves de la réflexion; mais leur temps était passé : la place fut donnée définitivement à la curiosité qui s'informe et qui explique.

1. Édition Assézat. Voir : XIV, 122 — XV, 200 — XVI, 172 — XVII, 35, 316, les articles relatifs à l'Orient que Diderot donna à l'*Encyclopédie*. — Voir, IV, 45, des pages sur la Chine et plusieurs lettres à Mlle Volland (automne 1759).

2. Édition Assézat, IV, 45.

3. Même édition, I, 182.

4. Lettres à Mlle Volland, octobre et novembre 1759.

III

Les pages qui précèdent sont en réalité l'histoire *extérieure* des influences que la philosophie reçut de la connaissance de l'Orient; on a constaté que les études orientalistes avaient provoqué tout un mouvement d'idées, divers mais continu; et par là on a pu inférer qu'elles avaient été très profitables. Quels ont été au juste ces profits? et en quoi l'Asie, telle qu'on la conçut alors, enrichit-elle les réflexions des Encyclopédistes, et la pensée même du XVIII[e] siècle?

L'Orient, à travers les métamorphoses successives que lui avaient imposées les Jésuites, puis les historiens et les orientalistes, avait perdu, aux yeux des érudits, la couleur et la complexité originelles que parfois les écrivains ou les artistes tentaient de retrouver en lui; il était déjà déformé et simplifié; les philosophes le rendirent plus abstrait encore, et ils le figèrent en deux concepts, contradictoires à l'apparence, autour desquels ils firent graviter tout le monde de leurs ordinaires méditations. L'Asie fut à la fois le symbole du despotisme et le symbole de la tolérance; et l'on vit en elle tantôt le pays victime des préjugés et de la superstition, tantôt le domaine de la raison et de la vertu. Il n'y a point là une classification commode, mais deux aspects véritables, entre lesquels on départagea la conception intellectuelle de l'Orient, deux sources d'où coulèrent des eaux, également fécondantes, vers deux régions voisines, mais distinctes : la politique, la religion.

La notion de l'*Asie despotique* se dégagea d'abord, aidée par les études historiques que le XVII[e] siècle avait faites si

nombreuses sur la Turquie[1]; à sa suite elle entraîna tout un système de considérations générales : les historiens y prirent de nouvelles habitudes d'esprit.

Pour comprendre des gouvernements si différents des nôtres, et dont les voyageurs rapportaient les institutions surprenantes, il fallut que l'esprit se fît une souplesse inaccoutumée. Jusque-là on n'avait guère eu en vue que les pays anciens, dont la Bible dessinait l'image hiératique, ou les États modernes que le christianisme avait modelés sur un type commun; si bien que l'éducation religieuse créait, par avance, chez les historiens et les lecteurs, une manière catholique d'envisager l'histoire. Tous, plus ou moins pénétrés des leçons de Bossuet, ils envisagaient l'histoire du monde comme une matière malléable aux mains de la Providence; tout au plus tâchaient-ils de deviner, à travers l'Écriture, les grands desseins de Dieu. Mais le Dieu de la Bible ignorait l'Inde, il ne s'intéressait pas à la Chine : si l'on prétendait connaître ces pays, on pouvait, on devait même se passer de lui tout à fait. Aussi Voltaire eut-il bien soin de marquer qu'il retraçait les cilivisations primitives « en ne considérant que les choses humaines, et en faisant toujours abstraction des jugements de Dieu et de ses voies inconnues[2] ». Avec les nations d'Asie l'histoire s'habitua donc à être purement laïque.

C'était déjà un premier résultat; d'autres causes, il est vrai, vinrent y mêler leur jeu. Il y en eut de plus importants : la connaissance de l'Asie enseigna une conception à laquelle l'esprit classique était resté tout à fait hostile : le sentiment de la diversité; nos ancêtres n'avaient pu le recevoir ni de l'antiquité, trop mal connue et vite réduite

1. Voir p. 89 et 138.
2. Cela revient comme un refrain moqueur dans les premiers chapitres de l'*Essai sur les Mœurs*.

en abstractions, ni des nations d'Europe que l'on voyait d'une image un peu sommaire, et tout à fait *francisées*. Avec l'Asie cela devint impossible :

C'est un objet digne de l'attention d'un philosophe que cette différence entre les usages d'Orient et les nôtres.... Les peuples les plus policés de ces vastes contrées n'ont rien de notre police; leurs arts ne sont point les nôtres. Nourriture, vêtements, maisons, jardins, lois, culte, bienséance, tout diffère.... C'est « le fruit du sol, de la terre et de la coutume [1] ».

De là sortit par une conséquence naturelle la fameuse théorie des climats, formulée par Montesquieu à propos de l'Asie et presque uniquement à son propos [2], acceptée en gros par Voltaire [3], et qui reste une des vues les plus originales, une des plus estimables acquisitions du XVIIIe siècle. Elle eut aussitôt des applications pratiques; l'historien se heurtait, en examinant les peuples orientaux, à des institutions si différentes de celles de France qu'elles épouvantaient la morale commune, et faisaient gronder les théologiens. Ainsi la polygamie : en vertu de la théorie des climats, ni Voltaire, ni Montesquieu ne se crurent obligés de frémir devant les quatre femmes permises par l'Alcoran; il y avait alors une très grande audace à dire : « Je ne justifie pas les usages, mais j'en rends les raisons [4] », à expliquer la pluralité des femmes par des considérations sociales et physiques [5], et surtout à assurer qu'elle avait moralement d'assez bonnes conséquences [6]. C'était au fond disperser, d'un geste grave, tout un cortège de préjugés, et jeter dans la morale, comme dans l'histoire, de ces idées qui préparent, ou du moins facilitent les révolutions futures.

1. *Essai sur les Mœurs*, chap. CXLIII.
2. *Esprit des Lois*, liv. XVII.
3. *Essai sur les Mœurs*, chap. II et CXLIII.
4. *Esprit des Lois*, liv. XVI, chap. IV.
5. *Essai sur les Mœurs*, chap. VII. Boulainvilliers, *Histoire des Arabes. Vie de Mahomet.*
6. *Esprit des Lois*, liv. XVI, chap. XI et XII.

Cette diversité infinie des hommes répandus sur la terre, n'est pas incompatible avec le sentiment d'une intime unité; et c'est à cela que ramenait encore l'étude des civilisations orientales :

> Tous ces peuples ne nous ressemblent que par les passions et par la raison universelle qui contrebalance les passions et qui imprime cette loi dans tous les cœurs : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ». Ce sont là les deux caractères que la nature empreint dans tant de races d'hommes différentes et les deux liens éternels dont elle les unit malgré tout ce qui les divise [1].... La terre est un vaste théâtre où la même tragédie se joue sous des noms différents [2].

L'humanité est donc identique à elle-même, en dépit de ses multiples aspects : c'est là une idée qui a plus regard à la philosophie qu'à l'histoire, mais elle n'est pas absolument indifférente à cette dernière; à tout le moins, elle pouvait indiquer les enseignements pratiques qu'on doit chercher dans l'histoire convenablement interprétée : le despotisme des gouvernements d'Asie, si incompatible qu'il paraisse d'abord avec les habitudes occidentales, est en réalité, pour les sujets des monarques européens, la matière de très utiles méditations.

Ce fut Montesquieu qui le premier précisa l'idée du despotisme : malgré les réserves qu'il fit, Voltaire l'accepta, au moins pour l'Inde [3]; Diderot et d'autres la reprirent : elle s'affermit et devint bientôt une de ces commodes formules qu'on lance dans les discussions, sous prétexte de les éclairer; Anquetil Du Perron consacrera tout un gros volume à l'attaquer [4]. Ainsi l'auteur [5] des *Recherches sur l'origine du despotisme oriental* (1761) partait de la concep-

1. *Essai sur les Mœurs*, chap. CXLIII.
2. *Essai sur les Mœurs*, chap. CLV.
3. Par exemple, *Essai sur les Mœurs*, CXCIV.
4. *Législation orientale*, 1778.
5. B. I. P. E. C., ce qui veut dire, paraît-il : Boulanger, ingénieur des Ponts et Chaussées.

tion du « despotisme oriental », comme d'une notion universellement reçue; il se proposait d'expliquer comment la nature humaine, originairement amoureuse de liberté, s'était pliée au régime de l'absolutisme; il voyait là une suite logique des gouvernements théocratiques, auxquels avait consenti la faiblesse des sociétés primitives. Encore que ses déductions fussent gâtées par bien des partis pris, il restait quelque chose d'intelligent dans son système. En tout cas les philosophes n'avaient point de peine à démontrer, par l'histoire d'Asie, à quelles ruineuses conséquences entraînait le gouvernement tyrannique. La démonstration se faisait convaincante, grâce aux catastrophes des empires orientaux, que l'éloignement rendait simples et grandioses; de tels exemples étaient essentiellement *pédagogiques!* et puis ils n'inquiétaient point les censeurs royaux, fort indifférents à ménager la réputation du sultan ou le bon renom du Grand Mogol.

Mais les écrivains ne s'arrêtèrent pas à cette vue théorique du despotisme : ils se sont « emparés de la matière et en ont tiré, suivant leur usage, un parti étonnant pour s'élever avec force contre des abus qu'ils croyaient bons à détruire dans leur pays[1] ». De l'idée du despotisme absolu ils passèrent à celle du despotisme éclairé; la Chine permit de rédiger, sous une apparence candide et inoffensive, le plan des réformes auxquelles on espérait bien obliger un jour la monarchie française.

Que la Chine fût despotique ou non, tous, sauf Grimm trop grincheux, reconnaissaient que ses institutions étaient bonnes; on ne disputait que sur leur effet et leur mise en pratique; Voltaire criait assez que tout était parfait et admirable, pour que sa voix dominât celle des autres. Or

1. Grimm, *Correspondance littéraire* : 15 septembre 1786, à propos de la Chine.

les avantages qu'il signalait dans la constitution de la Chine étaient violemment contradictoires avec le régime que la France du XVIIIe siècle subissait. D'abord, le souverain était « le premier philosophe de l'empire : ses édits sont presque toujours des instructions et des leçons de morale[1] ». Certes il n'eût point interdit la publication de l'*Encyclopédie* ; il y eût plutôt collaboré, à moins qu'il n'en eût lui-même lancé l'entreprise! Ce « philosophe » était ce que Voltaire espéra un moment du trompeur Frédéric : un maître paternel, respectueux de la légalité, empressé à faire jouir tous ses sujets des « droits de l'humanité » et à développer la richesse nationale, plus occupé de récompenser que de punir :

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples? *Admirer et rougir, mais surtout imiter*[2].

L'excellence de ce gouvernement ne dépendait pas seulement de la vertu de l'empereur; elle était faite de trois qualités intimes sur lesquelles Voltaire revient avec insistance et qu'il inscrit, presque comme une conclusion, dans le dernier chapitre de l'*Essai sur les Mœurs*. La noblesse n'existe pas à la Chine, on n'y connaît que le mérite[3]: l'hérédité du trône et le droit divin n'y sont point des principes, puisque le roi est élu[4]; enfin et surtout, les sujets sont protégés contre le souverain par une constitution et même par une manière de représentation nationale, ces grands tribunaux de la Chine, que les Jésuites avaient rendus si populaires.

1. *Essai sur les Mœurs*, chap. I.
2. *Dictionnaire philosophique* au mot : AGRICULTURE, sous la rubrique : De la grande protection due à l'agriculture.
3. Voir *Essai*, chap. CLVIII, CXCVII. Il trouvait cette idée dans Du Halde, *Description de la Chine*, II, 58, et chez tous les auteurs jésuites.
4. Par exemple, *Essai*, CXCV. A ce propos, Voltaire fait une critique en règle du droit divin.

L'esprit humain ne peut certainement imaginer un gouvernement meilleur que celui où tout se règle par de grands tribunaux subordonnés les uns aux autres et dont les membres ne sont reçus qu'après plusieurs examens sévères. Tout se règle à la Chine par ces tribunaux.... Le résultat de toutes les affaires décidées à ces tribunaux est porté à un tribunal suprême.... *Il est impossible que dans une telle administration l'empereur exerce un pouvoir arbitraire*;... il ne peut rien faire sans avoir consulté des hommes élevés dans les lois et élus par les suffrages.... S'il y eut jamais un empire dans lequel la vie, l'honneur et le bien des hommes aient été protégés par les lois, c'est l'empire de la Chine [1].

Les mandarins d'Europe, autrement dit les philosophes, enviaient singulièrement leurs collègues asiatiques, aux mains desquels était remise la plus grande partie du gouvernement : c'était peut-être même la raison secrète de leurs préférences avouées pour les institutions et les habitudes de la cour de Pékin. Quoi qu'il en soit, ils n'avaient pas tort de proclamer les richesses intellectuelles qu'offrait l'étude historique de l'Asie; les méditations sur le « despotisme oriental » leur inspirèrent des raisons et des exemples pour démolir — théoriquement — les trois piliers qui soutenaient l'édifice monarchique en France : la noblesse, l'hérédité, l'absolutisme. Cela pouvait être de quelque conséquence !

IV

Un horizon différent, mais aussi large, se découvrait devant les philosophes, si, par une volte-face subite, ils associaient la conception abstraite de l'Orient non plus à des considérations politiques, mais à des études sur la religion; de ce côté le regard portait même plus loin encore. L'Asie ne servit pas seulement à figurer le despotisme, elle fut le symbole commode de la tolérance.

1. *Essai sur les Mœurs*, chap cxcv.

Les recherches philologiques et historiques sur les langues et les civilisations d'Asie avaient acheminé les curiosités érudites vers l'histoire des religions; et l'on sait déjà dans quel esprit de liberté[1] fut poussée cette enquête nouvelle; elle eut, d'assez bonne heure dans le xviii[e] siècle, deux résultats : d'abord une conception intelligente et sympathique des religions d'Orient, le mahométisme en particulier; une tentation irrésistible ensuite de détourner vers un but pratique les conclusions de ce premier travail, et de les transformer en arguments, à peine déguisés, contre le christianisme[2]. Le procédé s'offrait, facile et d'aspect innocent : ne suffisait-il pas de comparer, ou simplement de rapprocher les dogmes et les églises? Plus que personne, Voltaire y prit plaisir : les considérations d'histoire religieuse ont la place large dans son œuvre; or presque toujours elles viennent à propos des mœurs et des pays d'Asie; en tout cas la connaissance de l'Orient éclaire toujours sa critique et donne de l'air à ses esquisses d'histoire.

Il *compara* donc le paradis terrestre des Indiens avec le nôtre et feignit de s'étonner « de la conformité apparente de quelques-uns de leurs *contes* avec les *vérités* de notre sainte religion[3] »; se donnant l'âme de Candide ou bien de l'Ingénu, il retrouva chez maint peuple les doctrines du christianisme, l'immortalité de l'âme, l'enfer, les anges et le diable[4]. Le jeu l'amusait si réellement qu'il ne parvenait pas, parfois, à dissimuler la joie où le jetaient les succès de cet efficace procédé. Certes il se gardait bien de confondre « les *prophètes* juifs avec les *imposteurs* des autres nations[5] »! Mais il parlait de tous en même temps et de la

1. Voir p. 149 et 164.
2. Voir p. 163 et suiv.
3. *Fragments sur l'Inde*, 1773, article 28.
4. Par exemple, *Essai sur les Mœurs*, Introduction, xlviii.
5. *Essai sur les Mœurs*, Introduction, xliii.

même manière. Il protestait le plus sérieusement du monde qu'il faut regarder la nation juive « avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, et ne point juger de ces événements, comme on juge des événements ordinaires[1] » ! sans quoi, ajoutait-il, l'Histoire Sainte ne serait plus qu'un ramas d'absurdités. Bien qu'il disputât sur la matière même de la Bible, il assurait aussi ne jamais la mettre en cause : « Nous croyons sans difficulté aux vrais miracles opérés dans notre sainte religion.... *Nous ne parlons ici que des autres nations*[2] ». Enfin quand les rapprochements devenaient par trop lumineux, Voltaire, prenant un style dévot, inventait de pieuses explications :

Dieu a certainement permis que la croyance aux bons et aux mauvais génies, à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple juif[3].

Mais il espérait obtenir de ces comparaisons autre chose que de simples amusements pour son ironie; par elles il put concevoir une théorie, jamais très nettement formulée, mais partout clairement insinuée, celle de l'évolution des idées et des doctrines religieuses. Le point de départ pour toutes est, dit-il, l'Orient : « Les religions sont comme les jeux de trictrac et des échecs, elles nous viennent de l'Asie[4] » : c'est donc une erreur de croire que « tout est venu des Juifs et de nous;.... on est bien détrompé quand on fouille un peu dans les antiquités[5] » orientales. Chez les brahmanes[6] ou dans les écrits de Zoroastre[7], on retrouvera

1. *Essai sur les Mœurs*, Introduction, XLI.
2. *Même ouvrage*, Introduction, XXXIII.
3. *Même ouvrage*, Introduction, XLVIII.
4. Lettre à M. de la Motte Gefrard, mars 1763.
5. *Essai sur les Mœurs*, chap. V.
6. *Même ouvrage*, chap. III.
7. *Même ouvrage*, chap. V.

des dogmes « conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde[1] », et particulièrement conformes à la religion chrétienne. De là à conclure par une définition générale il y a quelques pas; Voltaire les a faits d'une décisive enjambée :

> On voit évidemment que toutes les religions ont emprunté tous leurs dogmes et tous leurs rites les unes des autres[2].

Il se peut que de telles idées, malgré la résistance qu'elles provoquent encore chez beaucoup, soient maintenant une banalité de l'histoire; mais nul ne contestera l'originalité qu'il y avait à les exprimer aussi lucidement vers 1750. Il est indéniable qu'elles sont un des plus véritables résultats de l'orientalisme.

Les conclusions abstraites n'intéressaient les philosophes du XVIIIe siècle qu'en tant qu'elles enfermaient des applications pratiques. Si Voltaire s'adonna si assidûment à l'histoire des religions, c'est qu'il comptait en tirer, par une démonstration quasi mathématique, la nécessité de la tolérance.

Cette argumentation, comme tous les bons raisonnements, fut double : avant de proclamer des affirmations il fallait démolir par le menu le système qu'on prétendait remplacer; avant de donner les raisons qui fondaient la tolérance et la religion naturelle, on dut dire celles qui rendaient insoutenables l'intolérance et son appui naturel, le principe d'une religion révélée. C'est pourquoi il y eut, chez Voltaire et chez ses amis[3], une manière d'exégèse biblique, encore bien rudimentaire, toute composée presque de preuves et de faits empruntés à l'Orient.

1. *Essai sur les Mœurs*, chap. V.
2. *Même ouvrage*, chap. VII : A propos du Koran.
3. Diderot surtout.

La comparaison instituée entre les diverses croyances et la doctrine de l'évolution des dogmes tendaient, par une inévitable conséquence, à enlever au *credo* des chrétiens son caractère de vérité absolue; il n'était plus qu'un *état*, un *moment* dans l'histoire des doctrines par lesquelles les hommes avaient successivement cherché à satisfaire leur besoin religieux. Bien plus, la Bible était souvent démentie par les livres sacrés de l'Inde ou de la Perse :

> Ce qui doit être le plus étonnant pour nous, c'est que dans aucun livre des anciens brachmanes, non plus que ceux des Chinois,... on ne trouve nulle part trace de l'histoire sacrée judaïque qui est notre histoire sacrée. Pas un seul mot de Noé que nous tenons pour le restaurateur du genre humain; pas un seul mot d'Adam qui en fut le père; rien de ses premiers descendants? Comment toutes les nations ont-elles perdu les titres de la grande famille? Comment personne n'avait-il transmis à la postérité une seule action, un seul nom de ses ancêtres? Pourquoi tant d'antiques nations les ont-elles ignorés; et pourquoi un petit peuple nouveau les a-t-il connus?... L'Inde entière, la Chine, le Japon, la Tartarie ne se doutent pas encore qu'il a existé un Caïn, un Mathusalem qui vécut près de mille ans.... Mais ces questions, qui appartiennent à la philosophie, sont étrangères à l'histoire [1].

Le développement était facile, la conclusion aussi : il est impossible qu'on veuille de bonne foi inquiéter la conscience d'autrui, et imposer par la force une religion dont les origines et les données sont à ce point incertaines.

Partant de cette conception générale, les philosophes venaient alors aux détails, et ils s'y attardaient avec complaisance : il était admis, grâce aux récits des voyageurs et aux livres de théologie [2], que les religions orientales étaient « un grand ramas d'histoires fabuleuses [3] », exploitées honteusement par des bonzes ou des talapoins : il était bien tentant d'assimiler, grâce à l'habituelle fiction

1. Voltaire, *Fragments sur l'Inde*, 1773, article VII.
2. Voir p. 65 et 160.
3. De Chaumont, *Relation de l'ambassade de Siam*, 1686, p. 134.

orientale, les moines aux bonzes[1], et de dire en quoi les superstitions hindoues, unanimement condamnées, ressemblaient fort aux nôtres[2]. On pouvait aussi entreprendre, avec des arguments exprès stupides, l'apologie d'un « mahométisme » qui n'était en réalité que le Christianisme habillé d'un autre nom[3]; le public s'était dès longtemps accoutumé aux conclusions suggestives qu'inspirait le rapprochement des coutumes asiatiques et des habitudes européennes.

D'ailleurs, par un singulier contraste sur lequel jamais les philosophes ne s'expliquèrent vraiment, l'Asie, terre bénie de la superstition, était en même temps le pays de la tolérance religieuse. Les voyageurs l'avaient dit[4], Montesquieu l'admit[5], Voltaire le répéta partout à propos des Turcs, des Japonais, des Indiens, des Persans, des Tartares et des Chinois[6]. *L'Asiatique tolérant* ne fut pas seulement le titre d'un pamphlet de Crébillon, où l'on démontrait, à travers des anagrammes translucides, que l'intolérance civile et religieuse était contraire au droit naturel[7]; ce fut une formule universellement acceptée, dont on vanta l'efficacité et dont on prêcha l'application dans l'Europe du xviiie siècle.

Un pays fut particulièrement élu pour cette bonne besogne : la Chine[8].

Par quelle fatalité, honteuse peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un sage simple,

1. Voltaire, *Dialogue philosophique* XXV : Le mandarin et le jésuite.
2. Par exemple, *les Jammabos*, voir p. 303.
3. *La Certitude des preuves du mahométisme*, Londres, 1780.
4. Voir p. 62.
5. *Esprit des Lois*, liv. XXV, chap. xv.
6. Entre autres, voir le *Traité de la Tolérance*, 1763, chap. iv.
7. Voir p. 277. — Voir aussi *Mahmoud le Gasnevide* (signalé à la même page), chap. xvi et xxiii.
8. L'Inde aussi, mais moins. Voir Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. xv et xvii.

sans faste, sans imposture?... Ce sage est Confucius qui, étant législateur, ne voulut jamais tromper les hommes [1].... Cet exemple seul doit suffire pour détromper ceux qui croient que l'erreur est nécessaire pour gouverner les hommes. Point de miracles, point d'inspiration, point de merveilleux dans cette religion [2].

On le devine, si la religion chinoise plaisait tant aux philosophes, c'est précisément parce qu'elle n'était pas une religion mais une morale, c'est-à-dire « la première des sciences [3] ».

Confucius « n'est point prophète, il ne se dit point inspiré ».... Sa morale est aussi pure, aussi humaine que celle d'Épictète. Il ne dit point : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît », mais : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fasse [4] ».... Sa religion « est simple, sage, auguste, libre de toute superstition ».... La religion des empereurs et des tribunaux ne fut jamais déshonorée par des impostures, jamais troublée par les querelles du sacerdoce et de l'empire, jamais chargée d'innovations absurdes,... dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques.... C'est par là surtout que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers [5].

Or, si on la dépouillait de son apparence exotique, qu'était en définitive cette religion si admirable? c'était proprement l'image vivante d'une doctrine, chère à Voltaire, et qui a été l'aboutissement de la philosophie du XVIIIe siècle : la religion naturelle, le théisme [6].

Les Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples.... Jamais l'adoration de Dieu ne fut si pure et si sainte qu'à la Chine.... Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de siècles? La voici : « Adorez le ciel, et soyez justes [7] ».

1. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot : PHILOSOPHIE. Voir aussi *Remarques de l'Essai sur les Mœurs*, § 9.

2. Diderot, *Introduction aux grands principes ou réception d'un philosophe*, écrit vers 1763 (même date que le passage de Voltaire qui précède). Édition Assézat, II, 83.

3. *Essai sur les Mœurs*, Introduction, chap. XVIII.

4. *Même ouvrage*, chap. II.

5. *Même ouvrage*, Introduction, chap. XVIII.

6. Voltaire le dit formellement, *Histoire de l'établissement du christianisme*, 1777, chap. XXVI : Du théisme.

7. Voltaire, *le Philosophe ignorant*, 1766, § 41.

Voilà pourquoi Voltaire mettait une telle ardeur à prendre la défense des « lettrés de la Chine » qu'on accusait d'athéisme ou de matérialisme[1]; c'était en réalité sa propre cause et celle de ses amis qu'il plaidait. Prenant exemple sur les mandarins, que les Jésuites exaltaient si bruyamment, les philosophes réclamèrent le droit de garder le *célibat philosophique*, ainsi qu'il est dit dans le singulier ouvrage qui a pour titre *les Princesses malabares*[2]; la raison les « détournait de tous les himens avec quelque Roligine [religion] que ce fût[3] ». Cette attitude, Confucius l'avait eue bien avant tous les libertins et les encyclopédistes; il était, de plus, un ancêtre très avouable; aussi est-ce un de ses disciples, le prince Kou, que Voltaire, un jour, chargea de résumer lapidairement la somme des croyances qu'il jugeait nécessaires et suffisantes en tout honnête homme :

> C'est dans l'exercice de toutes les vertus et dans le culte d'un Dieu simple et universel que je veux vivre, loin des chimères, des sophistes et des illusions des faux prophètes. L'amour du prochain sera ma vertu, et l'amour de Dieu ma religion[4].

Le « Catéchisme chinois » était aussi le Catéchisme du philosophe!

Après de pareils textes — et l'on pourrait les multiplier, — il apparaît évident, je crois, que la philosophie pratique de Voltaire, si elle n'est pas née de ses lectures sur l'Orient,

1. Entre autres, voir : *Essai sur les Mœurs*, chap. II; — *Remarques de l'Essai sur les Mœurs*, § 6; — *Dieu et les hommes*, 1769; — *Fragments sur l'Inde*, art. XXII, .. etc.

2. *Les Princesses malabares ou le Célibat philosophique, ouvrage intéressant et curieux avec des notes historiques et critiques*, 1734; ouvrage condamné par le Parlement. — « Le célibat philosophique, y est-il dit, est le refus d'épouser une des deux parties qui divisent la religion en France. » — Les princesses malabares symbolisent les diverses formes de religion.

3. *Ouvrage cité*, p. 131.

4. *Dictionnaire philosophique*, au mot : CATÉCHISME CHINOIS.

y a du moins trouvé les occasions fréquentes de se préciser; ce n'est certes pas sans un très sérieux profit de l'esprit qu'il avait parcouru les relations des voyageurs, et feuilleté les lettres des missionnaires, tous empressés à lui vanter l'Asie.

CHAPITRE VI

L'ORIENT : LA MODE ET LES ARTS

I. Rapports de la mode et de la littérature : le bibelot et l'exotisme. — Les bibelots exotiques au XVIII[e] siècle; leur adaptation à la vie française : l'éventail, l'ombrelle, la porcelaine,... etc. : exotisme et bizarrerie. — L'Orient et la décoration : meubles, laques, paravents, jardins chinois,... etc. — Conséquences sur l'art décoratif.
II. Autres formes de la mode d'Orient. — Le thé et le café; causeries sur l'Orient; les divertissements orientaux : déguisements, bals masqués, mascarades, ombres chinoises; l'Orient dans les modes féminines.
III. L'art traduit ces tendances : la mode des portraits « turcs » : Van Loo et ses *Sultanes*; on demande à l'Asie la possibilité de déguisements. — Les artistes et l'Orient; point d'exotisme; l'Orient mondain; les graveurs et l'Asie libertine; les *chinoiseries* de Boucher et de Watteau. — Partout un Orient factice et railleur.

I

Si l'on voulait définir la mode par ses caractères abstraits, il conviendrait d'énoncer d'abord son universalité et la multiplicité de ses aspects. Qu'elle soit à l'origine un enthousiasme politique, un succès littéraire, ou bien une fureur artistique, toujours, dès qu'elle a atteint un certain degré d'intensité, elle affecte toutes les manifestations de la vie sociale depuis les plus humbles jusqu'aux plus solennelles : le chanteur des rues et le camelot, le journal en sont aussi bien l'expression que le théâtre et le roman, ou même que les débats d'un Parlement et les télégrammes

d'officielles félicitations. Bien plus, c'est par la mode proprement dite, par le bibelot, le costume et la complainte, que finissent toujours ces accès de sensibilité esthétique et ces crises de sentimentalité nationale; quelquefois même ils ont commencé par là; et, pour écrire une histoire complète, on doit collectionner ces futilités, rendre au XVIIIe siècle la gaîté satirique de ses chansons, illustrer les journées révolutionnaires avec les assiettes bleues, patriotiques et sententieuses, dans lesquelles mangèrent les bons citoyens d'alors, réhabiller enfin les hommes de 1840 avec le costume de garde national qui convenait si bien à leur état d'esprit!

Plus que toutes les autres modes, le goût exotique réclame un tel commentaire, ou, si le mot semble gros, un pareil album : aujourd'hui encore le mot bibelot évoque l'idée surtout des menus objets d'Orient que l'on vend dans les boutiques de la rue de Rivoli, dans les soukhs tunisiens, ou dans les bazars de Stamboul : le bibelot est essentiellement quelque chose d'exotique. Aussi bien il a été une des premières manifestations de l'exotisme : les commerçants, on l'a constaté [1], contribuèrent beaucoup à éveiller les curiosités françaises sur l'Asie et ils ne cessèrent jamais de les entretenir; or ce qu'ils allaient chercher en Arabie, c'était le café et les parfums; en Perse, les pierres précieuses ou les tapis; dans l'Inde, les perles et les bois odorants; à la Chine, les soies et les porcelaines, c'est-à-dire tout ce qui est indispensable à la mode elle-même. Il y aurait sur ce sujet tout un gros volume à écrire, amusant par les détails qu'il enfermerait, par les anecdotes qu'on ne pourrait manquer d'y citer, et surtout par les gravures qu'il serait nécessaire d'y insérer. Le

1. [illegible] p. 43 et 77.



dessein de ce chapitre est plus modeste : on veut montrer simplement comment le bibelot et la mode furent une expression particulière de la conception générale de l'Orient, et comment, après tout, il y a quelque ressemblance entre une faïence chinoise de Rouen et un conte oriental, entre un éventail pseudo-japonais et un roman de Crébillon. La mode, sur ce point, comme en tant d'autres, a accompagné, expliqué et quelquefois subi la littérature.

Le commerce avec les Indes et le Levant[1] (quels qu'aient été d'ailleurs ses résultats économiques, qu'il ait été ou non une source de richesse) n'a point vu son activité diminuer pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle; il semble même, à en croire les statistiques insuffisantes de l'époque, qu'il se soit développé par un accroissement fort régulier[2]. Il y eut donc, pendant cent cinquante ans, une exportation, jamais ralentie, de bibelots exotiques. Parmi ces bagatelles, il en était qu'on se contentait d'acquérir chèrement, sans prétendre les utiliser à quelque dessein pratique, ni même par goût artistique, mais simplement à cause de leur étrangeté; les divinités mystérieuses de l'Inde, les pagodes chinoises furent bien traitées de « vilains magots » ou de « figures estropiées[3] », mais on les aima à cause de leur laideur, et parce qu'elles contrastaient joliment, dans leur attitude énigmatique et absurde, avec l'harmonieuse conception de la sagesse des mandarins. Symboles commodes de la bizarrerie de civilisations trop originales pour qu'on pût les comprendre, elles furent recherchées d'une constante faveur pendant tout le XVIII[e] siècle[4]; les récrimina-

1. Voir p. 79.
2. Voir les ouvrages cités aux chapitres I et III de la première partie. — Voir les chiffres cités dans Arnould, *De la Balance du commerce*, 1791, et dans *le Parfait Négociant* de Savary, 1721 (7[e] édition).
3. Voltaire, *Dissertation sur la tragédie*, en tête de *Sémiramis*.
4. Voir p. 179 et Voltaire, *même passage*; Grimm, *Correspondance littéraire*, novembre 1785.

tions échouèrent, qu'on tâcha de faire entendre contre ce « goût puéril » et « cette extravagance [1] »; ces petits bronzes dorés étaient un des cadeaux qu'on faisait le plus volontiers aux dames de sa connaissance [2]; et ils devinrent si bien un indispensable ornement des salons qu'on s'amusait parfois à trouver de la ressemblance entre ces « gros Chinois » et quelqu'un des invités de la maîtresse de maison, si assidu sans doute qu'il paraissait inébranlablement accroupi en son fauteuil; Walpole ne craignait pas d'appeler cet excellent président Hénault « la pagode de chez Mme du Deffand [3] ».

Mais si les magots et les bouddhas s'obstinèrent, imperturbables, à symboliser l'Orient dans ce qu'il avait de plus exotique, tous les autres bibelots qu'on alla chercher en Asie reçurent une manière de naturalisation; s'ils perdirent ainsi quelques-unes de leurs grâces originelles, au moins y gagnèrent-ils de n'être plus tout à fait des *curiosités*, et par suite de pouvoir se répandre en un public plus étendu. Les héroïnes de Marivaux ne paraissent guère se douter que l'éventail [4] leur donne des attitudes semblables à celles des princesses hindoues; mais les dessins des écrans ou bien les propos du marchand, quand il offrait des éventails brisés — article plus rare [5] — pouvaient rappeler un moment à l'esprit l'image des femmes de Chine qu'on voyait sur les gravures, pareillement armées; ainsi on était invité à juger moins étrange la coquetterie minaudière et parisienne, dont les romanciers paraient les vertueuses épouses des mandarins. L'ombrelle et le para-

1. *Les Magots*, 1756, sc. II. Voir p. 179.
2. Voltaire, *Stances*, III, à propos d'un cadeau fait à Mme du Châtelet.
3. Lettre du 6 octobre 1765.
4. O. Uzanne, *l'Éventail*, 1882. — Spire Blondel, *Histoire des éventails*, 1875.
5. Uzanne, *ouvrage cité*, p. 69 et 76.

pluie[1], qui n'eurent leur succès définitif que sous Louis XV, conservèrent assez longtemps la lourdeur du parasol oriental, pour que la vision d'un page, soutenant au-dessus de la tête de sa maîtresse ce dôme mouvant, évoquât, par une inévitable association, celle des Japonaises ou des Indiennes représentées dans les illustrations des récits de voyage, ou bien portraiturées au frontispice des romans.

Les porcelaines et les faïences[2], dont il parut si longtemps qu'on ne pourrait arracher le secret à l'Orient, eurent une tout autre destinée, et plus glorieuse, puisqu'elles devinrent enfin une industrie française, et même une des formes les plus jolies de notre production artistique. Pendant bien des années on se borna à admirer la fragilité élégante des tasses importées de Chine, ou les teintes extraordinairement bleues des plats persans; on avait de trop vagues idées sur les procédés des artistes d'Asie pour prétendre à les imiter. La multiplication des récits de voyage et le développement du goût exotique secouèrent cette incuriosité; dès 1673 une manufacture de porcelaines se fondait à Rouen, et en 1686 on put montrer aux ambassadeurs siamois des porcelaines « imitant si bien celles d'Orient que plusieurs personnes ont été trompées à la veue[3] »; dès la fin du XVII[e] siècle cette industrie nouvelle donna de fort belles preuves de son existence, et le XVIII[e] siècle fut sa plus belle époque. Elle subit les oscillations de la mode; les voyages de Tavernier et de Chardin mirent en honneur les faïences de Perse, tandis que le XVIII[e] siècle se décida franchement pour l'ornemen-

1. Voir Quicherat, *Histoire du costume*, 1876, p. 577.
2. Voir : Champfleury, *Bibliographie céramique*, 1881; — Th. Deck, *la Faïence*, 1889; — A. Pottier, *Histoire de la faïence de Rouen*, 1870.
3. *Mercure galant*, décembre 1686, deuxième partie, p. 185. Voir, sur de nouvelles tentatives pour trouver les secrets d'Orient : de Raynal, *Histoire philosophique*, 1770, II, 228.

tation chinoise; ce fut même là une spécialité de Rouen, et les ouvriers normands firent consciencieusement et par principe « du baroque et du fantaisiste[1] », reproduisant, avec une monotonie respectueuse, trois ou quatre types et dessins des porcelaines chinoises. Ainsi furent répandues, parmi des acheteurs très nombreux, quantité de faïences, familier ornement, qui ne pouvaient que flatter le goût exotique; les musées d'aujourd'hui, à Paris ou à Rouen, en exposent encore un bon nombre, et l'on peut y voir avec quelle application les artistes ont conservé, et même accusé l'étrangeté des modèles.

Mais ce ne sont là encore que les accessoires les plus menus d'un décor oriental; le XVIII[e] siècle s'est aussi préoccupé du cadre; il y a eu des influences asiatiques très sérieuses dans la décoration des appartements et dans le mobilier lui-même. Les tapis de Turquie ou de Perse[2] étaient connus depuis le moyen âge, mais la mode s'en développa seulement à l'époque de Louis XIV; on aima à faire ressortir sur leurs couleurs, sombres ou bien éclatantes, de beaux vases de faïence : du moins c'est là un motif de décoration, un fond de tableau que les peintres du XVIII[e] siècle, à en croire les livrets des *Salons*[3], apprécièrent beaucoup. Les paravents, ornés d'arabesques, ou peints à la main sur de la soie de Chine, n'étaient plus, sous le règne de Louis XV, une rareté; et l'on avait rapporté de Chine quantité de laques ou de bois vernis, sous forme de panneaux et de « cabinets ». « Le bois verni, façon de Chine » eut même un tel succès qu'on chercha

1. Pottier, *ouvrage cité*, p. 272.
2. Baudrillart. *Histoire du luxe*, 1878. Entre autres exemples : La Fontaine, lettre à sa femme, 12 septembre 1663, édition des Grands Écrivains, IX, 274.
3. *Collection des Livrets des anciennes expositions* à la Bibliothèque nationale.

de bonne heure à le contrefaire [1]; les frères Martin y réussirent enfin, vers le milieu du XVIIIe siècle [2]; grâce à eux et à leurs imitateurs, il fut fabriqué, en nombre considérable, des consoles ou des guéridons laqués, garnis d'appliques en bronze doré, illustrés de dessins qui représentaient, à la mode chinoise, des pagodes, des arbres ou des animaux fantastiques [3]; Carlin, sous Louis XVI, en eut la spécialité. Dans certains intérieurs la profusion de ces porcelaines, de ces laques et de ces bronzes était si grande qu'on doit bien reconnaître en quelques propriétaires un parti pris d'exotisme. Voltaire admirait fort à Lunéville [4] un

... salon magnifique
Moitié turc et moitié chinois,
Où le goût moderne et l'antique
Sans se nuire ont uni leurs lois [5].

Mais il ne s'en étonnait pas, comme il eût fait à propos d'une étrangeté.

Quelques grands seigneurs plus raffinés tenaient à ce que l'image de l'Asie se prolongeât, pour leurs visiteurs, hors des portes de l'appartement; et dans leurs parcs ils faisaient dessiner de ces jardins chinois que Chambers [6] avait mis en faveur auprès de la noblesse anglaise, et que l'*anglomanie* fit vite triompher en France [7]; on se plut, persuadé qu'on se conformait ainsi aux tendances vraies de l'art asiatique, à ménager, dans une nature bizarrement

1. Champeaux, *le Meuble*, 1885, II, 182.
2. Leurs privilèges datent de 1730, 1744, 1748.
3. Champeaux, *ouvrage cité*, II, 191. Voir au Louvre le musée du mobilier et la collection d'objets d'art de M. Thiers.
4. Il s'agit probablement d'un kiosque de Stanislas de Lorraine. Voir Maugras, *la Cour de Lunéville*, 1904, p. 171, 209, 211.
5. Lettre au président Hénault, février 1748.
6. *Traité des édifices, meubles, habits... des Chinois... compris une description de leurs temples, maisons, jardins*, Traduction française, 1776.
7. Baudrillart, *Histoire du luxe*, IV, 298.

tourmentée, des aspects contradictoires, « des scènes enchantées, des scènes d'horreur, et des scènes riantes » qui avaient le don d'agacer l'humeur irritable de J.-J. Rousseau [1]. Souvent aussi on élevait au milieu du jardin un kiosque chinois ou un pavillon à la turque, image réduite et déformée des minarets ottomans ou des coupoles indiennes [2].

Cette affectation d'exotisme eut sur l'art du mobilier une action très efficace : « Il y faut chercher, a écrit tout récemment M. Molinier, l'origine de bien des motifs d'ornementation, de bien des formes adoptées par les artistes du XVIIIe siècle français.... Le parti pris de décorations, avec son absence de symétrie voulue, est entièrement chinois, et chinois aussi sont les animaux plus ou moins fantastiques qui viennent naître sous le ciseau du sculpteur sur bois pour décorer des tables ou des consoles, ou sous le pinceau d'un fabricant de peintures au vernis.... On n'a point jusqu'ici tenu peut-être assez compte de cette influence de l'art de l'Extrême-Orient sur le développement de notre style moderne.... Les habitudes que cette mode de la chinoiserie a inspirées peu à peu à notre œil sont donc plus profondément enracinées en réalité qu'on ne le croit, et il faut en tenir largement compte dans l'appréciation de l'origine des styles français du XVIIIe siècle [3].

II

Ces meubles *chinois*, ce cadre demi-exotique ont certainement contribué beaucoup à créer l'image du faux

1. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, 4e partie, lettre XII.
2. Voir Maugras, *la Cour de Lunéville*, aux pages déjà citées.
3. E. Molinier, *le Mobilier français du XVIIe et du XVIIIe siècle*, 1902, p. 31 et 32.

Orient; une pagode ou une potiche de belle porcelaine suffisaient à son évocation; les sultanes ou les mandarins de Crébillon pouvaient se sentir tout à fait à l'aise dans le salon parisien que l'auteur leur donnait comme habituelle résidence; n'y retrouvaient-ils pas les ornements qu'on supposait familiers à leurs yeux, et qui étaient familiers aussi aux lecteurs français? Pour achever l'illusion, on s'ingénia bien souvent à répéter, dans ce cadre propice, quelques-uns des gestes ordinaires aux gens d'Asie, ou même à y pratiquer leurs plus chères habitudes. Bien peu d'hommes, il est vrai, se divertirent, comme Stanislas de Lorraine, à « fumer dans une grande pipe à la turque de six pieds de long[1] »; mais combien s'obstinèrent à boire du café et du thé par pure mode d'abord, et pour faire parade d'exotisme! Michelet, qui ne négligeait point les petits faits de l'histoire, estime que l'usage du café a vraiment modifié l'esprit français[2]; il est possible; mais en tout cas la mode s'en introduisit à la fin du XVIIe siècle, elle s'installa définitivement au siècle suivant[3]; et ce fut là une des manifestations extérieures par lesquelles la société française entendit marquer qu'elle était conquise à l'Orient.

Le café

... liqueur arabesque
On bien si vous voulez turquesque[4],

commença à être apprécié vers 1660, et fut « lancé » par l'ambassadeur Soliman Muta Ferraca, qui le prodiguait à ses visiteurs[5]; dès l'époque de *Bajazet* et du *Bourgeois*

1. Maugras, *ouvrage cité*, p. 202.
2. Michelet, *la Régence*, 1874, p. 135.
3. Franklin, *la Vie privée d'autrefois, le café, le thé, le chocolat*, 1893. — Voir aussi Savary, *Dictionnaire du commerce*, 1721. — Galland, *De l'origine et des progrès du caffé*, 1699.
4. Sublignv, *Gazette de la cour*, 2 décembre 1666.
5. Voir p. 97.

gentilhomme, il faisait fureur; au XVIII[e] siècle il devint une des institutions de la littérature et de la société. Les clients de Procope ne virent peut-être pas, comme l'assure Michelet, « au fond de son breuvage le futur rayon de 89[1] », mais ils y trouvèrent, j'imagine, l'occasion de penser plus souvent à l'Asie; peut-être aussi furent-ils amenés à moins bien comprendre qu'ils n'auraient pu le caractère original des hommes d'Orient, puisqu'ils se donnaient avec eux une ressemblance si facile et qu'ils les copiaient dans les détails de leur vie. Encore le café fut-il très tôt *naturalisé* : mais le thé garda son parfum exotique et sa saveur lointaine[2]; lui aussi, il fut connu vers le milieu du XVII[e] siècle; et, dès le premier tiers du XVIII[e], il était « autant à la mode que le chocolat l'est en Espagne[3] »; on n'y voyait plus, comme d'abord, un médicament, mais une boisson légère, fort agréable à prendre dans un salon, en petite société; la tasse de thé devint un accessoire si ordinaire de la vie mondaine que plus d'une dame voulut être représentée, sur son portrait, dans cette attitude favorite[4].

La causerie accompagnait obligatoirement le café ou le thé; elle était même presque leur vraie raison d'être. Quoi d'étonnant dès lors si, dans un salon exotique, devant un guéridon chinois, avec une tasse japonaise en mains, on se sentait entraîné à parler de l'Asie! on faisait appel à l'Orient pour renouveler les menus divertissements littéraires, et l'on compliquait par exemple la difficulté des

1. Michelet, *passage cité*.
2. Franklin, *ouvrage cité*, p. 103 et suiv.; Raynal, *Histoire philosophique*, II, 216.
3. Le Gentil, *Nouveau Voyage autour du monde*, 1730, II, 11.
4. Par exemple, Salon de 1739, Chardin, *Un petit tableau représentant une dame qui prend du thé*. — 1750. Aved, *Portrait de Mme Brun assise, prenant du thé*. — 1757. C. van Loo, *Trois tableaux... l'un, une femme qui prend du café*. — 1759. C. van Loo, *Plusieurs portraits de dame,... une en robe de satin blanc prenant du caffé*.

bouts rimés en y introduisant des vocables turcs[1]; on parodiait, comme M. Jourdain, les belles périphrases de la salutation orientale ou les invocations à Allah[2]. Quelques grandes dames se donnaient comme passetemps de composer des peintures dans le genre chinois, de dessiner des panneaux ou des paravents[3]; d'autres, un peu pédantes, témoignaient, par des citations appropriées, qu'elles lisaient les philosophes de l'Inde ou de la Perse[4]; la fille de Mme Geoffrin employait les loisirs de sa cinquantaine à résumer Confucius et Zoroastre, pour les mieux faire connaître à ses amies[5]. Parfois on instituait des discussions en règle; et le nom de Mahomet, par exemple, jeté dans une conversation, créait tout aussitôt deux camps : les uns assuraient qu'il était « le meilleur ami des femmes et le plus grand ennemi de la raison »; les autres soutenaient qu'il était un législateur habile et un apôtre de vertu[6]. C'est probablement dans une de ces discussions, où chacun cherche à enfermer sa pensée en une formule nette et spirituelle, que fut inventé le fameux *argument du mandarin*, désespoir des chercheurs et des curieux, qui jamais n'en ont pu retrouver l'origine. Chateaubriand, qui le reproduit[7], a soin de lui laisser presque la forme de la conversation :

> Si tu pouvais par un seul désir tuer un homme à la Chine et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir?

1. Diderot, Lettre à Sophie Volland, 3 février 1766.
2. Voltaire, lettre à Aunillon, octobre 1742; — lettre à Catherine II, 5 décembre 1777.
3. Maugras, *la Cour de Lunéville*, 1904, p. 108 et 361.
4. Mme de Choiseul dans une lettre à Mme Du Deffand, 23 mai 1765 (*édition* de Lescure, I, 320).
5. P. de Ségur, *le Royaume de la rue Saint-Honoré*, 1897, p. 177.
6. Diderot, Lettres à Sophie Volland, 30 octobre et 1er novembre 1759.
7. *Génie du Christianisme*, Partie I, liv. VI, chap. II.

Les philosophes présidaient souvent à la conversation, mais ils ne donnaient pas toujours le ton; et, délaissant leurs graves propos, on s'amusa quelquefois à reproduire dans les divertissements de société l'image drôlatique de l'Orient, telle que la comédie et le roman la réalisaient. A l'époque du carnaval, on ne faisait pas difficulté à se déguiser d'habits asiatiques : Mme du Châtelet, à Lunéville, prenait le costume d'un Turc, et Voltaire lui disait galamment :

Sous cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux!
Si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le serait de vous [1].

Mme de Mirepoix organisait un grand bal où la plupart des invités étaient vêtus à l'indienne, à la chinoise ou à la turque [2]. Souvent ces mascarades sortaient hors des appartements privés et, avec bien plus de richesse, elles s'étalaient à la cour; les Turcs, les Arméniens, les Chinois, etc., étaient les personnages habituels des ballets qu'on dansait devant le roi [3]. Quand les jeunes gens, peintres ou étudiants, s'en mêlaient, loin de tous soucis d'étiquette, ils traînaient, dans les rues et sur les places, des chars grotesquement remplis de magots, de turbans ou de clochettes, qui, avec un tintamarre plus ou moins oriental, enfonçaient dans l'esprit des spectateurs cette persuasion que l'Asie était le pays par excellence de l'étrange et du cocasse. Les étudiants de l'université de Caen font jouer à leur ancien recteur le rôle du mamamouchi de Molière [4]; les pensionnaires

1. Maugras, *ouvrage cité*, p. 303.
2. Mme Du Deffand, lettre du 23 janvier 1767 (*édition* de Lescure, I, 401).
3. Voir p. 27, et, entre autres : en 1660, un ballet dans la chambre du roi; — un ballet le 25 février 1745 (voir de Nolhac, *Louis XV et Mme de Pompadour*, 1903). Voir au Garde-Meuble la tapisserie dite *le Divertissement turc*.
4. En 1687. N.-M. Bernardin, *Mamamouchi*, Revue de Paris, 1er août 1902.

de l'Académie de France à Rome promènent en 1735 dans la ville pontificale une mascarade chinoise[1]; le succès les encourage à recommencer, quelques années après, cette joyeuseté : de la Chine ils passent à l'Arabie, et le peuple romain applaudit en 1748 la *Caravane du sultan de la Mecque*[2].

Vers la fin du xviii[e] siècle ces divertissements exotiques étaient assez passés dans les mœurs pour que le peuple y prît part; ils parurent aux foires et sur les boulevards, où l'on construisit des redoutes chinoises et où s'éleva bientôt le *Théâtre des récréations de la Chine*[3]; les ombres chinoises, d'abord enfermées dans quelques salons, devinrent, grâce à Ambroise et surtout à Séraphin, un spectacle des plus populaires.

Pour se déguiser et pour préparer ces mascarades, il avait bien fallu se préoccuper des véritables costumes d'Orient; les étoffes en étaient si riches et les ensembles si harmonieux, que l'ingéniosité des marchandes de modes, des couturières et des lingères fut tentée; où trouver des ressources plus riches pour créer de vraies *nouveautés*? Les *indiennes* avec leur toile peinte[4], le taffetas de la Chine[5] étaient depuis longtemps un objet de luxe; le commerce de la soie se développa tout à fait au xviii[e] siècle[6]; mais ce n'était point là du véritable exotisme. Rousseau, plus entreprenant, voulut racheter par son habillement le peu de sympathie que ses livres témoignaient envers

1. Voir une gravure au Cabinet des Estampes, *Collection Hennin*, t. 94, folio 45.
2. Voir p. 237.
3. Magnin, *Histoire des marionnettes*, p. 180; Grimm, *Correspondance*, 15 août 1770. — *Spectacles des Foires et des Boulevards de Paris*, 1776, p. 117.
4. Molière, *Bourgeois gentilhomme*, Acte I, sc. ii.
5. A. d'Aubigné, *les Aventures du Baron de Féneste*, liv. I, chap. ii; liv. II, chap. i.
6. Raynal, *Histoire philosophique*, II, 232.

l'Asie; il se fit faire « une petite garde-robe arménienne [1] » et n'hésita pas (il y trouvait d'ailleurs des commodités spéciales) à se promener, dans Motiers et même dans Paris [2], avec un cafetan et un bonnet d'astrakan qui lui valurent des salamalecs orientaux [3]. A vrai dire, cela fut jugé une bizarrerie; mais, quelques années plus tard, les modes féminines inclinèrent décidément vers l'Orient; les ambassadeurs de Typpo-Saïb provoquèrent, à la cour de Marie-Antoinette, l'apparition de *robes à la musulmane*, de *bonnets à la turque*, de *fichus à la caravane* [4], que l'on put voir encore, dans le Paris du Directoire, sous le nom de *robes à l'odalisque* ou de *chapeaux-turbans* [5].

III

Plus d'une dame, pour prolonger sa satisfaction et perpétuer l'empressement de ses admirateurs, voulut qu'un peintre fixât en un tableau le souvenir de son déguisement exotique. Ce fut la mode, pendant quelque temps, de se faire représenter sur son portrait, les hommes en tchaouche bachi ou en huissier du sérail, les femmes en sultane et en odalisque [6]. Van Mour, « peintre ordinaire du roi en Levant », Latour et Aved [7] s'en firent une spécialité; et

1. *Confessions*, 2e partie, liv. XII.
2. Grimm, *Correspondance*, 15 juillet 1770.
3. *Confessions, passage cité.*
4. Reiset, *Modes et usages sous Marie-Antoinette*, 1885, t. I, p. 62, 80, 126, 138, 153, 165, 218, et les planches jointes au texte.
5. Herbette, *Une ambassade turque sous le Directoire*, 1902, p. 170, 173 et les planches.
6. Voir Aug. Boppe, *J. B. van Mour*, Revue de Paris, 1er août 1903. — *Les deux tableaux turcs du musée de Bordeaux*, Revue philomathique de Bordeaux, 1er juin 1902. — *Les peintres des Turcs au XVIIIe siècle*, Gazette des Beaux-Arts, juin 1905.
7. Par exemple, Salon de 1743, n° 73 du livret, *Mme la marquise de Sainte-Maure en sultane.*

c'est bien dans une intention pareille que Van Loo composa les quatre fameux tableaux où paraissent la sultane et ses odalisques[1]; il s'agissait uniquement à l'origine de dessiner pour les Gobelins des « modes du Levant[2] », des « costumes turcs[3] » et l'artiste s'appliqua, avec une minutie évidente, à si bien détailler le vêtement de ses personnages qu'ils pussent ressembler à des gravures de modes. Mais il lui parut bon, pour se conformer au goût du jour, de faire contraster des visages français avec les étoffes turques, et la sultane se trouva naturellement être une image de Mme de Pompadour à peine déguisée.

Ce fut là d'ailleurs une tendance commune à tous les artistes du XVIII[e] siècle qui peignirent des tableaux *orientaux*, ou dessinèrent, dans le même goût, des cartons de tapisseries[4]. Leurs œuvres sont mentionnées, assez nombreuses, dans les livrets des salons, ou dans les inventaires des collections du roi; quelques-unes ont survécu; beaucoup ont été conservées par la gravure. Or il n'est pas besoin de s'y attarder longtemps pour constater l'extrême rareté des sujets exotiques : rien n'est moins fréquent que de trouver *une caravane*[5], *une horde tartare*[6], *une rue de Constantinople*[7]; et, d'une manière générale, les peintres semblent fuir les occasions qu'ils auraient d'évoquer aux

1. Voir p. 270. Voir Engerand, *Inventaire des tableaux commandés et achetés par la direction des bâtiments du roi*, 1900. Commandés en 1754 à C. A. van Loo, commencés par lui et non finis. Idée reprise en 1772 : l'exécution est confiée à J. A. van Loo. Voir cabinet des Estampes, D*b*/33, folios 63 et 64.

2. Expression reproduite par Engerand, *ouvrage cité*, à l'année 1770.

3. Expression reproduite par Gerspach, *Répertoire détaillé des tapisseries*,... 1893.

4. Surtout la célèbre *Tenture des Indes* de Desportes; commencée au XVII[e] siècle, remise sur le métier en 1740. Voir Gerspach, *Répertoire détaillé des tapisseries exécutées aux Gobelins de 1662 à 1692*, 1893.

5. Loutherbourg, *Une caravane*, 1765, n° 137 du livret. — Huet, *Une caravane*, esquisse, 1771, n° 123. — Doyen, *Deux caravanes*, 1779, n°s 21 et 22.

6. Voir Salon de 1765, n°s 143 et 147.

7. Favray, *la Rue de l'Hippodrome à Constantinople*, 1779, n° 78.

yeux la vision d'une nature et d'une vie, autrement colorée que la nôtre. Ils aiment plutôt à dessiner les menus incidents de l'existence, par lesquels la société asiatique ne diffère pas beaucoup de la société française. Combien de *Grand Seigneur donnant un concert à sa maîtresse, faisant peindre sa maîtresse, prenant le café avec la sultane*[1] ! C'est qu'en effet de tels tableaux, outre l'agrément du dessin, avaient l'attrait d'une sorte de déguisement. Ils plaisaient par les mêmes qualités qui rendaient agréables un bal masqué ou un roman à clef; ils achevaient l'image de l'Orient, telle qu'elle s'était ébauchée dans une comédie de Favart ou dans un volume de Crébillon.

Le rapprochement paraîtra plus vrai encore, si du tableau proprement dit on passe à la gravure. Les maîtres graveurs de l'époque, si artistes qu'ils fussent, étaient bien contraints, malgré tout, de reproduire avec le burin les sujets qu'ils croyaient propres à satisfaire le grand public; or ils ne se sont jamais lassés de dessiner l'Orient mondain et l'Asie libertine de la littérature. Les répertoires de gravures[2], et les portefeuilles du cabinet des Estampes sont riches d'odalisques dévêtues et de sultans amoureux. *Le Sultan galant, la Sultane favorite, l'Esclave découvrant une odalisque, le Bain public des femmes mahométanes, le Grand Seigneur au milieu de ses femmes, le Gouverneur du sérail choisissant les femmes, la Circassienne à l'encan*,... etc., tels sont leurs titres et leurs sujets les plus ordinaires, et l'on dirait qu'elles ne sont faites que pour illustrer les œuvres littéraires; du moins elles ont été conçues sur le même type et transcrivent la même vision de l'Orient.

1. Entre autres, C. van Loo au Salon de 1737; — Coypel, *le Café du Grand Seigneur*, en 1756; — *Les Sultanes* de van Loo,... etc.

2. R. Portalis et H. de Béraldi, *les Graveurs du XVIIIe siècle*, 1880. — G. Bourcard, *les Estampes du XVIIIe siècle*, 1885. — Bourcard, *Dessins, gouaches, estampes... du XVIIIe siècle*.

Parfois les artistes ont paru vouloir se dégager un peu de leur siècle, et donner à leurs œuvres un caractère moins français. De riches amateurs, le ministre Bertin en particulier[1], avaient fait venir d'Asie quantité de dessins originaux représentant des divinités japonaises ou des costumes chinois; des dessinateurs français s'ingénièrent à de minutieux pastiches[2]; Watteau[3] et Boucher[4] ne dédaignèrent pas ce genre d'exercices, et ils firent des chinoiseries, avec ou sans titre. Bien qu'ils fussent soutenus par les modèles orientaux dont ils s'inspiraient assez exactement, ils ne réussirent pas à donner au public une impression que celui-ci ne demandait pas, et qu'eux-mêmes ils ne voulaient point produire. Les Chinoises de Boucher ont des ongles longs et ses Chinois sont moustachus; mais on jurerait qu'on a laissé pousser ces ongles à loisir, et que ces moustaches sont postiches, tant les attitudes et les expressions sont françaises. Sa *Rêveuse* laisse tomber son éventail comme une marquise fort experte; une Chinoise dans *le Mérite de tout pays* joue avec un chat et deux petits Chinois, sans songer absolument à se donner des gestes qui la feraient prendre pour autre chose qu'une Parisienne; et la petite femme du *Paquet incommode*, qui pèse si lourdement sur les épaules d'un gros mandarin, est la première à rire de cette idée drôle! Les artistes du XVIII[e] siècle, comme beaucoup de littérateurs d'alors, ont aimé l'Orient simplement parce qu'il appelait l'image gracieuse et factice, quelquefois graveleuse, d'une mascarade.

1. Sa collection est entrée au Cabinet des Estampes en 1795.
2. Cabinet des Estampes, O*d*/33 et 34.
3. D*b*/15*c*.
4. D*b*/30.

CONCLUSION

I. Constitution de l'orientalisme vers 1780. — Publications de la mission de Pékin; la Bibliothèque du roi; les études indiennes en Angleterre; Anquetil Du Perron. — Conséquences lointaines : le renouvellement de l'histoire et de la critique; l'exotisme et la littérature du XIXe siècle.
II. Ce qui était réalisé dès 1780. — A la place de la confusion d'autrefois il y a une conception de l'Orient assez concrète, avec deux aspects : l'Asie drôle, l'Asie philosophique. — Valeur de ces résultats.

I

Ce n'est pas tout à fait grâce à un pur artifice de méthode qu'on peut, dans l'histoire politique ou littéraire, enfermer une époque ou un mouvement entre des dates assez précises. Toujours, quand une grande chose commence ou bien s'achève, il se produit une série d'événements, contemporains les uns des autres, qui marquent son commencement ou sa fin; les deux ou trois années qui précèdent la Révolution sont riches de ces synchronismes significatifs, et les signes précurseurs de la Renaissance s'accumulent dans la courte période où s'élabore la doctrine de Ronsard et de Du Bellay. Déjà, en ce livre, on a pu constater qu'il y eut, vers 1660, un accord indéniable des circonstances et des œuvres qui permit le brusque développement du goût exotique[1]; par la suite il y eut des concours

1. Voir p. 44 et 173.

d'événements qui lui furent profitables [1]; mais il faut venir aux environs de 1780 pour retrouver dans l'ensemble des faits littéraires une harmonie aussi unanime et aussi suggestive. L'exotisme prit alors une autre face.

Les Jésuites, à qui l'on ne peut refuser ni le talent d'avoir toujours su discerner les ambiances favorables, ni le mérite d'en avoir quelquefois profité, eurent vite le sentiment de ce nouvel état de choses. Leur exploration scientifique de la Chine, poursuivie assidûment depuis cent cinquante ans, commençait à atteindre un degré de suffisante certitude; aussi, dans le temps même où l'orientalisme, dégagé de sa confusion première, établissait les fondements de recherches futures, ils se hâtèrent de réaliser en une œuvre considérable tout le bagage de leurs connaissances. On a déjà dit [2] ce qu'ont été les *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois... par les missionnaires de Pékin*. Cette énorme encyclopédie commença de paraître en 1776 et se continua assez régulièrement. Dans le même temps l'abbé Grosier publiait l'*Histoire générale de la Chine* du père de Mailha [3]. Cette masse considérable de volumes clôturait définitivement toute une période d'enquête; remplaçant les anciennes *Histoire* ou *Description de la Chine*, elle offrait au public des travailleurs des résultats incontestables et des renseignements assurés.

Au même moment les arabisants et les interprètes des langues orientales s'éprirent d'un nouveau zèle pour les manuscrits qu'enfermait le Cabinet du Roi, et qu'avait plutôt déflorés qu'étudiés la curiosité hâtive d'un Galland ou d'un Petis de la Croix. Aux approches de 1780 Car-

1. Voir Première partie, chap. VI.
2. Voir p. 124.
3. 1777 à 1784, 12 vol. in-4.

donne publie plusieurs traductions; on réédite les *Contes orientaux* de Caylus[1], Savary donne une nouvelle adaptation du Koran[2]; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres entreprend en 1785, sur l'invitation de Louis XVI, « de faire connaître par des notices exactes et des extraits raisonnés les manuscrits » de la Bibliothèque royale[3]. Les traductions françaises des œuvres littéraires de l'Orient, restées jusque-là assez rares, allèrent désormais en se multipliant.

Quoique loin de France, d'autres événements s'achevaient, toujours à cette même époque, qui allaient retentir sur les travaux orientalistes de l'Europe, et faciliter leur soudaine expansion. L'Angleterre terminait la conquête véritable de l'Inde, et déjà ses savants s'initiaient à l'étude du sanscrit[4]. C'est en 1784 que fut fondée la Société asiatique du Bengale, et c'est à cette date que « l'on fait commencer d'ordinaire l'étude de l'Inde et de son passé[5] ». *Çakuntala* et maint autre livre de l'Orient furent révélés par des traductions anglaises.

Mais déjà les Français s'étaient mis en mesure de marquer leur place dans cette science de l'orientalisme, presque nouvelle, qu'ils devaient bientôt faire avancer d'un si bel élan; ils se donnèrent même quelque peu figure de précurseurs, puisque la traduction du *Zend Avesta*, œuvre d'Anquetil Du Perron, date de l'année 1771. L'auteur était

1. Voir p. 156; noter aussi Cardonne, *Mélange de littérature orientale*, Paris, 1770.
2. Voir p. 166.
3. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. I, 1787; — T. II, 1789; — T. III, 1790. Les deux premiers contiennent plusieurs articles sur l'Orient.
4. Langlois, *Manuel de bibliographie historique*, 1904. Voir Barth, Journal des Savants, 1900, p. 117 : *La Philologie et l'archéologie indo-aryennes*.
5. Barth, *article cité*, p. 115. Il ajoute : « C'est exagérer mais pas de beaucoup ». — Voir dans ce volume, p. 181, ce qui a été dit du goût pour l'Inde vers 1780.

revenu de l'Inde en 1762, rapportant quantité de manuscrits parsis ou sanscrits; aussitôt il déclara qu'il allait révéler « des langues dont les savants ne connaissaient que les noms », et secouer « cette espèce d'assoupissement général sur un objet aussi intéressant[1] »; il traça tout un plan d'études[2], et se mit sans tarder à cette besogne de réformateur. Pendant huit ans il prépara sa traduction de Zoroastre; il résista avec une énergie orgueilleuse aux attaques violentes[3] dont fut accompagnée la publication, et, à force de protester qu'il était le seul homme qui connût l'Inde et qui eût le droit d'en parler[4], il s'imposa. En 1778, dans sa *Législation orientale*, il se fit fort de ruiner toutes les idées que les philosophes du XVIIIe siècle avaient édifiées sur la conception du despotisme asiatique; il traita Montesquieu et Voltaire de « publicistes » ignorants! Ensuite parurent les *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde* (1786-1789), puis des Considérations politiques sur l'Inde (1798)[5], la traduction des *Oupanichat* (1804), etc. « L'indianisme était fondé[6] », et la nouvelle génération, déjà grandissante, des orientalistes allait bientôt prononcer, en l'honneur d'Anquetil Du Perron, les paroles de louange et de reconnaissance qu'on se doit d'offrir à ceux qui furent vos maîtres[7].

Le mouvement se développa d'une allure régulière : en 1795 la Convention institue l'École des langues orientales, qui fit de l'orientalisme français une science officielle, et

1. *Relation abrégée du voyage que M. A. Du Perron a fait dans l'Inde*, Journal des Savants, juin 1762, p. 3 de l'Extrait.
2. Préface de la Traduction du *Zend Avesta*, t. I, p. XI.
3. Par exemple, Grimm, *Correspondance*, janvier 1772.
4. Voir dans sa *Législation orientale*, 1778, la curieuse dédicace : *Aux peuples de l'Indoustan.*
5. *L'Inde en rapport avec l'Europe*, an VI (1798).
6. Barth, *article cité*, p. 119.
7. Voir Darmesteter, *l'Orientalisme en France* dans *Essais orientaux*, 1883.

lui donna, en même temps que la dignité, des ressources et des instruments nouveaux. Son histoire véritable commence à cette date.

Voilà à quoi avait abouti tout le mouvement de curiosité vers l'Asie, et si ses manifestations furent, pendant le XVIIIe siècle, surtout littéraires et artistiques, on reconnaîtra au moins qu'elles correspondaient à une très vive activité intellectuelle.

Les conséquences en furent remarquables : on a écrit, sans exagération, que « le XXe siècle ne devrait guère moins un jour à la connaissance du vieux monde oriental, que le XVIe siècle à la découverte ou à la révélation de l'antiquité gréco-romaine[1] »; la comparaison est parfaitement exacte, puisque l'antiquité n'avait pas été méconnue au XIVe et au XVe siècle, pas plus que l'Orient au XVIIe et au XVIIIe siècle : mais la Renaissance et l'orientalisme donnèrent un tout autre aspect à des conceptions qui vieillissaient infécondes, et le jour nouveau, qui fut ainsi projeté, éclaira des richesses à peine devinées :

> L'étude des langues et de l'histoire de l'Asie, écrivait Anquetil Du Perron lui-même, n'est pas une étude de mots ou de simple curiosité, puisqu'elle contribue à nous faire connaître des contrées plus considérables que l'Europe, et qu'elle offre un tableau propre à perfectionner les connaissances de l'homme et surtout à assurer les droits imprescriptibles de l'humanité[2].

L'histoire, annonçait le traducteur du *Zend Avesta*, en profiterait, et surtout « l'histoire des opinions religieuses[3] »; on pourrait désormais remonter « à l'origine des peuples et des langues[4] » : on étendrait le domaine de la critique,

1. Schopenhauer, cité par Brunetière, *Evolution des Genres*, t. I, p. 242.
2. *Législation orientale*, 1778, p. 181.
3. Préface de la traduction du *Zend Avesta*, t. I, p. VIII.
4. *Même préface*, t. I, p. X.

on élargirait la pensée humaine. Ce ne furent pas de vaines promesses.

La littérature ne resta pas indifférente à un tel renouvellement; Chénier se préoccupa de l'Asie, et inscrivit dans ses notes les impressions que lui laissaient les livres sacrés de la Chine; il se proposait d'en tirer parti quelque jour [1]. Plus tard l'*exotisme*, tel que les écrivains du XVIII[e] siècle ne sont pas parvenus à le sentir, s'installera dans le roman et la poésie; il paraîtra si bien un des éléments du romantisme que Musset proposera cette définition railleuse : « Le romantisme,... c'est la citerne sous les palmiers [2]! » Les *Orientales* donneront aux hommes de 1825 la vision d'un Orient, imaginaire certes, mais déjà assez convenablement coloré; la hantise de l'Asie inquiétera quelques esprits : Flaubert gémira :

> Penser que peut-être jamais je ne verrai la Chine; que jamais je ne m'endormirai au pas cadencé des chameaux; que jamais peut-être je ne verrai dans les forêts luire les yeux d'un tigre accroupi dans les bambous [3]!

Leconte de Lisle s'inspirera assez étroitement des poèmes védiques pour qu'on prétende retrouver dans ses vers « l'esprit des doctrines où respire le génie endormeur de l'Inde antique [4] », ou la vision de « la pagode hindoue frissonnante de mystère et de poésie [5] ». La littérature depuis, est restée fortement teintée d'orientalisme, et n'a-t-on pas pu, de nos jours, croire que Zarathoustra, ressuscité, serait invité à diriger définitivement la pensée moderne?

1. *Mélanges et Fragments*, édition Becq de Fouquières, p. 342. — Manuscrit de la Bibliothèque nationale, 1[er] volume, folio 166. — Édition Moland, t. I, p. 50. Voir, dans la *Revue d'Histoire littéraire* d'octobre 1901, A. Lefranc, *Papiers inédits de Chénier*.
2. *Première lettre de Dupuis à Cotonet*.
3. Lettre fin octobre 1847, *Correspondance*, I, 200.
4. G. Renard, *la Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, 1900, p. 162.
5. F. Lolliée, *Histoire des littératures comparées*, s. d., p. 302.

II

Ce sont les conséquences de l'orientalisme, et l'orientalisme est lui-même la conséqnence du goût pour l'Orient : mais il ne s'agit là en somme que de résultats lointains et futurs, et si l'on veut retenir seulement ce qui, vers 1780, était achevé, et vraiment réalisé, on devra rédiger des conclusions moins ambitieuses. Toutefois un résultat avait été définitivement acquis pendant ce grand siècle de collective élaboration : l'Orient avait percé l'ignorance indifférente sous laquelle on l'enterrait autrefois : il s'était dégagé de la confusion des connaissances médiévales et s'offrait désormais, sous un aspect concret, à l'attention sympathique de tous. On a vu les tentatives nombreuses par lesquelles les hommes du XVIIe et du XVIIIe siècle essayèrent de plier et d'adapter cette conception nouvelle aux diverses formes de leur littérature. Bien souvent il y eut des échecs et plus souvent encore des demi-succès; mais, par-dessus toutes ces expériences, heureuses ou manquées, le goût pour l'Orient affirmait la réalité de sa vie. Dès l'époque de Voltaire, il apparaissait partagé entre deux tendances, qui, aujourd'hui encore, voisinent, mitoyennes, parmi nos habitudes d'esprit : l'Asie fut à la fois une image plaisante et une conception sérieuse. L'Orient drôle, modelé et formulé par la comédie et le roman, s'était arrêté tout de suite en un dessin si net que le XIXe siècle ne devait pas beaucoup modifier ce thème, mais seulement l'enrichir. L'Orient tragique, dont *Bajazet* avait paru créer le type, n'eut pas plus de succès ni de durée que la tragédie exotique elle-même. Quant à l'Orient philosophique et scientifique, il était déjà plus qu'ébauché : on en avait récolté les fruits bien avant qu'ils fussent mûrs; mais leur

verdeur, quoique un peu inquiétante parfois, avait réjoui et alléché le public : l'heure de la vraie et profitable cueillette était venue.

La comparaison s'impose, car il serait prétentieux de terminer un livre sur l'Orient sans parler du soleil. Le voyageur qui, dans le Sud algérien, ou ailleurs, pousse jusqu'à l'entrée du désert, se doit à lui-même d'assister à l'aurore telle qu'elle se montre en ces contrées. Le spectacle est symbolique : après une aube très courte et grise, mal détachée de la nuit finissante, tout d'un coup le soleil jaillit, et bondit, boule rougeoyante, de quelques degrés au-dessus de la ligne de l'horizon. Tout change aussitôt : les choses que l'on avait près de soi se revêtent soudain de lumière, et reçoivent une couleur et un relief que d'abord on ne leur aurait pas soupçonnés; puis les lointains, tirés hors des brumes nocturnes qui se dissipent, s'éclairent et laissent voir soudainement ces immenses espaces qui fatiguent le regard; en même temps on se sent enveloppé d'une chaleur immédiatement vive, qui donne au corps et à l'esprit la brusque sensation d'un renouvellement. Ainsi, dès les premières minutes, on ressent toutes les impressions que doit donner cette longue journée de lumière et de chaleur où monte déjà, lentement, le soleil oriental.

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

LA CONNAISSANCE DE L'ORIENT

CHAPITRE I

LA CONNAISSANCE DE L'ORIENT AU MILIEU DU XVII[e] SIÈCLE

CHAPITRE II

LES VOYAGES

CHAPITRE III

RELATIONS COMMERCIALES, COLONIALES ET POLITIQUES

CHAPITRE IV

LES MISSIONS RELIGIEUSES

CHAPITRE V

ÉTUDES SUR L'ORIENT : LES COMMENCEMENTS DE L'ORIENTALISME

CHAPITRE VI

LA CONNAISSANCE DE L'ORIENT : SES PROGRÈS, SES PHASES, SES MODES

DEUXIÈME PARTIE

L'ORIENT DANS LA LITTÉRATURE

CHAPITRE I

L'ORIENT ET LA TRAGÉDIE

CHAPITRE II

L'ORIENT ET LA COMÉDIE

CHAPITRE III

L'ORIENT ET LE ROMAN

CHAPITRE IV

L'ORIENT ET LA SATIRE

CHAPITRE V

L'ORIENT ET LA PHILOSOPHIE

CHAPITRE VI

L'ORIENT : LA MODE ET LES ARTS

CONCLUSION

226-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4-06.

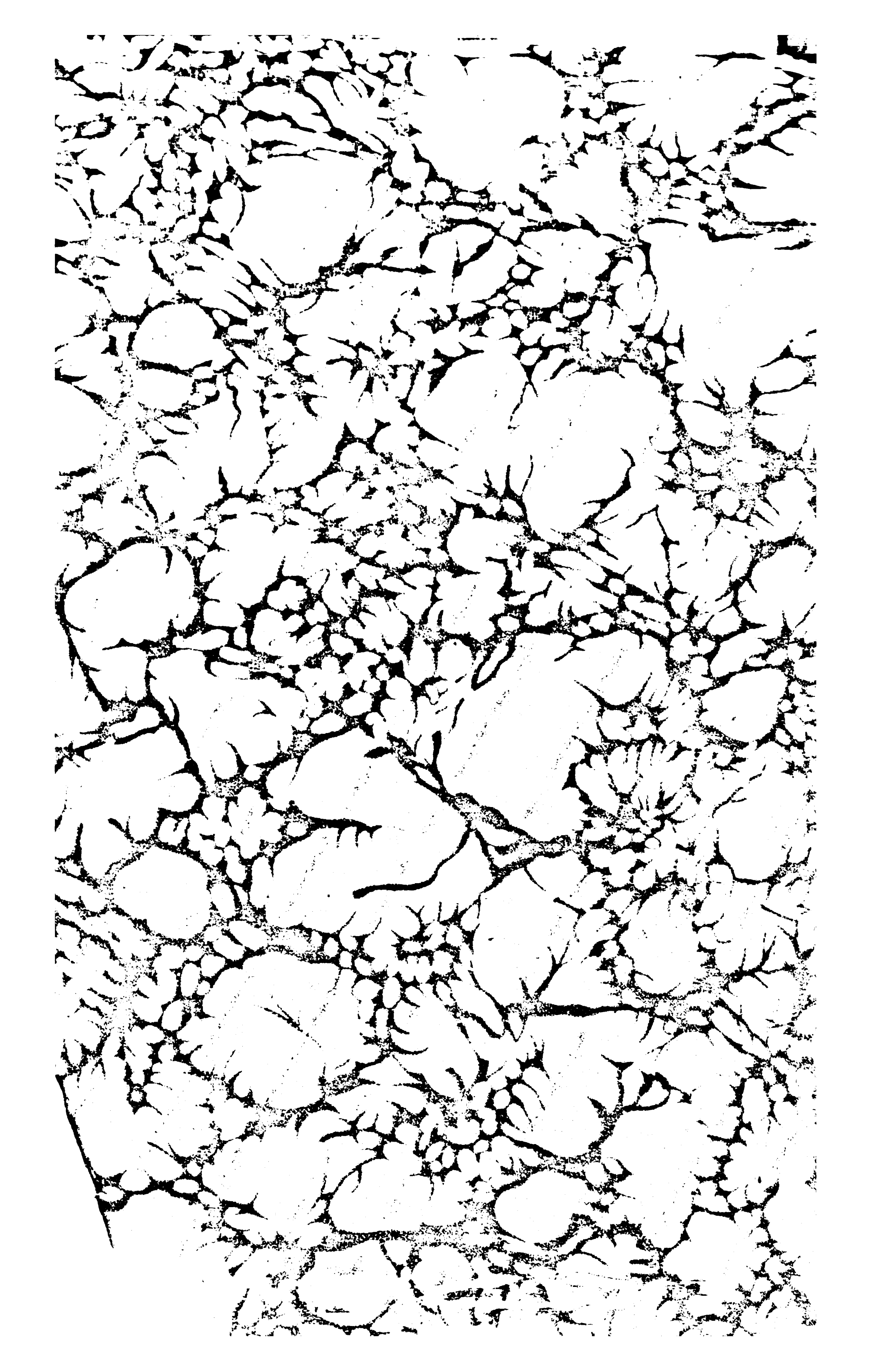
Pierre Martino : *L'Orient dans la littérature.*

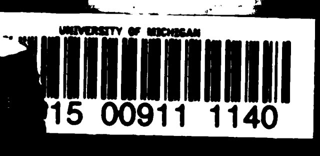
A Corriger

Page 67,	ligne 29,	une	au lieu de un
— 70,	— 18,	apportait	— donnait
— 103,	— 7,	des	— ses
— 116,	— 4,	sympathie	— sympathie[6]
— 131,	— 4,	les récits	— des récits
— 150,	note 1,	Omont	— Osmont
— 172,	ligne 22,	certains	— certain
— 184,	— 1,	*illinoises*	— *chinoises*
— 254,	— 26,	rester[3]; et quand	— rester; et quand[1]
— 310,	— 25,	mission	— commission
— 334,	— 2,	tendait	— tendaient
— 358,	note 1,	*Mélanges*	— *Mélange*

1058

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
15 00911 1140

